

DU MONDE ENTIER

ESHKOL

NEVO

LA DERNIÈRE INTERVIEW

roman

Gallimard

ESHKOL NEVO

LA DERNIÈRE INTERVIEW

r o m a n

*Traduit de l'hébreu
par Jean-Luc Allouche*

nrf

GALLIMARD

OceanofPDF.com

Vous avez toujours voulu être écrivain ?

Non. Mais à un moment de mon adolescence, j'ai compris que mes fantasmes onanistes étaient plus élaborés que ceux de mes amis proches. Chez eux, c'était aussi fonctionnel qu'une photo d'identité. Chez moi, il y avait des obstacles, des conflits, des protagonistes plus complexes. Je devais croire à mes fantasmes pour qu'ils m'excitent. Aussi je les peaufinais dans le moindre détail. Je me souviens d'une certaine nuit dans la cave de Hagi Carméli, à Ramot : quatre bons copains dormaient dans leurs sacs de couchage, et chacun décrivait son fantasme. Je fus le dernier à parler et, avant même que je finisse, tous s'étaient endormis sauf Ari qui, avant de remonter la glissière de son sac, avait lâché d'une voix ensommeillée : « Mon pote, j'ai l'impression qu'un jour tu seras écrivain. Mais tu dois d'abord apprendre à faire court. »

Qu'est-ce qui vous pousse à écrire ?

Notre professeur, Mme Meïra, nous avait demandé de tenir un journal pendant les vacances de la Pâque. J'ai emporté un cahier à Ras Burqa dans

le Sinaï et, de temps à autre, je grimpais sur une butte et décrivais l'univers au-dessous et au-dessus des flots.

Plus tard, mes parents ont décidé de déménager de Jérusalem à Haïfa. J'ai alors rédigé quelques poèmes rebelles contre cet exil mais, comme c'est souvent le cas de la poésie contestataire, ce fut en pure perte.

Par la suite, en classe de terminale, on a organisé une représentation de fin d'année pendant laquelle Tali Leshem devait jouer de la flûte traversière. J'essayais de me trouver le plus souvent possible en sa compagnie afin qu'elle me remarque, mais je n'avais aucun talent – ni en musique, ni en poésie, ni en danse. Aussi, je me suis porté volontaire pour écrire les paroles des chansons du spectacle.

À l'armée, j'écrivais à Tali, persuadé que, si elle recevait une lettre tous les jours, elle ne me quitterait pas pour un autre qui bénéficierait de permissions plus fréquentes que moi.

Après mon service militaire, en voyage en Amérique latine, j'écrivais des lettres à Dikla. Parfois, je lui racontais des choses qui m'étaient arrivées, parfois j'inventais des choses qui n'étaient pas arrivées. Je remarquais que je prenais davantage de plaisir à inventer.

Dikla et moi, nous nous sommes séparés juste avant que je participe à mon premier atelier d'écriture, après ma licence, et chaque mot qui m'est venu alors, et peut-être depuis, n'était qu'une tentative de combler le vide énorme que son départ avait creusé en moi.

Au bout d'une année, Dikla et moi nous sommes remis ensemble.

Ensuite, j'ai fait quelques choix dans ma vie : le mariage, les enfants, le prêt hypothécaire sur la maison.

La vie s'engageait dans une voie trop étroite, et l'écriture était tout ce qui s'en échappait.

L'existence que je ne pouvais pas vivre, eh bien, je l'écrivais. Cela a fonctionné pendant quelques années, a compensé un peu mon vague à l'âme, mais alors Ari est tombé malade. Shira est partie en internat. Et Dikla a cessé d'être heureuse avec moi.

Une drôle d'époque s'ouvrait.

Je crois que cela s'appelle une « crise ». Je pensais qu'elle prendrait fin au bout de quelques mois, je me suis trompé.

Les gens autour de moi ne s'en aperçoivent pas, mais je sais que je coule. Et je sais que, désormais, j'écris pour me sauver.

Comment s'organise votre journée de travail ?

Cette année, je mène une lutte acharnée, une guerre de tranchées pour ainsi dire, contre la dysthymie : un trouble de l'humeur chronique caractérisé par une légère déprime permanente. En termes plus simples : avant, je me levais de bonne humeur ; aujourd'hui, j'ai le moral dans les chaussettes. Je ne suis pas certain d'en connaître la raison, et je n'ai aucune idée du moyen d'en sortir. Je ne suis pas sûr non plus que Dikla pourra supporter longtemps mon état. Ces derniers temps, je remarque qu'elle me tient à distance. Elle a peut-être peur d'être contaminée.

En tout cas, ma matinée commence toujours par des exercices physiques intensifs, à courir ou à faire du vélo, destinés à libérer des substances euphorisantes dans ma circulation sanguine. Ensuite, je téléphone à Ari, et nous bavardons de l'équipe de basket Hapoël Jérusalem, des infirmières de son service, des chances que le groupe de rap Shabak Samech se reforme – de tout, sauf de sa maladie. Cette conversation a certes pour but de lui remonter le moral, mais elle renforce aussi le mien et atténue mon sentiment aigu de solitude. Puis, je somnole un peu, me réveille, avale coup sur coup deux tasses de café, dévore deux barres de chocolat, puis j'allume l'ordinateur comme si j'allais écrire mon prochain roman. Je reste figé devant un fichier vide. Au bout de quelques minutes, j'ouvre le document de cette interview, envoyée par le webmestre d'un site Internet qui a recueilli des questions d'internautes à mon intention. Et j'y réponds un peu. Une, deux questions. Maximum, trois. Et voilà, déjà treize heures trente : ma fille cadette rentre de l'école, et le bruit qu'elle fait au salon empêche toute concentration, de sorte qu'il n'y a plus aucun sens à m'acharner. Je referme donc l'ordinateur et vais préparer le déjeuner, que nous prenons

ensemble. Au cours de l'année écoulée, elle s'est montrée particulièrement désagréable à mon égard, et moi, à cause de ma dysthymie, j'ai du mal à l'accepter. Pourtant, j'essaie de franchir la muraille de ronces qu'elle a soudain érigée autour d'elle. C'est si épuisant qu'après le repas j'ai besoin d'une sieste. Je règle le réveil afin de ne pas être en retard pour prendre mon benjamin à la garderie, il n'est coupable de rien, lui. Lorsque j'apparais, il rit de toutes ses dents, fou de bonheur, il se précipite vers moi et, pendant un bref instant, un peu comme dans un poème, j'ai l'impression que tout va s'arranger.

Dans quelle mesure vos livres sont-ils autobiographiques ?

Auparavant, je savais répondre à ce genre de questions. Je veux dire, je savais mentir éhontément en y répondant, pour protéger mes proches et moi-même. Mais je ne connaissais pas moins la vérité. Et la vérité est que, dans mes fictions, il y a, et il y aura toujours, des éléments autobiographiques, qu'en général j'attribue à des personnages féminins. Afin de tromper l'ennemi.

Au fil des années, ça s'est compliqué. Car que faire, par exemple, d'un livre qui prédit notre propre existence ? On invente une intrigue extrême. Outrancière. Puis, l'année suivant la publication, cela survient dans la réalité. Est-ce considéré comme de l'autobiographie ?

Et que faire de toutes ces anecdotes des « coulisses », que je raconte pendant mes rencontres avec les lecteurs ? Celles-là mêmes censées révéler l'expérience intime m'ayant poussé à écrire ? Ces anecdotes se sont tellement perfectionnées devant les publics successifs que je ne suis déjà plus certain de les avoir réellement vécues.

Sans parler du glissement vers la mythomanie dans ma vie privée, non littéraire.

Un exemple : je vais rendre visite à Ari à l'hôpital Tel Hachomer.

Lorsque nous sommes partis pour notre grande randonnée en Amérique du Sud, ma grand-mère m'a questionné : « Qui t'accompagne ? » Quand je

lui ai répondu : « Ari », elle a poussé un soupir de soulagement : « Très bien, il va te protéger. »

Maintenant, ses bras robustes aux veines apparentes sont décharnés. Et ses joues auparavant pleines sont émaciées.

Il me demande de lui apporter un verre d'eau fraîche du distributeur et, à mon retour, nous commençons à bavarder.

Autrefois, je lui confiais mes états d'âme. Aujourd'hui, je lui raconte des anecdotes bien ficelées. Et je vois dans ses yeux injectés par la chimio qu'il sait que je lui débite des anecdotes bien ficelées, et qu'il veut, qu'il a besoin que je lui raconte quelque chose de moins figolé. Quelque chose qui n'ait ni début, ni milieu, ni rebondissement.

Mais je ne peux m'empêcher d'enjoliver. Tout ce qui m'arrive dans la vraie vie est retravaillé en une bonne histoire que je pourrai balancer à un moment ou à un autre. Pendant les rencontres avec des lecteurs. Dans une interview. Une conversation avec Ari à l'hôpital, qui ferme les yeux au milieu de mon récit, me serre la main et me dit : « Et si on se taisait un peu ? »

Sur quoi travaillez-vous en ce moment ?

Pour être franc, je récupère à peine de mon dernier ouvrage. Pour être plus précis, du vide abyssal qui succède à la publication. En ce moment, je fais des efforts inouïs pour ne pas tomber amoureux. L'année qui suit la parution d'un livre est grosse de catastrophes : on est là, avec une faim intérieure si énorme que des étrangers peuvent la remarquer. Et rien de plus facile pour rassasier cette faim qu'un amour désespéré. Sans issue. Disons s'enticher d'une réalisatrice de films documentaires slovaque, arborant une cicatrice sur la joue gauche ressemblant à une fossette, rencontrée au Festival de cinéma de Haïfa. Une lubie dont il faut une année entière pour se relever. Autant rester chez soi. Se cloîtrer. Boucher les cavités du cœur. Barrer le passage à la fissure à travers laquelle une femme qui n'est pas la nôtre peut se faufiler. C'est sur cela que je travaille en ce moment.

Comment, en tant qu'homme, réussissez-vous à décrire des personnages féminins ?

Personne ne l'a remarqué, mais, en fait, tous les personnages féminins de mes livres sont des variantes des trois mêmes femmes.

Ma femme.

La femme imaginaire qui est le négatif de ma femme, et avec laquelle j'ai renoncé à vivre dès l'instant où j'ai décidé de me marier.

La femme que je suis.

J'ai honte de l'avouer mais c'est la troisième qui m'attire le plus.

Comment vivez-vous votre notoriété d'écrivain ?

J'ai tapé mon nom sur Google. Encore une fois. Quelle erreur ! Toute la nuit, j'ai lu ce que les gens écrivaient sur moi. Un jour, pendant une sortie scolaire, j'avais fait semblant de dormir et j'ai entendu deux gars discuter. De moi. Mais là, il y avait plus de deux personnes. Peut-être un millier. Peut-être deux mille. Sur un site, il y avait même une photo de moi avec des taches de rousseur sur les joues et un tutoriel Photoshop pour les éliminer. Ce n'est qu'à quatre heures du matin que je suis allé me coucher. Des internautes malveillants ont continué à me sauter à la gorge. Je me suis collé contre Dikla. Avant, quand je me plaquais contre elle, elle me prenait la main et la posait sur son cœur. Ces derniers temps, elle ne le fait plus. Ces derniers temps, je ne suis plus du tout sûr qu'elle m'aime encore. Pourtant, j'ai calqué ma respiration sur la sienne et je me suis murmuré : j'ai un foyer. J'ai un foyer. J'ai un foyer. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit et, de tous les gens que je connais, je me suis souvenu soudain d'une ancienne voisine. Une femme âgée, autant dire une vieille qui, une fois, m'a pris en auto-stop pour la plage et, en route, m'a raconté qu'elle faisait partie d'un groupe de nudistes. Et moi, du haut de mes quinze ans, saisi d'enthousiasme, je lui ai demandé si je pouvais me joindre à eux. Me mettre à nu.

L'aube se dévoile derrière les stores. Ma femme continue à dormir paisiblement.

Tout est prévisible, me suis-je dit. Du moins l'individu jouit-il encore de son libre arbitre.

Quel genre d'enfant étiez-vous ?

Un peu trop ressemblant à l'enfant en larmes dont la photo était affichée au dispensaire. Pendant que nous attendions notre tour chez le docteur Schneidscher, les enfants montraient le poster du doigt, puis moi-même.

Égaré dans mon imagination. Beaucoup moins dans mes lectures – mais tout le temps enclin à imaginer.

Et amoureux. À en crever. Toujours d'une fillette différente. Sans lui dire un mot. Et me languissant. Depuis mon plus jeune âge, j'ai le souvenir d'une nostalgie chronique. Certes, je n'avais encore perdu aucun proche, mais nous changions tout le temps d'adresse. Chaque été, je devais quitter mes copains et, à l'automne, je devais m'en faire de nouveaux. Soit dit en passant, je ne suis pas persuadé que ce soit la raison de ma nostalgie incurable. C'est peut-être comme ça : il y a des enfants zigzags, comme celui de David Grossman, et d'autres nostalgiques.

Je tente d'isoler un moment concret dans ce fatras sentimental. C'est ce que je demande à mes étudiants : « Soyez concrets. Disséquez l'émotion en images spécifiques. » Mais, de toutes les images, je ne sais pourquoi...

J'avais six ans, peut-être sept, Grand-Père Yitzhak m'avait emmené au Luna Park. Il était déjà assez âgé et n'avait ni la force ni l'envie de monter avec moi sur les manèges. Alors il s'était contenté de m'accompagner d'un jeu à l'autre et, de temps en temps, me persuadait de boire à la gourde militaire qu'il avait emportée. Pour ma part, ça me convenait qu'il ne me suive pas dans les attractions. À cette époque, la solitude n'était pas synonyme de peur. J'étais monté sur les montagnes russes tout seul, avec joie, sans aucun hurlement, même pas dans les descentes en pente raide. Le train fantôme m'avait beaucoup amusé. La grande roue m'offrait l'occasion

de contempler d'en haut toute la ville. Je n'avais pas éprouvé la moindre peur... avant d'arriver à la galerie des miroirs.

Attraction innocente en apparence – j'ai l'impression qu'aujourd'hui elle n'existe plus à force d'innocuité.

Ce qu'il faut faire, c'est trouver le bon itinéraire de l'entrée à la sortie dans ce dédale jalonné de miroirs.

Tout avait bien commencé. J'avais pris le premier et le deuxième tournant du labyrinthe avec une relative assurance, mais je m'étais vu pris au piège de mes reflets. Je me souviens de ce moment : encerclé par une infinité d'effigies difformes qui me ressemblaient ou non. Certaines avaient une tête énorme et des jambes filiformes, d'autres, le contraire : des jambes éléphantesques et la tête d'un extraterrestre. J'avais été saisi d'un léger frisson et de la sensation extrême, inconnue jusque-là, que l'issue était introuvable. J'avais essayé de poursuivre mon chemin mais, partout où j'allais, je me heurtais à mon image distordue. Encore et encore, cette difformité. À la fin, je m'étais effondré, vaincu, assis sur le sol, adossé contre un mur, et je m'étais dit : il est inutile d'appeler à l'aide parce que Grand-Père n'entend rien sans son appareil auditif. Et je m'étais dit : je ne sortirai jamais de cet endroit.

Brusquement, je comprends à quel point cela ressemble à un cauchemar de Dikla, qui se réveillait en sursaut, paniquée, pendant nos premières années en couple, se redressant sur le lit d'un bond, se frappant la poitrine de la main comme si elle étouffait, puis me regardant, yeux écarquillés, sans me reconnaître, puis me reconnaissant enfin et me demandant de l'étreindre. Et je n'avais pas besoin de la questionner : je savais qu'elle venait d'être à nouveau prise au piège dans sa classe par des terroristes qui barraient la porte, et qu'elle avait à nouveau tenté d'ouvrir la fenêtre pour s'échapper, mais en vain (dans la réalité, non dans les cauchemars, la catastrophe de la prise d'otages à Maalot a eu lieu en 1974, alors que sa mère était enceinte d'elle. Au neuvième mois. Sa famille habitait tout près de l'école que les terroristes avaient attaquée, et sa mère avait entendu les

cris des enfants et s'était réfugiée chez la voisine, qui possédait un fusil de chasse).

Étonnant, je me dis, que deux personnes dont le plus grand cauchemar est de se retrouver enfermés entre quatre murs aient réussi, d'une manière ou d'une autre, à posséder leur propre maison.

Où écrivez-vous ?

Pendant des années, j'ai eu envie de posséder mon propre studio. Je voulais pouvoir dire : « Je reviens de mon studio. » Ou : « Je t'appellerai de mon studio. » Mais ce genre de choses n'arrivait qu'aux autres, pas à ceux qui avaient grandi dans une ville portuaire et qui avaient été éduqués à ne pas dépenser un sou sans y être vraiment obligés. Je me persuadais : qui a besoin d'un studio ? Amos Oz écrit bien aux toilettes...

Néanmoins, chaque fois que quelqu'un, par exemple un collègue, me racontait qu'il se rendait à son studio, mon cœur se serrait, comme pris dans une pince à linge, et malgré moi je roulais dans ma bouche ce mot : le bout de la langue se balade de deux pas sautillants vers le haut du palais et, au troisième, les lèvres s'arrondissent : *stu-di-o*.

Il y a plus d'un an, j'ai loué un studio au mochar Guivat Hen. Je n'avais pas le choix. Je le jure. Sur la tête de ce que j'ai de plus précieux.

Près de notre immeuble, le plan-cadre national antisismique 38 venait d'être lancé, et le bruit assourdissant des marteaux-piqueurs m'empêchait de me concentrer. En outre, notre fille aînée – avant qu'elle ne nous quitte pour un internat à Sdé-Boker – faisait l'école buissonnière et, afin de fuir le vacarme du chantier sous nos fenêtres, elle s'enfermait dans sa chambre pour écouter Enrique Iglesias à plein volume. Peu à peu, les murs de la maison commençaient à m'emprisonner. Je ressentais une pression, permanente, sur mon thorax. À mon avis, c'est à ce moment que j'ai sombré dans la dysthymie, même si je ne connaissais pas cette maladie à l'époque. Alors, je me suis dit : ailleurs, mon humeur va s'améliorer, et j'ai emporté mon ordinateur portable au cabinet d'une psychologue qui

travaillait surtout en soirée. J'ai accepté sans réserve les conditions qu'elle m'a imposées, tout en demandant que nous changions par contrat la définition de l'espace de « cabinet » en « studio ».

En plus de l'ordinateur portable, j'ai pris quelques livres afin d'égayer le décor du studio. J'ai accroché au mur un dessin reçu en cadeau d'un rescapé de la Shoah, dont Dikla disait qu'il était trop triste pour l'exposer dans notre salon, et j'ai placé la photo de Mayan sur une étagère. À courte distance du studio, il y avait une petite épicerie vendant des bagels frais au sel. Et des olives. J'aime bien écrire en avalant des olives. Dehors, il y avait un oranger dont la propriétaire m'avait autorisé à cueillir les fruits. Et dans le studio, un coin café, avec du café instantané, du café noir et un frigo contenant du lait.

J'étais fin prêt.

Le mochar Guivat Hen – signalait une plaque à l'entrée de la localité, devant laquelle je passais chaque matin – devait son nom, Hen, au poète Haïm Nahman Bialik. Je sais, il vaut mieux le taire, et il n'est guère élégant d'écorner la légende du poète national, mais Bialik n'a presque rien produit au lendemain de son arrivée en Israël. Comme il l'écrit quelque part, sa « vrille est tombée de la vigne » et, pendant près de dix ans, il n'a composé que neuf poèmes loin de représenter le sommet de son art. La demeure qu'on lui avait édifiée à Tel-Aviv était-elle trop belle ? Trop confortable ? Le fait que tout le monde l'admire l'a-t-il privé de la liberté indispensable à tout créateur ? Ou peut-être que ses nombreuses entreprises littéraires, revues et éditions d'ouvrages, ne lui ont pas laissé le loisir de contempler le vide, et sans ce désœuvrement, sans permettre au vide de rester vide, comment peut-on se remplir de nouveau ? Ou alors, est-ce le contraire ? Peut-être a-t-il accumulé de plus en plus d'entreprises littéraires afin d'échapper à la solitude, à son impuissance à écrire ? Je l'imagine s'en ouvrir à sa femme Mania avant de s'endormir : une journée venait de passer sans qu'il écrive un poème digne de ce nom, et le regard épuisé de cette dernière tandis qu'elle l'écoute : vraiment, Haïm Nahman – songe-t-elle sans dire un mot – combien de temps peut-on ressasser la même rengaine ?

Yeux grands ouverts dans le noir, il attend qu'elle s'endorme, puis il quitte la maison pour rejoindre, à quelques rues de là, Ira Ian. Une femme débridée, une artiste peintre qui l'adulait encore et, après qu'ils ont couché ensemble, il attend, yeux grands ouverts dans le noir, puis il se rend auprès d'une autre femme, la troisième – on peut supposer qu'il en avait une troisième –, et pose la tête sur son giron, elle la lui caresse en chantant en yiddish, mais ces sauts d'un lit à l'autre dans la minuscule Tel-Aviv ne l'aident pas et ne changent rien à rien car, le lendemain matin, sur sa table de travail, l'attend une page plus blanche que jamais.

J'ai passé de longs mois dans mon studio de Guivat Hen. Je lisais les textes de mes étudiants. Je papotais au téléphone. Je répondais aux mails. Je me rendais à l'épicerie et en revenais avec des olives. Je cueillais des oranges et les pressais. Je m'attardais sur la photo de Mayan, la jeune fille tuée sur le Camino de la Muerte, la « route de la Mort », en Bolivie, dans le sac de qui on avait trouvé l'un de mes livres. J'écoutais des albums entiers de David Bowie sur YouTube. Je lisais des articles scientifiques sur la dysthymie. Je disais aux gens : « Je t'appellerai du studio. » Ou : « Et si on se retrouvait chez moi, au studio ? » J'ai même essayé de m'exercer au yoga sur le tapis de sol de la psychologue, et j'ai attrapé un lumbago. C'était peut-être à cause de la dysthymie qui me clouait à la réalité. Ou peut-être d'autres forces étaient-elles à l'œuvre.

Finalement, je suis revenu à la maison.

La-mai-son.

Le bout de la langue attend patiemment d'égrener le mot, cette bouche successivement ouverte et fermée.

Pensez-vous aux lecteurs au moment où vous écrivez ?

Moi ? Pas question. En aucun cas. Cela n'a aucun intérêt. Et puis, je n'ai pas le temps. Ma conscience est si chargée par les dilemmes intérieurs des personnages et les complications de l'intrigue qu'il ne reste aucun loisir pour des réflexions superflues. Absolument pas. Je démens farouchement...

Sauf que, parfois, tel un supporter nu qui fait irruption sur la pelouse au beau milieu d'un match de foot, une triviale angoisse financière s'empare de moi : et si les lecteurs n'aimaient pas ? S'ils n'achetaient pas mon livre ? Avec quoi allons-nous boucler la fin du mois ? Pendant de longs moments, cette frayeur réussit à tromper la vigilance de mes gardes du corps intimes avant qu'ils ne la rattrapent enfin, la saisissent aux coudes un peu trop brutalement et l'évacuent en dehors de la pelouse.

Imaginez-vous un lecteur particulier ou une lectrice particulière quand vous écrivez ?

Pendant des années, j'imaginai Dikla. Je m'imaginai en train de lui lire le manuscrit au lit. Je lisais une page puis je la jetais au sol. L'une après l'autre. Elle m'écoutait, le regard chaleureux et bienveillant, teinté d'une lueur d'amusement, le même regard qu'elle avait eu avant notre premier baiser dans l'appartement de la rue Ramban.

Ces derniers temps, ça ne fonctionne pas, imaginer Dikla pendant que j'écris. Je me dis que ça vient de la façon dont elle me considère depuis que Shira est partie à l'internat. Son regard n'est ni chaleureux, ni bienveillant, et il affiche davantage la critique.

« Tu te souviens que je pars en Colombie dimanche ? lui ai-je dit la semaine dernière.

— Oui. »

Autrefois, ce « oui » préludait à de la nostalgie. Autrefois, ce « oui » signifiait : tu vas me manquer.

Cette fois, ce « oui » avouait : c'est plutôt bien que tu t'absentes un peu. Honnêtement, tu commences à me lasser.

Je ne suis pas un enfant. Je sais qu'en fin de compte l'énergie entre deux individus est condamnée à muter : loi intangible de la physique. Je l'ai constaté chez d'autres couples et, en fait, je savais que cela nous arriverait un jour ou l'autre.

Sauf que je ne me rendais pas compte qu'elle serait la première de nous deux à qui ça arriverait.

Au bout de quelques jours, j'ai fait ma valise tristement. Sous-vêtements, chaussettes. Exemplaires de mes livres et manuscrits des étudiants de mon atelier d'écriture.

En général, je prépare mes affaires avec plaisir en vue de ces voyages.

En général, dès le décollage, mon esprit lui aussi s'envole.

Quel effet les interprétations et les analyses de vos ouvrages ont-elles sur vous ?

Je les prends comme elles viennent. Sincèrement. C'est ce qu'il y a de beau dans la littérature, qu'un livre soit écrit de nouveau avec chaque lecture, non ? Ça me convient parfaitement. En outre, je n'y peux rien. Faudrait-il que je suive chaque acheteur depuis la librairie jusque chez lui, puis me mette au lit avec lui pour vérifier qu'il a compris ?

Je vais le dire le plus simplement possible : chacun est libre de lire mes livres comme il l'entend.

Sauf une catégorie spécifique d'universitaires.

La plupart du temps, ceux des départements de lettres.

On les trouve aussi dans les départements de critique culturelle ou d'études de genre. Il s'agit d'individus que le système pervers des universités a forcés à se rabattre sur une niche très spécifique. Ils publient à satiété des articles disséquant le même problème. Et ils obligent leurs étudiants à fourrager dans le même mètre carré. Ils le font depuis de si nombreuses années qu'ils sont incapables de lire un ouvrage sans leur prisme de recherche, aussi étroit que le chas d'une aiguille.

J'ai été invité un jour à un colloque de ce genre, avec ces universitaires-féru-de-théorie.

Cette invitation m'a ravi, je l'avoue. Les artistes ont besoin de reconnaissance autant que les scientifiques de preuves. Dans le hall de la

faculté de sciences humaines, j'ai même photographié l'affiche où mon nom figurait et je l'ai envoyée à mes parents pour leur faire plaisir.

Mais ensuite, pendant le colloque, se sont succédé à la tribune des doctorants qui ont imposé à mon livre des lectures trop systématiques. Et ce sur un ton péremptoire, omniscient, qui m'a laissé l'impression de n'être qu'un âne. Dans le fauteuil qui m'avait été réservé au premier rang, après chaque phrase érudite prononcée à la tribune, je me recroquevillais de plus en plus. Je prenais ma tête à deux mains, mes bras serraient ma poitrine, ma poitrine écrasait mon ventre, au point que, à la fin, je me suis éclipsé, et l'animateur a dû expliquer que j'avais quitté le colloque pour des raisons personnelles.

Vous arrivez à vivre de la littérature ?

Je bredouille toujours avant de répondre à cette question. Je rappelle que j'anime aussi des ateliers d'écriture. Signale que Dikla dirige le service marketing d'une importante société.

Parfois, je ne peux pas me dérober et je raconte l'anecdote yiddish bien connue de Herschel d'Ostropol, que sa mère envoie acheter du lait à l'épicerie. En quittant la boutique, il est saisi de la crainte que le lait n'ait tourné ; aussi il en lampe une gorgée conséquente, avant de poursuivre son chemin. Mais le voilà qui craint de nouveau que le lait n'ait tourné. Et de reprendre une gorgée. Juste pour vérifier. Et ainsi, il continue à avancer, tout en s'arrêtant régulièrement pour avaler une gorgée, avant d'arriver chez lui. D'où sa mère le renvoie pour racheter du lait...

Cette anecdote ne figure pas dans les aventures de Herschel d'Ostropol, pour autant que je sache. Il s'agit simplement d'une histoire très yiddish qui fait sourire tout le monde d'un air entendu, bien que la leçon à en tirer ne soit pas si claire.

Ainsi, me voilà à m'entortiller, à me débattre pour ne pas énoncer cette vérité gênante et simple : nous nous débrouillons très bien. Sur le plan économique, je veux dire.

À l'époque où je songeais à quitter l'agence de publicité pour me consacrer à l'écriture, j'ai averti Dikla : « Tu sais, nous allons devoir réduire nos dépenses. »

Elle était enceinte. Sa première grossesse, celle de Shira. Ce n'était pas le meilleur moment pour une telle conversation.

Cependant, elle a répondu aussitôt : « Eh bien, nous allons les réduire. »

Je me souviens de cette discussion. De là où nous étions : dans la kitchenette de l'appartement de la rue des Enfants de Téhéran. Assis sur des sièges pliants.

Je me souviens de ce qu'elle portait : une robe de maternité blanche boutonnée et un ruban noué à la taille. Et des leggings noirs.

Je me souviens même de ce qu'il y avait dans l'assiette posée entre nous : des « fruits secs d'Afoula ». Dès le début de sa grossesse, elle avait été saisie d'une fringale irrépressible pour ces « fruits secs d'Afoula », et toute la maison était jonchée de monticules d'écorces.

« Tu es sûre ?

— Je te rappelle que tu n'as pas épousé je ne sais quelle princesse des beaux quartiers... ça a aussi des avantages. Et puis, je suis certaine que ton livre va marcher, et que tout va s'arranger.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Nous nous débrouillerons. Je suis là, moi aussi, tu te souviens ? Tu en rêves depuis le jour où nous nous sommes rencontrés. Écrire.

— D'accord. Je fais un saut à l'épicerie pour t'apporter des fruits secs ?

— Plus tard, avait-elle répondu en coulant un regard vers la chambre à coucher.

— Encore ? » avais-je réagi avec un soupir. Comme si je n'étais pas au comble de la joie.

« C'est pas moi... Ce sont les hormones. »

La liste des choses qui m'ont séduit en Dikla est infinie. Des choses minuscules, apparemment anodines : l'odeur de son shampoing, ou sa façon de se souvenir par cœur des clips de David Bowie des années 1980. Et des

choses plus significatives : le fait qu'elle n'était pas du tout une allumeuse ; la lecture des journaux de fin de semaine n'influencait pas son jugement ; et elle détournait les yeux devant les scènes trop violentes des séries télévisées.

Mais j'ai l'impression que l'élément secret, celui qui a incité mon âme à s'attacher à la sienne, c'est qu'elle refusait tout dénigrement. Elle m'a accepté et a cru en moi d'emblée. Sans réticence et sans volonté de me changer. De la même façon que son père lui manifestait son amour au cours des repas en famille à Maalot. Avec le regard chaleureux qui accompagnait chacun de ses gestes. Avec la tendresse qu'il mettait dans le mot « *binti* », « ma fille ». Avec la salade aux aubergines à la sauce *tahina* qu'il préparait spécialement pour elle. Avec l'admiration muette, mais flagrante, qu'il vouait au plus infime de ses succès.

C'est ainsi que Dikla m'aimait alors. Sans aucune réserve.

Je n'imaginai pas que, vingt ans plus tard, je l'appellerais à plusieurs reprises pendant l'escale à Madrid, en route vers la Colombie. Et qu'elle ne répondrait pas.

Comment affrontez-vous les critiques ?

Mes parents avaient l'esprit très critique. Mais jamais en face, grossièrement. Pas leur genre. Tous les deux étaient universitaires, ce qui explique leur propension à soumettre tout acte repéré dans leur environnement immédiat à un examen méticuleux tendant à prouver qu'il était erroné à la base. Par exemple, cela fait des années qu'ils viennent chez nous le lundi pour garder leurs petits-enfants. Beaucoup de choses ont changé au fil du temps : chaque fois qu'ils arrivent, ils sont un peu plus voûtés. Et un peu plus prompts à la sensiblerie. Mon père souffre d'une toux chronique, tandis que ma mère devient un peu dure d'oreille. Shira, la prunelle de leurs yeux, est partie à l'internat. Mais, après chaque visite chez nous, ils continuent à nous fournir un compte rendu. Mon père, par un texte interminable divisé en paragraphes et sous-paragraphes ; ma mère, par une

conversation téléphonique qui commence sur un ton affectueux et se poursuit par le catalogue de toutes nos erreurs de parents.

Ôte la poutre de ton œil..., ai-je envie de lui répliquer.

Mais je m'abstiens. Par respect. À cause de l'effort que ça leur coûte de venir chaque lundi.

De toute façon, lorsqu'on grandit dans une telle ambiance, l'esprit critique s'insinue en nous. S'y grave au plus profond. Il coule dans les veines comme une catégorie particulière de globules : blancs, rouges, et critiques.

Durant de nombreuses années, cela m'a découragé et, parfois, cela me fait encore tomber à la renverse, au fond du trou (toujours à la renverse, au fond du trou). Mais cela m'a aussi aguerri. Car les critiques les plus impitoyables sont rédigées dans mon cerveau avant même la publication. Et même maintenant, en me plongeant dans la rédaction de mes réponses, je me tire une balle dans le pied : t'es dingue ou quoi ? Répondre sincèrement à une interview sur Internet ? Ça restera sur Google pendant des années pour quiconque tapera ton nom !

Avez-vous déjà fait l'expérience de la page blanche ?

Vous rigolez ? Chaque matin, je fais l'expérience d'une panne d'inspiration. Toute cette interview – pour être sincère – n'est que la tentative d'affronter la panne d'écriture d'un autre texte.

Quel est le plus grand défi que l'écriture vous oppose ?

Dès le moment où je commence à écrire, je suis pris d'une impulsion ravageuse, impossible à ignorer : manger. Après chaque page, je me dirige vers la cuisine. Non. Après chaque paragraphe.

Mais cette faim-là, physique, je peux encore la surmonter.

Le véritable problème, c'est l'autre faim.

Vos livres sont très israéliens. Traduits en d'autres langues, ne perdent-ils pas quelque chose ?

Si seulement je le savais ! À vrai dire, je n'en ai aucune idée. Lors d'un dîner en Turquie, par exemple, mes éditeurs m'avaient confié qu'ils avaient dû expurger quelques scènes érotiques. Au cours de l'année précédente, le régime d'Erdogan avait commencé à poursuivre les maisons d'édition qui n'y prenaient pas garde. Je suis resté là sans réagir, au dessert j'ai commandé un *sütlac*, un riz au lait, comme si de rien n'était, et je me suis dit : va savoir combien de fois c'est arrivé dans d'autres langues, sans qu'on ait pris la peine de m'en aviser ?

Somme toute, il y a quelque chose de fictif dans toute cette histoire de traductions. On débarque dans un pays étranger. On invite des journalistes à l'hôtel. Un hôtel deux étoiles sans véritable hall. Juste un coin salon avec un canapé pas du tout confortable. Trois jours à mariner sur ce canapé inconfortable. Et à se soumettre à des interviews. Certains journalistes appartiennent aux rédactions de magazines du genre *Quinoa Chic*, *Mâles à toison* ou *Chiens et Traîneaux*, et ils donnent l'impression d'entretenir de trop bonnes relations avec l'attachée de presse de la maison d'édition. On repère, ou on s'imagine repérer, qu'ils partagent quelque ressemblance avec elle, et le soupçon naît qu'il s'agit d'entretiens bidon : que tous les proches parents de l'attachée de presse ont été mobilisés pour offrir à l'écrivain l'impression que son ouvrage provoque un écho médiatique énorme. Bien que, pendant cette semaine-là, dans le pays où il se trouve, un nouvel ouvrage d'Axel Wolf inonde les librairies.

Le soupçon ne fait que s'aggraver lorsqu'il saisit brusquement – comment cela lui a-t-il échappé jusqu'à présent ? – que, malgré de nombreuses visites de travail à l'étranger, il n'a jamais eu l'occasion de voir réellement quelqu'un en train de lire un exemplaire traduit d'un de ses livres. Ni dans les cafés. Ni dans le métro. Ni dans le tram. Cela fait des années qu'il déambule dans les wagons, prétendument pour soulager la douleur de son dos mais avec, en fait, l'espoir d'apercevoir quelqu'un, à droite ou à gauche, son livre en main. Il suffit d'un seul lecteur pour lui

redonner confiance en sa propre existence. Mais, à droite et à gauche, dans les wagons de deuxième ou de première classe, ou au wagon-bar, tous dévorent le dernier ouvrage d'Axel Wolf.

Des théories du complot commencent à germer dans sa cervelle : en cachette, une arnaque a été ourdie à laquelle participent Oudi, son agent littéraire roublard, le ministère des Affaires étrangères israélien et la maison d'édition qui le reçoit. Toutes les parties concernées sont conscientes qu'il s'agit d'un simulacre, d'une mise en scène ; tous ces acteurs font leur beurre de la publication de l'ouvrage mais sans le diffuser, et l'écrivain, le Truman de ce *Truman Show*, continue à voyager à l'étranger et à croire que, ça y est, cette fois, c'est la bonne, cette fois, il va rafler la mise.

Dernier voyage en Colombie. Quelque chose dans la conjonction d'énormes quantités de rhum, d'un hôtel décati où, hormis lui-même, ne séjournent que des Japonais, et de rues jonchées de centaines de mendiants pas du tout littéraires brouille la frontière entre la réalité et le simulacre, et provoque la sensation d'être un cosmonaute qui, sorti dans l'espace pour réparer une avarie sur le satellite, constate que le câble le rattachant à la cabine a été sectionné.

Pendant son temps libre à Bogotá, après une série d'interviews, il fait le tour des librairies ouvertes tard dans la nuit. Toutes les vitrines exposent le dernier best-seller d'Axel Wolf traduit en espagnol. Il pénètre en cherchant son propre livre sur les présentoirs, puis sur les rayonnages le long des murs à hauteur d'œil, puis sur les plus bas. Le livre ne se trouve nulle part. Dans aucune librairie. Dans une boutique, il surmonte sa timidité et interroge le libraire. Ce dernier vérifie sur son ordinateur et répond qu'ils ne l'ont pas en stock. Mais il peut le commander, s'il le souhaite. En sortant dans la rue, il donne un coup de pied dans un réverbère, juste pour voir si ça fait mal.

Après la sixième tequila, dans un bar où tous les clients ont l'air de figurants recrutés pour jouer la scène du bar, il règle sa note puis regagne son hôtel, en se souvenant qu'enfant, en CM1 ou CM2, son statut social s'était prodigieusement amélioré en quelques mois. Pendant le bref intervalle entre Hanoucca et la Pâque, d'élève rejeté il était devenu populaire, et cette métamorphose avait été si soudaine qu'il soupçonnait la

main de ses parents. Qu'ils avaient soudoyé tout le monde, garçons et filles, pour qu'on se montre gentil avec lui. Pendant toute une année, la méfiance l'avait rongé, et il guettait des preuves pour confirmer les faits. Et voilà que, trente ans plus tard, il se retrouve au même point.

Il veut appeler chez lui. Parler à sa femme. Entendre une voix familière. S'accrocher à quelque chose avant de perdre définitivement l'équilibre. Mais il y a le décalage horaire. Et la communication est coûteuse. En outre, ces derniers temps, chaque fois qu'il l'appelle depuis l'étranger, elle ne répond pas, et si elle répond sa voix ne trahit aucune nostalgie. Et puis tous les autres indices révélateurs : le fait qu'elle refoule des bâillements lorsqu'il prolonge les préliminaires ; qu'elle ne lui prête aucune attention quand il revient de chez le coiffeur ; que, lorsqu'il lui rapporte une querelle avec quelqu'un, elle prenne systématiquement le parti de l'autre. Mais, davantage que tous ces indices, de plus en plus nombreux au cours de l'année écoulée, sa voix dénuée de toute nostalgie au téléphone est le plus déstabilisant.

Alors, il n'appelle pas chez lui, pour ne pas essuyer un affront et, le lendemain, il n'a plus le choix : afin d'être certain que son existence est réelle, il drague une journaliste colombienne, un sosie de Pocahontas. Il flirte avec elle pendant l'interview, lui demande son adresse mail afin de lui envoyer des poèmes de Yehuda Amichai traduits en espagnol. Lui fait parvenir ces poèmes, accompagnés d'une invitation à dîner et, au-dessus de ce tête-à-tête, plane tout de même un nuage : et si, elle aussi, était une figurante ? Mais avec le premier baiser, la chimère s'évapore. Elle embrasse fort et bien, et ils hèlent un taxi pour se rendre à son hôtel. Ils croisent des escouades de Japonais dans le lobby, et il se sent enfin exister. Ils couchent ensemble et, soudain, il lui importe peu qu'on lise ses ouvrages à l'étranger ou non. Ensuite, elle cherche ses créoles qu'elle a ôtées avant de se déshabiller et veut s'en aller, mais il lui agrippe le bras et lui demande de ne pas le quitter, et, pendant toute la nuit, il lui fredonne à l'oreille des chansons de Shlomo Artzi, et lui fait l'amour. Il lui fait l'amour et lui chante du Shlomo Artzi. En boucle. Elle est divorcée, mère d'un enfant, et, dans son patelin, tout le monde met son nez dans la vie des autres, et ça fait

deux ans qu'elle n'a pas connu un homme de peur que l'on ne médise d'elle à Churrascaria. Elle porte un poème de Cavafy tatoué dans le bas du dos, juste au-dessus des fesses, non pas *Ithaque*, mais un poème moins célèbre, et elle écrit pour elle-même, des poèmes, non des histoires, et, chaque fois qu'elle jouit, elle semble secouée par une grave crise d'asthme risquant de l'emporter.

Au matin, elle remet ses créoles et s'en va interviewer d'autres écrivains invités au festival, et lui prend son vol retour pour Israël.

Il arrive au beau milieu de la nuit, traîne une valise énorme dans l'escalier de l'immeuble et se sent tel Ulysse de retour à Ithaque. Sa femme dort à poings fermés, pelotonnée sous la couverture, il la réveille avec des baisers et lui raconte tout. Ils se sont toujours montrés d'une franchise absolue. Et après être devenu une sorte de commis voyageur professionnel, ça n'a fait que s'accroître, ce besoin que quelqu'un existe dans le monde à qui raconter la vérité, toute la vérité. Mais cela ne suffit pas. Il veut la réveiller vraiment. Lui faire ouvrir les yeux.

Plus il raconte, plus elle se redresse sur le lit.

Elle ajoute un oreiller sous sa tête. De sa position couchée, elle s'appuie sur ses coudes, puis s'assoit. Yeux écarquillés. Sans prononcer un mot.

« Parle-moi, Diki », la supplie-t-il. « Dis quelque chose. »

Elle secoue la tête pour dire non. Lentement. Les yeux brillants.

« J'étais seul, dit-il. Je me sentais très, très seul.

— Seul ? »

La voix de sa femme exprime la répulsion, mais il ignore ce signal d'alarme et poursuit...

« Pas seulement en Colombie. Avant aussi.

— Voyez-vous ça... »

Son ton devient brusquement cynique. Distant.

Il essaie de tendre la main pour saisir la sienne. Qu'elle ne s'éloigne pas...

« Ne me touche pas ! Moi aussi, je me suis sentie seule... Pourtant, ça ne m'a pas poussée à coucher avec le premier venu. »

Après la dernière phrase, elle se lève, sa longue chevelure dénouée, des serpents bruns entremêlés, une main crispée en poing, l'autre tendue à plat comme sur certains panneaux routiers « Stop ».

Elle lui demande de quitter la maison.

Peu lui importe qu'on soit au beau milieu de la nuit. Et que les voisins entendent son mari supplier. De toute façon, elle ne peut plus vivre avec lui depuis qu'il souffre de dysthymie, et puis elle est à bout à cause de tous ces voyages – et la Colombie, de son point de vue, n'est que la goutte qui fait déborder le vase. Elle l'expulse, posant réellement les mains sur sa poitrine pour le pousser dehors, et le voilà hors de chez lui à cinq heures et demie du matin, un pied sur le journal quotidien et le second sur le paillason, sans savoir où aller. La dernière fois que cela lui était arrivé, il s'était réfugié chez sa grand-mère. Mais elle n'est plus de ce monde. Il y a un an encore, il aurait pu se rendre chez Ari, avec qui il avait conclu un accord tacite : quelles que soient les circonstances, chacun pouvait débarquer chez l'autre sans crier gare, mais Ari est en train d'agoniser à Tel Hachomer. Et là, le règlement des horaires de visite est draconien. Et, de toute façon, ça n'est pas le bon moment pour lui tomber dessus avec cette histoire. Alors, il enfourche son vélo et se rend au studio. Il n'en est plus locataire, il l'a quitté depuis quelques semaines, incapable d'écrire ne serait-ce qu'une courte nouvelle, mais il se souvient que le verrou d'une fenêtre est cassé. En arrivant, il entrebâille la fenêtre adéquate, saute à l'intérieur et se couche sur le tapis de yoga de la psy. Tout habillé. Et sans couverture.

Au matin, il achète du dentifrice et une brosse à dents à l'épicerie, se brosse les dents dans l'évier du coin café et s'y lave aussi les pieds. Tandis qu'il baisse le pied pour le ramener sur le sol, le lumbago le reprend, alors, il retourne s'étendre sur le tapis de yoga.

Neuf heures. On toque à la porte.

Il est encore allongé sur le tapis. Incapable de se lever pour ouvrir.

Il crie : « Entrez ! »

Un coursier pénètre et lui tend une enveloppe.

Il signe, toujours couché, pour confirmer la réception.

Le coursier dit : « Ça alors, quelle surprise... »

À seconde vue, il le reconnaît. Il y a quelques années, c'était son étudiant. Plutôt doué. Il avait rédigé une nouvelle hardie sur l'euthanasie. Au sujet d'un individu surnommé « l'Ange » qui passait d'un hôpital à l'autre, entre deux et quatre heures du matin, afin d'aider les gens à mourir. Il se souvient que cet étudiant qui se tient devant lui à cette heure sortait fumer durant les pauses, et que, lors de la dixième et dernière séance, il avait levé la main et lancé par défi : « Nous avons évoqué beaucoup de sujets pendant cet atelier, mais nous avons fait l'impasse sur une question primordiale : au fond, à quoi ça sert, d'écrire ? »

Maintenant, il l'interroge : « Vous avez mal au dos ?

— Aussi. »

Il propose d'appeler un médecin pour qu'il lui fasse une piqûre d'analgésique.

Il répond qu'il est suffisamment anesthésié.

« D'accord, mais pourquoi continuer à souffrir ? »

Il promet d'y réfléchir.

Après son départ, il ouvre l'enveloppe, extrait les formulaires et les lit. Il lui faut quelques secondes pour comprendre qu'il est en train de déchiffrer une demande de divorce.

Le metteur en scène demande au cadreur d'effectuer un gros plan sur lui.

Il n'aperçoit pas de metteur en scène. Ni de cadreur. Mais soupçonne qu'ils sont là. Qu'eux aussi font partie de l'arnaque, de la grande conspiration sophistiquée des traductions.

Il pense à ses enfants, qui ignorent encore...

Et il commence à pleurer.

Des larmes du genre viril, sans gémir.

Très photogéniques.

Et qui se transforment peu à peu en sanglots.

Avez-vous parfois confondu la vérité et le mensonge ?

On nous avait fait découvrir le détecteur de mensonges, quand j'étais aspirant au brevet d'officier de renseignement. On voulait nous familiariser avec cet appareil et nous faire comprendre son fonctionnement. On nous avait fait entrer par petits groupes, avec nos chefs, dans une salle bourrée de détecteurs, où nous attendait un interrogateur barbu en civil. Cet interrogateur barbu a demandé un volontaire pour la démonstration du processus. Sans réfléchir à deux fois, j'ai levé la main. Juste pour faire mon malin. Il m'a fait asseoir sur un siège et m'a harnaché de sangles et de câbles sur le ventre et les bras. Ensuite, il a dit : « Je vais te poser quelques questions techniques. » Mon nom, mon âge et mon adresse. J'ai répondu précisément et, soudain, il m'a demandé si j'avais déjà consommé des drogues. J'ai répondu par la négative. Sans ciller. L'interrogateur, non plus, n'a pas cillé. Puis il a continué à débiter des questions dont je ne me souviens plus. À la fin, il m'a remercié, a demandé à toute l'assistance d'approcher de la table en Formica et a expliqué comment déchiffrer le graphe informatique. Mon cœur battait la chamade ; sous ma chemise, une goutte de sueur coulait depuis la nuque le long de l'épine dorsale. L'interrogateur a remarqué : « Notre volontaire a dit la vérité pendant toute la session », en montrant les différentes mesures du détecteur signalant mes réactions corporelles, même si, parfois, des fluctuations apparaissaient, mais sans dépasser la norme. Ensuite, il y a eu quelques questions, me semble-t-il, puis nous avons quitté la salle pour laisser la place à un nouveau groupe. Nous nous sommes rendus à la cantine pour tuer le temps jusqu'à l'arrivée de l'autobus qui devait nous ramener à la base. J'ai acheté un Coca-Cola, je m'en souviens, et, en ouvrant la cannette, le gaz s'est échappé brusquement et a arrosé tous ceux qui m'entouraient.

Pendant des années, j'espérais rencontrer par hasard l'interrogateur barbu, dans le train, dans la rue, dans la salle d'attente d'un médecin, afin d'élucider ce qui s'était passé ce jour-là : avais-je réussi à tromper le détecteur de mensonges ? Ou, pour je ne sais quelle raison, avait-il préféré mentir et m'éviter d'être éliminé du brevet ? Mais le temps passe, et sa figure s'estompe de plus en plus dans ma mémoire, au point que, parfois, je me soupçonne d'avoir inventé toute cette histoire.

Connaissez-vous la fin de vos romans avant d'entamer leur rédaction ?

Non, mais je connais ma propre fin. J'ai toujours su que les hommes de ma famille mouraient jeunes. Selon la moyenne familiale, ma première crise cardiaque est censée survenir dans deux ans. C'est génétique. Mais ce n'est que récemment, depuis qu'Ari est tombé malade, que ça commence à m'influencer vraiment. L'idée que rien ne pressait, qui ne me quittait pas dans ma vingtaine et dans ma trentaine, a disparu, et maintenant je vis en état d'urgence. Entre autres questions, il y a celle de savoir si, dans le court laps de temps qu'il me reste à vivre, j'éprouve un réel désir d'écrire. Si écrire un livre de plus est une chose suffisamment importante à mes yeux avant les premières douleurs à la poitrine. Et si, au lieu de cela, je souhaitais passer davantage de temps avec Dikla et les enfants ? Et si je désirais entamer une carrière politique ? Pendant une brève période, je veux dire. Jusqu'à la crise cardiaque. Ou vivre en Australie pendant deux, trois ans ? Ou voyager dans toutes sortes d'endroits pour chercher sérieusement mon ami d'enfance qui s'est volatilisé après l'armée, et subir cette attaque avec au moins la consolation que j'aurai fait quelque chose pour le retrouver ?

La fin de mes livres, je commence en général à l'entrevoir – comme on aperçoit la terre ferme sur le pont d'un navire en train de sombrer – vers la fin.

Je continue à nager encore un peu dans l'océan des options infinies. Puis j'en émerge avec désolation et soulagement.

Comment choisissez-vous les noms de vos personnages ?

La mère d'Ari est arrivée à l'hôpital pour veiller à son chevet.

Le plus souvent, nous échangeons quelques mots en espagnol, puis je m'en allais. Mais il y avait quelque chose dans la façon dont elle a pénétré dans la chambre, dans sa démarche, plus alourdie que d'habitude, comme si elle traînait les pieds, qui m'a incité à m'attarder. De toute façon, je n'avais

nulle part où aller. Juste un tapis de yoga. Alors, je lui ai proposé de prendre mon siège et j'ai apporté une chaise d'une autre chambre.

Ari dormait. D'un sommeil profond, à en juger par sa respiration.

« J'ai apporté quelques empanadas », a-t-elle dit en tirant une boîte en plastique de son sac.

Elle ressemble un peu à Mercedes Sosa, la mère d'Ari. Chaque fois que nous nous rencontrons, cette idée me frappe. Quelque chose d'indien dans ses yeux et, en fait, aussi dans ceux de son fils.

« *Gracias*, ai-je dit en en prenant une.

— Ton ami, il est très fort...

— Je sais.

— Il va vaincre la maladie *finalmente*. »

Quelles sont ses chances ? n'ai-je pas répondu.

« Quand il avait deux ans... », a-t-elle commencé. Puis, elle s'est tue.

Je l'ai regardée. Elle se taisait. J'ai pris une autre empanada.

« C'était... un vrai vaurien, ton ami, a-t-elle enchaîné. On lui courait derrière pour qu'il ne casse rien.

— Ça lui ressemble...

— À un an, il refusait de faire la sieste. Tous les enfants de la maternelle entraient dans la salle avec leurs matelas et allaient se coucher, et lui, il faisait tourner les puéricultrices en bourrique. Mais elles l'aimaient. Parce qu'il faisait tout avec son sourire charmant.

— Je peux m'imaginer.

— Un soir, ajouta-t-elle en refermant la boîte d'empanadas, j'étais dans la cuisine. Marcelo, mon mari, était au travail. D'habitude, je ramassais les cubes de Lego quand Ari finissait de jouer, mais, cette fois-là, j'avais oublié. J'y peux rien, j'avais oublié. J'avais passé toute l'après-midi avec lui et j'étais fatiguée. Il ne t'a jamais raconté cette histoire ?

— Non.

— Soudain, j'ai entendu un silence. Dans la cuisine, j'ai entendu un silence pas bon du tout venant du salon. Je me suis précipitée. Il avait avalé un cube de Lego.

— Mon Dieu.

— Un grand cube. Quatre carrés.

— Oh non.

— J’ai essayé de lui enlever, je lui ai donné une tape dans le dos. J’ai pas réussi. J’ai appelé une *ambulancia*. Entre-temps, il arrivait plus à respirer. Il pouvait même pas pleurer parce qu’il avait plus d’air. L’*ambulancia* est arrivée rapidement. Sur le chemin de l’hôpital, il était mort en fait. *Muerte clínica*. Comment on dit en hébreu ? Mort clinique ? Mais en réanimation, ils ont réussi à le ramener. Et comme ça, il est resté plusieurs jours entre la vie et la mort.

— Ben, dis donc.

— Et alors, on lui a changé son nom en Ari.

— Comment ça, vous avez changé ?

— Il n’a pas dit qu’il avait un autre prénom ?

— Non.

— *Bueno*, il a peut-être oublié.

— Quel était son autre prénom ?

— Enrique. C’était celui du frère aîné de Marcelo, c’est l’un des *desaparecidos* que la Junte militaire a fait disparaître...

— Je ne savais pas que...

— Tu comprends, Marcelo, au lieu de m’accuser que j’étais stupide d’avoir laissé l’enfant seul avec ses Lego, ce que n’importe quel homme aurait fait, il a préféré s’accuser de lui avoir donné un mauvais nom, un nom qui porte malheur.

— Pourquoi malheur ?

— Les Madres de la Plaza de Mayo, tu as entendu parler ?

— Oui, bien sûr.

— Eh bien, la mère de Marcelo était l’une d’elles. Un jour, son fils Enrique, le frère de Marcelo, est parti travailler dans son imprimerie et n’est jamais revenu. Elle a manifesté chaque jeudi avec les autres mères sur la place, jusqu’à la chute de la Junte. Mais même après la chute de la Junte, le gouvernement n’a donné aucune information sur Enrique.

— Les fils de pute !

— On dit qu’ils ont jeté dans la mer une partie des disparus.

— Vraiment ?

— C’est pour ça que Marcelo a immigré en Israël. Il ne voulait plus rester là-bas.

— Quelle histoire.

— Et le docteur de l’hôpital a dit : “Votre fils s’est battu comme un lion.” Comme un lion, il s’est battu pour sa vie. Alors, Marcelo a couru au ministère de l’Intérieur et a changé son prénom en Ari, le lion.

— Ça a aidé ?

— Dieu seul sait. Et je crois pas du tout en Dieu. Mais oui, Ari a ouvert les yeux et s’est remis à respirer, et le docteur a dit, j’oublierai jamais cette phrase : “Ce qui compte dans des cas pareils, c’est pas le pouvoir de la mort, mais la force de la vie. Et votre fils possède une puissante force de vie.”

— C’est vrai.

— Et c’est pour ça que je te dis : cette fois encore, il va gagner.

— Dieu t’entende.

— Tu ignorais vraiment toute cette histoire ?

— Absolument.

— Bon, comme on dit chez nous, on en apprend tous les jours.

— Exactement.

— Maintenant, tu peux t’en aller, t’as suffisamment été un bon ami pour aujourd’hui...

— Ce n’est rien, madame...

— Carméla.

— Carméla.

— Tiens, prends les empanadas. Tu m’as l’air affamé. Tu es sûr que ça va, *corazón* ? »

Les noms de mes personnages, je les choisis en m’inspirant de mes proches, afin de les immortaliser ou de me motiver émotionnellement. Mais, parfois, le destin d’un personnage se métamorphose au fil du récit, et j’ai un besoin urgent de trouver un nom différent.

Si vous deviez inviter à votre table trois écrivains, vivants ou morts, qui choisiriez-vous ?

S'il s'agissait d'un repas de gala, je ne le gaspillerais pas avec des collègues.

Les écrivains, vivants ou morts, ont tendance à se montrer si égocentriques qu'ils en deviennent des interlocuteurs particulièrement frustrants. En outre, on peut toujours soupçonner qu'une anecdote intime racontée au cours d'un repas avec des écrivains ne se transforme en matériau sous la plume de l'un d'eux. Après tout, la plupart des détails apparemment biographiques de cette interview sont apparemment tirés d'une conversation que j'ai eue, il y a deux ans, avec un écrivain apparemment scandinave dans un restaurant de Jérusalem. Apparemment. Les thrillers d'Axel Wolf jouissent d'une énorme popularité dans le monde, pourtant, ce soir-là, il avait les épaules affaissées, le regard éteint, et sa chevelure blonde était terne, comme anémiée. Je lui avais posé un flot de questions, d'une voix pleine d'empathie, pour savoir pourquoi sa célébrité ne le rendait pas plus heureux. Et c'est ainsi que j'ai appris, entre autres choses, que ce qui se déroule en Colombie ne reste pas toujours en Colombie ; qu'une fille pouvait briser le cœur de son père, et que la dysthymie semblait congeler le corps dans une couche de glace : sous cette glace nagent de petits poissons de joie sans qu'on puisse jamais les atteindre parce que la couche est épaisse et étanche, et qu'il n'y a aucun moyen de la fendre.

En tout cas, à l'occasion d'un tel repas, j'inviterais mes trois amis d'enfance. Notre amitié s'est nouée au collège, mais, ces derniers temps, nous n'avons presque pas eu d'occasions de nous voir. Nous avons fait trop d'enfants. Souscrit trop de prêts hypothécaires. Et, de toute façon, Ari est désormais hospitalisé à Tel Hachomer.

J'irais chercher Yermi et Hagai Carméli dans leurs maisons hypothéquées et nous nous rendrions auprès d'Ari. Nous le libérerions de tous les appareils, lui mettrions son vieux sweat-shirt de terminale (à cause de la maladie, il a perdu tous les kilos qu'il a pris depuis cette époque) et

l'évacuerions du service oncologique jusqu'à un pub de Kfar Azar. Il existe peut-être encore, ce pub, avec ses longues tables en bois. Nous y buvions des panachés Shandy en grignotant des bagels dans de petites soucoupes en verre, et, en souvenir de ces temps-là, nous bavarderions de tout, sauf du fait qu'Ari va bientôt mourir. Hagi Carméli se mettrait sûrement à pleurer, à un moment ou à un autre, il chiale toujours quand il boit trop, et Yermi consulterait tout le temps son portable et draguerait la serveuse, bien qu'à notre âge cet exercice soit pour le moins pathétique.

Lorsque l'addition serait déposée, chacun payerait sa part et, comme toujours, nous nous apercevions que nous n'avions pas mis assez. Et que chacun devrait ajouter un peu. Sauf Ari, pour qui on passerait l'éponge.

*

Mes amis ne m'ont jamais considéré et ne me considéreront jamais comme un écrivain. Tout au plus, ils peuvent être amusés par le fait que je sois devenu quelqu'un qu'on interviewe.

Ils m'ont vu copier sur une antisèche lors d'un examen sur la Bible, revenir de mes classes du service militaire dans les blindés brisé et humilié, puis amoureux pendant quatre ans de Tali Leshem, amourette dont il était évident aux yeux de tous, sauf aux miens, qu'elle s'achèverait dans les larmes, et ils m'ont récupéré en lambeaux après qu'elle a épousé un autre, et ils m'ont tenu compagnie pendant les sept jours de deuil après le décès de ma grand-mère, sachant que je continue à porter son deuil chaque jour, et ils m'ont aidé à marcher après ma hernie discale, et aussi à déménager, même à un âge où il vaut mieux s'adresser à un professionnel, et ils m'appellent désormais au studio deux fois par jour pour être certains que je vis toujours.

Et ils savent parfaitement que je n'ai de réponse à rien. Si j'en avais le courage, je fournirais à toutes les questions qu'on me pose dans les interviews une réponse unique : je ne sais pas. Aucune idée. Interrogez quelqu'un de plus expérimenté.

Après avoir réussi à régler l'addition, nous ramènerions Ari à l'hôpital, lui ôterions son sweat-shirt, lui enfilerions sa blouse avec la fente dans le dos, le mettrions sous la couverture et lui chanterions des morceaux du premier album de Knessyat Hassekhel jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Yermi essaierait sûrement de flirter avec une infirmière du service.

Et Hagaï Carméli et moi, nous attendrions patiemment qu'il finisse. Comme nous l'avons fait tant de fois dans le passé.

Puis nous sortirions avec lui en direction du parking gigantesque.

Hagaï dirait certainement en chemin : « C'était peut-être le dernier repas. » Il a toujours eu tendance à proférer des phrases superflues, mais qui sonnent bien.

Et au bout d'un long silence qui, avec d'autres personnes, aurait pu être gênant, nous monterions dans ma voiture, et je déposerais chacun chez lui avec ces mots : « Mes amitiés à ta femme », puis je me dirigerais vers mon studio, solitaire, plus lentement que d'habitude, songeant que, si Ari venait vraiment à mourir, ce serait une page de ma vie qui se tournerait.

Et qu'une nouvelle page, entièrement vierge, s'ouvrirait.

Quel est votre mot préféré en hébreu ?

Scandale.

Quel est le mot que vous détestez le plus en hébreu ?

Pancréas.

Un mot si candide.

Qui rime avec patatras.

Ça sonne comme « La vie se casse, patatras... »

On peut passer toute une vie sans savoir vraiment ce qu'est le pancréas. Demandez à n'importe quel homme sensé où se situe le pancréas, vous verrez ce qu'il répondra. Moi-même, ce n'est qu'après avoir discuté avec

Ari, entendant, pour la première fois, sa voix brisée, que j'ai cherché le mot sur Google et lu la notice.

Si vous n'étiez pas écrivain, que feriez-vous ?

DJ. Ma réponse habituelle. Elle fait son effet, et ce n'est pas tout à fait un mensonge.

Mais la vérité est que, si je n'avais pas été écrivain, animateur d'ateliers d'écriture et conducteur de bus scolaire pour mes enfants, j'aurais consacré plus de temps et d'énergie à rechercher Hagai Carméli. Au collège, nous formions une sorte de trio : Ari, Hagai Carméli et moi. Ari et moi, nous nous sentions responsables l'un de l'autre. Sur Hagai Carméli, il ne fallait pas miser un kopeck. Sauf que les conversations intimes que j'avais avec lui, dans le sous-sol de sa maison à Ramot, je ne les ai jamais eues avec aucun autre. Pas plus avec les femmes que j'ai aimées. Nous jouions aux échecs jusque vers minuit en écoutant les Pink Floyd, puis nous nous installions dans nos sacs de couchage, et bavardions jusqu'au matin. En écoutant les Pink Floyd. Il y avait un antique carillon dans le salon qui faisait retentir un gong très fort à chaque heure pleine, et nous pouvions sentir le temps s'écouler. À six heures du matin, la lumière pénétrait à travers l'unique fenêtre, sans rideaux, du sous-sol, et nous savions que la nuit était finie. En fermant les yeux maintenant, je peux entendre Hagai Carméli s'adresser à moi, dans ce sous-sol, la voix toujours un peu enrouée, et l'intonation de son élocution lente, qui enrobait délicatement des propos parfois très abrupts : « Dis-moi, mec, tu te... tu te sens pas un peu débile quand nous chantons *Wish You Were Here* ? Tous les gens que nous connaissons se trouvent plutôt *here*, non ? Qui peut nous manquer ? »

À mes yeux, une conversation intime avec un être proche représente l'un des plus grands plaisirs que la vie nous réserve. Mais pour qu'une telle discussion remplisse ses promesses, il faut un partenaire qui sache à la fois écouter et se confesser. Qui sache se montrer franc sans être humiliant. Ni prévisible, ni menaçant. Et, bien sûr, il faut du temps. Que les deux

interlocuteurs disposent de suffisamment de temps pour aller au fond des choses. Et un lieu. Qui permette à tout cela de se produire. Bref, il s'agit d'un pur miracle qui ne s'accomplit que rarement. Et ce miracle m'est arrivé avec Hagai Carméli à plusieurs reprises – avant qu'il ne se volatilise.

Il serait tentant d'attribuer au service militaire le tournant que sa vie a connu – cela ajouterait une dimension idéologique à cette histoire. C'est vrai, l'armée l'a complètement baisé. Une suite d'incidents malheureux, qu'on peut mettre sur le compte de sa grande gueule et de sa lenteur, mais aussi sur celui de la bêtise crasse du système, a fait que l'un des individus les plus intelligents de ma connaissance a été affecté au poste d'homme à tout faire de la prévôté, à la base de Tsrifine. Il transportait des sacs de graviers en courant d'un endroit à l'autre, nettoyait les trottoirs avec un balai-brosse et, entre deux corvées, déambulait dans les allées de la base en méditant sur l'insoutenable pesanteur de l'existence. J'allais lui rendre visite durant les sabbats où il était consigné sous un prétexte ou un autre, et nous restions dans la guérite toute la nuit – sa longue arme en bandoulière sur son corps malingre, sa chevelure rousse bouclée s'échappant de son casque – à écouter les Pink Floyd et à fantasmer ensemble sur toutes sortes de combines qui lui permettraient d'être muté dans une autre unité, à un poste à la mesure de ses capacités. De temps en temps, nous sortions pour tourner lentement, très lentement, autour de la guérite, afin qu'il ne s'endorme pas et, quand il finissait par fermer les yeux malgré tout, je faisais le guet afin que l'officier ne nous surprenne pas, prêt à lui décocher un coup de coude le cas échéant, à l'affût des mots qu'il laissait échapper en plein sommeil, « non », « Normandie », « vingt-deux », tentant d'en élucider le sens.

En fin de compte, il s'en est tiré grâce à un psychologue militaire.

Mais ce n'est pas uniquement l'armée qui l'a dévasté. Il y avait aussi je ne sais quelle histoire avec sa sœur cadette, Danit. Leur relation avait quelque chose de très siamois. Il ne me l'a jamais raconté explicitement, mais il semble qu'à l'adolescence cela ait glissé jusqu'à un attouchement interdit. Ou alors cet attouchement n'était-il que dans sa tête. Ou encore n'a-t-il que fantasmé que ça ait abouti à ça, et c'est ce qui le torturait, en

fait. Je n'ai pas d'opinion arrêtée là-dessus. C'était l'unique moment dans nos conversations où il devenait brusquement vague. Mais je me souviens d'une phrase qu'il m'a dite une fois, dans le sous-sol (il s'exprimait dans un genre d'hébreu qui n'avait pas honte d'être fleuri. Et ça aussi, ça lui compliquait la vie à l'armée) : « Je dois m'éloigner d'elle autant que possible. Certaines personnes ne sont tout simplement pas destinées à vivre sous le même toit. »

En fin de compte, il a quitté Israël. Non à cause d'elle. Ni de l'armée. Il s'est compromis avec des individus peu recommandables. Après sa libération anticipée de l'armée, il avait une sorte d'obsession : gagner beaucoup d'argent. Il a ouvert un café qu'il a fermé. Fait de l'import-export. Du business. Quand je lui ai demandé : « Dans quoi ? », il m'a répondu : « Il vaut mieux que tu l'ignore. »

Avec moi, il ne parlait que de ce qu'il ferait de cet argent. Chaque fois, il avait un plan grandiose différent : fonder une association d'aide aux soldats en détresse psychologique, créer un musée de la langue hébraïque, acheter toutes les terres jouxtant la plage de Ga'ach pour les rendre inconstructibles.

Et une nuit, à l'âge de vingt-cinq ans, il a joué la fille de l'air. En fait, il devait de fortes sommes à de nombreux individus et des voyous de la pègre avaient visité son appartement, deux fois. Et avaient brisé des vitres.

Il ne m'a pas contacté avant de disparaître. Je me suis dit que c'était sa manière de me protéger et j'étais sûr qu'il reviendrait. « Je lui donne une année, maximum deux », avais-je dit à Ari. Mais au bout de trois ans, aucune trace de Hagaï à l'horizon. Et plus inquiétant : aucun signe de vie de sa part. Et encore plus inquiétant : j'étais le seul à m'en préoccuper.

Son père a été tué le jour de Kippour pendant la guerre – Hagaï avait deux ans – et sa mère avait été atteinte d'Alzheimer à un âge relativement jeune, quand je l'appelais elle ne se souvenait plus du tout de qui était Hagaï.

Alors, j'ai contacté Danit. Sa sœur.

Une année plus tôt, je m'étais attablé par hasard dans un café où elle travaillait comme serveuse. J'y suis retourné. Elle était encore à son poste,

et l'agilité avec laquelle elle se déplaçait entre les tables suscitait l'étonnement. Si différente de la manière rêveuse dont son frère avançait dans la vie. Je lui ai dit que je désirais lui parler, et elle m'a soufflé : « Pas maintenant », en m'écrivant son numéro de téléphone sur un bout de papier.

Elle m'a répondu dès la première sonnerie.

Je lui ai dit qu'il n'était pas logique qu'au ^{xxi}^e siècle quelqu'un puisse s'évaporer dans la nature sans laisser de traces. Je lui ai suggéré de collecter des dons et d'envoyer une mission à sa recherche. Ou de recruter un chasseur de personnes disparues réputé.

Impossible de « rire au nez » de quelqu'un au téléphone, mais ce fut mon impression : Danit me riait au nez. « Une mission ? Pour retrouver Hagai ? D'abord, s'il ne veut pas qu'on le retrouve, personne ne le trouvera. Crois-moi. J'ai fait des centaines d'heures de cache-cache avec lui dans notre arrière-cour. Et, à part ça, qui va donner de l'argent ? Ses créanciers ? Tu es au courant que ton ami a siphonné toutes mes économies d'une année de travail comme serveuse ? Il m'a demandé un prêt juste avant de partir, en prétendant qu'il me le rendrait dans une semaine. Tu crois le connaître ? Tu ne sais rien de Hagai ! »

Mais il me manque, nos conversations me manquent, parce que j'ai enfin quelqu'un à qui penser lorsque j'écoute *Wish You Were Here* – voulais-je lui répondre, mais je me suis abstenu. Peut-être parce qu'il m'est brusquement venu à l'esprit que cette amertume dans la voix de sa sœur avait un rapport avec ce qui s'était passé entre eux.

Ari, lui aussi, s'était montré indifférent. « Tu sais ce que je pense de Hagai. Un gars brillant mais, pour tout dire, égocentrique. Tu crois qu'il organiserait une mission pour te retrouver si tu disparaissais ? »

Et c'est ainsi que la mission chargée de retrouver la trace de Hagai Carméli s'était réduite à un seul membre : moi.

Lors de chacun de mes voyages, je me fixe une règle : sitôt après l'enregistrement à l'hôtel, je jette mes valises dans la chambre et vérifie que le planning déposé sur la table ne prévoit aucune interview dans les heures suivantes. Je ne suis qu'un écrivain mineur, voire raté, dans les pays où je me rends, c'est l'amère vérité, mais ça comporte des avantages : l'emploi

du temps est le plus souvent léger, voire humiliant, et ainsi je peux sortir aussitôt traîner. Sans plan de la ville.

Je poursuis deux objectifs lors de ces vagabondages. L'évident : me perdre en route. Le secret : retrouver Hagaï Carméli.

À Istanbul, il y a deux ans, j'ai eu l'impression fugace que j'avais atteint mon but.

Là-bas, on trouve des vendeurs de marrons chauds partout dans les rues.

Et l'un d'eux – c'est difficile à expliquer...

Quelque chose dans ses gestes de la main. Dans ses coudes saillants.

Je me suis approché.

Je l'ai écouté discuter avec un client. La voix, un peu rauque. L'élocution, lente.

La chevelure, rousse, il avait pu la teindre en noir. Effectuer une opération du visage. C'est ce qu'on fait en général lorsqu'on veut plonger dans la clandestinité.

Je lui ai acheté des marrons. J'ai essayé de capter son regard. Mais il s'est conduit avec moi comme avec n'importe quel client. Une poignée de marrons dans une petite pelle. Il a rempli un sac en kraft. S'est tourné vers le client suivant.

J'ai décidé de tenter ma chance. Je me suis éloigné d'une vingtaine de mètres, me suis appuyé sur la barrière du parc Gezi et j'ai crié : « Hagaï ! »

Répondre à son nom est instinctif.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il me regarde, mais je guettais ses traits afin de repérer le moindre tressaillement. Un battement de cils. Un hochement de tête.

Nada.

Quelques oiseaux, affolés par mon cri, se sont égaillés dans le parc, tandis que le vendeur de marrons continuait à servir ses clients.

Ce qui est sûr, c'est que le lendemain il n'était plus là. Mes hôtes de la maison d'édition, à qui j'avais raconté mon histoire, m'ont assuré que tout Istanbul savait que ces vendeurs de marrons étaient en fait des agents d'Erdogan qui espionnaient les allées et venues au parc Gezi depuis la

protestation populaire qui s'était déroulée là quelques années plus tôt. C'est la raison pour laquelle ils changeaient souvent de place.

Cette explication ne m'avait pas convaincu, et j'ai continué à le chercher dans Istanbul. Et, en fait, partout où j'ai séjourné au cours des dernières années.

Pendant mes rencontres avec le public, mes entretiens avec des journalistes, mes trajets en métro, en taxi, dans la rue – je n'arrête pas de chercher Hagai Carméli.

À force de frustration, j'en ai fait un personnage dans l'un de mes livres. Sous un nom inventé, bien sûr. Et, même dans cet ouvrage, il disparaît, laissant derrière lui de nombreuses rumeurs mais, à la fin, au moment de vérité, il revient. J'espérais que, d'une manière ou d'une autre, ce livre lui parviendrait. Je l'imaginais arriver à une rencontre avec des lecteurs – au début, je ne le remarque pas parce qu'il est de petite taille, les autres le cachent. Ce n'est qu'ensuite que sa chevelure rousse émerge, à la fin de l'événement, il attend patiemment le départ de ceux qui m'entourent pour approcher à son tour, mon livre en main, et me décocher son sourire minimaliste.

Même dans ce questionnaire – auquel je me suis promis de répondre avec une sincérité absolue, dangereuse –, je l'ai évoqué comme un ami actif, doué d'une existence réelle dans ma vie, et je l'ai même inclus dans le dernier repas avec Ari (c'est si facile d'apprendre dans les livres ce qui n'est pas arrivé dans la vie d'un écrivain, et pourtant la plupart des lecteurs s'obstinent à faire le contraire). Yermi aussi, je l'ai tiré des oubliettes dans ce même repas, bien que je n'aie pas l'ombre d'une idée de ce qu'il est devenu. En fait, bien que cela fasse des années que je décrive des bandes d'amis et donne des conférences sur l'amitié comme principe fondamental de la société israélienne...

En fin de compte, je n'ai eu que trois amis intimes.

Il en reste un.

Et bientôt, lui aussi – peut-être...

Et alors ? À qui irai-je confier mes secrets ? À qui dirai-je que ça fait déjà deux semaines que je ne dors pas chez moi et que la voix de Dikla au

téléphone, lorsque nous planifions des démarches, est plus glaciale qu'un hiver à Jérusalem ? Avec qui serai-je authentique ? Peut-on vraiment vivre sans amis ?

Comment réussissez-vous à affronter la solitude inhérente à l'écriture ?

J'en suis incapable.

Qui est votre premier lecteur ou première lectrice ?

Je tournicote autour de Dikla pendant les jours où elle lit mon manuscrit. Dans l'attente de son jugement. Dans l'attente qu'elle s'endorme, pour vérifier où elle en est de sa lecture. Et si elle a noté des remarques. En réalité, je ne peux rien faire sans penser à ce qu'elle dira.

Le plus pénible, c'était pendant mon exil au studio. Elle ne m'a pas réellement envoyé une demande de divorce par un coursier après mon retour de Colombie. Ce n'est pas son genre. Elle m'a simplement demandé de ne pas revenir à la maison pendant quelques jours, ou semaines, elle avait du mal à évaluer. Elle avait besoin de temps pour digérer et décider ce qu'elle allait faire. Elle m'a aussi demandé de ne pas appeler. Afin de ne pas avoir à ne pas me répondre.

Une période sinistre. Je pouvais à peine quitter mon tapis de yoga à cause de mon lumbago.

J'ai annulé les ateliers d'écriture. Et toutes mes rencontres.

Au début, je n'ai rien raconté à personne. C'est ce qu'elle souhaitait. Et je ne savais pas quoi raconter. La situation n'était pas du tout claire.

Au ton de sa voix au cours de notre dernière conversation, j'ai conclu que la possibilité de la perdre devenait très tangible.

Lors de notre cinquième rendez-vous, elle m'avait confié que, depuis qu'elle avait lu *Le Monde selon Garp*, elle rêvait d'épouser un écrivain.

C'était la chose la plus intime qu'elle m'ait révélée. La plupart du temps, elle se taisait, écoutait, et, de temps à autre, exprimait des opinions articulées, mûries, à propos de toutes sortes de sujets de société. Mais, sous ces affirmations tranchées, j'avais l'impression qu'elle dissimulait une blessure. Elle étudiait la philo et le marketing, combinaison peu courante, et, quelques mois avant notre rencontre, elle était revenue de Londres. Elle s'était rendue là-bas en touriste, avait commencé à fréquenter un jeune fils à papa britannique et s'était installée chez lui. Au bout d'une année, l'idylle avait pris fin. Avec des dégâts. Elle ne voulait pas en dire plus. Mais, chaque fois qu'elle prononçait le nom de cet homme, il y avait davantage de colère que d'outrage dans ses yeux. C'est peut-être à cause de cette expérience qu'elle se montrait prudente avec moi, supposais-je, mais je n'osais pas la questionner. Ses vêtements étaient du dernier chic. Sobres. Pas du tout israéliens. Ni étudiantins. Et elle était de ma taille sans talons, et plus grande avec. Cela lui donnait un maintien noble. Distant. Autosuffisant. Mais quelque chose dans ses gestes, lorsqu'elle s'exprimait, était volcanique et merveilleusement sensuel. Ses bras étaient fins et déliés, et ses paumes s'ouvraient et se tendaient lentement dans l'espace, comme autant de caresses et d'invites.

Cela a duré ainsi pendant près d'un mois. Son corps disait : ne songe pas un seul instant à t'approcher de moi. Et ses mains : viens vite. Je ne savais comment me conduire face à ce double message et, plus que tout, je ne voulais pas commettre d'erreur, car dès l'instant où Ari et Mittal nous avaient présentés l'un à l'autre, dans cette discothèque du kibboutz Kabri, une impression de fatalité ne m'avait plus quitté. Comme si quelque chose de très important devait se décider. Ou, en fait, avait déjà été tranché.

Nous nous sommes vus à quatre reprises, sans que je sache jamais s'il y aurait une prochaine fois.

À ce stade, elle restait toujours aussi indéchiffrable à mes yeux.

Et puis, je lui ai raconté que j'écrivais. De temps à autre.

Et elle avait prononcé cette phrase : elle avait toujours rêvé d'épouser un écrivain, en ponctuant ses propos d'un sourire aguicheur, son premier

sourire aguicheur. Et elle s'était penchée un peu dans ma direction et avait révélé ses magnifiques clavicules.

Après avoir fait l'amour, nous étions allongés l'un contre l'autre.

Je me souviens d'avoir dit « waouh ».

Et qu'elle n'a pas dit « waouh ».

Je me souviens que je l'ai caressée et que je lui ai dit : « Tu as un corps de danseuse. »

Et elle a répondu : « C'est vrai que j'ai fait partie de la troupe de danse Hora à Maalot. » Avec un ricanement.

« Beaucoup pensaient que j'étais promise à un grand avenir...

— Et... ça n'a pas été le cas ? ai-je répliqué délicatement.

— Je n'ai pas réussi l'examen d'entrée au conservatoire de danse. Plutôt humiliant, j'avoue. »

Je me suis tu, dans l'attente de la suite, qu'elle ne me raconta pas.

J'ignorais que ce serait tout ce que j'obtiendrais désormais, tout ce que son orgueil autoriserait : des coups d'œil furtifs sur ses zones de vulnérabilité. Et qu'il y aurait là-dedans quelque chose de terriblement mortifiant et de terriblement excitant à la fois.

Cette nuit-là, j'avais vingt-quatre ans. Un âge où l'on peut encore concevoir de nouveaux rêves.

Je ne pourrais pas dire que je suis devenu écrivain pour conquérir le cœur de Dikla. Je peux seulement supposer qu'avec une autre femme, moins stimulante, je n'aurais pas écrit.

Lorsque je suis parti en voyage en Amérique du Sud, quelques mois après notre rencontre, elle était accaparée par ses études. Et elle n'était pas du genre à modifier ses plans au bénéfice de quelqu'un d'autre.

L'un de nous a proposé de ne pas nous engager l'un envers l'autre pendant la durée de ce voyage.

Ce même individu changeait ses billets de banque en monnaie, durant l'escale à Amsterdam, pour utiliser un téléphone public : « Je regrette, je ne

veux pas te perdre, tu es l'amour de ma vie, peu importe combien de temps mon voyage va durer, je t'appartiens. Uniquement à toi. »

J'ai tenu parole.

Je lui ai envoyé de longues lettres pendant mon voyage. Très longues. Une vingtaine de pages d'une écriture serrée. Durant des journées entières, je ne faisais que cela : lui écrire. Ari a manifesté une patience d'ange. Je me souviens d'un toit particulier à Tumbes, au Pérou, il y avait là des chaises paillées, un tabouret pour y poser les pieds et un océan hideux de bâtiments. Pendant deux jours, je n'ai pas bougé de ce toit et, chaque fois qu'Ari montait pour me demander quand nous allions partir pour notre étape suivante, je lui disais : « Une seconde, mon pote, je suis au beau milieu d'une lettre. »

En fait, tout ce que j'ai écrit depuis, huit livres, n'est qu'une très longue lettre dont elle est la destinataire.

Je n'ai permis à personne d'être aussi proche de moi que je l'ai permis à Dikla. Son seul nom me fait fondre.

Je ne peux pas m'endormir sans sa présence, me lever sans elle, tomber sans elle, retrouver mon chemin dans le labyrinthe des miroirs déformants sans elle.

Il va de soi qu'à la fin je lui soumettrai cette interview.

Au bout de deux semaines d'exil dans mon studio, elle m'a téléphoné.

Elle a dit que je manquais aux enfants.

Qu'elle ne savait pas quoi leur dire.

Qu'elle en avait assez de supporter toutes les tâches domestiques.

« Ça signifie que je peux revenir ?

— Oui, mais...

— Je te rappelle que les hommes de ma famille meurent jeunes. »

Elle n'a pas joué son rôle, et n'a pas ri.

Nous n'avons pas encore recommencé à dormir dans le même lit. Après le coucher des enfants, je gagne le canapé du salon et, avant leur réveil, je replie la couverture, le drap, j'avale un café et je prépare les sandwiches : au fromage blanc pour Yanaï, au fromage blanc et olives pour Noam. Puis un troisième sandwich, au fromage blanc, olives et tomates cerises, pour Shira. Et je me rappelle qu'elle ne vit plus chez nous. Alors je le mange.

Hier, j'ai demandé à Dikla si elle était d'accord pour lire quelque chose de nouveau, mon travail du moment. Bien sûr, j'ai attendu le moment propice. Qu'elle termine son jogging du soir. Dix kilomètres. Qu'elle sorte de la douche. Shampoing, après-shampoing et crème corporelle. Qu'elle enfle son survêtement d'intérieur et ses chaussettes en laine achetées à Londres à l'époque où elle vivait avec ce fils à papa. Qu'elle se prépare son mélange d'herbes homéopathiques, qu'elle étende ses jambes interminables sur le canapé et sirote son breuvage. Que ses joues rosissent à cause de la chaleur de la boisson et que ses yeux brillent, comme si elle pleurait.

Et ce n'est qu'alors que je lui ai posé la question.

Elle a répondu qu'elle n'avait pas le temps, qu'elle était en pleine lecture d'un autre livre, un thriller, de cet écrivain scandinave, Wolf ? Voyons, celui qui ressemble à un Viking.

Je me suis obstiné. Et je lui ai redemandé.

Elle a fait non de la tête et dit que ça n'avait pas de rapport avec le Viking, mais que c'était encore trop tôt pour lire quelque chose de moi. Que jusqu'à ce jour, en lisant, elle avait toujours réussi à faire la différence entre la narration et l'écrivain, entre mes fantasmes et notre réalité, mais qu'elle n'était pas certaine d'y réussir en ce moment.

Un frisson me saisit. Comme au bord d'un précipice sur la route de la Mort en Bolivie.

Je suis allé dans la cuisine pour rincer la vaisselle et la mettre dans la machine, en me disant que ce ne serait pas facile mais que ce serait ma mission désormais : faire tout mon possible pour qu'elle croie de nouveau que tout, sans elle, n'était et ne serait qu'une histoire.

Quelle musique écoutez-vous ?

Cette fichue chanson. Même lorsque notre amour était vivace, il y avait quelque chose d'oppressant à l'entendre à la radio lorsque nous roulions en voiture. Même les jours où le trajet pouvait s'achever par un détour vers un sentier de terre pour nous déshabiller l'un l'autre, tout de suite, pas une seconde à perdre – ces paroles résonnaient telle une prophétie de malheur qui se réaliserait en fin de compte, puisque, nous aussi, que nous le voulions ou non, nous rejoindrions « le troupeau de toutes les âmes murmurantes »...

Et maintenant, une semaine après mon retour d'exil au studio, nous nous rendons au mariage de l'une de ses employées. En plein embouteillage sur la nationale 4.

Nous allons être en retard, pense Dikla.

Et pour cause, je songe. Tout ce temps que tu mets à te préparer.

Je vieillis, ça me prend du temps de dissimuler ça, rumine Dikla.

Tu es de plus en plus attirante avec les années, je songe.

Colombie, se dit-elle.

Aucun mot n'est prononcé entre nous.

Et alors, cette chanson qu'Ariel Horowitz a écrite pour sa femme Tamar Giladi (que peut bien éprouver une femme lorsque son époux lui offre une chanson intitulée *L'amour est mort* ?)...

Et tous les deux, au même moment, nous tendons la main vers la radio pour changer de fréquence.

Tous vos livres sont rédigés dans le même style. Avez-vous songé un jour à écrire quelque chose d'entièrement différent ? Peut-être de la science-fiction ? De la fantasy ?

Imaginons que j'écrive au sujet d'une autre planète. Et supposons que cette planète ait deux soleils. Et trois lunes. Que l'une de ces dernières fonctionne comme le goulag sibérien de cette planète. Sa zone de relégation. Et supposons que chaque nouvel individu rencontré sur cette

nouvelle planète ne soit pas tout à fait inconnu car, quelques secondes avant la rencontre, les habitants recevraient directement dans leur cerveau toutes ses données intimes collectées par Internet. Et imaginons une cellule clandestine. Des individus qui souhaiteraient se couper d'Internet afin que tout ne leur soit pas connu. Eux compris. Des personnes convaincues qu'une existence sans sa part d'ombre n'est pas digne d'être vécue. Et imaginons que les autorités de cette planète pourchassent ces opposants. Ou que, sur cette planète, le simulacre de démocratie ayant disparu, une assemblée de délégués des divers grands groupes d'Internet dirigent les affaires. Et supposons que la dirigeante de cette cellule clandestine soit une femme au passé trouble. Vraiment trouble. Révélé à toute personne qui la rencontre. Et supposons qu'elle en ait eu assez de cette histoire. D'où son besoin de dissimuler. De laisser le passé derrière elle et d'ouvrir une page vierge. Et supposons qu'elle soit en contact avec un hacker nommé Tristan Carméli. Qui s'amouracherait d'elle malgré son passé trouble, et peut-être un peu à cause de cela. Et Tristan Carméli trouverait le moyen de la cacher, ainsi que les membres de sa cellule, dans les profondeurs de la Toile. Non pas en dehors de la Toile – car les autorités l'y rechercheraient sûrement –, mais en son cœur. Dans une sorte de cache. Intra-Internet. Telle une bulle d'air dans la mie de pain. Et supposons que, dans une minuscule cache au sein de la cache intra-Internet, Tristan Carméli aille se réfugier pour écrire des poèmes. Sur l'univers dans lequel lui et les membres de la cellule clandestine auraient aimé vivre. Et supposons que ses poèmes aient dû être brefs, plus courts que des haïkus, afin qu'ils puissent les camoufler dans des lignes de code. Et supposons que l'un de ces poèmes soit rédigé de cette manière :

J'attendrai là
Jusqu'à ce que la première feuille
Tombe

Un autre pourrait ressembler à ceci :

Un jour

Voyager
Sans but

Et supposons qu'en fin de compte il n'ait pas réussi à se retenir et ait écrit un poème trop long en l'honneur de la dirigeante de la cellule, peut-être même un récit, dans lequel il avouerait que ce passé trouble, ce secret qu'elle s'efforce tant de dissimuler au monde, lui paraît, à lui, très beau au contraire. Et supposons qu'à cause de ce poème trop long cette cellule clandestine ait été découverte et tous ses membres condamnés à la punition la plus lourde : une entrée complète et gorgée de liens sur Wikipédia. Et un bannissement sur la troisième lune, la sibérienne. Et supposons que le récit contienne des robots doués du sens de l'humour. Et une forêt dont les arbres soient capables de courir. Et des automobiles qui se transforment en avions de combat quand on appuie sur un bouton. Et une application qui permette de regarder sur l'écran de son portable le rêve qu'on a eu pendant la nuit, avec les interprétations possibles.

Qu'est-ce que cela changerait ?

Somme toute, j'aurais traité, une fois de plus, d'un amour impossible.

Avez-vous écrit un roman que vous ne publierez jamais ?

LA PHOTO DE MAYAN

Tu m'écoutes ? J'ai perdu ta photo lors de notre déménagement. Alors que je voulais précisément la conserver. Je l'avais glissée dans une pochette en plastique. Toute une pochette pour une minuscule photo. Je n'ai aucune idée de ce qui s'est passé. J'espère encore la retrouver, il y a deux ou trois cartons que nous n'avons pas eu le temps de déballer, mais il y a peu de chances que ce soit le cas. Et cela me fend le cœur, tu comprends ? Je l'avais tout le temps près de moi, il faut que tu le saches. Depuis que ta mère m'avait abordé avec ta photo, après une conférence à Gané Tikva, et raconté que l'avion qui te ramenait d'Amérique du Sud transportait ton sac à dos. Et qu'on y avait trouvé un livre.

« Là, c'est Mayan », m'avait-elle dit en me montrant la photo.

Avant même qu'elle te désigne, j'avais compris que c'était toi. Quelque chose dans le regard. Si j'avais eu ton âge et que nous nous soyons rencontrés en Amérique du Sud dans je ne sais quelle auberge pourrie de randonneurs, je serais tombé amoureux de toi, Mayan. Je n'ai aucun doute là-dessus. Après tout, je ne suis qu'une bombe à retardement sentimentale qui n'attend qu'une allumette, et ton maintien sur le sable, la jambe droite un peu avancée, la main gauche sur la hanche – bien qu'il s'agisse d'une pose, on peut deviner ta manière de marcher, Mayan, tes pas sont autant de pas de danse, et tu penches ton visage un peu à droite lorsque tu abordes des gens, n'est-ce pas ?

Je continuais à tenir ta photo dans le taxi qui m'emportait de Gané Tikva. Je la regardais longuement : quatre jeunes filles en maillot de bain. L'une d'elles, ce n'était pas toi, tenait une planche de surf. Cette photo me plaisait car, contrairement à ce qu'on peut attendre des photos de voyage de ce genre, il n'y avait là-dedans aucune posture. On aurait dit que quelqu'un vous avait guettées et photographiées à votre insu. Aucune, sauf toi, n'affiche un air particulièrement joyeux. À vrai dire, vous semblez toutes épuisées. Les gens n'en parlent pas à leur retour, mais le vagabondage est quelque chose de harassant, avec beaucoup de moments d'une solitude très âcre, je me trompe ?

De retour chez moi, j'ai posé votre photo contre les livres du rayonnage de mon bureau. Elle est si petite qu'elle est tombée plusieurs fois, jusqu'à ce que je comprenne comment l'adosser à l'ouvrage de Yehuda Amichai, *Akhziv, Césarée et un amour* – tu connais ? – qui dépassait un peu entre les autres livres. Même alors, je découvrais de temps à autre qu'en mon absence un courant d'air avait fait chuter la photo sur le plancher. Je la soulevais et la reposais de nouveau contre Amichai. Délicatement.

J'étais conscient que quiconque pénétrerait dans ma pièce aurait quelque chose à dire sur ce cliché. Un homme affichant la photo de quatre filles en bikini – comment s'empêcher de faire des remarques accompagnées d'une tape sur l'épaule ? Pourtant, je n'ai fourni aucune explication. Je n'ai raconté à personne l'histoire de cette photo, jamais. Même un colporteur de

récits comme moi s'impose des lignes rouges. Qu'ils aillent tous se faire foutre, je me disais, ça doit rester entre toi et moi.

Ce qui est vrai – je peux l'avouer ? –, c'est que parfois je te regardais avant de commencer à écrire. Ça m'aidait à éveiller l'inspiration en moi et à me rappeler qu'il y avait quelqu'un de l'autre côté.

Pour être tout à fait sincère, ces derniers temps, c'est devenu un véritable rite. Avant d'écrire, je me campe devant ta photo. Comme si c'était une minute de silence, mais sans les sirènes (dis-moi, toi aussi, tu relevais ton visage et regardais les têtes inclinées des autres pendant la minute de silence à l'école ? Je soupçonne que oui. Sur le cliché aussi, tu te tiens un peu à l'écart de tes amies, tu n'es pas tout à fait dans le coup, tu regardes un peu de côté).

En tout cas, maintenant, après notre déménagement, ta photo a disparu. Comme s'il y avait un abîme dissimulé, spécifique, entre les demeures, dans lequel plongent justement les choses les plus importantes. Et c'est peut-être ce que j'essaie de te dire dans cette lettre, Mayan. Que tu occupes une place importante dans ma vie. Sans que nous nous soyons rencontrés. Sans que nous ayons parlé. Sans nous écrire. C'est arrivé d'une manière ou d'une autre. Je me suis lié à toi. J'ai commencé à penser à ton opinion sur certaines histoires. Ensuite, j'ai commencé à te consulter avant de prendre des décisions sans aucun rapport avec ces histoires. Un seul regard au fond des yeux verts, et soudain je savais pertinemment ce que je devais faire. Je t'ai confié – dans mon cœur, je ne suis pas fou, du moins pas jusqu'à récemment – ce qui arrivait dans mon existence : je suis devenu mon propre géôlier. Je rêve de tunnels. Je sens que je ne suis pas aimé dans mon foyer. Et si ta photo est perdue – et, dès que j'aurai fini de t'écrire, je serai obligé de déballer les trois cartons restants, j'espère vraiment la retrouver là-dedans –, mais si la photo est vraiment perdue, j'ai du mal à voir comment continuer. Je veux dire : pour commencer, je ne vois pas comment continuer à écrire. Et si je n'écris pas, je n'ai pas vers où acheminer mes souvenirs. Et ça devient dangereux, tu comprends ? Mon problème, c'est que je n'oublie rien. Je souffre d'hypermnésie. Toutes les séparations. Tous les décès, les occasions ratées. Tout reste bloqué dans mon corps. Et l'écriture représente

l'unique chance de libérer tout ça. Tel le passager arrivant à l'enregistrement s'apercevant que sa valise est trop chargée... J'écris parce que, si je ne me décharge pas de temps à autre du poids des souvenirs, j'aurai du mal à continuer à respirer. Plus d'air à inspirer. Ni à expirer.

Je n'exagère pas. C'est une question de vie ou de mort. Cela a toujours été le cas.

Parfois, je me prends à imaginer ton dernier voyage, de La Paz à Coroico. En fermant les yeux et en me concentrant réellement, c'est comme si je me trouvais avec toi et tes amies dans le pick-up. Je suis assis à côté de toi. L'odeur suave de ta sueur due à la peur caresse mes narines. Tu portes un pantalon de pêcheur noué à la taille avec un lacet, tu gardes les pieds joints. Nos genoux se touchent presque. Et dans les virages ils se touchent vraiment. Moi aussi, j'ai emprunté une fois cette maudite route, le sais-tu ? Lorsque ta mère est venue me voir après ma conférence à Gané Tikva avec ta photo, je ne le lui ai pas révélé. Je ne voulais pas la faire souffrir parce que, moi, j'ai survécu. Mais moi aussi, on m'avait mis en garde, vingt ans avant toi. Et moi non plus, je n'ai pas écouté les avertissements. Quand on a vingt ans et des poussières, les mises en garde sont autant de mouches qu'on chasse d'un revers de la main. En revanche, je me souviens que, dès la première heure du trajet, j'avais compris que je courais un réel danger. La chaussée était épouvantablement étroite, et la pluie qui n'avait pas cessé de tomber pendant trois jours avait ameubli les bas-côtés et les avait transformés en gadoue, et, chaque fois qu'un pick-up surgissait en face, le conducteur manœuvrait en marche arrière avec, tout le temps, une sorte de pari horrible : afin que l'autre véhicule puisse passer, notre propre pick-up devait reculer de telle sorte que la partie arrière se retrouvait presque dans le vide, mais pas complètement, pour ne pas faire basculer le centre de gravité.

À un certain stade, j'ai fermé les yeux. Je n'étais plus capable de regarder l'abîme ouvert sous nos pieds sans ressentir un vertige irrépressible. Toi aussi, tu as fermé les yeux ? Et peut-être les as-tu rouverts lorsque la chute a commencé ? Chaque fois que j' imagine ton dernier voyage s'éveille en moi, à ce point exactement, l'envie puissante – stupide, mais puissante – de te sauver. Après tout, j'ai une formation d'infirmier militaire. Si j'étais arrivé

à temps jusqu'à toi, et non au bout de vingt-quatre heures comme ces Boliviens incapables, j'aurais peut-être réussi. Je veux dire, j'ignore si, par la suite, tu aurais connu une existence normale, tout de même, une chute de cinq cents mètres dans un pick-up qui a fait au moins six tonnes avant de s'immobiliser au fond du ravin... Mais peut-être, qui sait, qui peut le savoir...

J'ai gardé les yeux fermés presque jusqu'à Coroico. Je ne les ai ouverts qu'en sentant les nids-de-poule sur lesquels le véhicule tressautait.

Les deux Allemands qui se trouvaient avec moi se taisaient, eux aussi. L'un d'eux avait un livre, je m'en souviens. Il le tenait ouvert, comme s'il était suffisamment décontracté pour lire, mais il n'avait tourné aucune page pendant un long moment.

Brusquement, il a fait très froid.

Chacun s'était pelotonné sous son poncho.

L'Allemand avait refermé son livre et l'avait glissé sous sa cuisse.

Plusieurs choses que je n'avais pas eu le temps de vivre me sont passées par la tête. Être père. Publier un livre. Apprendre la plongée. J'ai récité dans mon cœur le passage des Prophètes de ma bar-mitsva du début jusqu'à la fin, trois fois. J'ai enfoncé mes mains sous mes cuisses afin de faire cesser les tremblements. Je voulais tellement vivre, à cette époque. Je veux dire...

Je pense que, dès cette époque, j'ai su que la vie réservait des souffrances. Je suis certain que je le savais. Mais les proportions étaient différentes : les désirs étaient plus nombreux. La douleur, plus vague.

Au cours de l'année écoulée, je me suis parfois réveillé le matin avec une douleur si forte au cœur, à cause de ma dysthymie, que la question se pose, la question suprême...

Mais, jusqu'ici, j'avais une réponse claire.

Je me tournais vers ta photo.

Aux commissures de tes lèvres, un sourire affleure. Pas vraiment un sourire. En tout cas, pas un rire. Davantage une inclinaison de la bouche témoignant d'une inclination de l'âme pour la bonté.

Tu comprends ? Depuis un an – peut-être depuis plus longtemps ? Difficile de savoir précisément quand la débâcle a commencé et pourquoi...

Peut-être la maladie d'Ari l'a-t-elle déclenchée, ou le départ de Shira à Sdé-Boker –, en tout cas, depuis un an, je suis un musicien qui a perdu le tempo du morceau, en plein spectacle, devant des centaines d'auditeurs. Les autres instrumentistes attendent qu'il se coule à nouveau dans le rythme, le public commence à chuchoter, mais il échoue, il échoue tout simplement – pourtant, pendant l'année écoulée, chaque fois que je regardais ton sourire, je me rappelais que cela n'avait pas été toujours ainsi dans ma vie. Ce qui signifie peut-être que cette dysthymie n'est qu'un tunnel qu'il faut traverser. Au bout, la lumière va surgir.

Il reste trois cartons à déballer. Nous les avons entreposés entre-temps dans mon bureau, et ils sont empilés comme des cubes au jardin d'enfants. Je repousse leur ouverture de jour en jour. Chaque fois, sous un prétexte différent.

En fait, toute cette lettre n'est qu'une tentative de retarder de quelques heures le déballage.

De nous laisser une chance, si minime soit-elle.

Avez-vous déjà suivi une thérapie ?

J'avais décidé de surprendre Dikla à l'institut Mayana. Une fois toutes les deux semaines, elle quitte plus tôt son travail et se rend à l'institut pour un « watsu », un soin shiatsu aquatique, d'où elle revient transformée. Plus éclatante.

Je me suis dit que nous irions manger un bout après sa séance. Un moment propice, en quelque sorte.

Je suis arrivé quelques minutes avant 14 h 30. Il y avait là une sorte de salle d'attente avec des coussins et des poufs. Une brise agréable. Et une mince cloison entre la piscine et la salle d'attente.

Au début, une musique s'échappait de la piscine. Uniquement de la musique. Puis la musique cessa, et j'entendis Dikla prononcer quelques mots. Et sa coach, Gaïa, lui répondre. Ensuite, une sorte de ruissellement – quelqu'un sortait de l'eau. Puis encore un autre, mais différent. Maintenant,

elles étaient proches de la cloison, et j'ai entendu Dikla dire : « De toute façon, jusqu'à la bat-mitsva, je ne prends aucune dé... »

Au beau milieu de la phrase, elles ont ouvert la cloison et se sont éloignées ensemble.

Dikla est élancée, les épaules étroites. Gaïa, courte sur pattes, les épaules larges.

Une idée m'a traversé l'esprit : j'aimerais les voir toutes les deux dans l'eau.

Dikla a eu le temps d'achever le mot « ... cision » avant de me remarquer assis sur un pouf. Elle s'est tue.

Pendant le dixième de seconde écoulé avant qu'elle ne donne le change à cause de ma présence, j'ai eu le temps de saisir.

Elle n'était pas contente de me voir.

Elles devaient parler de moi. De nous.

« Salut, j'ai dit.

— Salut », a répondu Dikla en m'embrassant sur la joue. Pas sur la bouche.

« J'ai une heure de libre. J'ai pensé qu'on pouvait manger un morceau chez Goferman.

— C'est fermé, a dit Gaïa.

— Et je dois ramener Gaïa chez elle, a ajouté Dikla.

— *Wallah* », j'ai dit. Et, sans le vouloir, j'ai reculé d'un pas.

« Mais on peut prendre un café à Aroma, près de la maison, a repris Dikla.

— OK. Bon, on se retrouve là-bas. »

Puis je me suis tourné vers Gaïa et je lui ai dit : « Vous savez, je suis vraiment jaloux de Dikla. Si j'en juge par sa forme quand elle revient de vos séances, j'ai l'impression qu'un soin aquatique me ferait le plus grand bien.

— Vous êtes le bienvenu », a répondu Gaïa d'un ton pas du tout engageant.

Nous n'avons pas bu de café à Aroma. Dikla s'est retrouvée coincée dans un bouchon pendant le trajet retour de chez Gaïa, et elle devait, de toute façon, aller chercher Yanaï à la garderie.

Mais, oui, je me suis rendu à un soin aquatique. Une semaine plus tard. Non pas à Mayana afin de ne pas m'immiscer, une fois de plus, dans l'intimité de Dikla (c'est comme ça que je me suis vu : un intrus indésirable). En route vers Safed pour une conférence, j'ai fait une étape à Amouka, où l'on trouve un centre de balnéothérapie. De l'extérieur, ça ressemble à une serre et, à l'intérieur, de l'eau, un caillebotis en bois, un petit vestiaire et des peignoirs blancs.

J'ai oublié le nom de l'hydrothérapeute qui m'a reçu. Cinquante-cinq ans environ, une longue chevelure ramassée avec un élastique, des yeux doux.

L'eau est très chaude, mais pas trop.

Je me suis adossé à la paroi de la piscine.

« Comment ça marche, en fait ? l'ai-je questionnée.

— Vous allez voir tout de suite, m'a-t-elle répondu avec un sourire.
Comment vous sentez-vous ?

— Comment je me sens ?

— Oui, comment allez-vous ? »

Tant de gens se sont inquiétés de mon état au cours des dernières semaines, me suis-je dit, mais personne ne me l'a demandé de cette façon. Avec cette curiosité bienveillante. Pas du tout fouineuse. Qui appelle une réponse sincère.

« J'ai mal...

— Où ça ?

— Dans le cœur arrière.

— Le cœur arrière ?

— Pas celui qui fait circuler le sang, celui qui a peur de perdre...

— Où se situe-t-il exactement, ce cœur arrière ?

— Dans le dos, entre les omoplates. C'est là que je le sens.

— Y a-t-il un individu en particulier que vous... redoutez de perdre ?

— À vrai dire, j'ai peur de perdre un certain nombre... d'individus.

— D'accord », a-t-elle dit, et au lieu de m'interroger sur mon enfance et mes relations avec mes parents, elle s'est penchée et a attaché des flotteurs autour de mes chevilles, puis elle a tendu les bras, a saisi mes doigts et, dans un lent mouvement prolongé, m'a bercé contre son giron et a commencé à me déplacer sur l'eau. Au début, délicatement, telle une barque en papier, puis un peu plus rapidement. J'ai clos les yeux, mais une série de soucis pratiques m'ont empêché de me relaxer. Je ne lui avais pas demandé combien de temps durait le soin. En outre, il y avait le trajet jusqu'à Safed. Au minimum vingt minutes. Est-ce qu'ils acceptaient les cartes de crédit ? Sinon, où allais-je trouver un distributeur dans ce trou perdu ?

Peu à peu, l'eau m'a rasséréiné. Je ne me souviens pas de toutes les images qui me sont venues à l'esprit pendant le soin à Amouka, sauf deux...

L'une, brève, un éclair, en fait – Shira dans son internat de Sdé-Boker, elle marche, ses boucles sautillant dans son dos, traînant une valise dans chaque main, et je me demande si elle va se retourner pour un dernier regard.

La seconde, un peu plus longue – Dikla et moi, nous nous éclipsons du Festival d'Arad parce qu'il est trop populeux à son goût et nous descendons vers la mer Morte. Nous dénichons une plage sauvage. Et nous pénétrons dans l'eau. Je n'avais jamais réussi à flotter sur la mer Morte, j'avais toujours l'impression que ça n'arrivait qu'aux autres. Mais, ce soir-là, Dikla et moi, nous trouvons une position : ses jambes sur mes épaules. Mes jambes sur ses épaules. Nos mains s'agrippent, et nous flottons en nous regardant et en bavardant. L'équilibre est très fragile. Un geste inapproprié. Un mot de travers. Et tous les deux, nous risquons de perdre l'équilibre.

Après ces images, il y en a eu d'autres. Je me suis peut-être assoupi pendant quelques minutes. À un certain moment, la thérapeute a exercé une pression de shiatsu entre mes omoplates, là où se niche le cœur arrière, puis elle a chantonné pour elle-même un air que je n'ai pas essayé de reconnaître.

En psychothérapie, on sait que la séance est sur le point de s'achever par le regard furtif du praticien à sa montre et par la préparation verbale à la fin de la séance.

En balnéothérapie, ça ressemble davantage à la musique : quelque chose dans la mélodie aquatique m'a fourni un indice.

La thérapeute m'a ramené au bord de la piscine, ses doigts tenant toujours les miens, puis elle a détaché un doigt après l'autre, laissant ma main flotter sur l'eau.

J'ai plongé. J'ai émergé. J'ai ouvert les yeux. J'ai dit merci.

« Il n'y a pas de quoi. »

Puis elle m'a demandé : « De quel signe êtes-vous ?

— Poissons.

— Ça se sent. » Puis : « Vous pouvez prendre une douche. Je dois m'en aller, mais je vous laisse du thé et des dattes sur la table. »

J'ai bu le thé en songeant : la thérapie corporelle me convient mieux que la psychothérapie. Le corps, lui, ne ment pas.

Après la conférence de Safed, je me suis rendu à Haïfa chez ce fameux disquaire du quartier Hadar, et j'ai trouvé pour Dikla un disque rare de David Bowie qui contient uniquement les parties chantées de *Ziggy Stardust*, juste la voix de Bowie, pure, dépouillée, sans ornements et sans adaptations, et je l'ai posé sur le siège passager, en touchant le sac de temps à autre, et j'ai songé : jusqu'à la bat-mitsva de Noam, quelques mois vont s'écouler, tout n'est peut-être pas perdu.

Quelle question auriez-vous aimé qu'on vous pose et qu'on ne vous a jamais posée ?

À quoi songe-t-on quand un comédien allemand lit, à une tribune de Munich, un passage de quarante minutes de votre livre ? Non, mais vraiment... On est là à faire mine de l'écouter. Il faut donner le change. Le public. Certes, peu nombreux, mais tout de même. Ils se sont mis sur leur trente-et-un. Et la Shoah est toujours tapie en arrière-fond de chaque événement en Allemagne, ce qui imprime à toute l'affaire une certaine dimension de respectabilité. Certes, dès la première minute, on cherche du regard Hagai Carméli parmi le public, mais il reste encore trente-neuf minutes, et, en fait, il est impossible d'écouter pendant ces trente-neuf minutes un texte dans une langue dont on ne comprend pas un mot. Dans ces conditions, où s'échappent les pensées ? Combien sont consacrées à Ari agonisant sur son lit d'hôpital ? Combien à ta femme qui continue à t'ignorer ? Combien aux femmes qui ne sont pas les tiennes ? Combien à ta fille qui s'en est allée dans un internat et refuse de t'adresser la parole ? Combien à essayer de deviner qui, au milieu des tempes argentées du public, a servi dans les rangs des SS ? Quel est le taux de change de l'euro ? Se peut-il qu'à ce moment précis, au milieu du libre vagabondage des pensées, du relâchement du corps dont on n'exige aucune tâche, soit née l'idée de ton prochain ouvrage ?

Auriez-vous pu écrire dans une autre langue que l'hébreu ?

No way.

Quel rôle, selon vous, les juifs de la diaspora doivent-ils jouer à l'égard d'Israël ?

Venir aux rencontres avec les écrivains israéliens.

Car plus personne ne vient désormais.

Hormis les militants du mouvement de boycott d'Israël, qui se lèvent comme un seul homme et quittent la salle de manière ostentatoire dès l'instant où l'on commence à parler. Et nous laissent seuls en compagnie de l'animateur et de la traductrice. Et deux jeunes filles de la maison d'édition qui consultent sans cesse des messages sur leurs portables.

Un certain nombre d'ex-Israéliens assistent à vos conférences à l'étranger. Quel effet ce genre de rencontres produit-il sur vous ?

Elle pénètre dans la salle avec un léger retard. Elle a toujours été en retard. Toujours un peu. Je l'attendais, plein d'espoir, sur un banc du jardin public près de la maison de ses parents, rue Harofé. Je la reconnais immédiatement, bien que neuf années se soient écoulées depuis la dernière fois où je l'ai vue, pendant la Semaine du livre, pendant les années où ce salon avait été transféré au parc du Yarkon. Nous nous rencontrions là-bas, comme par hasard ; elle travaillait à la diffusion des librairies Steimatzky, et moi je dédicaçais mes livres, sachant qu'à un moment ou à un autre elle viendrait me rendre visite, et que nous nous installerions dans un espace réservé, assis proches l'un de l'autre, proches à nous toucher, et que nous bavarderions. Je veux dire, qu'elle bavarderait. Et que, moi, j'écouterais la plupart du temps. Comme toujours. Et lorsque le parfum de sa chevelure effleurait mes narines, quelque chose s'éveillerait de nouveau en moi.

L'écho de quelque chose. Puis, après nous être embrassés sur la joue à son départ, des gens, je veux dire des hommes, m'aborderaient pour me demander qui était cette fille avec laquelle j'étais resté aussi longtemps. Et moi, je serais fier – ma première petite amie. Parfois, j'ajouterais : « Cela a duré quatre ans, depuis le milieu de la terminale jusqu'au lendemain du service militaire. »

Lors de l'une de ces conversations de la Semaine du livre, elle m'avait annoncé qu'elle allait se marier. Même si je n'avais pas l'intention de l'épouser, la jalousie m'avait piqué. Elle avait une jolie tache de naissance couleur café à gauche du nombril, et j'aimais y attarder mes lèvres avant de poursuivre plus bas. Et elle avait ce geste, lorsqu'elle plongeait la main sous ses mèches, puis, d'un seul coup, les relevait de gauche à droite. Et elle jouait de la flûte traversière. Elle en jouait très bien, mais pas suffisamment pour être admise dans la fanfare de Tsahal. Et elle aimait me taquiner, elle ne s'entendait pas avec sa mère, et elle vexait ses rares amies du collège, par mégarde. Ou délibérément. Par des remarques dénuées de tact. Et elle m'envoyait des lettres parfumées pendant mes classes militaires et mon cours de brevet d'officier, et elle effectuait tout le trajet de Haïfa jusqu'au camp de formation 1, où j'étais consigné pendant les sabbats, à seule fin de coucher avec moi puis de repartir. Elle avait été libérée des drapeaux une année avant moi, puis avait été embauchée comme agent de sécurité à l'aéroport. Et elle s'aspergeait d'une goutte de parfum à quatre heures du matin, après le bref coup de klaxon du taxi qui venait la conduire à son travail. Et elle avait démissionné de son poste au bout de deux mois parce qu'elle ne s'entendait pas avec sa supérieure. Et elle devait gagner sa vie. Elle avait trouvé des baby-sittings. Entre autres, chez ma sœur aînée. Jusqu'à l'incident.

Une semaine après cet incident, elle avait refusé de m'accompagner au Festival d'Arad et ne m'avait pas répondu lorsque je lui avais demandé si c'était à cause de... Et à mon retour d'Arad, elle m'avait dit « hello » sans détacher les yeux de l'écran de télévision. Et pendant de longues semaines elle avait refusé de coucher avec moi. Ou elle couchait avec moi sans désir ni orgasme. Et elle a commencé à se rendre à des soirées de salsa au

Dolphinarium sans moi. Et elle en revenait de plus en plus tard, les vêtements imprégnés d'odeur de tabac. Et elle n'a pas tenté de m'arrêter quand j'ai mis mes vêtements dans un grand sac-poubelle, et elle ne m'a pas dit : « Ne pars pas, je t'aime. » Et elle n'est pas venue me chercher chez ma grand-mère, à Holon, ni ne m'a envoyé des messages par l'intermédiaire d'amis et, quand je suis retourné à l'appartement pour ramasser le peu d'affaires que j'avais laissées derrière moi, elle avait pris soin d'être absente.

Elle a annulé sa noce une semaine avant la date. Des connaissances ayant reçu l'invitation m'ont mis au courant. Je n'ai pas été surpris. C'était son genre. Ensuite, j'ai appris de ces mêmes connaissances qu'elle avait rencontré quelqu'un d'autre, un doctorant en physique, l'avait épousé au bout d'un mois et avait déménagé avec lui dans une bourgade du Midwest. À cause d'une offre d'emploi. Ou d'une bourse.

Le Midwest, c'est loin, et à l'écart de tout. Nos connaissances communes ont coupé les ponts avec elle, et je n'ai pas entendu le moindre potin à son sujet pendant des années. J'ai presque entièrement cessé de rêver que nous courions, main dans la main, pour fuir quelque chose, et cela fait longtemps que je n'ai pas sorti ses lettres de la boîte à chaussures dans laquelle je les garde, afin de vérifier si le parfum y persiste.

Et la voilà sous mes yeux. Troisième rang à droite. La conférence est terminée, et les auditeurs posent des questions, trop de questions, et je réponds : « Oui, l'hébreu se corrompt, des langues étrangères le pénètrent, mais est-ce obligatoirement un mal ? » Et quelqu'un m'interroge : « Est-ce que vous écririez si vous ne viviez pas en Israël ? » Et je réponds – une réponse toute prête – sans cesser de lui jeter des regards et en réfléchissant au moyen de m'esquiver du dîner casher, un dîner casher de plus que la communauté juive organise après l'événement...

À la fin, je livre la vérité aux organisateurs : « Écoutez, je viens de retrouver une amie d'enfance, et c'est ma dernière nuit ici, nous n'aurons pas d'autre occasion, j'espère que cela ne vous dérange pas si...

— Le problème est que nous avons réservé le restaurant... »

Elle attend à l'écart, comme si elle était gênée, mais pas vraiment, en rongant l'ongle de son auriculaire d'un geste qui m'est familier, debout, croisant un pied devant l'autre, posture que je connais à la perfection.

Je me tais, sans renoncer, conscient que ce que je fais n'est pas politiquement correct, mais persuadé que c'est ce que je dois faire.

Ils la regardent, se tournent vers moi, ils ont compris, semble-t-il, car ils font marche arrière. Ils se contentent de me rappeler qu'ils viendront me prendre demain pour me conduire à l'aéroport.

Nous sortons dans la rue et commençons à marcher en direction du centre-ville. Il fait un peu froid, mais elle a l'air de s'en accommoder, alors je me tais. Nous marchons à notre allure d'autrefois, elle à gauche, moi à droite. Et je me demande si elle l'a remarqué. Elle porte un jean moulant et une chemise boutonnée, et je me souviens de la façon dont sa chemise militaire était rentrée dans son pantalon d'uniforme, toujours trop grand de plusieurs tailles. Et je me souviens que, malgré le fait qu'elle soit bavarde, elle avait toujours besoin que quelqu'un d'autre entame la discussion.

« Tu m'as l'air en excellente forme, dis-je.

— Comment le sais-tu ? me taquine-t-elle. Il fait noir !

— Non, vraiment, je lui réponds avec un sourire.

— Toi, par contre, tu as vieilli. »

Puis elle m'effleure brièvement – ou me caresse longuement, selon la façon de l'interpréter – la nuque, en ajoutant : « C'est quoi, tous ces cheveux blancs ? »

Je reste bouche cousue, avec un air coupable.

« Et depuis quand tu es devenu conférencier ? Avant, tu étais plutôt timide.

— En mon for intérieur, je suis toujours aussi timide.

— Tu caches bien ton jeu.

— La conférence t'a plu ?

— Super, ta conférence, même si...

— Même si quoi ?

— Laisse tomber, ça fait neuf ans que nous ne nous sommes pas vus, et je commence déjà à t'asticoter...

— Puisque tu as commencé, finis ta phrase !

— Tu... tu fais semblant. Tu n'es pas vraiment là. Tu as l'air de déclamer. Même les blagues que tu lances – on sent que tu es conscient que ça va marcher parce que tu les as déjà faites.

— Ben, dis donc...

— Mais les gens ont apprécié, ne t'en fais pas. Il n'y a que moi qui aie remarqué que tu n'étais pas entièrement là. »

Je songe : je n'étais pas entièrement là à cause de toi, espèce de rigolote. Dès que tu es entrée, je voulais que la conférence s'achève... Mais je garde ça pour moi.

Nous arrivons à un petit jardin public, agrémenté d'un minuscule bassin. Plutôt une flaque. Nous trouvons un banc où nous asseoir. Le banc est un peu humide. Des paillettes scintillent sur l'eau, comme des yeux.

« Et alors, on s'habitue à ce calme ?

— Il est addictif.

— Tu habites près d'ici ? je l'interroge, avec un geste en direction de la ville.

— Non, nous habitons à Cincinnati maintenant. Nous avons déménagé depuis longtemps.

— Oh là là, alors, par chance, je te retrouve ici ?

— Non, espèce de débile, je suis venue exprès. Deux heures de route. »

Après ses derniers mots, elle se tourne vers moi. Face à face. Et, aussitôt, elle détourne son regard.

Ça m'a pris énormément de temps pour oser l'embrasser. À l'époque, à Haïfa.

Nous nous promenions sur le Carmel et, d'une manière ou d'une autre, la balade aboutissait inévitablement au belvédère du Panorama donnant sur les raffineries et la baie. D'un côté le baiser était dans l'air, et de l'autre ses sarcasmes ébranlaient ma confiance en moi, de toute façon déjà mal en point. Chaque fois, avant notre rendez-vous, je décidais : bon, ce coup-ci, je vais le faire, et, dès la première phrase échangée entre nous, je décidais de repousser l'instant de me pencher vers elle à un moment plus opportun.

Puis, une nuit, elle m'a dit, sur son ton habituellement glacial : « Si tu ne veux pas que nous finissions comme deux bons copains, il vaudrait mieux que tu m'embrasses... »

« Je n'ai pas envie de rentrer en Israël, je lui avoue.

— Ah bon ? »

En me regardant droit dans les yeux. Elle met du mascara bleu sur ses cils. Comme autrefois. Et elle a de fines ridules autour des yeux. Pas comme autrefois.

J'hésite à lui raconter que le CD de David Bowie n'a pas amadoué Dikla, que ma femme ne me tendra pas les bras à mon retour. Et que peut-être elle ne lèvera pas les yeux de la télévision. Mais je n'ai pas l'intention de me montrer désespéré. Alors, je lui dis : « C'est la première fois que ça m'arrive, tu sais ? J'aime bien ces voyages, mais je suis toujours heureux de revenir chez moi.

— Évidemment, dit-elle en fouillant l'obscurité du regard. Ce que je ne comprends pas, c'est comment vous pouvez encore vivre en Israël avec toute cette tension.

— Tu as raison.

— Chaque été, une guerre, et si ce n'est pas pendant l'été, eh bien, pendant les fêtes d'automne. Cette situation n'est pas normale.

— Non, ça n'a rien de normal.

— Comment les enfants peuvent-ils grandir dans ces conditions sans être marqués à jamais ?

— Impossible.

— Parfois, je consulte le site Ynet – et il me suffit de lire le nom de Yoram Sirkin dans le titre pour me rappeler à quel point, moi, je n'éprouve aucune nostalgie. »

Pourtant – je me dis en mon for intérieur – tu consultes Ynet...

« Mon père est mort il y a deux ans, dit-elle. J'ai pris un vol pour assister à l'enterrement. »

Son père – je m'en souviens. Un type baraqué. Grutier au port. Il rentrait chez lui harassé, ne parlait presque pas, n'intervenait pas lorsque sa mère la

disputait pendant le dîner, mais il lui lançait des regards affectueux. Consolateurs. Et lui passait le sel une seconde avant qu'elle ne le demande. Une unique fois, durant les quatre années qu'a duré ma fréquentation de sa fille, nous avons noué une conversation. Elle était sous la douche au moment où j'étais venu la prendre pour aller voir un film au cinéma Armon. La mère était absente. Le frère aîné, à l'armée.

« Il y a quelque chose que... », a-t-il dit sans achever sa phrase – et il avait fait un geste de la main en direction du salon. Nous nous sommes installés sur le canapé de cuir noir. La télévision diffusait un match de foot. Il se taisait. Il semblait vouloir encore choisir ses mots. Je lui ai presque dit : tout va bien, ne t'en fais pas, elle prend la pilule. Mais je n'étais pas sûr que ce fût ce qui le tracassait.

« Tu vas faire attention à elle, d'accord ? dit-il finalement.

— D'accord.

— Elle... est plus sensible qu'elle n'en a... », a-t-il ajouté, s'interrompant de nouveau.

Voilà tout. La discussion d'homme à homme la plus brève de l'Histoire avait pris fin. Ses yeux et son corps s'étaient tournés vers l'écran, et moi aussi. Le match retransmis, je m'en souviens, était un derby à Haïfa, entre l'Hapoël en rouge et le Maccabi en vert ; comme je suis daltonien, j'étais incapable de faire la différence entre les deux équipes, alors, j'ai fait semblant de regarder, attendant, en fait, que sa fille finisse enfin sa douche.

« Mes condoléances, lui dis-je maintenant.

— Merci, ça fait longtemps qu'on ne m'a pas dit ça. Les gens cessent de le dire à un certain moment, malgré le fait que la douleur est toujours là.

— C'est vrai, je suis d'accord. »

Et je suis à deux doigts de lui raconter qu'Ari est à l'agonie. Mais je ne désire pas confondre les chagrins.

« Je comptais les minutes jusqu'à la fin des sept jours de deuil, reprend-elle. Et tous ces *bourékas*... Et les bavardages en boucle. Et les albums photo passant de main en main, et je suis la seule – la seule à refuser de regarder, la seule à me souvenir que toutes ces excursions familiales

n'étaient qu'un cauchemar. Et ma mère, tu le sais bien, était incapable de rester près de moi quelques minutes sans me lâcher une vacherie. Je ne m'en offusquais plus, tu le sais, mais je n'étais pas disposée, non plus, à lui passer ça. »

Ce jour-là, elle se serait vexée. Elle serait venue chez moi au beau milieu de la nuit. Deux coups à ma porte. Je lui aurais ouvert, en survêtement. Elle se serait glissée à l'intérieur et m'aurait demandé : « Enlace-moi », et serait restée dormir et, au matin, nous serions partis à l'école, main dans la main, à nous rouler des pelles dans le couloir avant de nous séparer, chacun rejoignant sa classe.

Pendant mes classes militaires, je lui envoyais au moins une lettre par jour. Afin qu'elle ait une raison de ne pas répondre aux avances des prétendants qui bourdonnaient toujours autour d'elle. Nous riions toujours du soldat affecté à la censure des lettres qui les ouvrait et guettait certainement les suivantes.

Pendant la dernière année de mon service militaire, alors que mes parents séjournèrent en année sabbatique à Boston, elle et son appartement de la rue Hess m'ont offert un refuge. Je me rendais chez elle pendant les permissions. Là, j'ai transporté mes rares habits civils, ma collection de cassettes et mon écharpe de supporter de l'Hapoël Jérusalem.

Jusqu'à ce qu'une fois...

Elle faisait du baby-sitting chez ma sœur aînée à Ramat Hen. Et moi, j'avais reçu une perm' exceptionnelle de vingt-quatre heures en plein cauchemar de la première Intifada.

« Embrasse-moi », lui avais-je demandé après qu'elle eut refermé la porte derrière moi, et elle m'avait enlacé tout en débouclant mon ceinturon, puis m'avait attiré à l'intérieur. Nous avons fait l'amour là, longtemps, sur le canapé du salon, tandis que Danielle, la fille de ma sœur, âgée de deux ans, était censée dormir du sommeil du juste dans sa chambre. Elle faisait sa sieste tous les jours, Danielle. Entre treize et quinze heures. Réglée comme une horloge. Aujourd'hui, je sais qu'arrive un jour où les petits enfants,

d'un seul coup, sans crier gare, cessent de faire la sieste. Chaque enfant a son jour. Mais, ce jour-là...

Maintenant, elle me propose de continuer à nous promener. Elle désire me montrer un belvédère.

Je suis persuadé que, dès que nous nous lèverons, elle s'apercevra que je souffre d'un lumbago. Et elle va sûrement faire une remarque à ce sujet.

Mais elle ne dit rien. Au lieu de quoi, elle glisse ses doigts entre les miens.

Je me rassure : tout va bien, tu te trouves dans le Midwest, personne ne te connaît ici.

Tout en songeant : depuis combien de temps ne m'a-t-on pas touché avec tendresse ?

Nous marchons, main dans la main, à notre allure familière, jusqu'au belvédère ressemblant un peu à Kikar Atarim, à Tel-Aviv. Une esplanade bétonnée dépourvue de charme.

Nous nous appuyons au parapet, puis nous nous tournons l'un vers l'autre et nous nous embrassons. Un baiser bref. Ses lèvres sont un peu sèches.

« Prends-moi dans tes bras. »

Je l'étreins.

Le contact avec son corps est à la fois familier et inédit.

Elle me caresse la nuque, et j'effleure la sienne de la main, sous ses mèches, et je dessine des cercles du bout de mes doigts comme je me souviens qu'elle aimait.

Nous nous embrassons de nouveau, un baiser plus long. Mais elle ne s'abandonne pas encore tout à fait.

« Mon hôtel... si tu souhaites », je bredouille.

Je ne suis pas sûr moi-même de ce que je lui propose. Elle s'écarte un peu – nous sommes encore enlacés mais déjà plus plaqués l'un contre l'autre – et elle fait non de la tête.

« Mais ce n'est qu'une histoire... »

Elle secoue la tête plus lentement : « Même... »

Elle me caresse le torse, la paume bien à plat, comme elle sait que j'aime, comme personne ne m'a jamais caressé sauf elle, et murmure : « Nous avons eu une chance inouïe, tu sais ? Un véritable amour à un âge aussi jeune. Combien de gens peuvent en dire autant ? »

Puis, elle poursuit, sans cesser un instant de me caresser : « Mais tu m'as fait si mal. De partir comme ça... Et, toi non plus, tu ne t'étais pas aperçu que Danielle s'était échappée. Toi aussi, tu t'étais endormi. Sauf que tu as laissé ta famille m'accuser moi, et moi seule. »

Après un silence : « Tu sais que j'en rêve encore parfois ? Et dans mon rêve il n'y a pas de voisins pour la rattraper au dernier moment, je suis la seule à courir vers la rue, mais mes pas sont lourds, trop lourds, et la voiture la heurte avant que...

— Tali, je... »

J'essaie de dire quelque chose, mais elle pose un doigt sur mes lèvres et lâche : « En quoi ça peut m'aider que tu te désolés après toutes ces années ? »

Puis elle ajoute : « La seule fois où je me suis levée de mon lit pendant les six mois après notre rupture, c'était le jour où tu es venu prendre tes affaires. Depuis, je ne laisse personne me faire du mal de cette façon. »

Elle ôte son doigt de mes lèvres, puis sa main de mon torse, et dit : « C'est important, la manière dont on achève une histoire. Sache-le... Ne te retourne pas. Cette fois, c'est moi qui m'en vais et toi, ne te retourne pas. »

Je lui obéis.

Je ne me retourne pas. Je croise les bras sur ma poitrine pour me protéger du froid persistant.

Je fixe les gratte-ciel plongés dans les ténèbres du centre-ville.

Lorsque l'aube point, j'arpente lentement les rues larges et désertes jusqu'à mon hôtel, et je règle la note.

Ne craignez-vous pas, parfois, d'être à court d'idées, de perdre l'inspiration ?

J'ai peur de perdre l'inspiration. J'ai peur de perdre Dikla. J'ai peur de perdre mes enfants parce que je vais perdre Dikla. J'ai peur de perdre Ari. J'ai peur d'avoir une attaque cardiaque dans trois ans, à l'âge où mon père a eu une attaque cardiaque. J'ai peur d'en mourir, contrairement à lui. J'ai peur que cet avion, qui me ramène du Midwest au Proche-Orient, tombe dans la Méditerranée. J'ai peur qu'il arrive quelque chose à Shira, à Sdé-Boker, et de ne pas être là pour la protéger. J'ai peur que Shira ne revienne jamais de Sdé-Boker. J'ai peur de me retrouver dans la misère. J'ai peur d'un effondrement de mon système immunitaire. J'ai peur d'entendre frapper à la porte et que, sur le perron, apparaisse un policier muni d'une matraque. J'ai peur de la façon dont l'atmosphère en Israël sombre dans la violence. J'ai peur qu'une guerre éclate. J'ai peur d'être mobilisé dans la réserve militaire. J'ai peur que la guerre soit une guerre civile.

Qu'avez-vous fait à l'armée ?

Ils sont venus me chercher à la gare de Phoenix. Ou de Minneapolis. Je ne m'en souviens plus. Les quais se ressemblent partout.

Elle avait des cheveux courts, mais pas trop ; lui, des cheveux longs, peignés en arrière avec de la gomina.

Elle s'est présentée comme chargée de cours en droit dans un collège universitaire local. Lui, dans les affaires. Sans préciser lesquelles.

Elle conduisait. Et lui, de temps à autre, lâchait des remarques sur sa conduite : « N'oublie pas le clignotant. » « Moins vite. » « Fais gaffe. » Dehors, des flocons de neige de plus en plus nombreux voletaient et tourbillonnaient, et elle a dit que, cette nuit, il y aurait sans doute une tempête.

Ils parlaient hébreu avec un accent prononcé, l'accent des expatriés de longue date en Amérique, et, ici ou là, ils utilisaient un mot révélant qu'ils avaient quitté Israël à la fin des années 1970 ou, au plus tard, au début des années 1980. Par exemple, il m'a lancé que mon blouson était « racé » mais pas suffisamment chaud, et elle s'est souvenue que la dernière fois qu'elle

se trouvait en Israël elle avait « dizengoffé », autrement dit traîné sur l'avenue Dizengoff avec sa sœur – autant de mots d'argot oubliés depuis belle lurette.

Je ne me rappelle plus comment nous en sommes venus à parler de leur fils. Mais cela a surgi assez rapidement. Cinq, dix minutes après avoir démarré. Il me semble que, déjà à ce stade, je percevais une certaine tension entre eux. Difficile à expliquer. Des détails infimes. Peut-être le fait qu'ils ne souriaient pas. Même quand ils m'ont accueilli à la gare. Peut-être le fait qu'elle gardait les lèvres pincées. Qu'elle se les mordillait. Et que les mots semblaient lui être arrachés.

« Notre Benjamin songe à s'engager dans Tsahal, a-t-elle lâché.

— Pourquoi dis-tu “songe”, *honey* ? a protesté l'homme. Benji a déjà décidé.

— Peut-être que *tu* as décidé, *honey* ?

— Je suis son père, a-t-il rétorqué, la voix tremblante d'une colère rentrée. J'ai le *fucking* droit d'exprimer mon opinion, *honey*. Même si ça ne plaît pas à tout le monde. »

Je me suis empressé de demander, avec l'espoir qu'une question concrète empêche la discussion de dégénérer : « Benjamin est né en Israël ?

— Non, a-t-elle répondu. Il est né après notre installation ici.

— Et dans ce cas, pourquoi veut-il le faire ?

— *Birthright*, a répliqué l'homme. Comment vous appelez ça ? *Taglit* ? Le programme “Découverte” ! Il a visité Israël pendant une dizaine de jours et il s'est senti immédiatement chez lui. Maintenant, il veut faire l'armée parce qu'il se dit que ça fait partie de son identité. Et je l'approuve.

— Et moi, je dis – elle me regarde dans le rétroviseur comme si j'étais un médiateur chargé de trancher leur différend – que je m'inquiète. Je ne suis pas sûre qu'il comprenne ce que ça signifie d'être soldat et à quel point ça n'a rien à voir avec sa vie ici.

— Cesse de le considérer comme un gamin !

— Ce n'est plus un gamin, mais c'est mon enfant !

— C’est aussi mon fils, *mind you*, a-t-il rétorqué en serrant son poing sur le frein à main.

— Quand doit-il... décider définitivement ?

— La *deadline* pour les formulaires est dans une semaine. Mais tu n’as pas bien compris, mon pote : il a déjà décidé.

— Qu’est-ce que tu en penses ? Qu’est-ce que tu lui conseillerais ? m’a-t-elle interrogé en me lançant un regard furtif.

— Ce que j’en pense ? » J’ai répété sa question. Lentement. Pour gagner du temps. Le motel n’était peut-être plus très loin.

J’ai changé de place. Jusqu’à cet instant, j’étais assis plutôt derrière elle, et là je me suis mis au milieu, entre les sièges. À la place que ma sœur et moi nous disputons pendant les excursions familiales.

« Écoutez, il y a du pour et du contre. D’un côté...

— *Come on, man*, s’est écrié le mari en assenant un coup de poing sur la boîte à gants. Tu vois, c’est ce que je ne supporte pas dans tes bouquins. À force de points de vue et d’opinions, impossible de savoir ce que tu penses vraiment. Comment on dit chez vous, dans la bohème de Tel-Aviv, “post-moderne” ? Post-moderne, mon cul. Parfois, il faut choisir son camp. Tu ne peux pas te dérober. Alors, choisis.

— Écoute, il s’agit tout de même d’une affaire compliquée...

— Dis simplement ce que tu penses, *man*. *Bottom line* ! »

Il m’énervait, ce gars. Son ton, et qu’il m’ait appelé « mon pote », et ses remarques paternalistes à l’égard de la conduite de sa femme – pourquoi tu ne conduis pas toi-même, connard ? – et, de toute façon, j’étais déjà à bout parce que je n’avais pas réussi à fermer l’œil pendant le vol, et que toute cette virée aux États-Unis se soldait par un échec professionnel cuisant. Exactement comme les précédentes.

« Ce que j’en pense ? ai-je dégainé. Je pense qu’il existe d’autres moyens d’assumer son identité israélienne que faire l’armée.

— C’est exactement ce que je dis, a renchéri sa femme.

— Ne vous méprenez pas, ai-je battu en retraite. Personnellement, je ne regrette pas d’avoir fait mon service militaire. Ça fait partie de mon statut

de citoyen. C'est mon devoir. Mais s'engager de sa propre volonté ? Parce que ce serait une "expérience" ? *Sorry*, il y a des expériences bien plus positives pour le développement d'un jeune homme de dix-huit ans que de tirer des balles en caoutchouc sur des enfants ou de garder des barrages de contrôle.

— *Stop the car*, a lancé l'homme à sa femme.

— Il n'y a pas d'endroit où s'arrêter, lui a-t-elle répondu en hébreu.

— *Stop the fucking car !* » a-t-il tonné en agrippant le frein à main. Comme s'il avait l'intention de freiner lui-même si elle s'y refusait.

« D'accord, Efi, une minute ! »

Elle a actionné le clignotant. Et jeté un regard sur le rétroviseur intérieur. Puis sur l'extérieur.

J'étais persuadé qu'ils allaient me jeter hors de la voiture. M'abandonner en rase campagne. Cela m'est arrivé une fois avec Ari. Avant notre mobilisation, nous avons été invités chez son oncle et sa tante à Eilat, et je ne sais comment la conversation avait débouché sur la politique. Le lendemain matin, nous avons été courtoisement priés de partir.

Mais pourquoi est-ce que je ne tire jamais la leçon de mes erreurs ?

Les muscles de mes jambes se sont bandés en prévision de la marche. J'ai même eu le temps de nouer mon foulard autour du cou. Mais, lorsque le véhicule s'est arrêté sur le bas-côté, c'est lui qui a ouvert la portière et s'est engouffré dans la tempête de neige qui se déchaînait.

Le claquement de la portière a ébranlé la carrosserie.

La femme et moi sommes restés à notre place.

« Pas de problème, a-t-elle dit en se retournant. Il va revenir dans quelques minutes.

— Tu en es sûre ? Avec cette tempête dehors...

— Il a appris ça dans son atelier de... comment dit-on *anger management* en hébreu ? Une seconde avant de perdre totalement le contrôle de ses nerfs, il doit s'efforcer de rompre le contact. Tout simplement, couper court à la situation. En général, ça fonctionne.

— Et pendant ce temps...

— On attend. Juste quelques minutes, vraiment. Tu veux un chewing-gum à la menthe ? »

Je l'ai accepté, bien que je ne supporte pas la menthe. Elle m'a tendu la boîte en me confiant : « C'est un vrai rat de bibliothèque, Efi, tu sais. Chaque semaine, il reçoit un colis de bouquins d'Israël et il les dévore en un week-end. C'est lui qui a insisté pour te conduire jusqu'au centre communautaire juif. »

Un éclair a fendu les cieux d'un bout à l'autre de l'horizon, à l'instar de l'éclair terrifiant sur la pochette du disque *Love Over Gold* de Dire Straits. Je n'avais jamais vu un tel éclair en Israël. Puis, un coup de tonnerre impressionnant, interminable.

« Ça n'est pas un peu... dangereux qu'il soit dehors ?

— Ne t'en fais pas, il sera bientôt de retour.

— Alors, quand... en fait... avez-vous quitté Israël ? » lui ai-je demandé. Pour alimenter la conversation.

« En 85.

— *Wallah !* Ça fait un bail !

— Après la guerre du Liban.

— Je comprends.

— Efi se trouvait... au quartier général qui s'est effondré à Tyr.

— J'ignorais qu'il y avait eu des rescapés de la catastrophe de Tyr.

— Quelques-uns.

— Dis-moi, il a un téléphone, au moins ? Pardon de t'ennuyer avec ça, mais...

— Il a laissé son portable ici – dit-elle en montrant l'appareil déposé dans l'alvéole destinée aux gobelets de café – mais ce n'est pas... Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive. Il finit toujours par revenir. Un autre chewing-gum ?

— Non, merci.

— Lorsque nous vivions en Israël, il n'arrêtait pas d'inonder le courrier des lecteurs des journaux. Pour exiger qu'on nomme une commission d'enquête publique.

— À quel sujet ?

— Il était convaincu que le QG de Tyr s'était écroulé à cause d'une voiture piégée. Il l'avait vue foncer.

— Mais l'armée a dit que c'était dû à l'explosion de bonbonnes de gaz, non ?

— Il prétend que toute l'enquête de la police militaire n'était qu'un énorme simulacre. Qu'il avait vu de ses propres yeux une Peugeot pénétrer sur le site. Et que l'explosion s'est produite tout de suite après.

— Ça alors...

— Chaque semaine, il envoyait une lettre à un journal différent.

— Mince...

— Ce n'est qu'ici qu'il s'est débarrassé de son obsession.

— Dis-moi... si on allait tout de même le chercher. Ça fait... un moment. »

Elle a consulté sa montre. Puis le rétroviseur extérieur. Ensuite, elle a inspiré une longue bouffée d'air et dit : « On va attendre deux, trois minutes. Je ne voudrais pas qu'il revienne et ne nous trouve pas.

— Bien sûr ! »

Je l'ai dévisagée dans le miroir intérieur. Rien ne trahissait l'inquiétude ni l'émotion. Elle était seulement livide, ça, j'en suis sûr. Mais je ne la connaissais pas suffisamment pour savoir si c'était exceptionnel.

« Tu dois sûrement mourir d'envie d'arriver enfin au motel, m'a-t-elle dit sur un ton pragmatique. Je suis vraiment désolée de ce contretemps... Efi traverse une période un peu délicate en ce moment, à cause de cette histoire avec Benji...

— Pas de problème. Il n'y a aucune urgence. Mais je me vois obligé de t'avouer que quelque chose, là... n'est pas clair. Si Efi... je veux dire, si l'expérience qu'il a tirée de l'armée est celle-là, alors, pourquoi... »

La portière s'est ouverte brusquement, Efi est monté dans la voiture, trempé jusqu'aux os. Des flocons collaient à ses cheveux gominés. Il claquait des dents.

Elle a enclenché la première et démarré.

Au début, elle a roulé lentement, comme si elle voulait s'assurer qu'il n'allait pas à nouveau bondir dans la tempête, puis à une allure normale.

Nous nous sommes tus pendant tout le trajet jusqu'au motel.

Lui avait l'air trop gêné pour desserrer les lèvres.

Elle avait l'air de quelqu'un à qui il importait d'abord que les apparences soient sauves.

Et moi je craignais que le moindre mot ne ravive une querelle. À un moment donné, je m'en souviens, elle a allumé la radio afin d'alléger l'atmosphère, et l'habitacle – de toutes les chansons possibles au monde – a accueilli le duo Dolly Parton-Kenny Rogers.

Islands in the stream, that is what we are... Sail away with me to another world...

Au troisième refrain repris par Dolly et Kenny, il a appuyé sur le bouton et les a fait taire.

Je comprenais son état d'esprit.

Nous nous sommes garés sur le parking du motel. Elle s'est tournée à demi et m'a dit : « Efi et moi, nous viendrons te prendre à sept heures moins le quart, ça te convient ? Tu nous attendras à l'entrée ? »

Elle avait une voix joviale. Américaine. À la Dolly Parton.

« Merci, j'apprécie beaucoup. » Son ton suave m'avait contaminé.

Efi n'était pas avec elle à sept heures moins le quart pour m'emmener. À sa place, Benji-le-chéri-à-sa-maman était assis sur le siège arrière.

Je l'ai regardé dans le rétroviseur. En général, les traits des enfants offrent une combinaison captivante de ceux de leurs géniteurs, mais ce garçon n'avait pas l'air d'être leur fils, ni même d'être né ici. J'ai compris pourquoi il se sentait chez lui en Israël.

« Efi me demande de l'excuser de ne pas pouvoir se joindre à nous. Je crois qu'il a pris froid. Quel hiver, cette année, n'est-ce pas, Benji ?

— *Oh my God, totally.* Et en Israël, quel temps fait-il ?

— *Sunny*, ai-je répondu.

— *It's never really cold in Israel, right ?* »

Quelqu'un doit lui parler... Quelqu'un doit au moins lui raconter quelque chose, afin que, contrairement à moi, il arrive un peu préparé à l'armée.

Pourtant, j'avais vraiment essayé de me préparer. Une semaine dans un camp prémilitaire. Conférences d'officiers à l'école. Longues conversations avec mon père, qui avait combattu pendant la guerre des Six-Jours, avec l'oncle Albert qui avait participé à celle du Kippour. Mais j'avais l'impression qu'un complot s'était ourdi entre tous ceux qui étaient affectés à mon initiation. Aucun d'eux ne m'a raconté à quel point c'était difficile, pour ne pas dire impossible, de passer, en une nuit, de la condition d'être humain à celle de troufion. Aucun d'eux n'a posé une main sur mon épaule et ne m'a simplement averti : au cours des trois prochaines années, ton esprit sera sous la menace d'être sacrifié, et pas seulement ton corps.

Jusqu'au centre communautaire, nous avons parlé de la pluie et du beau temps, Benji et moi. Et un peu des discothèques de Tel-Aviv. Mais chaque fois que je m'apprêtais à aborder le vrai sujet, je l'imaginais crier : « *Stop the car !* » Et s'enfoncer seul au cœur de la tempête qui, à travers la vitre, avait l'air encore plus déchaînée que dans l'après-midi. Plus dangereuse.

Sa mère ne se mêlait pas de notre bavardage, se contentant de couler un regard en coin de mon côté, dans lequel il me semblait surprendre une nuance implorante. Et de mastiquer du chewing-gum à la menthe. Mâchoire crispée.

La conférence elle-même a été aussi lamentable que les précédentes au cours de cette tournée judéo-américaine. Je veux dire, la salle n'était pas complètement vide. La sono fonctionnait. J'ai lu des extraits de mes romans. Il y a eu des questions. On a même ri une fois – sauf la mère de Benji, qui gardait un masque de sphinx. Mais, comme toujours en Amérique, j'avais l'impression d'un malentendu fondamental entre le public et moi. Un abîme d'attentes que je ne réussissais pas à combler. Comme si je n'incarnais pas l'archétype de l'Israélien qu'ils avaient en tête, ou pis : l'Israélien que je décrivais dans mes ouvrages ne coïncidait pas

avec le cliché qu'ils espéraient voir – un Israël d'oranges, de danses folkloriques et de raid sur Entebbe.

Le seul qui m'écoutait, avec des yeux brûlants de passion, et qui hochait même la tête en signe de soutien ou d'approbation, c'était Benji.

De toute façon, ce public n'accroche pas, me suis-je dit, alors, je vais tenter de faire quelque chose pour ce gamin...

Sur le pupitre, un de mes livres était posé. Je l'ai ouvert, je l'ai feuilleté pendant quelques instants et je me suis arrêté sur une page au hasard.

Cela se passait à Naplouse – j'ai lu directement de mémoire car je n'ai jamais réussi à décrire réellement cette nuit-là. On nous y avait envoyés, à deux heures du matin, afin d'effacer des slogans dans les ruelles, c'était la politique durant la première Intifada : pendant la journée, des adolescents palestiniens traçaient des slogans anti-israéliens sur les murs du camp de réfugiés et, la nuit, les soldats de Tsahal faisaient irruption dans les maisons, tiraient les habitants de leurs lits et les obligeaient à nettoyer les slogans de leurs propres mains.

Nous avons frappé à une porte – plus exactement, nous avons cogné – et un grand-père à la barbe de quelques jours, appuyé sur une canne, nous a ouvert. Derrière lui, un univers entier s'est dévoilé : des fauteuils, une télévision, un buffet, des matelas sur lesquels dormaient les membres de la famille. Alon, notre chef de peloton, a ordonné en arabe au grand-père de sortir. Le grand-père a prononcé quelques mots, peut-être voulait-il changer de vêtements. Mais Alon lui a répondu : « *La !* » – Non ! –, l'a agrippé par le bras et l'a traîné à quelques dizaines de mètres de distance jusqu'à un mur maculé par un slogan.

Nous les suivions du regard en assurant la protection du secteur et, en arrivant au mur, Alon a interrogé le vieillard : « Qui a fait ça ? » Le vieux a répondu : « *Mich 'aref.* » – Je ne sais pas. À la façon dont il avait répondu, il était clair qu'il l'ignorait. Et que ce réveil, au beau milieu de la nuit, l'avait paniqué. Comme s'il venait d'être surpris entre veille et sommeil.

Pourtant, Alon a répété sa question de manière plus agressive : « Qui a fait ça ? » Et le vieillard de répondre de nouveau : « *Mich 'aref.* »

Ça a continué comme ça, quatre, cinq fois. Alon interrogeait, d'une voix de plus en plus forte, et le vieillard répondait, d'une voix de plus en plus faible, proche d'un sanglot.

Entre-temps, quelqu'un est sorti de la maison avec un seau et une serpillière. Un homme plus jeune. Il s'est placé à côté du vieil homme. « Laisse mon père, s'il te plaît, a-t-il dit à Alon dans un hébreu correct. Je vais effacer. » Alon l'a ignoré et s'est tourné de nouveau vers le vieillard : « Qui a fait ça ? Ne me mens pas, comme si tu ne le savais pas ! » Et le vieillard a répondu, plus exactement, a gémi : « *Mich 'aref.* » Et alors, à notre stupéfaction, Alon lui a donné une gifle. Très forte. Proche d'un coup de poing.

Le vieil homme, qui jusque-là s'appuyait sur sa canne, a vacillé et s'est affaissé sur le trottoir. La canne lui a échappé des mains et a roulé à terre, et son corps, tassé, semblait brusquement tout petit, comme celui d'un enfant. Son fils a hurlé en hébreu : « Qu'est-ce que tu lui as fait ? Qu'est-ce que tu lui veux ? » en avançant d'un pas. Mais Alon s'est hâté de le mettre en joue et de lui hurler de nettoyer s'il ne voulait pas prendre une balle dans la tête. Le fils lui a jeté un regard de défi, fier, tout en se mordant les lèvres, a soulevé le seau et y a trempé la serpillière. Au bout d'une ou deux minutes, le père s'est relevé, au prix d'un grand effort, et a aidé son fils. Ils ont effacé les slogans avec des gestes rapides, affolés, et lorsque la dernière lettre a disparu, d'un mouvement de son arme, Alon leur a fait signe qu'ils pouvaient rentrer chez eux. Le père s'est empressé d'obéir, mais le fils s'est attardé une seconde, exprès, et a posé une main sur le mur, là où le slogan avait été peint, puis a finalement rejoint son père.

Alon les a escortés tous les deux, arme chargée, jusqu'à ce que leur maison les engloutisse.

Nous les suivions du regard en continuant à assurer la protection du secteur.

À la fin de chaque semaine du brevet d'officier, un débriefing se tenait avec le chef de peloton. Nous en avions discuté entre nous dans la tente et

avons décidé que, si Alon n'évoquait pas l'incident avec le vieillard, nous en prendrions l'initiative.

Vers la fin de la réunion, dès que nous avons compris qu'il comptait passer l'incident sous silence, nous nous sommes lancé des clins d'œil. Dror, le costaud de la Marine, s'est exprimé en premier, ensuite, Amit, du corps médical, et enfin, moi. Nous avons presque tous dit la même chose : « Pourquoi y avait-il besoin de gifler le vieil homme ? » Nous nous sommes exprimés prudemment. Affirmant que nous voulions comprendre de bonne foi. Recevoir une explication. Nous étions des « bleus » dans tout ce foutoir des Territoires. Alors qu'Alon, lui, était un vétéran, à la veille de sa libération des drapeaux.

En réaction, son visage est devenu cramoisi, plus rouge que son béret, et nous avons l'impression qu'il allait nous mettre en joue sur-le-champ.

Il nous a traités de gonzesses.

Il a dit : « Vous voulez une explication ? »

Il a dit : « Que je vous parle de Rodner, de mon peloton, sur lequel on a jeté un frigo d'un toit de Djenin et qui est coincé depuis un an en rééducation au centre Levinstein ? Ou vous préférez que je vous parle de Scemama, qui a eu le visage brûlé par un cocktail Molotov qu'on lui a jeté dans son command-car ? »

Il a dit : « Ici, c'est la guerre, si vous n'avez pas encore compris ! Nous sommes en guerre ! »

Il a débité tout cela – mais il n'a plus osé toucher un seul Palestinien durant nos patrouilles dans les ruelles des camps de réfugiés. Dès qu'il a compris que nous ne le soutenions pas, que, dans ce genre de raid, nous n'assurerions pas la couverture rapprochée du secteur, il a rétro pédalé.

Et il a commencé à nous mener la vie dure.

Jusqu'à la fin du brevet d'officier, il a essayé de nous pourrir la vie de toutes les façons possibles. On ne pouvait pas se tromper sur son regard dément quand il nous brimait sous divers motifs, nous consignait le sabbat et cherchait des prétextes pour nous évincer de la formation : il nous méprisait.

Mon service militaire se divise en deux parties : avant cette nuit-là à Naplouse, et après.

Quelque chose s'était brisé en moi, mais quelque chose d'autre commençait à germer.

J'ai refermé le livre pour faire signe au public que j'en avais fini et que la rencontre était terminée.

J'ai dit : « Merci beaucoup » en anglais. Puis en hébreu.

Quelques maigres applaudissements ont fusé.

Les gens ont enfilé leurs manteaux et, en gagnant la sortie, ils parlaient à voix basse entre eux.

Des dizaines de mes livres disposés à la vente sur un étal improvisé, seuls deux furent achetés.

L'un par Benji.

Il m'a demandé, poliment, une dédicace en hébreu.

Sa mère s'est approchée, a posé une main délicatement sur son épaule et, de la seconde, m'a tendu un stylo et dit d'une voix rassérénée, mais pas du tout guillerette : « Merci. »

Elle gardait son visage de sphinx. Aucune expression. Mais j'ai eu l'impression qu'une légère trace de larme coulait sur sa joue. Ou alors n'était-ce qu'une ride.

J'ai pris le stylo, et je l'ai suspendu en l'air pendant de longues secondes. J'ai hésité entre plusieurs dédicaces pseudo personnelles et en fait éculées dont je me sers en de pareilles circonstances, mais, à ce moment-là, a résonné en moi une chanson de Meir Ariel, *Une nuit paisible pour nos troupes sur le canal de Suez*. *Go figure* comment fonctionne la conscience... A posteriori, c'est sans doute parce que le premier couplet commence par : « Je lis *Îles à la dérive* de Hemingway, Aaron Amir l'a parfaitement traduit » – et qu'*Islands in the Stream* de Dolly Parton et Kenny Rogers était encore coincé dans mon magnéto intérieur. En tout cas, à la fin de la chanson de Meir Ariel, il y a quelques paroles en anglais :

Hey, nice Jewish boy

What are you doing here ?
Hey, nice Jewish boy
Nothing for you here, go home.
Hey, nice Jewish boy
You go see some nice Jewish girl.
Hey, nice Jewish boy
Go home.

Je n'ai jamais compris à qui Meir Ariel faisait allusion dans ces vers. À un soldat américain, nouvel immigrant, venu le relever en pleine garde ? À lui-même ?

Et encore, au moment de les écrire, en caractères hébraïques, dans ma dédicace, je n'étais pas sûr du destinataire de ces lignes : Benji ? Moi-même ? Nous deux ?

Je l'ai revu il y a une semaine, ce gamin. À la gare de Benyamina. Il y a ce moment où les portières s'ouvrent et où les passagers attendent sur le quai patiemment jusqu'à ce que le flot de ceux qui descendent du train se tarisse.

Il est sorti le dernier, en uniforme, avec son arme et ses rangers rouges, en train de parler dans son portable collé à l'oreille.

Il avait l'air de faire corps avec ce pays.

Avez-vous commis quelque chose dont vous auriez honte ?

Je suivais la formation du brevet d'officier lorsque la première Intifada a éclaté. Notre peloton était dépêché sur le terrain, puis retour à la base, de nouveau mobilisé en opération, puis retour à la base – comme cela pendant trente-cinq jours, sans aucune permission. Et, plus grave, sans revoir Tali Leshem, à qui je faisais la cour en première et en terminale et qui n'avait répondu à mes avances que quelques mois avant ma conscription.

Par conséquent, durant ma première année de service militaire, j'étais surtout obnubilé par l'idée de trouver des moyens et des prétextes pour rentrer chez moi afin de la voir.

Au moment où se déroulait cette histoire, j'avais l'impression – comme aujourd'hui, avec Dikla – que Tali était sur le point de me quitter.

Quelque chose de grave dans sa voix (nous nous appelions de cabines publiques, il n'existait alors ni WhatsApp, ni SMS).

Et ses lettres devenaient plus concises.

Lorsque je lui ai demandé si elle en avait assez d'attendre, elle a répondu que non, mais son ton disait : oui, j'en ai marre.

Bref, je sentais que je devais la voir avant de la perdre.

Mais aucune perm' à l'horizon. Depuis trente-cinq jours. Et je songeais que j'allais devenir dingue. Je vais leur foutre une désertion – j'en ai plus rien à cirer.

Et alors, le jeudi, une instruction du commandant de compagnie nous annonce que trois conscrits sont autorisés à sortir pour le week-end. L'aspirant de permanence devait organiser, sous sa responsabilité, un tirage au sort des heureux élus.

L'aspirant de permanence, c'était Dror, un engagé de la Marine, un lit au-dessus de moi dans la chambrée. Plus âgé que nous de quelques années. Quelqu'un sur qui l'on pouvait compter.

Il a attendu que nous montions tous dans le camion qui nous conduisait au terrain d'entraînement, s'est assis sur le siège le plus proche du chauffeur, tourné vers nous, et a demandé à chacun d'inscrire son nom sur un bout de papier et de le lui passer. Ensuite, il a placé tous les papiers dans sa casquette et a mélangé doucement.

Je n'ai jamais gagné à un tirage au sort. Ma sœur m'a offert pendant des années des tickets à gratter et, l'unique fois où j'ai gagné, le prix était un ticket gratuit.

Je n'avais aucune illusion quant à cette loterie. En fait, je sentais déjà le goût amer de ma déroute annoncée.

Et voilà que Dror choisit le premier papier et énonce mon nom.

Je suis aux anges. Aux anges ? Je plane dans la stratosphère ! Je n'avais pas souvent ressenti une telle impression de liberté et de soulagement.

Au moment de descendre du camion, Dror me rattrape et profite d'un moment où nous sommes assez loin du reste de l'unité pour me demander :

« Alors, t'es content ?

— Carrément !

— Impec ! Parce que c'est grâce à moi. »

Je me sens devenir livide.

« Comment ça, grâce à toi ?

— Lorsque j'ai plié les papiers, je me suis arrangé pour que le tien dépasse les autres. Pour que je n'aie aucun mal à le trouver.

— Mais pourquoi ?

— Je t'ai entendu parler de ta petite copine avec Sabo. Je me suis dit que c'était toi qui avais le plus besoin de cette perm'.

— Merci... »

Mais une sorte de malaise me tord les entrailles. Car, selon le règlement du camp de formation 1, il avait commis un acte inqualifiable et avait fait de moi son complice, à mon insu.

Au camp de formation 1, trois choses sont importantes aux yeux des chefs. Droiture. Droiture. Et droiture.

Mais il n'y a pas que le camp 1. Mon père – je ne l'ai jamais entendu mentir ou raconter des bobards.

Toute cette histoire contredisait ma nature profonde.

Que devais-je faire ?

Dans la nuit de jeudi à vendredi, les potes sous la douche m'ont charrié à cause de ma veine. Après l'extinction des feux, Sabo est venu me voir dans mon lit pour me remettre une lettre destinée à sa mère hospitalisée ; son frère viendrait la récupérer. J'ai dit : « Oui, mec, bien sûr. » Et je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Allais-je révéler la manipulation et, du coup, compromettre Dror, ou partir en perm' au détriment de mes amis ? En d'autres termes, me faire le complice de la supercherie ?

Vendredi matin, je me suis levé, habillé puis je suis rentré chez moi.

J'avais tellement envie de cette perm'.

Mais alors, en arrivant à Haïfa, ce fardeau m'a, semble-t-il, écrasé et je me suis tout simplement effondré. Pendant toute la journée de samedi, je n'ai quitté mon lit que pour manger. Je goûtais à peine les plats et retournais aussitôt au lit. Mes parents comprenaient que quelque chose s'était passé

mais ils n'osaient pas me questionner. Tali Leshem est venue me voir. Je lui ai raconté le tirage au sort, elle ne voyait pas pourquoi j'en faisais toute une histoire. Dans sa propre unité, à l'administration des personnels militaires, tricher faisait en quelque sorte partie du code du soldat. Ensuite, nous avons fait l'amour, mais elle n'a pas joui et elle s'est précipitée aussitôt sous la douche. Puis, elle s'est hâtée de retourner chez ses parents. Elle ne m'a pas donné un baiser d'adieu. Et, à la fin du sabbat, elle m'a appelé, d'une voix détachée, sans me proposer un rendez-vous.

Dimanche, je suis retourné à la base. Seul Dror se trouvait dans la chambrée. Dans son uniforme immaculé de la Marine.

J'ai eu envie de l'asperger avec le soda que je tenais à la main.

« Et alors, comment ça s'est passé, ta perm' ? a-t-il dit en me tapotant l'épaule.

— Ben, une perm', quoi...

— Comment ça "une perm'" ? T'as vu ta copine ? Tu t'es calmé ?

— Bien sûr.

— Et un petit merci à Dror, qui t'a traité aux petits oignons, c'est pas possible ? »

Il me décoche un léger coup de poing sur l'épaule.

« Merci, mon pote – j'ai porté quatre doigts à la tempe et je l'ai salué –, je ne l'oublierai jamais ! »

Vous arrive-t-il de rêver de vos personnages ?

J'y viens, j'y viens... Je réfléchis encore à la question précédente. D'autres choses qui me font honte me reviennent en mémoire et, soudain, j'ai l'impression que l'histoire de Dror et du tirage au sort me sert à dissimuler d'autres récits, plus sombres...

Nous avons laissé Oren de Hadera malade au Pérou. Dans une bourgade horrible sur la rive du lac Titicaca. Dont j'ai oublié le nom. Je vais peut-être essayer de le retrouver sur Google. En tout cas, il était brûlant de fièvre, 39,9 degrés, ça, je m'en souviens à la perfection. 39,9 degrés. S'il avait

dépassé les 40 degrés, nous serions peut-être restés avec lui. Pas sûr. Nous avions planifié notre périple, nous voulions avoir le temps de le mener jusqu'au terme. Bolivie. Puis Brésil. Certes, déjà en Israël, Ari et moi nous étions mis d'accord : s'il rencontrait une fille – non une passade d'une nuit, mais une fille qui lui plaisait vraiment –, alors tout serait ouvert, et possible, et *no hard feelings*, mais cet Oren, c'était un garçon. Israélien. De Hadera. Il avait un bon sourire et de grands yeux joyeux. Nous l'avions rencontré à Cuzco, dans une fête « Mama Africa », et ça a accroché immédiatement entre nous. Je veux dire, il débitait tout le temps des blagues éculées, du genre « Un chrétien, un musulman et un juif sont dans un avion... », et il ne se passait pas un jour sans qu'il ne se livre à un marchandage orageux, presque violent, avec les vendeurs de rue, mais notre trio – Ari, lui et moi – fonctionnait bien. Oren insufflait des énergies neuves au moment de notre voyage où Ari et moi en avions besoin. Et, lorsqu'il nous a demandé s'il pouvait se joindre à nous pour l'excursion au lac Titicaca, nous nous sommes regardés l'un l'autre et avons répondu : « Bien sûr, avec plaisir ! »

Quand je reconstitue les événements, il ne me semble pas qu'il y ait eu de signes précurseurs à sa maladie. Au contraire, il avait l'air d'un gars robuste. Dynamique.

Au bout d'une heure de bus, il a vomi pour la première fois. Dans un sac en papier. Ensuite, il est devenu d'une pâleur à faire peur et, une demi-heure plus tard, il s'est remis à vomir. Comme cela, toutes les demi-heures. Et, après chaque vomissement, il nous demandait pardon.

« Comment ça, pardon, ça va pas ? » lui avons-nous répondu. Nous avons obtenu d'autres sacs auprès des passagers. Nous lui avons versé du thé de la Thermos que nous avions achetée chez un marchand ambulant à l'un des arrêts. Et nous lui avons suggéré : « Essaie de fermer les yeux, dors un peu. »

Lorsqu'il s'est enfin endormi, Ari l'a recouvert de son poncho, a posé la main sur son front et a dit : « Oh là là il est brûlant ! »

Au bout de neuf heures de trajet, le bus est arrivé à destination. Ari a grimpé sur le toit du véhicule pour descendre nos trois sacs à dos. En bas, je

soutenait Oren qui menaçait de s'effondrer en lui disant : « T'en fais pas, l'auberge n'est pas loin, tu vas pouvoir te reposer dans la chambre. »

Arrivés à l'auberge, nous nous sommes rendu compte qu'il n'y avait pas de chambre pour trois. Nous avons fait semblant de nous montrer déçus mais, à vrai dire, nous étions soulagés. Nous n'avions pas envie de nous faire contaminer. Ari a traîné sa *mochila* jusqu'à sa chambre, et nous nous sommes donné rendez-vous le lendemain, pour le petit déjeuner, en lui promettant d'apporter quelque chose de la pharmacie afin de calmer ses maux d'estomac. Il n'est pas venu au petit déjeuner, nous avons toqué à sa porte et lui avons demandé s'il souhaitait un *room service*, et il a répondu, de l'autre côté de la cloison, qu'il était épuisé et qu'il nous rejoindrait peut-être. Nous sommes partis en quête d'une pharmacie dans cette bourgade que le Lonely Planet décrit comme « touristique et pittoresque » mais qui, en réalité, nous évoquait à tous les deux Rafah à Gaza : des ruines à la place des maisons. L'égout à ciel ouvert. Et l'animosité dans les yeux des autochtones.

Nous nous sommes regardés, et nous avons dit d'une seule voix : « Nous ne sommes pas déjà venus ici ? » – notre expression codée quand, en voyage, arrivait le moment de se barrer d'un endroit ou de planter là des individus –, et nous sommes descendus au port afin de connaître l'horaire de départ du ferry vers Isla del Sol en Bolivie. On nous a informés qu'hors saison il ne faisait la navette que deux fois par semaine et, par chance, la navette était pour le lendemain. À sept heures du matin. Près du port, nous avons trouvé l'unique pharmacie de ce bled. Fermée. Et, à en juger par le panneau accroché sur la porte, elle ne devait rouvrir que le lendemain à huit heures. Nous n'avions pas évoqué Oren sur le chemin de retour à l'auberge, mais il était évident que chacun de nous y pensait, et, à notre arrivée, Ari a dit : « On va au moins lui apporter du thé et un toast. » Dans le lobby déglingué, Ari a préparé du thé et moi, pendant ce temps, j'ai pénétré dans le restaurant et demandé : « *Tostada con nada*. » Nous sommes remontés avec le thé et le toast à notre étage et avons frappé à sa porte. Au début, aucune réponse. Ari a dit : « J'ai l'impression qu'il est mort », et moi, j'ai répliqué : « C'est pas drôle. » Mais j'ai rigolé. Nous avons frappé plus fort

et là, nous avons entendu une voix faiblarde : « C'est ouvert. » Nous sommes entrés et avons trouvé Oren au lit à regarder du foot sur une télévision minuscule avec une antenne posée sur une petite commode en face de son lit. Son visage était aussi blanc que de la craie. Les yeux brillants. Comme s'il avait pleuré.

« Qui contre qui ? », Ari a demandé, en s'asseyant à distance sûre de lui.

« *Ana 'aref ?* » a répondu Oren – qu'est-ce que j'en sais ? « Le Hapoël Cuzco contre le Bétar Lima...

— Comment tu te sens ? je lui ai demandé, en m'asseyant à mon tour.

— K-O debout, a dit Oren. J'ai pris ma température : 39,9.

— Quelle merde, a fait Ari.

— Vous avez trouvé une pharmacie ? a interrogé Oren.

— Il y en a une, ai-je dit, mais elle n'ouvre que demain.

— J'ai du pot que vous soyez avec moi », a soupiré Oren.

Nous nous sommes regardés sans dire un mot.

Alors, Ari a repris : « Franchement, tu ne rates rien, mon pote. C'est pourri, ce patelin !

— Ah bon ? a dit Oren. Pourtant, dans le Lonely Planet...

— Dans le Lonely Planet, ils disent aussi que le ferry pour la Bolivie fait la navette deux fois par jour.

— Et en vrai ?

— Deux fois par semaine. Dimanche et jeudi.

— Quel jour on est aujourd'hui ? Je suis complètement dans les vapes.

— Mercredi.

— *Wallah !* Excusez-moi une seconde, je dois aller aux toilettes. »

À son retour, nous n'avons pas évoqué le ferry.

Nous avons regardé le Hapoël Cuzco contre le Bétar Lima. Je crois que je n'ai jamais vu de ma vie un match avec autant de cartons rouges. Sept, au moins. Toutes les quelques minutes, l'arbitre renvoyait un joueur aux vestiaires, lequel, chaque fois, refusait au début de quitter le terrain, mais ses coéquipiers le poussaient hors de la pelouse afin de reprendre la partie.

« Prenez le ferry demain, a dit Oren à la fin du match.

— On verra comment tu te sens, ai-je répondu.

— Écoutez cette blague : un hétéro, un homo et un travelo montent dans un train... », a commencé Oren.

Ari et moi, nous nous sommes regardés, l'air de dire : pitié, non, encore ce genre de...

Mais Oren s'est interrompu au beau milieu de sa blague : « Je reviens tout de suite. »

Et, encore une fois, il s'est précipité aux toilettes.

À son retour, Ari s'est hâté de sortir un paquet de cartes et nous avons joué au Yaniv sur son lit, jusqu'au moment où Oren a dit qu'il était mort de fatigue mais que nous pouvions continuer à jouer sans lui.

Ari a ramassé les cartes, et moi, j'ai lissé le drap froissé sous nos fesses.

Nous nous tenions près de la porte.

Oren a toussé faiblement et a dit : « Partez demain, les gars. Ne m'attendez pas. »

Cette fois, nous n'avons rien dit.

Puis Ari a lâché : « Nous sommes dans la chambre 4, mon pote, si tu as besoin de quelque chose... »

Nous avons acheté un réveil énorme au marché des voleurs à Quito. Avec une sonnerie inflexible. Nous l'avons réglé sur six heures du matin.

Le soleil ne s'était pas encore levé quand nous nous sommes réveillés. Nous nous sommes préparés en silence. Un silence absolu. Comme si Oren se trouvait avec nous dans la chambre et que nous craignions de le réveiller. Aucun de nous n'a prononcé son nom. Ce n'est que sur le ferry, lorsque nous nous sommes éloignés du rivage et que l'aurore a commencé à flamboyer sur les flots, qu'Ari m'a demandé : « Tu penses que nous aurions dû rester avec lui ? »

Et avant que j'aie le temps de dire quoi que ce soit, il s'est répondu à lui-même : « Bon, et alors ? Nous serions restés coincés à Rafah jusqu'à dimanche ? Nous sommes en balade, là, et pas en prison ! »

Le ferry s'est immobilisé au milieu du lac. Avarie du moteur. Nous avons attendu une demi-journée qu'un autre ferry arrive pour nous transborder. À Isla del Sol, Ari a glissé sur les marches menant du débarcadère à l'auberge et s'est foulé la cheville. Mais ce n'est qu'une semaine plus tard, quand nous nous sommes rendu compte qu'on avait piqué nos sacs à dos avec tout notre matériel sur le toit du bus qui nous conduisait à La Paz, qu'Ari a invoqué, pour la première fois, « la malédiction d'Oren de Hadera ».

« Nous aurions dû rester avec lui, a-t-il dit. 39,9, mec, ça ne rigole pas. »

« La malédiction d'Oren de Hadera » nous a poursuivis pendant les semaines suivantes : lors d'un trek en montagne, nous avons dû rebrousser chemin à cause d'une tempête de neige. En revenant, toutes les chambres de l'auberge recommandée étaient occupées, et nous avons été obligés de nous réfugier dans une autre auberge. Lugubre à souhait. Sans eau chaude. Un moment, notre sort a semblé s'inverser car, justement dans cette auberge, Ari a rencontré Clara du Canada, la seule fille qui eût vraiment trouvé grâce à ses yeux en Amérique du Sud. Mais il a appris qu'elle avait déjà un petit ami.

De retour à La Paz, Ari m'a traîné au marché des sorcières. Pour conjurer la malédiction. Nous avons déambulé au milieu des étals, où nous avons fini par dénicher une vieille femme qui comprenait l'anglais, du moins en apparence. Nous lui avons raconté notre histoire, et elle a opiné avec ces mots : « *Very bad, very bad...* » Puis elle nous a remis deux bouteilles contenant un liquide jaunâtre et nous a prescrit de les boire d'un seul coup à minuit précis. Nous avons obéi à sa consigne. Une heure plus tard, nous avons constaté que ce liquide jaunâtre provoquait une érection effrayante, embarrassante. Nous n'avons pas débandé jusqu'au matin et, deux jours plus tard, un quidam m'a arraché en pleine rue ma banane contenant quatre cents dollars en espèces.

« Nous devons absolument retrouver Oren de Hadera, a décrété Ari.

— Et fissa », ai-je ajouté.

Un long silence est retombé entre nous car nous n'avions aucune idée d'où il se trouvait. Facebook n'existait pas alors. Ni les téléphones portables. Rien.

À Uyuni, porte d'entrée du *salar*, un désert de sel de Bolivie, nous avons rencontré un groupe d'Israéliens à la recherche de deux individus pour compléter leur *minyan*. Non pas pour prier : pour partir en excursion dans un fourgon de dix places. Au cours du trajet dans le van, au milieu du désert de sel, ils ont commencé à parler d'un remède contre la malaria, la méfloquine, et des rêves morbides qu'elle provoque chez celui qui en consomme. « Quoique ce médicament soit effrayant, a lâché une fille, arrêter le traitement est encore plus effrayant. La preuve, la semaine dernière, le consulat a rapatrié un randonneur israélien du Pérou en Israël qui avait chopé la malaria.

— *Wallah ?* » Ari et moi nous sommes exclamés d'une seule voix. Trop bruyamment.

« Oui, a-t-elle poursuivi, les gens avec lesquels il randonnait l'ont laissé derrière eux et ont continué comme si de rien n'était. » Et le jeune gars assis à côté d'elle a renchéri : « Ce devait sûrement être un groupe d'Allemands, des Israéliens n'auraient jamais laissé un blessé sur le carreau comme à l'armée.

— Jamais de la vie ! » Ari leur a fait écho. Puis il m'a jeté un regard. Ensuite, il a baissé les yeux.

En revanche, au Brésil, sur le rivage de Fortaleza, nous avons rencontré une jeune Néerlandaise aux épaules de déménageur dont le visage s'est empourpré dès l'instant où nous avons révélé que nous venions d'Israël. « *Israeli man, bad news* », a-t-elle dit. Sans autre forme de procès. Ce n'est que dans la nuit, après des flots de bière, qu'elle a consenti à nous raconter qu'une semaine auparavant, à Rio de Janeiro, elle avait rencontré un garçon nommé Oren. Il racontait tout le temps des blagues pas drôles, mais elle se sentait *extremely* solitaire, et ça faisait plus de six mois qu'elle n'avait pas fait l'amour, alors, elle l'avait invité dans sa chambre. *But*, au milieu de leurs petites affaires, soudain, sans crier gare, il lui avait donné une gifle.

« *What the fuck ?* » la Néerlandaise s'était-elle écriée, comme si nous-mêmes l'avions giflée.

« Quel pauvre type, ai-je lancé.

— D'un point de vue légal, c'est une agression, a remarqué Ari.

— Il m'a dit que c'était à cause d'un traumatisme dû à l'armée, a-t-elle expliqué. Qu'il ne pouvait pas se contrôler. *Bullshit !* a-t-elle ajouté en cognant le comptoir du bar du plat de la main. *Fucking bullshit !*

— Et... et... à quoi il ressemblait, ce gars ? » lui a demandé Ari.

La Néerlandaise lui a presque brisé une bouteille sur le crâne. « *Come on, man*, c'est tout ce qui compte pour toi ? Après ce que je viens de vous raconter, c'est ça qui t'intéresse ?

— À quoi il ressemble ? Si tu nous le décrivais – Ari ne renonçait pas –, nous pourrions lui rendre sa gifle la prochaine fois que nous le croiserons.

— Vous feriez vraiment ça ? »

La Néerlandaise lui a adressé un regard plein de gratitude. Ari a opiné. Et elle nous a décrit un garçon qui semblait en effet être Oren : un début de calvitie de quadragénaire. Un sourire d'enfant. Des yeux rieurs. Marchandant comme un possédé avec les vendeurs de rue.

J'aurais souhaité affirmer qu'à notre retour en Israël nous nous sommes rendus à Hadera en quête d'Oren. Ou, du moins, que nous sommes allés à la bibliothèque Beït-Ariéla fouiller dans les archives de la presse afin de vérifier si, pendant notre séjour en Amérique du Sud, un Israélien avait été rapatrié d'urgence du Pérou après avoir attrapé la malaria. Mais, en fait, nous avons oublié cette histoire. Comme nous avons laissé Oren en plan derrière nous.

Il n'apparaît pas dans les albums photo des randonnées. Ni dans notre correspondance. J'ai eu honte d'en parler à Dikla, à mon retour, et honte de l'évoquer dans mes récits d'Amérique latine.

Les années passant, la honte s'est dissipée. Car c'est le sort perpétuel de la honte. Ne restait plus que la malédiction. Ari et moi, nous continuons à lui attribuer chaque malheur qui frappe l'un de nous deux.

Le moteur a rendu l'âme dans la montée de Jérusalem ? La malédiction d'Oren de Hadera.

Le Hapoël a perdu sur le site de paris sportifs Debuzzer ? La malédiction d'Oren de Hadera.

Ari a un cancer du pancréas ? La malédiction d'Oren de Hadera (c'est ce qu'il m'avait dit au téléphone en m'annonçant les résultats de ses analyses. Je m'étais tu. Je ne savais quoi dire en de pareilles circonstances. Et il avait ajouté : « La malédiction d'Oren de Hadera frappe une fois encore, mec. »).

Rêvez-vous de vos personnages ?

Attends ! Il y a encore quelque chose que je dois avouer, mais je ne peux simplement pas le coucher par écrit. D'un coup. À la première personne. Il existe des limites à la sincérité. Même dans cette interview. Alors, je vais faire ce que je fais habituellement...

HARCÈLEMENT

Ce n'est qu'au bout de quelques secondes qu'il la reconnaît. Et même alors, il n'est pas sûr qu'elle l'ait reconnu. Si elle l'a identifié d'emblée à cause de son nom, ou lorsqu'il est entré dans la pièce. Ou lorsqu'il s'est assis. Son visage ne trahit rien. Elle ne rougit pas. Ne bégaye pas. Elle continue à lui poser des questions et à tapoter sur son clavier tandis qu'il répond.

Elle était sous ses ordres. Il était lieutenant. Une petite unité des Transmissions. Quatre baraquements dans la base de Tsrifine. Une allée dallée serpentait entre les baraquements. Un distributeur d'eau en panne, de longues pauses d'après-midi, des astreintes jusque tard dans la nuit pendant les alertes opérationnelles.

L'une de ces nuits-là, il lui avait semblé que le regard de la soldate exprimait une sorte d'encouragement. Et peut-être que son regard exprimait vraiment un encouragement. Qu'est-ce que ça change...

Maintenant, son regard est prosaïque.

Elle le questionne : « C'est écrit là que vous êtes étudiant en maîtrise. Vous n'avez pas encore fini ? »

Il répond : « J'ai déjà présenté mon mémoire. J'attends juste la validation officielle. »

Elle demande : « Où habitez-vous ? C'est quoi, cet indicatif téléphonique, 04 ? »

Il répond : « Benyamina. En train, ça ne prend pas plus d'une demi-heure, d'ici. »

Elle hoche lentement la tête. Comme si ses réponses la laissaient sur sa faim.

*

Il a commencé à la déposer, le vendredi, devant sa maison à Beït Hanane. Jurant que c'était sur son itinéraire, mais tous les deux savaient que ce n'était pas le cas. En route, ils bavardaient sur un ton totalement différent de celui de la semaine, à la base. Elle lui avait avoué qu'elle écrivait des poèmes et des nouvelles, sans avoir le désir de devenir romancière – métier trop égocentrique. Il lui racontait que, depuis la mort de sa mère, chez eux, il n'y avait plus de repas de sabbat et que son père était devenu dépendant, vraiment intoxiqué, au Coca-Cola. Le trajet était très court, trop court, et, à l'arrivée, elle s'attardait quelques secondes dans le véhicule, comme si elle attendait que quelque chose se produise, puis elle lui effleurait le bras, disant : « Attends un moment », et disparaissait. Ensuite, elle revenait avec un sac d'oranges sanguines de leur verger. Pour la route...

Elle porte encore sa longue chevelure. Même si quelques fils blancs s'y glissent. Mais elle n'enroule plus le bout de ses mèches autour du doigt comme lorsqu'elle s'interrompait pour réfléchir.

« Votre âge, remarque-t-elle, vous êtes conscient qu'il constitue un handicap ? La plupart des commerciaux sont des trentenaires. En outre, je dois vous avertir que nous ne recrutons pas de gens âgés de plus de cinquante ans. Cela n'arrive presque jamais. »

La mélodie de sa voix – songe-t-il – n’a pas changé.

« Mon âge présente aussi des avantages », se risque-t-il à objecter.

Elle redresse un peu ses lunettes, sans lui demander de détailler ses atouts.

« En plus, je reste jeune d’esprit... »

Elle ne sourit pas.

Elle avait dix-neuf ans, lui vingt et un. Deux ans de différence, guère plus. Mais lui était l’officier du service, et elle, simple soldate. Dans leur unité, il n’y avait pas de revues, et elle n’avait pas besoin de le saluer, mais la hiérarchie persistait concrètement dans de menus détails. Qui déjeunait au mess des officiers, et qui n’y mettait pas le pied. Qui possédait un ordinateur individuel, et qui n’y avait pas droit. Qui participait aux briefings avant les opérations, et qui préparait des documents et assurait la coordination, puis balayait le bureau en fin de journée avec des gestes de ballerine.

Maintenant, elle tape sur son clavier. Sans doute remplit-elle je ne sais quel formulaire standard. Est-il logique qu’elle ne le reconnaisse pas ? Certes, il a une calvitie. Et du ventre. Et, depuis un an, il porte des lunettes. Et, bien sûr, son nom, Elie, n’est pas vraiment rare. Et son patronyme a changé : Nirit et lui avaient décidé, lors de leur mariage, de forger, avec son « Gunther » à lui et son « Oren » à elle, le nom « Goren ». Pourtant, comment se fait-il qu’elle ne se souvienne de rien, tandis qu’il la fixe en train de pianoter sur son clavier de ses longs doigts, et que lui se souvienne de tout. La scène entière se recompose sous ses yeux.

Un vendredi, pendant leur trajet, il lui avait dit qu’ils devaient d’abord passer à son appartement en colocation, à Holon, où il avait oublié de prendre ses sacs de linge sale, et qu’il serait heureux qu’elle l’aide parce qu’il y en avait beaucoup. Ils étaient entrés dans l’appartement et, aussitôt, il lui avait demandé combien de sucres elle prenait dans son café. Elle avait répondu : « Non, merci. » Il lui avait demandé si c’était non merci pour le

sucre ou non merci pour le café, et elle avait précisé : « Pour les deux. » Tout en restant debout. « Pourquoi tu restes debout ? Fais comme chez toi », lui avait-il proposé en la touchant pour la première fois. Il avait posé une main sur son épaule et l'avait guidée vers le canapé bleu, songeant : c'est comme je l'imaginais, ça arrive exactement comme je l'imaginais. Puis il avait gagné la cuisine et s'était préparé un café, deux fois, parce que, sous le coup de l'émotion, il avait versé deux cuillerées de sel dans sa première tasse.

De retour de la cuisine, il s'était assis tout près d'elle, sa jambe frôlant presque la sienne, avait avalé une gorgée de café et dit : « Tu es sûre que tu n'en veux pas ? » Elle avait fait non de la tête, et lui s'était penché et avait posé la tasse sur la petite table achetée à Daliat al-Carmel, puis, le cœur battant, avait posé le coude sur l'accoudoir du canapé et avait tendu le bras. Et saisi entre deux doigts une mèche de ses cheveux.

« Quelle est votre situation familiale ? l'interroge-t-elle brusquement. J'ai oublié de vous poser la question.

— Marié et heureux en ménage, sans compter trois filles ravissantes.

— Quel âge ont les filles ?

— Douze, quatorze et dix-huit ans. L'aînée entame son service militaire dimanche.

— Où ça ? »

Une lueur d'intérêt dans son regard. Ou n'est-ce qu'une impression ?

« Transmissions », répond-il. Avec un sourire. Songeant que si un muscle bouge maintenant, le plus infime, c'est un signe.

Son visage demeure impassible. Son corps, raide. Seuls ses doigts continuent à taper. Y a-t-il donc autant à taper ?

Alors, aussi, elle s'était raidie. Cependant, il continuait à enrouler sa mèche de cheveux blonds, à n'en plus finir, ayant du mal à se libérer du fantasme qu'il avait concocté pendant de nombreux mois, puis il avait fait glisser son doigt, comme dans son fantasme, le long de son cou, sur ses jolies clavicules, et entrouvert du doigt le col en Dacron afin de pouvoir

suivre chaque ligne, et il ne s'était interrompu qu'au bout d'un long moment. Et il lui avait demandé si c'était agréable. Elle avait secoué la tête légèrement mais clairement. À droite puis à gauche. Il avait effleuré une dernière fois sa chevelure, puis avait ramené sa main dans son giron. Point final. Il ne s'était pas plaqué contre elle de force. Ne l'avait pas embrassée sur les lèvres. Ne lui avait pas arraché son uniforme. Au contraire, il s'était rejeté en arrière et avait liquidé son café refroidi, et elle avait arrangé son col de chemise. Ils étaient restés assis tous les deux, sans dire un mot pendant quelques instants, et il avait senti comment, outre l'amère déception et le désir de s'agenouiller pour lui demander pardon, la colère le submergeait. Bon, et tous ces petits frôlements, apparemment fortuits, pendant la semaine au bureau ? Et son corps penché au-dessus de son bureau, pour lui montrer des documents, tandis que sa chevelure lui fouettait le visage ? Et le ballet du balai en fin de journée, comme pour mieux mettre en valeur ses hanches étroites ? Et cette brève pause un peu avant de quitter son véhicule à Beït Hanane, attente dont il était persuadé qu'elle signifiait « embrasse-moi » ?

Maintenant, il lui demande de l'excuser : peut-il ajouter quelque chose ?

Elle rajuste ses lunettes et répond : « Je vous écoute.

— Je vais me montrer tout à fait sincère avec vous. Après avoir quitté mon dernier emploi, je n'imaginais pas que ce serait aussi difficile de trouver du travail dans cette branche. Vous avez mon CV. Vous serez d'accord qu'il est plutôt... étoffé. Pourtant, cela fait six mois que je passe d'un entretien à l'autre et, chaque fois, on me fait sentir qu'à cause de mon âge je ne suis plus... dans le coup. Ce qui est stupide. En marketing, ce n'est pas l'âge qui compte, mais la faim. Seule la faim est déterminante. Ce n'est pas votre avis, Rotem ? »

Ses lèvres frémissent légèrement au moment où il prononce son prénom. Et, pour la première fois, il soupçonne que le comportement de cette femme au cours de cette rencontre n'est qu'une énorme supercherie. Mais elle recouvre rapidement ses esprits et se remet à taper sur son clavier. Et lâche

d'une voix dénuée d'émotion : « Ce que je pense n'a aucune importance. Ici, nous disposons de tout un staff pour prendre la décision.

— Mais vous avez une certaine influence, n'est-ce pas ?

— J'ai une certaine influence.

— Dans ce cas, vous pourriez peut-être faire passer le message – sa voix lui semble trop aiguë, trop implorante – que je suis disposé à travailler dur. Que si vous me faites confiance je fournirai des résultats.

— Je promets de transmettre le message », dit-elle avec un léger sourire. Infime. Qui ressemble davantage, se dit-il, à un rictus narquois. Puis elle consulte sa montre. Plus exactement, elle lève le bras portant sa montre afin qu'il remarque qu'elle la consulte.

Il comprend l'allusion :

« Bon, et alors maintenant, *don't call us, we'll call you* ?

— Vous allez recevoir un mail, réplique-t-elle en se levant. Dans une semaine, deux au maximum. »

Lui aussi se lève, et elle l'accompagne jusqu'à la porte. Avant de sortir, il songe à ajouter quelque chose à propos de ce qui s'est passé autrefois. Mais il n'est pas encore certain qu'elle mente et il craint de saboter ses chances – si minimes soient-elles – d'obtenir ce poste. Alors, derrière ses lunettes, il fixe ses yeux, eux aussi derrière des lunettes, et dit : « Merci pour... le temps que vous m'avez consacré. »

Que pouvait-il ajouter ? se justifie-t-il dans l'ascenseur. Qu'il était désolé ? Qu'il la priait de l'excuser ? Après tout, qu'est-ce qui s'est passé ? Un imbroglio. Guère plus. Des indices mal interprétés. Il n'avait que vingt et un ans. C'est à peine s'il avait eu une histoire d'amour jusqu'alors, et elle n'était pas vraiment sérieuse. Il ne comprenait rien à rien. Et même aujourd'hui si, qu'à Dieu ne plaise, Nirit le quittait et qu'il devait tout recommencer de zéro il serait de nouveau perdu dans ce genre de choses. Confus et désespéré. Il buterait et chuterait.

En sortant du parking, il se souvient du dernier trajet jusqu'à Beït Hanane.

Après un silence plus ou moins long, elle lui avait demandé de la ramener chez elle. Il l'avait questionnée : « Ça ne te dérange pas que je termine mon café ? » Elle avait fait non de la tête et s'était écartée. D'un mouvement imperceptible, elle s'était déplacée de quelques centimètres sur la gauche. Il avait bu son café, lentement, exprès, songeant : quelle erreur ! Avec cette crainte : elle peut porter plainte contre moi.

Pendant tout le trajet jusqu'à Beït Hanane, ils n'avaient pas échangé un mot. Elle s'était collée contre la vitre, tandis que lui s'accrochait au volant comme à une planche de salut. Sur la route côtière, un bouchon agaçant ralentissait le trafic, et il avait mal à la jambe à force d'embrayer et de débrayer. À la radio, Dan Caner traduisait des chansons d'amour : « Mary Jane, ô mon Dieu, sans toi, je préfère la mort à ma vie, oh ! Carol, je t'aime, bien que tu sois cruelle envers moi, tu es mon destin, tu es mon bonheur, je partage avec toi ce qui me passe par la tête... » Un peu après Netanya, il lui avait semblé qu'elle pleurait mais, tournant la tête vers elle, il s'était aperçu qu'elle se mouchait simplement le nez. « Il y a d'autres mouchoirs dans la boîte à gants si tu en as besoin », lui avait-il dit, et elle avait répondu : « Non, merci. »

Arrivée enfin à Beït Hanane, elle s'était hâtée d'ouvrir la portière, avait tiré d'un geste sec son barda du siège arrière et enfilé une seule sangle sur son épaule au lieu des deux, s'était dirigée vers la demeure familiale. Et elle n'était pas revenue avec un sac d'oranges sanguines de leur verger.

Le dimanche, à la base, tous les deux avaient fait comme si de rien n'était. Il ne s'était pas montré cruel à son égard après l'incident. Il ne lui avait pas imposé de corvées, ne l'avait pas consignée quelques heures avant sa perm', ne lui avait pas lancé de remarques cyniques en présence des autres soldats. Au contraire, il était resté prudent. Il réfléchissait à deux fois avant de lui demander de faire quelque chose pour lui, veillant à adopter le ton d'une demande, non d'un ordre. Ce qui est sûr, c'est que l'auto-stop pour Beït Hanane avait cessé. Et, lorsqu'ils se croisaient dans l'allée dallée entre les baraquements, il baissait les yeux. Et elle aussi. Parfois, il avait envie de lui dire quelque chose, sans savoir quoi.

Au bout de quelques semaines, à sa grande surprise, elle avait demandé sa mutation dans un autre service. Il n'avait aucune idée du motif qu'elle avait donné au commandant d'unité. Personne ne lui avait rien dit, en bien ou en mal. Personne ne l'avait convoqué à un entretien, ou ne l'avait fait passer en jugement, ou n'avait confronté leurs différentes versions. Un beau matin, elle s'était tout bonnement volatilisée.

Impossible qu'elle ne m'ait pas reconnu – il parvient tardivement à cette conclusion. Elle m'a reconnu – plutôt deux fois qu'une. Et elle n'a pas voulu me le montrer. Résultat : bien que j'aie toutes les qualifications requises pour ce poste, au plus haut point, il n'y a aucune chance que je reçoive de cette société un mail dans une semaine, deux au maximum. Aucune chance que je reçoive jamais une réponse tant qu'elle dirige leurs ressources humaines.

En fin de sabbat, tard dans la nuit, un mail atterrit dans sa boîte.

Elle a écrit depuis son adresse personnelle. L'identifiant n'est pas celui de la société.

Intitulé : *À Elie de la part de Rotem. Personnel.*

Dès qu'il lit les premiers mots, *Bien sûr que je t'ai reconnu*, il referme son ordinateur et se lance dans ce qu'il nomme une « inspection des chaussures » dans toute la maison. Ramasse toutes les chaussures éparpillées et replace chaque paire dans la chambre de son possesseur. Sa fille aînée est encore pendue au téléphone avec une amie, et il lui rappelle que demain, c'est le grand jour et qu'il ne faut pas se coucher trop tard, elle lui répond : « OK, Papounet », et poursuit sa conversation. Ensuite, il va tirer du sac de sa femme un paquet de cigarettes et un briquet, puis retourne à son bureau et rouvre son ordinateur.

Le lendemain matin, ils conduisent leur fille au centre de recrutement. Des phrases du mail de Rotem trottent dans sa tête. Sa version de l'histoire est si différente de ce qu'il imaginait.

Ils sont cinq dans la voiture en ce moment, en plein brouhaha. En l'honneur de l'événement, la conscite se voit attribuer le droit de choisir la musique du trajet, à base de chansons d'Enrique Iglesias diffusées par son téléphone. Nirit verse une larme, et les filles se moquent de son éternelle sensiblerie. À leur arrivée au centre de recrutement, il s'avère que les petites ont préparé pour leur grande sœur un sac plein de cadeaux qui l'aideront à survivre à sa première nuit, elles le lui remettent, puis toutes les trois s'étreignent en pleurant, et Nirit et lui les regardent, à l'écart, heureux devant cette scène touchante. Au moment même où sa fille grimpe dans le bus, il réussit enfin à s'isoler avec elle pendant quelques secondes. « Prends soin de toi », dit-il en posant une main sur son épaule. Et elle rit : « Je vais servir dans les Transmissions, Papa, qu'est-ce que je risque ? De recevoir un classeur de directives sur la tête ?

— Non, vraiment – il l'enlace soudain, trop fort – prends soin de toi, fillette.

— OK, Papounet. »

Elle se dégage de son étreinte à grand-peine et glisse avec un sourire : « À condition que toi aussi ! »

Une semaine plus tard lui parvient le message officiel.

À l'attention de M. Elie Goren,

Nous vous remercions de nous avoir contactés.

À notre grand regret, après avoir examiné votre CV et vos qualifications telles qu'elles transparaissent de notre entretien individuel, votre profil ne correspond pas à nos besoins.

Nous vous souhaitons de réussir dans la suite de votre parcours.

Avec nos salutations distinguées,

Rotem Ashkénazi, directrice des ressources humaines.

Vous arrive-t-il de rêver de vos personnages ?

Jadis, j'en ai rêvé.

Aujourd'hui, je rêve que des militants du mouvement de boycott d'Israël se lèvent comme un seul homme pendant une séance de lecture d'un de mes

livres, montent l'un après l'autre sur la scène et me lynchent à l'aide de stylos, tandis que j'essaie désespérément de les convaincre que j'ai toujours été opposé à l'occupation et que l'essence de l'écriture incarne la tentative de donner une voix à autrui.

Êtes-vous favorable à l'accord de paix « deux États pour deux peuples » ?

Je refuse de répondre à cette question. J'ai écrit des livres, je veux parler de mes livres. Je ne suis pas non plus naïf, je sais comment cela fonctionne. Il y a toutes les chances que le titre de l'interview soit extrait de ma réponse à cette question, plutôt que de réponses en rapport avec mes ouvrages. Je ne comprends pas pourquoi les écrivains sont toujours obligés de donner leur opinion sur des sujets politiques. Même après une nuit d'insomnie parce que leur épouse est rentrée tard, très tard, tard au point que c'en est préoccupant, d'une soirée passée en compagnie d'une amie, et que, ces derniers temps, ils se retrouvent avec davantage de points d'interrogation que d'exclamation concernant leur vie. Que faire ? Nous ne sommes pas tous Amos Oz. Nous ne sommes pas tous toujours concernés et disposés à fournir une réponse suprêmement élaborée à chaque question. Ce qui ne signifie pas que je ne vais pas répondre à cette question, en fin de compte. Mais à ma manière. Bien sûr que j'y répondrai. Je n'ai pas envie d'y répondre, mais j'ai encore moins envie qu'on pense que j'évite d'y répondre.

Vous heurtez-vous à des critiques à l'étranger du fait que vous êtes Israélien ?

Mon père m'avait mis en garde, je ne peux pas le nier. Je lui avais écrit de Singapour que je me baladais toute la journée avec un accompagnateur que le festival m'avait assigné, et il m'avait répondu : « Par expérience personnelle, il est probable qu'il soit un agent de leur police secrète. »

« D'où tu tires ça ? lui avais-je écrit. C'est un garçon si charmant. Du genre, la raie de côté. Il écrit des poèmes pour le plaisir. »

« Il est possible que tout ce qu'il te raconte sur lui-même soit véridique, avait-il répliqué. Mais il se peut aussi que cela ne soit pas le cas. »

Mon père avait séjourné à Singapour dans les années 1980. Comme conseiller de l'unique université du pays aux fins d'améliorer le système de sélection, et il en fut expulsé honteusement après qu'au cours d'une conversation privée il eut exprimé son soutien à l'unique opposant du pays.

« En tout état de cause, je te suggère de peser tes paroles », avait-il insisté dans son dernier message.

Mais, moi...

Les compliments qu'on déversait sur moi en tant qu'Israélien m'étaient montés à la tête.

En général, je me vois contraint de me tasser sous les accusations. De confesser des injustices. D'accompagner d'un regard mélancolique les militants de BDS qui quittent la salle au début de ma conférence. Et voilà que soudain...

« Start-up nation. Jewish innovation. Nobel Prize sensation... »

Et la nourriture. Comme ils sont délicieux au palais, ces mets inconnus ! On trouve là-bas de petits marchés avec des étals de cuisine où, dans chacun d'eux, l'on nous sert un seul plat, un seul, mais quel plat ! Et l'alcool. On sert une boisson du nom de « Singapore sling » et, après quelques verres, on est tout simplement...

Sans doute, à cause du Singapore sling, ai-je discuté de la démocratie avec mon accompagnateur. Jusque-là, je me montrais prudent, même lorsqu'il critiquait lui-même le régime (le prix des voitures, répétait-il, le prix des voitures) mais, au bout du quatrième verre, je lui ai dit : « Il n'existe pas de *start-up nation* sans démocratie. N'importe quel professeur qui souhaite encourager la créativité et l'originalité de ses élèves sait que la première règle est de susciter dans sa classe une atmosphère d'ouverture d'esprit, de tolérance, d'écoute : pas l'ombre d'une crainte. Vous comprenez... »

Je lui ai assené ma doctrine. (Ô hubris !)

« Vous pouvez envoyer des délégations en Israël et faire venir des spécialistes israéliens pour vous conseiller, tout cela est bel et bon, mais tant que vous n'aurez qu'un parti unique, et un seul journal, vous ne pourrez jamais être vraiment inventifs. Vous comprenez ? Il n'existe pas de créativité sans liberté. »

Cette même nuit... Pour être précis : à quatre heures et demie du matin...

La porte de ma chambre d'hôtel s'est ouverte, et deux Chinois ont fait irruption, une grosse arme au poing.

Ils se sont montrés courtois de la manière la plus oppressante. À les en croire, ils débarquaient pour me conduire à l'aéroport.

« Mais, messieurs, ai-je protesté, mon vol est dans deux jours ! » (À quel point la protestation d'un individu en pyjama peut-elle paraître sérieuse ?)

« Votre vol a été avancé », a dit le plus grand des deux, qui était cependant plus petit que moi d'une tête, mais il tenait un pistolet, et moi, j'avais ma Shira de six ans et ma Noam de deux ans qui m'attendaient à la maison.

J'ai donc obtempéré.

« Faites vos bagages », m'ont-ils ordonné. Et j'ai obéi.

(Je me souviens d'avoir jeté tous mes vêtements en désordre dans la valise, et je sentais que, ce faisant, je leur inspirais du mépris.)

« Vérifiez que vous n'avez rien oublié... »

J'ai donc vérifié.

(Je me souviens que, dans la douche, sur le porte-savon, j'avais laissé une brosse à dents. Je l'ai prise.)

« Remettez-nous votre passeport, s'il vous plaît. »

Je le leur ai donné.

(Je me souviens que la sueur coulait dans mon cou. Des gouttes imprégnaient ma chemise.)

Nous sommes passés par le hall de l'hôtel – moi tenant ma valise, escorté des deux côtés. Le concierge a plongé son visage sur son clavier. Le portier a ouvert la porte bien avant notre passage.

Je me souviens du trajet. Le silence dans la voiture. En général, j'engage la conversation avec les gens. Je le fais toujours. Cette fois, il était clair qu'il n'y avait aucune chance. La Hyundai banalisée filait sur les routes de la métropole. Nous sommes passés au large des jardins botaniques tropicaux et de gratte-ciel dont les toits étaient reliés par une promenade semblable à un navire. Un architecte israélien avait conçu ces tours extraordinaires. Moshe Safdie. Tous ceux que je rencontrais à Singapour signalaient ce paquebot aérien de Safdie comme un exemple de plus de la créativité du peuple juif.

Sauf les agents secrets qui, eux, n'ont émis aucune remarque.

Ils se taisaient encore en m'accompagnant à travers le sas contournant le comptoir d'enregistrement.

Et dans la file évitant le contrôle de sécurité.

La première et la dernière fois où ils ont ouvert la bouche, ce fut à la vérification des passeports. Le plus grand m'a remis mon passeport.

Et le plus petit a extrait une feuille de papier pliée de sa chemise et lu : « La république de Singapour vous remercie de votre visite et de votre contribution à l'enrichissement de notre culture et à l'exploration de voies nouvelles de réflexion. Cela étant, nous souhaitons vous signifier que tout séjour supplémentaire de votre part ou d'un membre quelconque de votre famille dans notre pays n'est pas envisageable et sera traité en conséquence. »

(C'était la première fois que quelqu'un faisait allusion au fait que les autorités avaient établi un lien entre mon père et moi. En fait, j'avais été repéré dès le début et soumis à la filature. Mais je n'y ai songé que plus tard. À ce moment-là, je ne désirais qu'une chose : prendre mon vol. Je n'ai jamais autant désiré embarquer dans un avion.)

Trois heures après le décollage, mon cœur battait encore la chamade. La dernière fois qu'il avait battu à ce rythme, c'était lorsque Shira avait reçu un coup à la tête en se cognant contre un coin de table et avait perdu connaissance pendant quelques instants.

Dans l'avion, de nombreux hébreophones étaient présents, mais je n'ai confié à personne l'incident de mon expulsion. Je crois que j'avais perdu temporairement confiance en l'être humain.

Cet accompagnateur, désigné par le festival, s'était conduit de façon si ouverte. En apparence.

Il m'avait montré ses poèmes.

Les poèmes d'un amoureux déçu. Dédiés à une jeune fille qui l'avait quitté pour son meilleur ami.

Et d'autres poèmes, plus originaux, dans lesquels il s'entretenait au téléphone avec son père défunt.

Je ne me souviens pas de vers en particulier, mais du thème : chaque année, le jour de l'anniversaire de son fils, le père l'appelle de sa sépulture pour le féliciter et prendre de ses nouvelles. Chaque conversation avait droit à son poème, et chaque poème révélait les changements intervenus dans la vie du fils pendant cette année-là. Et comment, le temps passant, il ressemblait de plus en plus à son père. Presque à son corps défendant.

« Vous comprenez, m'avait expliqué mon guide, tandis que nous étions penchés tous les deux sur le cahier de poésie, dans notre culture, la frontière qui sépare les morts des vivants est plus floue. Et, parfois, elle n'existe pas. »

C'est dingue, m'étais-je dit dans l'avion, de se faire avoir si facilement.

J'avais avalé deux somnifères d'un seul coup et j'avais dormi jusqu'à l'atterrissage.

La première personne à qui j'avais parlé (je me souviens de moi, debout devant la boutique de cadeaux dans le hall d'accueil des passagers, téléphone collé à l'oreille), ce fut mon père.

« Je t'avais averti...

— Tu as raison.

— Alors, pourquoi les as-tu provoqués ?

— Je ne pensais pas que je les provoquais, Papa. Ce garçon, mon accompagnateur... à la raie de côté, il écrit des poèmes. Je m'en souviens. Je n'ai pas soupçonné un instant que...

— Ce sont les gens qu'ils sélectionnent pour ce genre de missions, des types qui inspirent confiance.

— Bon, l'essentiel, c'est que je sois là, n'est-ce pas, Papa ?

— En effet.

— Tu sais, brusquement j'apprécie la liberté d'expression dans notre pays.

— C'est vrai.

— Le fait qu'on puisse critiquer librement, sans crainte.

— Pour le moment...

— Pourquoi "pour le moment" ?

— Laisse tomber, je viens te chercher, fiston ?

— Non, tout va bien, je vais prendre un taxi.

— Appelle ta mère quand tu seras rentré, d'accord ? Mais ne lui raconte pas l'incident. Déjà qu'elle souffre du cœur. »

L'incident de Singapour s'est déroulé il y a des années et, en mon for intérieur, j'avais décidé de ne rien écrire là-dessus, ni même de le raconter. Et c'est ainsi qu'il est demeuré à l'écart de ma vie, telle une ferme isolée en plein champ.

Mais il n'y a pas que les individus qui changent avec le temps. Les pays aussi. Car je viens d'avoir une conversation, il y a quelques heures : le

professeur de lettres du collège Yitzhak Rabin à Ness Tsiona m'a téléphoné. A commencé par des compliments. Dit à quel point ses élèves étaient excités à la perspective d'une rencontre avec moi, le lendemain. Raconté qu'ils avaient préparé des questions et qu'il me les imprimerait. Et alors, après m'avoir expliqué où je pourrais me garer, il a lâché, d'une voix trahissant un réel effort : « Écoutez, j'ai une demande à vous faire. Plus exactement, la directrice a une demande que je vous transmets : si possible, pardonnez-moi, n'évoquez pas de sujets controversés. Politiques, je veux dire. Il vaut mieux pour nous tous que vous vous cantonniez au domaine littéraire : famille, amour, paysages d'enfance... Vous savez bien. Et vos critiques, gardez-les pour des circonstances plus propices. Cette période est très sensible, vous comprenez ? Nous venons de demander un supplément budgétaire au ministère de l'Éducation. Et je me suis laissé dire que l'inspecteur, qui est un ami intime du ministre Sirkin, doit assister à votre prestation, et nous ne souhaitons irriter personne, surtout en ce moment. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? »

Mon père m'avait mis en garde. Impossible de le nier.

J'ai suivi les cours de votre père à la fac. Que devient-il ? Pouvez-vous lui transmettre le bonjour de Hanita Brodsky ? J'espère qu'il se souvient de moi.

Chère Hanita, mon père se rend à la plage Dado chaque samedi à six heures du matin. Il aime nager dans l'eau glacée. Pour ma part, je déteste me baigner dans l'eau glacée mais, lorsque nous venons à Haïfa pour le sabbat, je l'accompagne, parce que j'aime m'attabler avec lui au restaurant Kadarim après son bain.

À l'âge de quarante-neuf ans, il a eu une crise cardiaque, mais il s'en est remis et a continué à jouer au basket une fois par semaine, chaque jeudi. Pourtant, je me fais encore du souci quand il s'enfonce dans les vagues, et je ne le lâche pas des yeux afin d'être sûr qu'il ne subisse pas une nouvelle

attaque au beau milieu des flots. S'il échappe à ma vue plus d'une minute, je commence à paniquer et, une fois, il y a quelques années, j'ai alerté toute la plage et le maître-nageur parce que je craignais qu'il se soit noyé. En fin de compte, il avait nagé en direction d'une autre plage.

Aujourd'hui, la mer est envahie de méduses, aussi ne s'éloigne-t-il pas. Et moi, je peux m'installer sur le siège pliant qu'il garde toujours dans le coffre de la voiture – une pièce d'un équipement complet de plage – et suivre son tuba tout à mon aise. Je ne sais pas pourquoi il nage dans la Méditerranée avec un tuba et un masque, les fonds marins ici n'ont rien à voir avec ceux de Ras Burqa, mais j'ai appris à l'accepter, comme j'ai appris à accepter et à aimer d'autres fantaisies de sa part : le fait qu'il conserve dans le parking de la maison une moto sans l'utiliser. Qu'il joue aux échecs contre lui-même des samedis entiers. Qu'il refuse d'apprendre à se servir du traitement de texte Word et rédige ses articles au stylo à plume. Que sa villégiature préférée soit Tibériade.

Pendant des années, j'ai éprouvé une véritable hostilité à l'égard de mon père. J'ai cultivé en silence et avec obstination une sorte de colère. Et toute cette amertume, je l'ai déversée sur des figures paternelles dans mes romans. Mais, après que moi-même je suis devenu père, ses comportements qui me révoltaient m'ont semblé soudain plutôt compréhensibles : parfois il ne répond pas quand on s'adresse à lui ? C'est humain, son esprit est accaparé par les soucis du gagne-pain. Il séjourne à l'étranger pour de longues périodes ? Évident. Tout un chacun a besoin de s'aérer. Il impose une règle de droiture trop exigeante pour pouvoir être respectée ? Préférable à un père escroc. Il est incapable de jouir de l'ici et maintenant et se croit obligé de planifier sa vie et celle de son entourage ? Bon, cela continue à me rendre dingue...

Et, invariablement, des gens qui le connaissent, ont suivi ses cours, ont travaillé avec lui, servi à l'armée avec lui – pas seulement toi, Hanita – m'abordent à la fin des conférences pour déclarer : « Vous ressemblez terriblement à votre père, vous le savez ? » Et moi, je leur réponds : « Merci. » Ou : « Je le prends comme un compliment. » Cependant, j'ai toujours un léger mouvement de recul. Une réticence intime, à peine

visible. Chacun de nous souhaite croire qu'il dispose de son libre arbitre. Et alors, ils demandent de ses nouvelles, et on peut sentir à leur ton le respect et l'affection qu'ils lui portent. Et moi, je réponds : « Très bien, merci », en songeant en mon for intérieur : j'ai de la chance de l'avoir pour père.

Mon père sort maintenant de l'eau. Son corps a l'apparence que le mien aura dans trente ans. Seule la cicatrice sur son torse demeure à vif, comme s'il avait été envoyé d'urgence hier à l'hôpital Rambam. Il s'éponge. Chausse ses lunettes. Clipse les verres solaires dessus. Me tend son portefeuille et me dit : « La commande habituelle ? »

À son retour des douches, la commande habituelle est déjà posée sur la table : deux expressos serrés. Deux sodas. Une assiette de *labané*. Une autre de houmous. Des pickles. Des oignons en tranches.

Il goûte à son café et m'interroge : « Quelles nouvelles de la petite Shira ? »

Aucune nouvelle, ai-je envie de lui dire. Depuis qu'elle a quitté la maison, elle ne m'adresse plus la parole, uniquement à Dikla. Au lieu de quoi, je réponds : « Tout va bien. Elle se sent bien là-bas, à Sdé-Boker. »

Il a envie de dire : quel genre de parents êtes-vous pour que votre fille vous ait fuis ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Au lieu de quoi, il dit : « Parfait. Impeccable. »

Il avale une gorgée de café et me questionne de nouveau : « Comment va Arié ? »

Je ne sais pas pourquoi, il l'a toujours nommé « Arié ». Et je ne le corrige plus. Jadis, quand je n'avais pas beaucoup d'affaires, Ari et lui m'avaient aidé à déménager. Après avoir déballé la dernière caisse dans le nouvel appartement, mon père nous avait invités dans un restaurant du carrefour de l'Éléphant, qui a fermé depuis, et avait commandé pour Ari un second steak avec une autre brochette en lui tapotant l'épaule : « Mange, mange, tu le mérites, toi, tu es un ami sur qui on peut compter. »

« Pas terrible, je lui réponds. Je veux dire, les médecins ne sont pas... optimistes.

— C'est une maladie cruelle, lâche mon père avec un soupir.

— En effet...

— Tu vas le voir de temps en temps à l'hôpital, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, en ce moment, il est de retour chez lui, alors, je vais le voir là-bas.

— C'est important, parce que... »

Il s'arrête sur « parce que ». Et il rompt un morceau de pita. Qu'il trempe dans le houmous. Méfiance. En général, le houmous est pour moi et le *labané* pour lui. Et il ajoute du sucre dans son café, ce qui ne lui ressemble pas. Ce n'est qu'alors qu'il poursuit : « J'avais un ami, je ne sais pas si je t'en ai déjà parlé... »

Miki, je prononce son nom dans mon cœur. Et je songe : Grand-Père m'a raconté, Grand-Mère m'a raconté, Maman m'a raconté l'histoire de ton meilleur ami tué pendant la guerre du Kippour – et toi seul tu ne m'en as jamais parlé.

« Miki était avec moi au collège. Il est... mort à la Ferme chinoise, après le passage de nos troupes sur la rive égyptienne du canal de Suez. Et le sabbat avant sa mort, tous les deux, nous avons eu une permission... Il habitait dans la rue parallèle à la mienne. Et nous avons décidé que je ferais un saut chez lui dans la soirée.

— Oui.

— Je ne suis pas allé le voir.

— Oui.

— Si par hasard Grand-Mère t'a raconté cette histoire, elle t'a sûrement dit que je m'étais endormi.

— Tu ne t'étais pas endormi ?

— J'ai eu la flemme. Tu comprends ?

— Oui, Papa.

— Alors, voilà. Va voir Arié. Un autre café ?

— Non, Papa, merci, déjà que, la nuit, je n'arrive pas à m'endormir. »

Il appelle le serveur et commande un autre expresso. Ça non plus, ce n'est pas son genre, je me dis. Il demande de ses nouvelles au serveur. Comment ça marche, ses études ? Ce serveur est l'un des fils du patron du restaurant et, depuis que nous fréquentons ce lieu, c'est toujours lui qui vient prendre la commande. En ce moment, il évoque devant mon père un

problème administratif à la fac, et mon père lui donne un conseil. Et lui fournit son numéro de téléphone, si besoin est. Il se montre toujours heureux d'aider, mon père. Je ne l'ai jamais vu se conduire de manière odieuse.

« Alors, pourquoi ne réussis-tu pas à t'endormir, fiston ? » me questionne-t-il après le départ du serveur.

Ma mère m'a raconté un jour qu'une des raisons pour lesquelles elle était tombée amoureuse de lui était sa capacité à reprendre une conversation au point précis où elle avait été interrompue.

« C'est comme ça, quoi, j'ai le sommeil léger, tu le sais bien.

— Comme ta mère.

— Reste à savoir qui m'a donné quoi. De toi, j'ai hérité le daltonisme, d'elle...

— Et... dis-moi autre chose, ça se passe bien avec Dikla ?

— Oui, bien sûr, pourquoi ? Parce qu'elle ne vient pas avec nous à Haïfa ? Tu connais Dikla, elle est toujours occupée.

— C'est vrai », dit-il – avec une nuance de doute.

Infime. Mais tout de même... Et je sais qu'il soupçonne que quelque chose ne va pas du tout entre Dikla et moi. Jusqu'à quel point peut-on dissimuler un secret aux parents, des psychologues de surcroît, et je sais que maintenant il se tourne vers la mer pour me laisser le champ libre, un espace pour lui confier ce qu'il se passe, et je soupçonne que l'histoire de Miki n'était que le stratagème d'un joueur d'échecs pour me faire me découvrir à cet instant, et je sais que, si je lui révèle que je suis plongé dans les tracas jusqu'au cou – j'ai raconté hier à Dikla qu'en fait il ne s'était rien passé en Colombie, que j'avais inventé une infidélité parce que je sentais qu'elle s'éloignait de moi et que je voulais l'ébranler, et elle m'a longuement fixé du regard et a lâché : « T'es cinglé, tu sais. Totalement cinglé » –, si je lui révèle tout ça, je pourrai profiter de sa sagesse, de son expérience, de sa générosité, de son bon sens et de toutes les qualités grâce auxquelles le regard des gens qui m'abordent à la fin des rencontres – le tien aussi, Hanita ? – brille lorsqu'ils parlent de lui, et je sais qu'il réagirait avec précaution et discrétion devant chaque détail intime que je lui

révélerais, la médisance étant à mille lieues de son existence, et je sais que la fenêtre est très étroite car mon père est peut-être psychologue, mais non un être de silences prolongés ni quelqu'un d'insistant, et que, dans un moment, il va détourner son regard de la mer pour faire signe au serveur d'apporter l'addition et dire : « Ta mère doit sûrement nous attendre, il vaut mieux nous en aller » – je sais tout cela et, pourtant, motus et bouche cousue.

Pourquoi, à partir d'un certain âge, sommes-nous incapables de partager quelque chose de vraiment important avec nos parents, Hanita ? Parce que « l'homme abandonne son père et sa mère et ne forme qu'une seule chair avec sa femme », comme dit la Bible ? Ou, simplement, parce que nous ne souhaitons pas les inquiéter et les paniquer ? Ou alors, voulons-nous préserver chez eux notre image d'individu parfait, résistant aux épreuves, afin qu'elle se reflète dans leurs yeux lorsqu'ils nous regardent ? Ou peut-être n'est-ce que moi qui me tais devant mon père, Hanita, alors que, tandis que j'écris, des millions d'êtres humains dans le monde partagent avec leurs parents, sans aucune hésitation, tout ce qu'ils ont sur le cœur ?

Sur le trajet de retour vers le Carmel, nous avons parlé de la bat-mitsva de Noam et de cinéma. Mon père aime aller voir des films puis les disséquer à l'instar d'un critique chevronné. Les seuls films qui réussissent à l'enthousiasmer sont les films d'action. Précisément parce qu'ils n'affichent aucune prétention de qualité.

À la fin, je l'ai questionné à ton propos, Hanita. Il ne se souvenait pas de toi, mais n'y vois aucune offense. Ma mère est responsable de la mémoire longue chez nous et, en effet, je l'ai interrogée à ton sujet, et elle m'a répondu aussitôt : « Hanita Brodsky, et comment ! » Elle m'a dit que tu avais suivi les cours de statistiques de mon père, elle m'a parlé de ton petit ami de l'époque, et même de ta manière de t'habiller – bref, mes parents te transmettent leur meilleur souvenir.

Quand votre livre sera-t-il adapté au cinéma ? En le lisant, je voyais déjà le film qu'on pourrait en tirer.

« Quel livre ! s'était-il exclamé en hochant la tête, comme incrédule. Quel livre ! J'ai commencé à le lire dans la boutique duty free et je ne l'ai pas lâché durant tout le vol.

— Merci. Sincèrement, merci.

— Dès que je l'ai terminé, j'ai dit à ma femme : je vois déjà le film !

— Vraiment ?

— Elle ne m'a pas entendu, elle s'était endormie.

— Ma femme aussi s'endort en avion.

— Votre écriture est si... imagée. Et les dialogues ? Un pur plaisir.

— Je suis heureux que ce soit votre avis.

— Entre nous, on pourrait tourner dès demain.

— Magnifique.

— Il y a juste un petit détail.

— Oui ?

— Il faudrait peut-être déplacer l'intrigue à Jérusalem.

— Jérusalem ?

— À cause de la subvention spéciale du Fonds de Jérusalem accordée aux films tournés dans la ville.

— Mais...

— Et l'héroïne – vous seriez opposé à ce qu'elle soit allemande plutôt qu'israélienne ?

— Pourquoi ?

— Ça permet une coproduction avec la société allemande qui a coopéré avec nous sur *Souvenirs d'amour de Sobibor*.

— Mais...

— Qui, je le dis en passant, a été sélectionné au Festival de Cannes.

— Excellent, mais...

— Avez-vous un costume et une cravate ?

— Oui, pourquoi ?

— Vous en aurez besoin pour fouler le tapis rouge à Cannes. Dans deux ans.

— Mais...

— J'ai comme l'impression que quelque chose vous chiffonne.

— En effet. Comment l’héroïne pourrait-elle être allemande alors qu’elle rencontre le héros pendant leur service militaire dans la Marine ?

— Chaque problème trouve sa solution.

— Comment ça ?

— À quoi servent les scénaristes sinon à résoudre ce genre de choses ?

— Je ne vois pas comment les scénaristes...

— Eh bien, un exemple très simple : l’Allemagne fournit bien des sous-marins à Israël, n’est-ce pas ?

— Admettons.

— Eh bien, un beau jour, le héros se trouve sur le quai, et le sous-marin de l’Allemande émerge des flots. Comme Bo Derek.

— Vous n’avez pas dit que ça se déroulait à Jérusalem ?

— Et alors, pas de problème. Elle se rend au Mur. Lui est soldat, en faction sur le site.

— Mais...

— Et comme ça nous pourrions décrocher une bourse du Fonds d’aide.

— Le Fonds d’aide ?

— Ils soutiennent des films à contenu juif.

— Mais...

— J’espère que cela ne vous dérange pas si j’ai déjà appelé les agents de Gal Gadot ?

— À quel sujet ?

— Comment ça “à quel sujet” ? Le rôle principal, voyons. Je leur ai envoyé le livre.

— Mais...

— Avez-vous une idée de l’impact commercial si elle y participe ?

— Mais... l’héroïne... est une adolescente menue et timide.

— Oui, elle est menue et timide. Dans le livre.

— Et dans le film ?

— Ce sera Gal Gadot.

— Je ne sais pas...

— C’est quoi, ce “je ne sais pas” ?

— Je sens que le rapport entre le livre et le film est des plus lointains.

— Vous désirez un verre ?

— Non, merci.

— Pardonnez-moi si je vous le dis comme ça, franchement, mais vous devriez lâcher du mou.

— Lâcher du mou ?

— C'est un art différent, le cinéma. Avec ses propres lois.

— Certes, mais...

— Nous avons déjà travaillé avec un écrivain comme vous, fidèle à l'original. Vous ne voulez pas savoir comment ça s'est terminé.

— Que proposez-vous, en fait ?

— Rentrez chez vous, réfléchissez-y pendant votre sommeil et, demain, revenez pour signer un contrat.

— Je ne suis pas sûr de...

— Ah, oui, encore une chose.

— Quoi ?

— Le titre.

— Qu'est-ce qu'il a, le titre ?

— Achèteriez-vous une place pour un film intitulé *Osmose* ?

— Qu'est-ce qui ne va pas dans *Osmose* ?

— La moitié du public ignore le sens de ce mot. Et ceux qui le connaissent, ça leur paraît effrayant.

— Dans ce cas, que suggérez-vous ?

— Ce n'est pas moi qui décide, c'est le panel des consommateurs.

— Le panel des consommateurs ?

— Qu'est-ce que vous croyez ? Aujourd'hui, aucun film n'est mis sur le marché sans soumettre le titre au panel des consommateurs.

— OK...

— *Opération Amour*.

— Pardon ?

— C'est le titre choisi. La société qui sous-traite pour nous les panels de consommateurs affirme que ça n'a provoqué aucun désaccord. Cela fait longtemps qu'un groupe n'a pas été aussi unanime.

— Mais quel rapport entre le titre et...

- Il y a de l'amour dans votre livre ?
- Il y en a.
- Une opération militaire ?
- Une opération ratée...
- Qu'est-ce que ça change ?
- Des tirs amicaux entre nos unités. Il y a là... un sens politique.
- Des tirs amicaux pendant une opération ou pas ?
- Dans le cadre d'une opération.
- Je suis heureux que ce titre vous plaise.
- Mais...
- Il est important que vous vous sentiez à l'aise dans ce processus.
- Je...
- Et lors des interviews, au moment de la sortie du film, il est capital que vous disiez que vous êtes plein d'admiration.
- Plein d'admiration ?
- Que, certes, un film n'est pas un livre, qu'il s'agit d'un art différent, avec ses propres lois, etc. Et pourtant...
- Pourtant, quoi ?
- Les réalisateurs ont réussi à préserver... l'esprit de l'histoire.
- Écoutez...
- Que vous vous êtes surpris à rire, à pleurer, à tomber amoureux de Gal Gadot.
- Comment je peux savoir ce que je ressentirai ? Je n'ai encore rien vu !
- Peu importe ce que vous ressentirez. Pour ma part, vous pouvez détester le film. Ce qui compte, c'est ce que vous direz au cours des interviews.
- Mais...
- Si l'écrivain ne participe pas aux relations publiques, cela signale aux critiques qu'il n'est pas content de l'adaptation. Et s'il y a une chose que les critiques savent renifler, c'est l'odeur du sang. Vous n'avez pas envie d'ouvrir votre quotidien un beau matin et de découvrir qu'on nous a assassinés, n'est-ce pas ?
- En effet.

— En fin de compte, notre succès sera votre succès. C'est ce que j'essaie de vous expliquer.

— Je comprends.

— Souplesse, voilà la règle du jeu.

— OK.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez pas boire quelque chose ?

— Non, merci.

— Du café ? Du thé ? De l'eau ? Vous m'avez l'air un peu pâlichon.

— Peut-être de l'eau.

— Votre livre est vraiment formidable, sachez-le.

— Merci.

— J'ai commencé à le lire dans la boutique duty free et je ne l'ai pas lâché durant tout le vol.

— Merci. Sincèrement, merci.

— Dès que je l'ai terminé, j'ai dit à ma femme : je vois déjà le film.

Pensez-vous qu'en tant qu'écrivain vous soyez tenu de vous engager politiquement ?

Rencontre avec Michael Urbach, l'une de mes connaissances américaines. Plus âgé que moi d'environ vingt ans, il a pourtant moins de cheveux blancs, et son allure, lorsque nous arpentons la promenade de Tel-Aviv en direction de Jaffa, est plus vive que la mienne. Nous nous sommes connus dans une autre vie, alors que j'étais employé comme rédacteur-concepteur dans une agence de publicité. Michael nous donnait un cours de publicité sociale ou, comme il intitulait son atelier, de *meaningful advertising* et, pendant ses conférences, je sentais poindre la lumière au bout du tunnel : oui, on peut travailler dans la pub sans éprouver de honte. On peut rédiger des slogans, des clips radio et des scripts à des fins honorables. Et pour des clients dignes de foi. Il est possible d'utiliser des techniques publicitaires afin d'encourager des individus à accomplir des

changements significatifs dans leur existence au lieu de les inciter à acheter des produits superflus.

Je l'avais abordé à la fin de la conférence : « Mister Urbach, vos propos ont été si *inspiring* pour moi. »

J'ai ajouté : « Je souhaite participer à votre œuvre. Coopérer avec vous. Peut-être représenter le *meaningful advertising* en Israël. Qu'en dites-vous ? »

Il m'a demandé de lui envoyer un CV.

Je me suis exécuté. Et il m'a répondu poliment que, pour l'heure, il ne cherchait pas d'employés mais qu'il gardait mon CV.

Je lui ai répondu que je savais qu'en américain cela signifiait : non. Tout en le priant de m'autoriser à correspondre avec lui par mail parce que, à cause de mon travail à l'agence de publicité, je sentais que mes mots se vidaient de sens jour après jour.

Nous avons commencé à nous écrire. À échanger des idées. Des opinions. Pour être précis, je sollicitais ses conseils dans différents domaines, et lui me dispensait ses lumières.

De temps à autre, je risquais l'hypothèse de travailler pour lui. Les journées au bureau devenaient de plus en plus moroses, à cette époque. À la veille d'élections municipales, notre agence avait créé une filiale spécialisée dans les campagnes politiques, et l'on m'avait annoncé que j'y étais affecté pour trois mois. Nous couvrions les campagnes de candidats dans tout le pays. Affichage public, clips radio, programmes électoraux...

L'un de ces candidats était Yoram Sirkin. Le fameux Yoram Sirkin.

Je me souviens de notre première rencontre. Le hasard avait voulu que je ne sois pas censé participer à cette réunion. J'avais une date butoir pour produire le jingle d'une autre campagne, aussi m'en avait-on dispensé, mais soudain on m'avait demandé dans la salle de réunion. « Voici notre rédacteur-concepteur », m'avait présenté mon patron à mon entrée, puis, d'un geste large de la main, il avait désigné l'autre bout de la table : « Je te présente Yoram Sirkin, notre futur maire. » De l'autre côté étaient assis trois hommes, plus ou moins du même âge. Aucun d'eux n'affichait le charisme d'un maire potentiel, aussi j'ignorais sur lequel me concentrer mais, en mon

for intérieur, je me suis dit : ce n'est sûrement pas celui de gauche parce que, dès que mon employeur a dit « futur maire », celui-là a détourné le regard, mal à l'aise. De toute façon, il y avait quelque chose d'affaissé dans celui de gauche. Ses épaules étaient affaissées, de même que sa chemise et ses lunettes.

Celui de gauche s'est exprimé en premier. Il avait une voix légèrement nasillarde, et les pauses qu'il ménageait entre certains mots n'étaient pas adéquates : « J'ai demandé que vous veniez... à cette réunion parce que... il... m'importait... avant que... nous commencions à travailler, de vous dire que je souhaite que le discours de notre campagne... s'adresse à... l'homme de la rue. Sans aucun de ces... jeux de mots dont les agences de publicité raffolent. Vous comprenez ce que... je dis ?

— Totalemment. Que diriez-vous si nous nous adressions à l'électeur en faisant appel à son cœur ? »

Aussitôt, le silence s'est fait dans la salle – silence augurant soit du succès, soit d'une déculottée. Du genre à attirer des tonnes de mépris ou de...

« J'aime bien », a lâché Yoram Sirkin en effleurant sa monture de lunettes.

Ses deux assistants ont opiné du bonnet.

« L'important dans une campagne politique – ai-je poursuivi comme si je possédais de l'expérience en la matière – est de toucher les émotions de l'électeur. Trouver les bons leviers et les actionner. Encore et encore.

— Comment tu t'appelles déjà ? » m'a demandé Sirkin.

Et avant que j'aie le temps de lui répondre, il s'était tourné vers mon patron : « Je veux que, dorénavant, ce gamin... assiste à chaque réunion. J'aime bien son... cerveau. »

L'objectif officiel des réunions suivantes était d'affiner le programme de notre candidat, choisir ce qu'il devait mettre en avant, son credo et, en fait, son plan d'action – s'il était élu. Mais à chaque question que nous lui posions, ou presque, Yoram Sirkin répondait par une question : « Comment, à votre avis, ça va être perçu ? » J'avais l'impression que, hormis son désir

irrépressible d'être élu, il n'avait aucune autre volonté arrêtée. Aussi nous lui répondions prudemment d'attendre le verdict des enquêtes qualitatives car, jusqu'à leur réception, tout ce que nous dirions des préférences des électeurs ne serait que conjectures.

Yoram Sirkin opinait, et c'est alors qu'il a commencé à faire le geste qui allait le rendre célèbre dans l'émission satirique « Le Pays des merveilles » : il se frottait les mains comme s'il procédait à l'ablution rituelle avant le repas.

L'enquête qualitative a montré que la majorité des habitants étaient plutôt satisfaits de leur ville et, surtout, qu'ils craignaient qu'un nouveau maire ne bouleverse l'ordre établi.

« Si telle est la situation, ai-je proposé au cours de la réunion suivante, jouons-la jusqu'au bout. Appelons les électeurs à voter pour notre candidat parce qu'il est le seul dont on est sûr qu'il ne changera rien.

— J'aime bien », s'est exclamé Yoram Sirkin.

Les affiches que nous avons placardées dans les rues comprenaient une grande photo, retouchée à merveille sur Photoshop – ses lunettes avaient été ôtées et son regard fuyant s'était transformé en regard perçant et direct – avec l'ajout d'une légende de ma plume : *Sirkin. Le seul qui préservera notre ville.*

En même temps, nous avons adjoint à Sirkin une coach pour l'entraîner à parler en public. Nous n'avions aucun espoir qu'il se transforme en un clin d'œil en personnalité charismatique, mais nous lui avons demandé de travailler les... pauses. Dans le monde entier, les études d'opinion prouvent que les vainqueurs aux élections, ce sont ceux qui savent ménager des pauses aux bons endroits du discours.

À l'ouverture de la campagne, les sondages attribuaient à Sirkin 4 à 5 % d'opinions favorables. Mais il est resté fidèle au catalogue de messages que nous lui avions préparés et les répétait, tel un perroquet en cage : « Nous aimons notre ville telle qu'elle est. » « Chaque changement recèle un danger. » « Bouger est le plus grand danger. » « Si ce n'est pas cassé, à quoi bon réparer ? Si c'est réparé, à quoi bon casser ? »

Entre-temps, le candidat en tête des sondages, un lieutenant-général de réserve, a été accusé de harcèlement sexuel et il a dû abandonner la compétition.

Le troisième candidat, nous l'avons liquidé par une campagne diffamatoire en instillant dans l'esprit des électeurs l'idée inventée de toutes pièces qu'il était lié à des barons de l'immobilier et que, du coup, il favoriserait des constructions qui bouleverseraient la physionomie de la ville et feraient baisser la cote immobilière.

De semaine en semaine, Sirkin grimpait dans les sondages. Un peu. Encore un peu. Dans le même temps, à notre stupéfaction, son langage corporel se métamorphosait. Soudain, une allure vive et énergique ; soudain, des gestes décidés ; soudain, des exigences : « Ramenez-moi les religieux orthodoxes ! »

Les orthodoxes vinrent en effet au bureau et conclurent avec lui un deal de soutien dans les urnes en échange de subventions futures.

Et ainsi, lors de la nuit des résultats, en présence d'un public modeste comprenant surtout ses proches parents, nous avons fêté l'élection à la mairie de Yoram Sirkin, sans imaginer que ce serait le tremplin de son ascension politique météorique.

La filiale a été dissoute dès le lendemain des élections municipales.

Mais, un mois après ce scrutin, j'ai reçu un appel personnel du nouveau maire : « Écoute, gamin, je dois prononcer un discours au cours d'un congrès pédagogique de la ville.

— OK.

— Je me suis dit que tu pourrais peut-être... me rédiger comme ça... quelques points. Quelques phrases-choc.

— Mais... si j'ai bien compris, notre agence ne s'occupe plus de votre budget.

— Dis-moi, gamin, pourquoi ils se feraient du gras sur mon dos... et sur le tien ? Travaille avec moi en direct. En tant que conseiller.

— Laissez-moi y réfléchir, Yoram, d'accord ?

— D'accord. Mais cette réunion a lieu... demain. Ne réfléchis pas... trop. »

J'ai toujours été persuadé que la publicité était un métier de pacotille. Ce n'est que lorsque mon chemin a croisé celui de Yoram Sirkin que j'ai compris qu'il s'agit d'un métier corrompu. Que moi-même j'étais corrompu après tant d'années dans cette profession.

Mais je ne savais rien faire d'autre.

J'espérais que l'oncle Michael d'Amérique me libère un jour de ce piège. J'attendais ses mails tel un enfant attendant les feux d'artifice de la fête de l'Indépendance. Et, chaque fois, il répondait la même chose : « Bien sûr, dès que j'aurai un poste à vous proposer, je le ferai. Parlons-en lors de ma prochaine visite en Israël. »

Nous nous retrouvions lorsqu'il venait en Israël à l'occasion de ses séminaires. Nous marchions le long de la promenade de Tel-Aviv, depuis l'hôtel David Intercontinental jusqu'à la marina, puis retour à Jaffa. Toujours le même parcours. Et c'est toujours lui qui parlait. Je veux dire : déclamait. À propos des erreurs du parti travailliste pendant la dernière campagne électorale. Du fait que le camp de la gauche ne devait pas jouer sur la peur mais déplacer le jeu sur le terrain de l'espoir. Du rêve de Herzl de fonder un État pour les juifs et que, dorénavant, après sa création, il fallait reformuler le sionisme, lui insuffler un contenu contemporain, faute de quoi ce ne serait plus qu'une coquille vide et que ce vide serait rempli par des éléments de droite messianiques.

D'une prophétie politique à l'autre, il me prodiguait des conseils dans d'autres domaines : « Fondez une famille le plus vite possible, *kid*. Le mariage, ça n'est pas une prison, comme les gens le croient à tort, c'est la liberté de cesser de chercher l'amour. Mais il faut bien choisir, *son*, et le critère, c'est la souplesse. Une compagne accommodante, voilà la clé du bonheur, et les enfants – les enfants, c'est l'œuvre la plus originale qu'un individu réalise dans son existence, les enfants enrichiront votre créativité, ils ne l'abîmeront pas, *trust me*... »

Je l'ai « trusté ». Je sentais que j'apprenais beaucoup en sa compagnie.

Même si je ne savais pas bien ce qu'il recevait en retour de ma part.

Au cours d'une de ces balades, il m'a raconté, sur ce ton hautain et péremptoire qui le caractérisait, qu'il venait de fermer son agence à New York et de licencier tous ses employés. Le *meaningful advertising*, en fait, n'était pas si lucratif. Et lui-même était enfoncé dans les dettes jusqu'au cou. Désormais, il s'était mis à son compte, il animait surtout des séminaires afin de rembourser ses dettes. « Il faut assumer la responsabilité de ses échecs, avait-il affirmé, sinon, on n'a aucune chance de réussir. »

Il ne voyait aucune contradiction entre sa faillite et le fait de continuer à dispenser ses conseils aux autres. Il y avait quelque chose là-dedans de ridicule et d'impressionnant à la fois.

Quelques mois plus tard, j'ai quitté l'agence de publicité et commencé à écrire. Mon loyer, je le finançais en rédigeant des discours pour Yoram Sirkin. Je n'avais plus besoin de mon oncle d'Amérique, et lui, de toute façon, n'avait plus de perspective concrète à m'offrir. Néanmoins, la force de l'habitude, sans doute, peut-être parce que nous sommes des individus sociables qui, en leur for intérieur, se sentent solitaires de manière chronique, nous avons continué à nous revoir et à arpenter la promenade.

Maintenant, nous nous dirigeons de nouveau vers Jaffa. Il vient de clore un séminaire destiné aux directeurs d'associations de défense des droits de l'homme en Israël, et il en est tout ému.

« Peu importe à quel point vos gouvernements sont merdiques, dit-il, les gens sont toujours restés optimistes. C'est pour ça que j'aime venir ici. Votre hymne s'appelle *L'Espoir*, et c'est bien ce qu'on trouve ici : de l'espoir. Mais aujourd'hui, j'ai donné un séminaire à un groupe d'individus désespérés. Qu'est-ce qu'il vous arrive ?

— Voyez-vous... »

Il me coupe aussitôt.

« Au fait, j'ai lu votre dernier bouquin. La traduction est excellente. Et les personnages – ils jaillissent vraiment de la page. Mais pardonnez-moi de vous dire ceci. Tout le temps, je me suis dit : comment peut-il écrire une

telle histoire d'amour, si candide, qui aurait pu se dérouler n'importe où dans le monde, et rester aveugle au fait que l'État dans lequel il vit commet de telles abominations dans les territoires occupés ? Comment pouvez-vous vous consacrer aux émois de deux personnages alors que des femmes accouchent aux barrages de contrôle ?

— Voyez-vous... »

Et il me coupe derechef.

« Vous savez où se situe le problème ? Le fait que des gens comme vous se consacrent à l'art plutôt qu'à la politique. Et que des gens comme ce – *what is his name* ? Sirking ? – soient ministres et candidats légitimes à la direction du pays. Vous me suivez ? Votre gouvernement vous permet d'écrire des livres, de tourner des films. Qu'est-ce que ça peut lui faire ? Allez-y, foulez le tapis rouge à Cannes. Raflez des prix au *fucking* Sundance. Vendez des *pilots* à HBO. Tout lui convient tant que vous ne l'empêchez pas de fonder des colonies et de détruire l'entreprise sioniste, je me trompe ?

— Mais...

— Un homme tel que vous, avec son héritage familial, doit se demander à chaque moment s'il accomplit la chose la plus essentielle qu'il puisse accomplir. Rédiger un best-seller de plus ? *Come on ! You can do better !* »

Je sais quoi lui répondre. Mais entre Dikla et moi il existe une telle tension à la maison depuis ces dernières semaines que je n'ai pas la force d'entrer en conflit avec qui que ce soit en ce moment. Et lui aussi – sous son zèle sermonneur tous azimuts si typique –, cette fois, dissimule autre chose. Qu'il subit.

Un peu après avoir passé le restaurant Manta Ray, ça déferle, comme une vague sur la plage.

Sa femme l'a quitté.

Pendant tout ce temps, ils ont aspiré à ce moment : que les enfants partent à l'université, et qu'eux aient le temps de réaliser leurs rêves, ces rêves constamment repoussés à cause du métier de parents. Et voilà que son épouse entend vraiment réaliser ses rêves. Mais sans lui.

Je hoche la tête d'un air compréhensif. C'est la première fois depuis que nous nous fréquentons qu'il me raconte quelque chose de véritablement intime. Et je me demande si je dois lui poser ma main sur l'épaule. Mais je n'ose pas. Et je me demande si je dois lui raconter que Dikla a cessé de s'habiller devant moi au cours de la semaine dernière, et qu'elle s'en prend à moi pour la moindre broutille, comme ça, sans raison – si j'ai réglé l'acompte à la salle pour la bat-mitsva, si je commence à assurer mon atelier jeudi soir à Beït Shemesh, si...

Un peu avant Jaffa, il s'effondre définitivement.

Sur un banc.

Et je m'assois à côté de lui.

Des surfeurs pénètrent dans la mer avec leurs planches.

Des surfeurs sortent de l'eau avec leurs planches.

La bise est déchaînée.

« C'est arrivé si vite », lâche-t-il, d'un air meurtri.

Un soir – « Il faut qu'on parle », a-t-elle dit. Puis la confession. Formulée parfaitement. Comme si elle l'avait polie pendant des semaines : « Je te remercie pour toutes ces belles années, mais je pense qu'il vaut mieux qu'on se sépare avant que ça devienne vraiment horrible », lui a-t-elle dit. Le lendemain – elle a pris ses affaires et a emménagé dans un appartement. En fait, elle avait déjà loué cet appartement avant de lui parler. « *Would you believe it ?* »

Un Américain sexagénaire m'offre l'occasion de dire quelque chose d'intelligent qui puisse le consoler. Qui lui ouvre les yeux. Mais mon expérience est si chétive par rapport à la sienne que je sens que la seule chose que je puisse faire, c'est l'écouter.

« Je suis totalement perdu, confie-t-il. Je me suis brodé toute une histoire sur ma vie, et voilà : ce n'est pas vrai. Et je n'ai pas la moindre *fucking* idée de ce que l'avenir me réserve. »

Un joueur de bonneteau s'installe près de nous, à sa place habituelle sur la promenade. Ses comparses s'agglutinent autour de sa caisse, mais la bise

violente fait valser les trois cartes – dont une seule est un valet – et le joueur de bonneteau et ses comparses se lancent à leur poursuite.

« Et si on allait manger un bout chez le Dr Shakshuka ? »

Mon ami américain éclate de rire. Il est *crazy* de shakshuka.

Je me rassure : tant qu'un homme conserve son sens de l'humour et son appétit, il a une chance de s'en sortir.

Nous nous dirigeons vers la place de l'Horloge à Jaffa, la bise retombe un peu, et je remarque son dos un peu voûté, son pas traînant. D'habitude, j'ai du mal à le suivre, tandis que maintenant je dois ralentir pour que nous restions à la même hauteur. Juste avant de pénétrer dans le restaurant, il s'immobilise, se redresse et pose une main sur mon épaule. Un rien paternaliste. Un rien s'appuyant sur moi pour ne pas tomber.

« Réfléchissez à ce que je vous ai dit à propos de la politique. Si les gens comme vous continuent à se tenir à l'écart, vous n'aurez plus de pays où vous tenir au-dessus de la mêlée. »

De retour de ma rencontre avec mon oncle d'Amérique, je regarde les panneaux publicitaires. Tout en conduisant sur la voie rapide Ayalon – je n'ai qu'une seconde pour jeter un œil. J'ai le temps de capter le visage de Yoram Sirkin et de lire mon slogan : *Sirkin. Le seul qui préservera notre État.*

Qu'est-ce que le public ignore de vous ?

Pas seulement le public. Dikla aussi ignore que ma relation avec Yoram Sirkin s'est prolongée au fil des années en secret et jusqu'à ce jour. Mes doigts tremblent en tapant ces mots, et je ne suis pas sûr d'avoir le courage de sauvegarder ces lignes sur mon ordinateur, mais c'est la vérité : j'étais là. À toutes les étapes de l'ascension de Sirkin. C'est moi qui ai rédigé le discours qui l'a fait connaître du public, celui qu'il a prononcé après qu'un missile est tombé sur un bâtiment de sa ville. La phrase « La meilleure défense contre les missiles Qassam est l'union nationale » est de

ma plume. Lorsque, au lendemain de la guerre, il a décidé de se présenter aux primaires de son parti, il a certes eu recours aux services d'une agence de publicité, pour la façade, mais il a continué à m'acheter en douce des slogans. Je ne pensais pas que, grâce à ces slogans, il réussirait à grimper à une place éligible sur la liste. Et je ne croyais sûrement pas que, pendant son premier mandat au parlement, on commencerait à évoquer son nom pour un poste de ministre.

Ce fut d'ailleurs le moment où j'ai été tenté de prendre la poudre d'escampette. J'avais fixé un rendez-vous avec lui. Dans un café minable de Kyriat-Ono. Je lui avais demandé de venir seul. Il m'avait dit : « T'as besoin d'argent, gamin ? C'est ça ? Parce que si tu as besoin d'argent, dis-le.

— C'est pas ça », lui avais-je répondu (l'argent n'avait jamais été en cause, ce qui comptait, c'était d'influencer, d'entendre les mots que j'avais inventés résonner dans l'espace public ; ce qui était en cause, c'était l'influence et le retentissement).

Même dans le café minable de Kyriat-Ono, l'entrée de Yoram Sirkin avait provoqué un léger remous. Le barman avait voulu lui serrer la main. La serveuse avait souhaité faire un selfie avec lui. De même que le tenancier camé du kiosque voisin. Je l'avais regardé faire bonne figure. Les dernières années, je ne l'avais vu qu'à la télévision. Nous ne communiquions que par des mails soigneusement cryptés. Eh bien, certaines choses ne sont pas perceptibles à l'écran. Ce jour-là, il arborait une petite brioche, et son costume lui conférait une aura d'autorité. Il s'était débarrassé définitivement de ses lunettes, sans doute grâce à une opération au laser. Ce qui lui permettait de regarder droit dans les yeux son interlocuteur. Il se déplaçait dans la salle avec agilité, énergie, et son visage semblait hâlé et en bonne santé. Comme s'il avait été maquillé avant une séance photo.

Voilà, c'est finalement arrivé, me suis-je dit tandis qu'il s'approchait de ma table : Yoram Sirkin a revêtu la défroque du personnage que je lui ai créé. La fiction s'est transformée en réalité. La marionnette a rompu les fils.

Le perroquet a déployé ses ailes, a forcé les barreaux de sa cage et s'est envolé.

« Comment ça va, gamin ? a-t-il dit en faisant signe au serveur. Et dans le monde de la littérature ? Votre univers commence à disparaître, crois-moi.

— Écoute, Yoram – droit au but ! Je souhaite arrêter.

— Arrêter quoi ?

— De travailler pour toi. D'écrire pour toi.

— OK. On peut connaître le motif ?

— Ça ne me convient plus. Toi et moi, nous ne sommes pas vraiment sur la même longueur d'ondes sur le plan idéologique, tu le sais, et ces derniers temps...

— Mais ça nous réussit, gamin.

— Ça te réussit, Yoram. Peut-être un peu trop.

— Genre, le robot se révolte contre son créateur.

— Quelque chose dans ce genre.

— T'as l'impression que je suis un robot ?

— Non, Yoram, sûrement pas, pas du tout...

— Garçon ! » lance-t-il en haussant soudain la voix.

Le serveur est accouru ventre à terre, la mine déconfite, et a pris la commande.

Lorsqu'il s'est éloigné, Yoram a dit : « Écoute-moi de tes deux oreilles. »

Et il s'est frotté les mains comme s'il allait procéder à ses ablutions rituelles. Son ton était calme. Et, justement à cause de ça, stressant.

« Yoram Sirkin n'oblige personne à travailler pour lui. Mais il faut que tu saches que, si tu me laisses tomber maintenant, au moment précis où j'ai besoin de toi, ça aura un prix.

— Un prix ?

— Je conserve tous tes mails, gamin. Un simple "Transférer", et tu es cuit !

— Laisse-moi comprendre : tu me menaces ?

— Au contraire, gamin, je me soucie de toi. Comment ils vont réagir dans ton milieu en apprenant que tu bosses pour le camp adverse ? En plus,

avec ton pedigree familial. Qu'est-ce qu'ils vont écrire dans votre supplément culturel, tu sais bien, *Galerie* ? J'imagine déjà le titre...

— Inutile.

— Le congrès des présidents doit se dérouler dans une semaine, gamin. À New York.

— Je ne sais pas, Yoram. Laisse-moi y réfléchir.

— J'ai besoin que tu me prépares le début et la conclusion du discours. Personne n'écoute entre les deux.

— En anglais ?

— Bien sûr, en anglais. Obama sera là. Bill Clinton. Henry Kissinger. Et... ton fidèle serviteur. »

En tout cas, il a appris à ménager les pauses, ai-je pensé.

« Garçon ! » Il a élevé la voix et s'est frotté les mains l'une contre l'autre. Et, lorsque le serveur s'est approché, il lui a tendu son téléphone et lui a demandé s'il pouvait nous photographier : « En souvenir. »

Ce n'est qu'à la seconde où le flash a crépité que j'ai capté : notre photo. Ensemble. Au café. Il va la refiler aux médias. Un cliché vaut mille mots.

Je lui ai rédigé son discours pour le congrès des présidents. Sa prestation a incité les commentateurs politiques des médias à parler de lui comme d'un candidat potentiel à la direction de son parti.

Nous avons regardé ensemble la diffusion en direct du discours, Dikla et moi. Cela se passait à l'époque où elle posait encore ses pieds sur moi pendant que nous regardions la télévision.

Sirkin s'agrippait aux coins du pupitre et, de temps à autre, avec une synchronisation parfaite, desserrait sa main droite qu'il agitait afin de mettre en valeur un argument.

« Je ne crois pas un seul mot sorti de sa bouche, a lâché Dikla, mais c'est un bon orateur. »

Et racketteur de prête-plumes aussi, ai-je songé par-devers moi.

« Tu as créé un monstre », a lâché Dikla.

Et je continue à le nourrir, ai-je pensé sans en dire un mot.

« Dis-moi, a enchaîné Dikla, c'était vraiment un nullard quand vous l'avez présenté aux municipales ? J'ai du mal à croire qu'on puisse changer à ce point, passer d'un extrême à l'autre.

— C'était vraiment un minable. Mais dix ans se sont écoulés et... il s'est métamorphosé de fond en comble.

— Maintenant, tu vas voir, il va sûrement nous déclamer quelque chose sur Jérusalem, a dit Dikla. D'une manière ou d'une autre, on y arrive toujours, à la fin. »

En plein dans le mille, me suis-je dit sans ouvrir la bouche.

Sirkin prononça la phrase de conclusion que je lui avais concoctée sur la capitale d'Israël, dont le lien avec le peuple juif est éternel – une pause –, un lien de frères siamois. Pause. Il a martelé le pupitre de son poing pour mieux insister. Et, en réaction, les juifs américains lui ont fait une standing ovation.

« Cette bonne blague, s'exclama Dikla en retirant ses pieds et en les ramenant sous elle.

— Quoi ?

— Cette comparaison, là, "lien de frères siamois" – il y a ça dans l'un de tes livres, non ?

— Tu crois ?

— Est-ce que par hasard ce fils de pute ne te piquerait pas des images ?

— Je ne crois pas.

— Poursuis-le en justice.

— J'sais pas, Diki. Attendons de voir si ça se reproduit. Sinon, je n'ai pas de quoi lui intenter un procès. »

J'aurais pu me confesser devant elle à cet instant-là.

Il y a eu d'autres moments de ce genre par la suite, qui laissaient place à un aveu. Je les ai tous ratés.

Au cours des dernières années, il n'est pas un matin où je ne me sois levé avec l'intention de tout arrêter. De tout envoyer balader.

Mais je ne sais déjà plus comment m'y prendre.

Auriez-vous pu vivre et écrire dans un autre pays ?

Visite à Arad, au mitan de mon existence, afin de participer au jury d'un concours de nouvelles local. Sans aucun défraiement, mais je reste attaché à cette ville et, ces derniers temps, plus je m'éloigne de mon foyer, moins je souffre du cœur arrière. Les collines sont étonnamment verdoyantes, le trajet plus court que dans mon souvenir. Jadis se tenait là un festival. Chaque année je m'y rendais, j'arrivais chez mes oncles un jour avant, je repartais un jour après par l'autobus de cinq heures du matin, et, dans l'intervalle, je vivais mes journées les plus heureuses. Après trois nuits de musique et de sac de couchage, tout mon corps vibrait au son des basses, la gorge nouée au bord du bonheur avec la sensation d'horizons illimités. J'ai fréquenté ce festival pendant dix années de suite (sur cette place, on tourne à gauche), une fois avec une copine dont j'étais secrètement amoureux (à mon insu), une autre avec Hgaï Carméli qui, alors aussi, avait disparu en plein festival, et encore une autre avec Dikla pour qui ce festival était un peu trop exubérant. Là, j'ai découvert le groupe Habrera Hativit et les tambourinements exaltés de Shlomo Bar ; là, j'ai appris que « Bertha tenait ses promesses », à en croire les Âmes pures ; que « ce n'était pas une femme mais un homme », comme chantait Shalom Hanoach, et que « les cargos coulent dans une vaste mer d'infimes espoirs et de vin », selon le groupe les Amis de Natasha. Là, j'ai sauté dans la piscine au beau milieu d'un concert, je me suis endormi au beau milieu d'un concert, j'ai embrassé au beau milieu d'un concert. Là, je me suis dirigé en sandales déchirées, après un concert, vers la maison de mes oncles et, pendant ce temps, l'obscurité a cédé peu à peu la place à la lumière.

La première année où je n'ai pas assisté au festival, une cohue s'est produite. Au début, deux jeunes hommes et une jeune fille ont crié. Ensuite, ils ont été étouffés. Cette nuit-là, le festival a été interrompu et, depuis, les tentatives de le ressusciter ont échoué (voilà la salle Oron, là où les Black Hebrews tressaient leurs dreadlocks et, bientôt, à gauche, la bibliothécaire en chef est censée m'attendre).

J'essaie de toutes mes forces de ne pas considérer ce qui est arrivé au festival d'Arad comme une métaphore. De ne pas considérer cela comme un présage, trois mois avant l'assassinat de Rabin. De ne pas penser que l'esprit de lucre et la violence qui ont provoqué la catastrophe d'Arad nous ont précisément précipités, ces jours-ci, au fond de sables mouvants.

Non que je n'aie pas d'autre pays. J'en ai. Pour être honnête, ceux de ma génération et moi, nous disposons de quelques pays supplémentaires. Mais dans aucun de ces pays-là je n'effectuerais le trajet jusqu'au diable vauvert pour juger un concours de nouvelles, avec des voix, des visions et des mots qui me reviennent, le passé et le présent qui s'emmêlent de telle façon que les larmes me montent aux yeux, que la bibliothécaire en chef de la ville, pudique, remarque, mais sans poser de questions. Elle se contente de m'offrir un verre de limonade glacée. Parce que la route vers Arad donne toujours soif.

Comment pouvoir vivre et écrire dans un lieu où l'on n'a pas de souvenirs ? Dont on ne se soucie guère ? Qui ne nous met pas parfois en rage au point de vouloir taper sa tête contre les murs et ses doigts sur le clavier ?

Que représente Israël pour vous ?

Ils ne possédaient pas de meubles, uniquement des matelas. L'agent immobilier a murmuré quelque chose à propos de l'hypothèque. La femme faisait bonne figure. Il n'y avait que des matelas, aucun meuble. Les enfants avaient l'air affamés. « Admirez la vue », a suggéré l'agent immobilier. Cela se passait il y a cinq ans. Nous cherchions un appartement entre Tel-Aviv et Jérusalem, si possible avec un balcon. Pendant toute la visite, je n'ai pas ouvert la bouche. L'agent immobilier a précisé que l'hypothèque leur avait tout bouffé. La femme faisait tout son possible pour se montrer accueillante. La vue était magnifique.

Quel est votre souvenir le plus ancien ?

Guerre du Kippour.

Bien sûr, j'ignorais que c'était la guerre du Kippour.

J'avais deux ans et demi.

Je sais : en général, la plupart des gens n'ont pas de souvenirs de cet âge.

Mais je me souviens d'une maison pleine de femmes. Des amies de ma mère, je suppose. Venues pour aider. Et moi, je suis l'objet de leur attention, assis dans le salon à jouer avec des cubes en leur compagnie. Puis un *cut*, et l'une d'elles me conduit par la main dans la chambre de ma mère, et cette dernière prend une simple flûte et me joue quelque chose avant de brusquement éclater en sanglots, la femme me ramène au salon. Et de nouveau les cubes. Voilà. Ici s'arrête le souvenir. Et chaque mot que j'ajouterais ne serait que mensonge ou, pis, interprétation.

Quel effet cela vous fait qu'un de vos livres fasse partie du programme du baccalauréat ?

« Nous allons vous envoyer un taxi, a dit la responsable de la littérature.

— Parfait.

— Notez le téléphone de notre chauffeur. Il s'appelle Mordekhaï. Appelez-le demain matin et indiquez-lui l'adresse où il doit vous prendre. »

J'ai inscrit le numéro sur un bout de papier et, le lendemain, je lui ai téléphoné.

Une voix mâle m'a répondu. « Allô ? » Avec un accent arabe prononcé. Sans doute une erreur de numéro, me suis-je dit. J'ai coupé la communication, puis j'ai refait le numéro. La même voix. Cette fois, j'ai tenté ma chance : « Bonjour, pourrais-je parler à Mordekhaï ? »

Un silence trop long s'est établi, puis : « C'est moi.

— Bonjour, ai-je dit d'une voix hésitante. Vous devez passer me prendre à midi pour me conduire à Jérusalem. Voulez-vous que je vous explique comment arriver à mon adresse ?

— Oui, oui », a-t-il répondu. Trop vite. Comme s'il avait perçu ma perplexité et voulait me convaincre qu'il était vraiment Mordekhaï.

« Vous avez noté ?

— Oui, oui », a répondu la voix. Elle répéta : « Oui, oui. »

Je lui ai livré une explication détaillée, et il a répondu qu'il arrivait, pas de souci.

Son hébreu était correct mais son accent ! Totalement arabe. Or, nous étions en pleine période d'attentats.

Après cet appel, je me suis préparé au trajet. J'ai choisi les livres dont je souhaitais lire des passages, que je marquais par mes signets habituels – les cartes de visite de Zarathoustra, le café culturel que Hagi Carméli avait essayé d'ouvrir jadis à Jérusalem. Et qu'il avait fermé au bout d'un mois. Tout en marquant les pages, j'ai échafaudé dans ma tête un scénario plausible et peu crédible à la fois qui explique ma conversation avec ce « Mordekhaï » : le numéro qu'on m'avait donné était erroné. J'avais contacté par erreur un responsable important du Hamas qui, après quelques secondes d'hésitation, avait sauté sur l'occasion offerte et joué le jeu : faire semblant d'être Mordekhaï, passer me prendre et me kidnapper pour m'emmener de l'autre côté de la « Ligne verte », dans les Territoires palestiniens.

Mes soupçons me paraissaient exagérés mais, pourtant, pour plus de sûreté, j'ai appelé la responsable de la littérature afin de vérifier qu'elle m'avait donné le bon numéro. Pas de réponse.

Je n'avais donc pas le choix. En attendant l'arrivée de Mordekhaï, j'ai placé ma belle chemise dans le séchoir afin qu'elle se repasse automatiquement. Je déciderai en fonction de son allure, me suis-je rassuré : s'il ressemble à un terroriste, je ne prendrai pas son taxi, c'est tout.

Mais son apparence n'a fait que me jeter dans une confusion plus grande.

En quittant mon immeuble, je l'ai aperçu assis sur le capot à fumer. Il n'avait pas la barbe d'un extrémiste musulman, mais avait l'air complètement arabe. Mordekhaï, mon œil. Mais sa poignée de main était affable, et aucune lueur mauvaise dans le regard.

« On y va ?

— On y va », ai-je répondu en m’installant sur le siège arrière.

Nous avons franchi les ronds-points vers la sortie de la ville en silence. J’attendais que quelqu’un l’appelle à la radio de bord. Pour entendre le nom « Mordekhaï » dans la bouche d’un autre. Mais son appareil restait muet. Aucune voix. Personne ne demandait : « Un véhicule disponible pour la rue Herzl ? » Il se peut que Mordekhaï ne travaille pas avec une société, me suis-je rassuré. Mais, dans ce cas, pourquoi aurait-il besoin d’un appareil radio ? Et pourquoi il ne m’adresse pas la parole ? Depuis quand les chauffeurs de taxi restent-ils bouche cousue ?

J’ai commencé à penser à mes ouvrages en attente de publication : quelqu’un se préoccuperait-il de les publier après ma mort ? Parce que, justement, ça aurait un potentiel commercial. On estime davantage les écrivains *post mortem*. On leur organise des soirées d’hommage. Avec des chanteurs. Peut-être même qu’Ehoud Banaï accepterait de chanter *Ville refuge*. Ou *Toujours sur la route*. Mais, minute, qui choisira quelles nouvelles incorporer dans le recueil et lesquelles écarter ? Et que dire de toutes les nouvelles affligeantes, enfouies au plus profond du disque dur avec des mots de passe alambiqués, celles dont la publication risquerait de heurter mes proches ou, du moins, les stupéfier ? Se souciera-t-on de ces scrupules après que j’aurai été exécuté de sang-froid par un commando du Hamas et que mon cadavre sera dépecé en lambeaux, fourrés dans des sacs en plastique noirs et jetés dans la mer de Gaza ?

À ce moment, Mordekhaï bifurque vers la route 443. Il n’y a aucune raison d’emprunter la route 443. Si l’école où je dois me rendre était située à Ramot ou sur la Colline française, cela serait logique : un raccourci. Mais l’école se trouve au centre-ville de Jérusalem, de sorte que l’unique raison de prendre la 443, c’est qu’il lui serait plus facile d’obliquer de là vers Ramallah.

« Vous préférez prendre cette route ? l’ai-je interrogé craintivement.

— Oui, a répondu Mordekhaï. À cette heure, c’est bouché à l’entrée de Jérusalem devant les jardins Sakharof. Et, comme ça, on les contourne, *ya’ani*, comme qui dirait : vite fait, bien fait. »

Pour autant que je m'en souviene, il n'y a aucun embouteillage devant les jardins Sakharof après dix heures du matin.

Son appareil radio est toujours muet.

Sur les collines bordant les deux côtés de la route se dressent des minarets. De minuscules villages. Zone B ? Zone C ? Sous contrôle palestinien ? Sous contrôle israélien ? Je nage en plein brouillard. Déjà qu'une portion de la voie est située au-delà de la Ligne verte, dans la zone d'autonomie palestinienne...

« Dites-moi – j'ai tenté une autre approche –, vous êtes de Jérusalem ?

— Oui, répond Mordekhaï sur un ton laconique.

— D'où exactement à Jérusalem ?

— Là-bas, du côté de la Colline française, répond Mordekhaï en accélérant légèrement.

— Où ça, près de la Colline française ? Ramat Eshkol ? Pisgat Zéev ?

— Non, réplique-t-il en appuyant sur l'accélérateur. C'est juste à côté de la Colline. Un village. Petit. »

Un village ? L'unique village « à côté » de la Colline française, c'est Issawya. J'ai fréquenté une fille qui logeait dans un foyer étudiant du mont Scopus et, lorsque je passais la nuit chez elle, le muezzin de ce village nous berçait de ses arabesques vocales pendant que nous faisions l'amour. Pourquoi Mordekhaï ne dit-il pas qu'il est d'Issawya ? S'il n'avait pas eu quelque chose à cacher, il l'aurait dit. Alors, il semble qu'il ait un secret. Il semble que, dans un instant, il va aller s'engouffrer sur une piste écartée où les autres membres de son commando l'attendent. Si je dois mourir maintenant, me dis-je brutalement, ça signifie évidemment que je ne coucherai plus avec cette fille du mont Scopus. Plus jamais. Non que ce soit vraiment possible. Les années ont passé, et elle est désormais liée à quelqu'un d'autre, et moi aussi. Mais au diable cette fatalité de la mort !

Brusquement, le désir de vivre m'a submergé.

« Arrêtez-vous là.

— Hein ? » Mordekhaï fait comme s'il ne m'avait pas entendu.

« Arrêtez-vous là, s'il vous plaît. Je dois me soulager. »

Il me décoche un léger sourire, avec une pointe d'ironie dans ses yeux doux.

« Pas de problème ! » Et il se range sur le bas-côté.

Je descends du véhicule et m'éloigne vers un petit bosquet, de l'autre côté de la route. Je jette un coup d'œil à droite et à gauche. Si je dois m'enfuir, c'est le moment. En courant un peu, j'atteindrais le prochain carrefour, là où les soldats sont postés. Certes, je devrais laisser dans le taxi mon sac, mon agenda et quelques stylos Pilot, mais qu'est-ce que ça peut faire en comparaison de ma vie ? D'un autre côté, je songe, tout en faisant semblant d'uriner, que si Mordekhaï avait l'intention de me kidnapper il n'aurait pas stoppé en me laissant la possibilité de m'échapper. D'un autre côté encore, c'est peut-être justement pour mieux endormir ma méfiance et que je le croie, tout à l'heure, lorsqu'il bifurquera vers un sentier et me dira qu'il emprunte un raccourci ?

Je referme ma braguette et me dirige finalement vers le taxi. Surtout à cause des yeux de Mordekhaï, trop tendres, trop amusés pour être ceux d'un assassin. Bêtises, ça n'existe pas, des yeux d'assassin, je me fustige tout en bouclant ma ceinture. Et supposons que ça existe, des yeux d'assassin. Comme si j'en avais vu suffisamment pour les identifier !

« Alors, Mordekhaï, je tente de le faire parler, les passagers ont parfois des demandes étranges, non ?

— Oui », répond-il avec un sourire. Sans un mot de plus.

« Quelle est la demande la plus drôle que vous ayez eue de la part d'un passager ? » Je me donne l'impression d'être un animateur de talk-show.

« Oh... », Mordekhaï a ri de confusion en touchant sa calvitie, tel un religieux rajustant sa calotte.

« Allez, je le pousse. Racontez.

— Une demande, j'sais pas. Mais, une fois, j'ai eu un truc pendant une course vers Tibériade. »

Une file de véhicules s'allonge devant un barrage surprise des gardes-frontière, Mordekhaï ralentit.

« Alors, qu'est-ce qui s'est passé pendant ce trajet vers Tibériade ?

— Cet homme que j’ai pris pour l’emmener là-bas, il était accompagné d’une jeune femme, et elle l’a fait monter dans mon taxi, m’a donné un bout de papier avec l’adresse où je devais le conduire et m’a dit : “Mon père est un homme âgé, aussi soyez patient avec lui, d’accord ?” Je n’ai pas compris à quoi elle faisait allusion, et j’ai répondu : “Bien sûr, pas de souci.” Et j’ai démarré. Et comme ça, nous roulons, le vieil homme et moi. Il portait des lunettes à la monture noire épaisse, comme celles d’autrefois, et une chaude veste marron alors qu’on était en plein été. Au début, nous roulons en silence, sans échanger un mot, juste la radio. Mais, au bout d’un certain temps, alors que nous entamons la descente vers la mer Morte, il m’interroge : “Nous sommes arrivés à Tibériade ?” Je lui réponds : “Pas encore.” Après quelques minutes, il me demande de nouveau : “Nous sommes à Tibériade ?” Et je lui réponds : “Pas encore. Bientôt.” Et comme ça, pendant tout le trajet. Toutes les cinq minutes, il me questionne : “Nous sommes arrivés à Tibériade ?” et je lui réponds, patiemment, comme je l’avais promis à sa fille : “Pas encore.” »

Les réservistes des gardes-frontière se penchent vers l’habitacle, inspectent le taxi et autorisent Mordekhaï d’un hochement de tête à poursuivre son chemin.

« Jusqu’à ce que finalement, poursuit-il, après deux heures et demie, nous arrivions vraiment à Tibériade. Et donc ? Tandis qu’on entrait dans Tibériade et qu’on apercevait le lac de Kinneret, il a commencé à m’interroger : “Quand est-ce qu’on retourne à Jérusalem ? Quand est-ce qu’on retourne à Jérusalem ?” “Bientôt, je lui dis, bientôt”, tout en continuant à rouler jusqu’à l’adresse que sa fille m’avait donnée. Puis, je l’ai aidé à descendre du taxi et je l’ai accompagné jusqu’à la porte de la famille chez qui il devait arriver. En vérité, j’avais peur qu’il s’embrouille et se perde en chemin, tout seul.

— Sympa de votre part, je lui lance.

— Un être humain doit se conduire en être humain », répond Mordekhaï. Son appareil radio se met à crachoter. Enfin.

« L’école demande quand l’écrivain doit arriver, l’informe une voix féminine éraillée.

— Nous avons franchi les barrages, la rassure Mordekhaï. Dans un quart d’heure, nous serons devant le portail. »

J’ai pris mes aises sur mon siège. L’anecdote de Tibériade et l’appel radio m’avaient rasséréiné. Je ne comprenais toujours pas pourquoi il se faisait appeler Mordekhaï, mais je ne craignais plus pour ma vie, ce qui a laissé la place au trac qui me saisit toujours avant ces rencontres et que j’avais refoulé, au cours de ce trajet, devant une frayeur plus intense.

J’ai fouillé dans mon sac et sorti les têtes de chapitre que j’avais préparées. Je les ai parcourues à plusieurs reprises d’un regard aveugle, jusqu’au moment où nous nous sommes garés devant le portail de l’école.

« Quand je dois passer te reprendre ? Mordekhaï m’a-t-il questionné.

— Dans une heure et demie environ. Mais laissez votre portable allumé, comme ça, si ça se termine avant, je pourrai vous appeler. »

Il n’était pas inutile que je me sois ménagé l’option de couper court prématurément.

Une semaine auparavant, j’avais été évacué par un vigile d’un collège de Ramleh au beau milieu de la séquence des questions. Comme toujours, j’avais débuté en leur racontant mon enfance, avec ses multiples pérégrinations, et prononcé la phrase qui me permet toujours de me mettre au diapason de cette génération – on peut entendre le bruit concret du déclic : « Une fois par an, ou tous les deux ans, je me retrouvais dans la situation du nouvel élève de la classe. » Je leur avais expliqué comment mon livre, qu’ils étudiaient pour le bac, était en fait né de mon expérience personnelle, la plus intime qui soit : la tentative d’un homme adulte, bientôt père, de vérifier s’il existait un endroit au monde qu’il puisse nommer son foyer – et j’avais vu leurs yeux s’arrondir de stupéfaction devant la réflexion qu’ils se faisaient : et donc, tout ce que nous a raconté notre prof de lettres sur le fait que ce livre représentait un microcosme de la société israélienne, après l’assassinat de Rabin, n’était que des bêtises ?

Ensuite, je leur avais demandé de poser leurs questions.

La première était d'ordre général. Sur les rimes dans l'ouvrage. Interrogation à laquelle il est agréable de répondre.

Mais la deuxième était de cet ordre : « Dis, tu aimes les Arabes ? »

Comme ça. En pleine poire.

Le questionneur était un adolescent à lunettes. Pourtant, les binoclards me paraissent toujours plus vulnérables.

Le silence était retombé dans la salle.

Je lui ai expliqué que le motif pour lequel j'avais donné une voix à un personnage arabe était que je sentais qu'il était impossible de rédiger un ouvrage qui se déroule à Castel et évoque la notion de foyer sans donner un écho à la voix de ceux dont cet endroit a jadis été le foyer.

« Donc, tu aimes les Arabes !

— Ce n'est pas ce que j'ai dit... J'ai dit que dans le livre il m'importait, réellement, d'écouter l'histoire de l'ouvrier palestinien qui n'était qu'un enfant quand on l'avait expulsé de son village.

— Ils ont fui, m'avait corrigé l'adolescent à lunettes. Ils n'ont pas été chassés.

— Cela peut prêter à discussion, ai-je répliqué. En tout cas, j'ai éprouvé de l'empathie pour son histoire parce que, moi aussi, enfant, j'ai dû abandonner bon nombre de maisons où je souhaitais rester.

— Je t'avais pas dit qu'il aimait les Arabes ? » s'est exclamé l'adolescent à lunettes en se tournant vers un élève assis à l'autre bout de la salle. Puis il m'avait expliqué : « Nous avons parié. Maintenant, il me doit un menu chez Burger Ranch.

— Va te faire foutre, t'as rien prouvé ! » a lancé l'autre gars en se levant et en fonçant sur lui.

Les coups s'étaient mis à pleuvoir. Au début, entre eux. Ensuite, tous leurs copains s'en étaient mêlés. Les filles hurlaient. Les professeurs ont essayé de les séparer, et le vigile m'a posé la main sur l'épaule et dit : « Monsieur l'écrivain, je crois qu'il vaut mieux que je vous reconduise hors de l'école. »

Cette fois, au cours de la rencontre à l'école de Jérusalem, j'ai décidé de ne pas me compliquer la vie – et de renoncer à la phase des questions. Toutefois, une main s'est levée au moment où j'ai fini de raconter mon enfance à valises.

Une main féminine, gracile. D'une adolescente, qui, j'en étais sûr, chantait pendant les cérémonies commémoratives de l'école.

« Oui, tu souhaites poser une question ?

— Je voudrais dire que ce que j'ai aimé le plus dans votre livre, ce sont les passages en blanc.

— Les passages en blanc ? »

J'ai repassé en mémoire le livre afin d'essayer de comprendre à quoi elle faisait allusion.

« Pour moi, a-t-elle poursuivi, ce qui est vraiment beau dans votre livre avec de si nombreuses voix, c'est que vous ayez aussi laissé la place au silence.

— Ben, dis donc », ai-je lâché le plus lentement possible, peut-être pour gagner un temps qui me fournirait une illumination.

« Sylvia, notre prof, nous a donné un exercice : trouver un titre alternatif au livre. Moi, je l'ai intitulé *Cinq voix et un silence*. Ça vous plaît ?

— Beaucoup. Dis-moi, puis-je jeter un coup d'œil sur ton livre ?

— C'est *votre* livre ! » a-t-elle répliqué, déclenchant une vague de rires dans toute la classe.

Elle m'a tendu le livre recouvert d'une protection plastique de bibliothèque, je l'ai ouvert et presque aussitôt je les ai remarqués : les passages en blanc. Chaque fois que la voix de l'ouvrier palestinien apparaissait dans l'ouvrage original, un blanc l'occultait. Au début, peu de passages de ce genre, ensuite, plus nombreux, et, à la fin de l'ouvrage, lorsque le Palestinien va en prison, il n'y en avait plus besoin.

À mon insu, tandis que j'examinais les passages en blanc dans le livre, Sylvia, la responsable de la littérature, s'est approchée de moi, puis elle s'est penchée et a murmuré à mon oreille : « Nous n'avons pas pu faire autrement. Dans l'atmosphère qui règne dans la ville en ce moment, avec tous ces attentats, nous ne pouvions pas prendre le risque que la discussion

autour de votre livre dérape sur la politique... Et cela aurait été dommage de négliger ses autres qualités, vous comprenez ? »

Je crois que j'ai opiné, un léger hochement de tête qui me fait honte jusqu'à ce jour.

Alors, l'adolescente à la main gracile a demandé si elle pouvait poser une autre question.

J'ai répondu que oui. Même si je sentais que la meilleure chose à faire, c'était de me lever et de m'en aller.

Elle a posé une question sur les rimes.

Et j'ai répondu que les rimes apparaissaient dans les endroits où j'avais le plus de mal à écrire.

Ensuite, il y a eu d'autres questions, dont je ne me souviens plus. Et des applaudissements. Oui, des applaudissements. Et j'ai baissé la tête avec une fausse modestie.

Le taxi de Mordekhaï m'attendait en double file devant le portail. Feux clignotants. J'ai dit au revoir à Sylvia, qui m'a remercié pour cette rencontre enrichissante, et je me suis installé à côté du chauffeur.

Mordekhaï a démarré.

« Ça s'est bien passé ? m'a-t-il demandé.

— Couci-couça, ai-je répondu.

— *Wallah !* »

Nous nous sommes dégagés du petit bouchon à la sortie de la ville et avons entamé la descente vers Shaar Hagaï. Cette fois, Mordekhaï a choisi l'autoroute 1, d'où l'on n'aperçoit aucun village arabe. Uniquement des blindés rouillés.

« Il reste que vous me devez une histoire, ai-je dit en me tournant de son côté.

— Je te dois ? Quelle histoire ?

— Pourquoi vous vous appelez Mordekhaï. C'est votre vrai nom ?

— Ah », Mordekhaï s'est étiré de tous ses membres, même sa calvitie s'est tendue. « Ça, c'est une longue histoire.

— Nous avons le temps... », lui ai-je rappelé.

Et il m’a raconté.

« Moi, mon vrai nom, c’est Moustafa. Mais tout le monde m’appelle Mordekhaï, et je vais t’expliquer pourquoi. À Jérusalem, sur la plaque minéralogique des taxis, il y a un indicatif spécial pour les “Indiens” originaires de la ville orientale. C’est comme ça qu’on nous considère, des Indiens. Genre, si tu viens de la vieille ville et que tu as un taxi, tu es obligé d’avoir un indicatif comme ça : 666. Maintenant, c’est quoi le problème ? Un juif voit 666 ? Il ne veut pas monter dans ton taxi. Et les sociétés de taxis des juifs ne veulent pas employer un chauffeur avec une plaque d’Indien pour pas avoir d’embrouilles avec les passagers. Maintenant, moi – ça se passait il y a environ vingt ans –, j’ai acheté la licence de taxi d’un juif qui a quitté ce boulot pour devenir journaliste. Peut-être que tu le connais ? Gadi Guidor. Tu l’connais pas ? Pourtant, il est célèbre, on le voit beaucoup à la télévision. Je lui ai acheté la licence et je suis allé à la société de taxis d’Armon Hanatsiv, et je leur ai dit : “Je veux bosser et j’ai un numéro des juifs.” Le patron de cette station, c’était M. Shlomo. Un très bon ami jusqu’à aujourd’hui. Et qu’est-ce qu’il me dit ? “Tu as l’air d’un brave type, je veux bien que tu travailles avec nous. Mais, pour éviter les problèmes, on va décider que dans la radio on t’appelle Mordekhaï.” J’ai dit oui. *Ya’ani*, qu’est-ce que ça peut me faire ? Ça a commencé comme ça. D’abord, on m’appelait Mordekhaï juste dans la radio. Après aussi, dans une autre société où j’ai bossé. Et même mes potes du village se sont mis à m’appeler Mordekhaï. Comme ça, pour rigoler. Aujourd’hui, tout le monde utilise ce nom. Même ma femme et mes enfants.

— Vos enfants vous appellent vraiment Mordekhaï ?

— Bien sûr, répond-il sans se démonter. Ils ont entendu ce nom depuis tout petits, c’est le seul qu’ils connaissent.

— Et votre mère ? »

Mordekhaï a éclaté de rire.

« Ma mère, on va pas la changer. Elle est pas prête à entendre autre chose que Moustafa. Quand on lui rend visite, je dois prévenir ma femme pour qu’elle ne dise pas par erreur Mordekhaï devant elle, sinon, elle se met à crier, pour que tout le village l’entende : “Quel Mordekhaï ? Qui c’est, ce

Mordekhaï ? Je n'ai pas de fils qui s'appelle Mordekhaï", et lorsqu'elle est en colère comme ça, ma mère, il lui sort des gaz de la bouche, un vrai sketch, comme on dit. »

Mordekhaï-Moustafa hurlait de rire. Comme s'il avait sous les yeux sa mère en plein hoquet, et ça lui déclenchait une rigolade à lui secouer les épaules.

C'était étrange – malgré sa rigolade, j'avais envie de poser une main sur son épaule et de le consoler.

Mais j'ai gardé ma main enfouie sous ma cuisse.

Jusqu'à la région de Dan, nous avons discuté de politique au petit pied (les attentats, c'est pas bien ; l'occupation, c'est pas bien ; vivement la paix, ça c'est bien. Chacun de nous faisait attention à ses propos).

De temps à autre, nous nous taisions et laissons la musique meubler le silence.

En arrivant chez moi, j'ai demandé à Mordekhaï-Moustafa comment garder contact avec lui au cas où j'aurais besoin d'un taxi pour Jérusalem. Il m'a tendu sa carte de visite sur laquelle était écrit *Mordekhaï Qauasmee*, en me disant : « Appelle-moi, vraiment, appelle-moi. Même s'il s'agit d'une petite course dans le centre du pays. »

Je lui ai serré la main très fort. Puis je me suis dirigé vers l'entrée de l'immeuble et, tout en marchant, j'ai sorti mon trousseau de clés d'une poche de mon sac. J'ai mis la clé dans la serrure et je l'ai tournée. La porte a résisté. J'ai vérifié que c'était la bonne clé et j'ai essayé à nouveau.

De l'intérieur, me parvenaient des voix inconnues. Étrangères.

L'un de vos livres a été traduit en arabe. Quelles réactions, s'il y en a eu, avez-vous reçues du monde arabe ?

Je rencontre Djamal, une connaissance palestinienne, à Manchester. Nous sommes à peu près du même âge. Un homme d'affaires, toujours en costume, il aime bien boire, un fan de foot. Et, bien que nous n'en ayons

jamais parlé explicitement, je le soupçonne d'avoir tendance, lui aussi, à aspirer à des choses irréalisables. La camaraderie a commencé entre nous après qu'il m'a abordé à la fin d'une soirée devant un public clairsemé, et elle s'est renforcée, avec une circonspection extrême, au fil des dernières années. Une fois, il me rend visite ; l'autre, c'est à mon tour. Une fois, nous nous rendons ensemble à un match de Manchester City ; l'autre, à un match de Bné Sakhnin. Aujourd'hui, il a l'air de se sentir suffisamment en confiance pour me parler de ses parents, expulsés de Jaffa, puis du Liban, ensuite de Tunis, et enfin de Jordanie.

Le récit de chacune de ces expulsions me pousse à me recroqueviller un peu plus sur mon siège.

Je reste bouche cousue et je ressens, à dire vrai, un mélange de culpabilité et de refus du sentiment de culpabilité. Autour de nous, dans le meilleur restaurant italien de Manchester, les serveurs s'activent, apportent les plats et débarrassent d'autres assiettes, tandis qu'il continue à égrener les souffrances de sa famille. Un cousin de Gaza a été abattu lors de la dernière guerre... Un avion de chasse a lâché une bombe d'une tonne sur sa maison. Outre ce cousin, trois femmes et sept enfants sont morts. L'un d'eux était un bébé, dit-il, et je hoche la tête, en songeant à la raison confuse pour laquelle nous avons repoussé cette conversation jusqu'à maintenant.

Je m'efforce d'avoir un hochement de tête empathique sans être disposé, pour autant, à baisser la tête jusqu'au bout.

À mes yeux, il n'y a pas des bons et des mauvais dans cette histoire, uniquement des forts et des faibles.

Lorsque le dessert est apporté, il me révèle – comment ne l'a-t-il pas évoqué auparavant ? – que son père était sculpteur, l'un des rares sculpteurs palestiniens, et que, lors de la grande expulsion du Liban vers Tunis en 1982, il a été contraint d'abandonner toutes ses statues derrière lui. On ne l'a pas autorisé à en emporter ne serait-ce qu'une.

« Toi, en tant qu'artiste, tu peux imaginer sa douleur. Son humiliation.

— Yes. »

OceanofPDF.com

C'est le premier mot que je lâche au cours de la demi-heure écoulée.

Nous nous entretenons en anglais, bien que je le soupçonne de connaître aussi l'hébreu, et, dans son anglais excellent, Djamal demande l'addition.

« Laisse-moi régler la note, je propose.

— Pas question, '*habibi*, tu es mon invité.

— Certes, mais à Jaffa aussi, la dernière fois, c'est toi qui as payé. »

Il sourit : « Là-bas aussi, tu étais mon invité. »

Je lui rends son sourire, un sourire mécanique...

Jusqu'à ce que je comprenne le sous-entendu.

Ensuite, il me conduit à mon hôtel et, contrairement à notre habitude, nous gardons le silence.

Une barrière de séparation est érigée entre le siège du conducteur et celui du passager.

Les rues de Manchester sont aussi vides que des rues de banlieue, et seul notre véhicule s'arrête au feu rouge.

La responsabilité du vainqueur est d'écouter l'histoire du vaincu, je me dis.

Mais quelque chose en mon for intérieur se révolte contre l'histoire qui m'est racontée. Pour être plus précis, contre ses lacunes.

Il se gare devant l'hôtel.

Je le remercie pour le repas et lui demande quand il compte revenir dans ma région.

J'évoque « ma région » afin de ne pas être obligé de choisir entre « Israël » et « Palestine ». Il répond qu'il l'ignore, qu'il n'y a rien de concret à l'horizon, mais *inch'Allah*...

« Eh bien, on en reparle, je lui dis.

— On en reparle », répète-t-il.

Et, contrairement à notre habitude, nous ne nous quittons pas avec une accolade chaleureuse.

Quelques semaines plus tard, en pleine la nuit, le téléphone sonne.

Je tâtonne dans le noir pour le décrocher. Je crains, c'est presque une certitude, que quelque chose ne soit arrivé à Shira, à Sdé-Boker.

Dikla se réveille entre-temps en se frottant les yeux.

Au bout du fil, un certain Amihaï. Il se présente comme l'officier de sécurité de l'aéroport Ben Gourion. Sa voix possède l'intonation d'un officier de sécurité.

Il m'annonce qu'il y a quelques heures ils ont retenu pour un contrôle de routine un homme d'affaires palestinien débarqué de Londres et que « les choses ont un peu dérapé ». Il ne détaille pas de quelles « choses » il s'agit et jusqu'à quel point elles ont « dérapé », mais je peux me l'imaginer.

Il affirme que pendant l'interrogatoire mon nom a été évoqué à plusieurs reprises. Le suspect prétend qu'il est mon ami et que le but de son voyage est de me rencontrer.

Je me souviens qu'au cours de l'une de nos conversations, Djamal m'avait décrit les tracasseries qu'il doit subir chaque fois qu'il atterrit en Israël. Et me souviens que je lui avais affirmé, explicitement, que si on lui faisait encore des difficultés il pouvait donner mon nom.

Complètement réveillée, Dikla me lance un regard interrogateur.

Amihaï vérifie si je connais vraiment un certain Djamal Kanafani. Je le lui confirme, et Amihaï me demande de venir à l'aéroport afin de « lever quelques doutes » qu'il leur reste.

Je leur demande s'il est possible de le faire par téléphone, et Amihaï répond sèchement : « Non. »

Je dis : « Une minute ! » et résume la conversation à Dikla. Elle connaît Djamal. Lors d'une rencontre à Jaffa autour d'un houmous, elle nous avait rejoints, puis elle avait remarqué – elle qui n'est pas du genre à affirmer ce genre de choses – que Djamal était un homme selon son cœur. Elle ne me dit pas ce qu'elle pense que je dois faire, à cette heure : je vois dans ses yeux ce que je dois faire immédiatement.

Après la fin des vérifications à l'aéroport, je conduis Djamal à son hôtel. Je désire le questionner au sujet du but réel de sa visite en Israël, mais je redoute de paraître comme un inquisiteur de plus.

Il me demande comment vont mes enfants.

Et moi je lui demande comment vont les siens.

Je lui raconte que mon aînée est heureuse dans l'internat où elle s'est inscrite, pendant que moi je me fais tout le temps du souci pour elle.

Il me raconte que son aînée viendra cette année à Ramallah pendant une semaine, dans le cadre du programme de retour des Palestiniens de la diaspora – « Comme votre *Birthright* ! »

Il ne me raconte pas ce qui s'est vraiment passé dans la pièce à l'écart où les agents de sécurité l'ont isolé.

Et je ne lui raconte pas qu'en route pour le rejoindre, à l'échangeur Ganot exactement, j'ai failli rebrousser chemin car, brusquement, ma méfiance et mes soupçons se sont éveillés. Et la raison principale pour laquelle je n'ai pas fait demi-tour, en fin de compte, ce n'est pas notre amitié, mais la conscience que Dikla aurait eu honte de moi.

Je me gare devant son hôtel.

Il se tourne de mon côté, regard illuminé, brillant, et me dit merci. En hébreu. Pour la première fois.

Je lui demande s'il souhaite qu'on se revoie demain à Jaffa, après les cours de mon atelier.

« *Inch'Allah* », répond-il. Et, au ton de sa voix, je saisis qu'il a d'autres projets.

« Eh bien, on en reparle, lui dis-je.

— On en reparle », répète-t-il.

Nous nous quittons après une accolade chaleureuse.

Il descend de ma voiture, et je le suis du regard dans le rétroviseur extérieur, pour être sûr qu'il gagne réellement son hôtel avec sa valise, que les portes s'ouvrent en effet devant lui et qu'il s'engouffre vraiment dans le hall.

Si le paradis existe, que souhaitez-vous que Dieu dise en vous accueillant ?

Que personne, jamais, ne me posera plus ce genre de questions puisées dans le questionnaire de Bernard Pivot.

Qu'Ari n'y séjourne pas encore. Qu'au dernier moment on aura trouvé le remède miracle à sa maladie et qu'il vivra encore longtemps après moi.

Au cours du dernier mois, à cause des antalgiques, il passe de moments de confusion absolue à des moments de lucidité totale.

Hier, je me trouvais près de lui et, soudain, il m'a dit : « Tu te souviens de ta colère parce que je ne suis pas venu vous rendre visite après la naissance de Shira ? »

Bien sûr que je m'en souviens, ai-je songé. Comment oublier la seule dispute véritable entre nous ? Après sa naissance, tout le monde est venu nous féliciter. Nous offrir des bons d'achat dans les magasins pour bébés Shilav. Lui seul n'est pas venu. J'ai attendu une semaine. J'ai attendu un mois. Au bout de quatre mois, j'étais offensé au plus profond de mon cœur et j'ai commencé à filtrer ses appels. « Au contraire, a déclaré Dikla, appelle-le. Dis-lui en face que ce n'est pas grave s'il n'a pas pris la peine de venir. Un inculpé a droit à une audition. Surtout si c'est ton meilleur ami. »

Deux heures après notre conversation, Ari a débarqué chez nous. Avec des sacs de cadeaux qui, pour la plupart, ne convenaient pas du tout aux nourrissons, un énorme bouquet de fleurs totalement extravagant, et une marmite de chili con carne pour le dîner. Il s'est aussitôt porté volontaire, sans hésiter, pour tenir Shira dans ses bras afin de nous laisser les mains libres pour nous alimenter et, pendant que Dikla et moi étions assis autour de la petite table de la cuisine, il l'a bercée dans ses grands bras et lui a chanté : « *La linda manita, que tiene el bebé, qué linda, qué linda, qué preciosa es* », et nous a raconté que c'était la berceuse que sa mère fredonnait à ses frères et, vous n'allez pas le croire : il y a encore deux minutes, il ne pensait pas s'en souvenir. Shira, qui ne se laissait pas approcher facilement par des étrangers, et qui, le plus souvent, se mettait à hurler à fendre l'âme lorsqu'on la déposait dans des mains inconnues, s'est complètement apaisée dans ses bras, et lorsque nous avons fini notre repas

il me l'a remise, a reculé d'un pas, jaugé et déclaré : « La paternité te va à ravir », et à Dikla : « C'est ce qu'il a toujours voulu, tu sais ? Une fois, en Amérique du Sud, pendant un trajet en bus entre la Bolivie et le Brésil, à force d'ennui, je l'ai interrogé au sujet de ses rêves. Et qu'est-ce qu'il a répondu ? Ni écrivain, ni bouquins. Être un papounet.

— Je souhaite que ce soit bientôt ton tour. »

Et alors, Ari a ricané amèrement et lâché : « À vue de nez, c'est pas demain la veille... »

Ensuite, Dikla a annoncé qu'elle allait se reposer un peu, et nous sommes restés seuls au salon, nous nous sommes installés sur le canapé, nous avons allumé la télévision et regardé un match de foot, sans crier après les buts, afin que Shira continue à sommeiller sur mon torse et, à la fin, j'ai accompagné Ari à la porte, et ce n'est qu'à ce moment-là, juste avant de s'en aller, qu'il m'a dit : « Écoute, j'ignore pourquoi je ne suis pas venu jusqu'à maintenant. Quelque chose me bloquait, mec. Je n'ai aucune idée de la raison. Pour tout dire, j'ai été un pote de merde. Et je te demande pardon. »

« Maintenant, je comprends, m'a-t-il dit hier dans son appartement.

— Quoi ?

— Je comprends ce qui m'avait bloqué.

— Quand ?

— Après la naissance de ta Shira.

— Laisse tomber, mec, ça fait des lustres.

— Écoute-moi, à la fin ! Certaines personnes savent prédire l'avenir, d'accord ? Du genre à lire dans le marc de café.

— Oui.

— Eh bien, moi, chaque fois que j'ai essayé de m'imaginer en père de famille, l'imagination se bloquait. Comme un ordinateur qui se bloque et que la photo ne se télécharge pas. J'ai l'impression que dans notre mémoire, de même que nous possédons des images du passé, eh bien, nous avons aussi des images du futur. Et si quelque chose ne doit pas t'arriver, alors, tu n'en as pas l'image dans ton cerveau.

— Peut-être. Je veux dire, c'est possible.

— Mais toute cette semaine, j'ai été sous l'effet de drogues puissantes. Alors, pas impossible que... je raconte n'importe quoi.

— Absolument possible. Mais, mec, espérons que tu guériras. Tu sais. Et que tu rencontreras une fille.

— Oui c'est sûr. Et le Hapoël va gagner le championnat.

— Et peut-être que, dans la banque des images du futur de cette fille-là, il y a des images d'enfants.

— Jumeaux.

— Et ça suffira peut-être, tu comprends ?

— Des triplés.

— Et la paix va être signée.

— Et le lac de Kinneret va déborder.

— Et le Néguev va refleurir.

— Et dans les hôpitaux on distribuera des repas gastronomiques.

— Tu as faim ? Tu veux que j'aille te chercher quelque chose en bas ?

— Non. Rentre chez toi. Et embrasse Dikla très fort.

— OK.

— Colombie ou pas, c'est l'amour de ta vie. Et la mère de tes enfants.

— Tu as raison. »

Au bout de quelques minutes, il dort à poings fermés. Peut-être, me suis-je dit pendant le trajet retour, peut-être que comme Yaakov Shabtaï, dont les romans évoquaient la fin proche, des années avant sa crise cardiaque, Ari était-il certain, dans quelque recoin enfoui de son cœur, qu'il tomberait malade dans la fleur de l'âge et qu'il n'aurait pas le temps d'être père. Et que c'est ce qui l'avait empêché de venir nous voir après la naissance de Shira.

C'est peut-être aussi la raison pour laquelle il ne s'est jamais livré aux filles qu'il fréquentait, y compris certaines qui étaient vraiment, vraiment extraordinaires. Peut-être a-t-il deviné que cela n'aurait aucun sens. Que ça ne ferait que provoquer des souffrances. Et que, de toute façon, il valait mieux « manger et boire, car demain... », comme dit le prophète Isaïe.

Ou peut-être que non. Peut-être que je lui passe beaucoup (il semble que ce soient ceux-là, nos véritables amis : ceux envers lesquels nous sommes disposés à nous montrer indulgents).

En entrant chez moi, j'ai vu Dikla devant son ordinateur. Je me suis approché d'elle, j'ai fait ce qu'Ari m'a dit. Je me suis penché et je l'ai enlacée très fort. Elle m'a rendu mon étreinte. Une étreinte molle. Puis elle m'a tapoté le dos, d'une main.

« Pourquoi tu me tapotes ?

— Quoi ?

— Dis-moi, on est des copains ?

— Où est le problème ?

— Avant, tu m'enlaçais différemment.

— C'est comme ça que je fais désormais. À part ça, tu m'empêches de travailler.

— Pardon, vraiment...

— Et si tu allais reprendre l'écriture de ton bouquin ?

— Ça fait déjà deux ans que je n'ai pas écrit une ligne, Dikla.

— Eh bien, va répondre à cette interview, allez... »

Écrivez-vous sur un ordinateur ou dans un cahier ?

Avec une plume. Et un encrier. Et si le vent disperse les pages, je ne possède aucune sauvegarde. Une à une, je les ramasse sur le trottoir et, bien sûr, j'en paie le prix par une hernie discale. Impossible de rester assis avec une hernie discale, aussi, j'écris debout, comme Agnon, face à la fenêtre ouverte, pendant quelques semaines, avant d'attraper la tuberculose. Brûlant de fièvre, incapable d'émettre un son, étalé au bord du lac de Kinneret, je dicte mes livres à Dikla par des mouvements des paupières. Je cligne des yeux en morse, et elle transcrit mes propos. Ou ce qui lui passe par la tête. J'écoute la mélodie des touches sur le clavier de son ordinateur portable et parviens à la conclusion qu'en effet elle compose à sa guise. À vrai dire, ça

ne lui convient pas d'être l'assistante de quelqu'un. Même dans un fantasme. Ainsi, dans les rares soirées où elle m'a accompagné, elle s'est toujours moquée du titre « épouse d'écrivain », entité dont il semble que la finalité soit de permettre à son conjoint de se consacrer à l'écriture en toute liberté.

Je tente de changer ma position d'agonisant pour l'apercevoir et ne réussis à distinguer qu'un mot : menteur.

Ordinateur ou cahier ? Je n'oserais pas écrire sans la touche « Annuler », sans la capacité de regretter, qui me libère de ma plus grande frayeur : me tromper.

Si seulement on pouvait actionner la touche « Annuler » dans la vie réelle...

La responsable de la littérature d'une école de Jérusalem me raconte qu'ils ont censuré dans mon livre les monologues de l'ouvrier palestinien – et, au lieu d'opiner, soumis, je mets sur-le-champ fin à ma rencontre avec les élèves en signe de protestation.

Ou alors, je me trouve dans le « Subte », le métro de Buenos Aires, et j'aperçois Hagai Carmeli – cheveux couleur rouille et coudes anguleux – se dirigeant vers l'escalier mécanique et, au lieu d'attendre que Carolina, l'attachée culturelle de l'ambassade, retire son passe de son sac, je saute par-dessus les tourniquets, sème les vigiles, me mets à courir à toutes jambes et réussis à monter dans le wagon qu'il a pris avant que le métro ne démarre et ne soit englouti dans les entrailles noires du tunnel.

Ou quand je vois le nom de Yoram Sirkin sur l'écran de mon portable. Un mois après les élections municipales. Je le bloque. Tout simplement.

Ou Dikla. La nuit de mon retour de Colombie, je la trouve dans notre lit, pelotonnée sous la couverture, et je la réveille encore par mes baisers, mais au lieu de lui raconter une histoire, je soulève doucement l'extrémité de la couverture et glisse ma main sous sa chemise et laisse mon doigt atteindre son point érogène, le creux entre la fesse et le bas du dos, et là, j'esquisse des cercles délicats jusqu'à ce qu'elle se retourne de mon côté, avec un souffle excitant, et nous faisons l'amour et, même après, je ne lui raconte

pas d'histoire, mais lui demande de ses nouvelles, car le courage d'écouter est supérieur à celui d'inventer des récits, et elle me raconte des brouilles de la semaine passée en mon absence, des succès et des échecs, au travail et avec les enfants, sans me demander comment ça s'est passé en Colombie, et moi je ne dis rien.

Et il y avait aussi cet enfant au camp d'été. L'été du passage entre le CM2 et la sixième. Je crois qu'il s'appelait Dan, je n'en suis pas sûr. Il portait une raie de côté, et son short de sport était trop petit.

Nous descendions à la même station de bus, au coin des rues Abba Hushi et Colline Down's, et discussions sans arrêt jusque chez lui. Mais au camp d'été je l'ai ignoré. C'est à peine si j'échangeais quelques mots avec lui. Pendant les pauses, je prenais soin de m'asseoir loin de lui et, lorsqu'il a été ostracisé, je me suis joint à la meute.

Son crime ? Il ne savait pas jouer au foot. Alors qu'il s'efforçait tant et plus. Il voulait participer. Ce faisant, il handicapait son équipe.

Il fut décidé – je ne me souviens vraiment pas qui l'avait proposé, tous les visages, sauf le sien, se sont complètement effacés de ma mémoire – de ne plus lui parler. Plus du tout. Pour l'inciter à quitter le camp d'été. Et, du coup, améliorer les chances de notre équipe de gagner le championnat.

Cela a duré quatre jours. Au début, il s'adressait à nous, et nous ne lui répondions pas. Alors, il a cessé de tourner autour de nous.

Je me souviens de son regard, de l'humiliation brûlante dans ses yeux.

Je me souviens que les moniteurs ne s'en étaient pas mêlés. Bien qu'il fût évident qu'il y avait là du harcèlement.

Je me souviens de lui, assis à l'écart pendant les pauses, avec son lait chocolaté et son pain au lait, et sa raie de côté. À me regarder. Uniquement moi. Quatre jours.

Le camp d'été s'est achevé, et le dernier bus nous a déposés tous les deux au coin des rues Abba Hushi et Colline Down's.

Nous sommes passés en silence devant la maison du bouledogue effrayant qui bondissait sur la barrière, crocs en avant, et que je n'avais jamais eu le courage de croiser sans Dan à mon côté. Nous avons dépassé le

consulat du Danemark, drapeau flottant sur la façade, et sommes arrivés devant sa maison, la plus belle de la rue.

Et il y a eu quelques secondes – peut-être moins, des millièmes de secondes –, avant qu’il n’ouvre le portail métallique, pendant lesquelles je pouvais encore lui demander pardon – pardon de ne pas m’être interposé. Pardon de ne pas avoir arrêté tout ça. Après tout, il suffit d’un seul individu pour briser le silence...

Je n’ai rien dit. Je ne lui ai même pas dit au revoir. Lui non plus. Il a tourné les talons, a ouvert le portail, puis s’est avancé et l’a refermé.

J’ai poursuivi mon chemin jusqu’à la rue Einstein et, chez moi, j’ai éclaté en sanglots.

Je me souviens de ma mère affolée, qui ne comprenait pas ce qui m’arrivait. Essayant de me faire parler.

Et je me souviens de moi déclarant que je ne voulais pas aller à ce camp d’été l’année prochaine.

Et d’elle me questionnant : « Mais qu’est-ce qui est arrivé ? »

Et de moi, mordant mes lèvres. De ma honte à raconter.

« Annuler », aurais-je fait pour mon attitude à l’égard de Dan. Ou peut-être, en fait, « Couper ». Puis « Coller », et provoquer une rencontre entre nous au bout de quelques années, dans une situation où ce serait lui le plus fort – par exemple, en conseiller conjugal que les amies de Dikla lui auraient recommandé. Ses cheveux toujours peignés avec la raie de côté, mais son pantalon plus du tout trop court. Nous nous rendons chez lui afin de savoir si nous pouvons encore sauver notre couple et, lorsque nous pénétrons dans son cabinet, je capte, en un millième de seconde, avant qu’un voile professionnel ne la recouvre, cette lueur d’étonnement qui illumine les yeux des hommes découvrant Dikla pour la première fois. L’alliage entre sa silhouette élancée et sa longue chevelure brune et lisse, et son regard audacieux. Grave.

Quant à moi, Dan me gratifie d’un bref regard, un regard qui ne me reconnaît pas, en apparence...

Mais, par la suite, il soutient systématiquement les arguments de Dikla contre moi, et oppose aux miens un sourire tout ce qu'il y a de plus ténu, avec un haussement de sourcil hautement significatif.

Programmez-vous vos livres ?

Est-ce que nous programmons nos rêves ?

Avez-vous un rêve récurrent ?

J'ai un cauchemar récurrent.

Un hacker s'introduit dans mon disque dur et vole les versions antérieures, les pires, de mes livres. Et tous les discours que j'ai rédigés pour Yoram Sirkin.

Ensuite, il m'appelle d'une cave qui ressemble aux caves des films de Tarantino pour exiger une rançon.

Il a une voix d'adolescent, d'un adolescent boutonneux, mais je me soumets.

Alors, il double la somme.

Et je l'accepte.

Mais au rendez-vous que nous fixons, dans la zone des garages derrière le théâtre Tmuna, il ne vient pas.

J'attends là avec une enveloppe bourrée de dollars, comme un imbécile, alors qu'il est clair qu'il a adressé tous les dossiers au service diffusion de l'Otan, et que mes vices sont révélés aux yeux du monde entier.

Existe-t-il ce qu'il est convenu d'appeler une « jalousie entre écrivains » ?

Et augmente-t-elle la sagesse, comme affirme le Talmud ?

Je ne jalouse pas les écrivains. Je suis jaloux de Boaz Barzilai. C'est le conjoint d'une amie de Dikla. Et chaque fois qu'il nous rend visite, ou que

nous allons les voir chez eux, il y a toujours un moment où lui et Dikla s'isolent dans un coin, pas exactement dans un coin, plutôt un angle, et commencent à bavarder. Les sociétés qui les emploient appartiennent plus ou moins à la même branche, la protection des données, aussi la conversation entre eux débute-t-elle par ça, mais leur bavardage, ce n'est pas ce qui m'intéresse – je me place suffisamment loin pour ne pas avoir l'air de les épier et suffisamment près pour les écouter –, et je me concentre sur le visage de Dikla lorsqu'elle lui parle, c'est volontairement que je ne dis pas « ses yeux », parce que ce ne sont pas seulement les yeux, c'est toute une mimique avec le concours des sourcils, et des lèvres, et des joues creusées en un léger sourire, puis de nouveau les lèvres, les yeux devenus plus clairs, plus lumineux, à quoi s'ajoute un doigt écartant des mèches de cheveux qui n'en demandent pas tant, et, encore, les lèvres, et le cou, je veux dire, le point de rencontre entre le bas du cou et le début du décolleté, sur lequel elle déploie ses doigts effilés, puis ça remonte, encore une fois, jusqu'aux lèvres et aux joues, qui se creusent d'un sourire plus généreux, et toute cette pantomime, avec toutes ses composantes de mise en scène, m'est très familière car, auparavant, elle était exclusivement déployée en mon honneur.

Encouragerez-vous vos enfants à suivre vos traces et à écrire ?

Non, mais si l'un d'eux devait devenir un écrivain, ce serait sans nul doute Yanaï. Un affabulateur né. Lorsque, encore tout petit, il prétendait que des monstres pénétraient dans sa chambre pendant la nuit, nous mettions ça sur le compte de son jeune âge et nous nous relayions sur un matelas au pied de son lit afin de « le défendre » contre eux, et quand, à l'âge de cinq ans, il a raconté à son éducatrice qu'il avait un frère jumeau que ses parents cachaient dans l'abri souterrain, nous avons ri avec elle et dit : « Bon, ça lui passera avec l'âge. »

Ça ne lui est pas passé. Avec l'âge, ses inventions se multiplient au même rythme que grandit sa conviction lorsqu'il les raconte, à nous ou à nos

invités : Superman a visité son jardin d'enfants. Et a emporté quelques enfants pour planer au-dessus des nuages. Ronaldo est sorti de l'écran de télévision et a joué au foot avec lui, et lui, mon fils, a gagné. Aujourd'hui, Dieu a fait tomber de la neige uniquement sur leur jardin d'enfants. Et ils ont fait un bonhomme de neige. Pourquoi l'éducatrice n'a-t-elle pas photographié la scène et envoyé les photos aux parents ? Parce que les bonshommes de neige n'aiment pas qu'on les photographie. Et il n'est pas le benjamin de la famille. Pas du tout. Outre un frère jumeau dans l'abri souterrain, il a une petite sœur énervante appelée Tali (comme par hasard, Tali ?). Et l'an prochain, il ne passe pas en CP, il saute directement en CM1. Parce qu'il est fort en calcul...

Dikla trouve que tous ces mensonges sont charmants.

Moi, je commence à me faire un peu de mauvais sang à cause de leur quantité. En attendant de voir si son entrée à la grande école va les faire diminuer.

En tout cas, il faut absolument se préparer à ce que cet enfant, justement lui, le benjamin, puisse un jour écrire une histoire sur ce qui se passe chez nous ces derniers temps.

La phrase d'ouverture de ce récit est toute trouvée : presque chaque enfant redoute, à un moment ou à un autre, d'avoir été adopté. Pendant toute mon enfance, j'ai craint que mes parents ne se séparent. Et un automne, après le départ de ma sœur en internat, j'ai été sûr que ça allait arriver.

Le héros de ce récit sera : un enfant plus intelligent que son âge. Et, en même temps, très naïf.

Style : thriller émotionnel. Genre : la rencontre d'Axel Wolf avec Janusz Korczak.

En d'autres termes, l'enfant plus intelligent que son âge et très candide surveille ses parents et recherche des indices.

Il répertorie tous les indices sur un tableau.

Dans la première colonne du tableau, les bons indices comme : aujourd'hui, Papa a fait rire Maman.

Après le dîner, en se dirigeant vers l'évier, il a posé une main sur son épaule. Et elle ne l'a pas retirée.

Ils ne se sont pas disputés jusqu'au moment où nous sommes allés nous coucher.

Samedi prochain, ils nous emmènent en balade dans la forêt. J'ai entendu Maman en parler avec son amie. Ce qui signifie que, au moins jusqu'à samedi, ils restent ensemble.

Et dans la deuxième colonne, les mauvais indices : Papa dort au studio qu'il avait avant. Au lieu de la maison.

Ils ne s'installent plus sur le balcon pour discuter quand ils croient que nous sommes endormis.

Maman va au cinéma avec son amie Gaïa, au lieu de Papa.

Lorsque je vais dans leur lit le samedi matin, il y a toujours un espace entre eux dans lequel je peux me glisser et, dernièrement, cet espace est devenu si grand que je peux étendre mes bras sur les côtés.

Au retour de la promenade en forêt, il y avait leur chanson à la radio. Elle commence par le mot « parfois », et le chanteur a un nom rigolo : Johnny Shuali. Je connais cet air parce que, chaque fois qu'il passe à la radio, Papa monte le son et dit : « C'est la chanson de Maman et Papa », mais, cette fois, Papa n'a pas monté le son et n'a rien dit.

Plus le récit progressera, plus les mauvais indices vont se multiplier. Et les bons, décroître.

Mais ce qui me serrera vraiment le cœur quand je le lirai (il me le donnera à lire une semaine avant parution. En m'avertissant de ne pas m'y chercher. « Tu sais comment c'est, Papa, dira-t-il, c'est jamais du pareil au même »), c'est que l'enfant de l'histoire s'estime responsable de la crise entre ses parents. Et commencera à se conduire en enfant modèle. Il commencera à faire ses devoirs le jour même où le professeur les donne. Et s'efforcera de s'améliorer en anglais, bien qu'il ait du mal dans cette matière. Parce qu'il sait à quel point c'est important pour Maman. Et il étreindra son père très fort lorsqu'il le quitte devant l'école, afin qu'il se souvienne de cette étreinte et qu'il n'ait pas envie de quitter le foyer. Et, un

week-end, tandis que sa sœur Noam sera en excursion avec les scouts, il proposera à ses parents de rester seul à la maison, sans baby-sitter, afin qu'ils puissent sortir, peut-être au cinéma ? Et il se retiendra et ne se déchaînera pas lorsqu'ils lui diront qu'il n'a pas encore l'âge, parce qu'il sait que ces scènes sèment la zizanie entre Maman, qui dit toujours qu'il faut d'abord le remettre à sa place quand il se conduit comme ça, et Papa, qui dit qu'il faut d'abord savoir d'où ça lui vient. Il lira en secret des sites Internet d'adultes qui parlent des relations, et comprendra que le plus important, c'est une communication ouverte entre les conjoints, et que tout commence et s'achève par la confiance, et, vendredi, après le repas familial, il proposera de jouer aux « chutes » : chacun à son tour ferme les yeux, tombe en arrière dans les bras du suivant de la file, et s'obstinera à ce que non seulement les enfants retombent entre les bras des parents, mais que Maman aussi retombe dans les bras de Papa, et demandera que Maman essaie encore, et encore, chaque fois que sa jambe se porte en arrière par méfiance, et il applaudira quand Maman réussira finalement et, même, s'attardera dans les bras de Papa une seconde de plus que nécessaire, comme si elle se reposait un moment de l'effort de se mettre en colère contre lui...

Mais les mauvais indices ne feront qu'empirer. Et une nuit, alors que son père se trouvera au travail et que sa mère sera persuadée qu'il dort, il l'entendra dire à son amie Gaïa : « J'attends après la bat-mitsva de Noam, je ne veux pas faire de la peine aux enfants » et, le lendemain, il trouvera par mille détours le numéro de téléphone de la salle des fêtes, et demandera à parler avec Coral, l'organisatrice de l'événement, et il lui expliquera la situation, avec tous les indices et leurs conséquences, et la suppliera de différer la bat-mitsva de sa sœur, juste pour quelques semaines, peut-être que, pendant ce laps de temps, Papa et Maman vont enfin se réconcilier, et il n'acceptera pas l'explication de Coral, que cette salle est très demandée et que les réservations s'effectuent six mois à l'avance, et qu'il est impossible de tout chambouler au dernier moment car, même avec la meilleure volonté, il s'agit d'une rupture de contrat...

Et quelques heures avant la bat-mitsva, il cessera d'être un enfant modèle et avalera une vingtaine d'abricots, l'un après l'autre, et engloutira une demi-bouteille de vinaigre, puis vomira ses entrailles sur le sol de la cuisine, et se montrera déçu que ses parents n'annulent pas la fête, ni même n'y songent, mais se contentent d'appeler Ariel le baby-sitter, le fils des voisins, pour rester à son chevet.

La chute du récit sera : le temps m'apprendrait que la séparation est un phénomène naturel. Comme la chute. Mais cet automne-là, j'ai cru de tout mon cœur que je réussirais à l'empêcher.

Titre du récit : l'enfant modèle.

Comment conciliez-vous vie familiale et écriture ?

Mon premier livre, je l'ai écrit après une rupture qui m'a brisé le cœur. Et alors que j'étais célibataire.

Le deuxième, lorsque Dikla était enceinte.

Je me suis dit : quand j'aurai des enfants, je ne pourrai plus écrire.

Le troisième, quand Dikla est tombée de nouveau enceinte.

Je me suis dit : une fille, c'est bien, mais, avec deux filles, aucune chance que je puisse écrire.

Aujourd'hui, j'ai trois enfants. Une maison. Une famille.

Et je me dis : si tout cela s'écroule, qui se soucie, de toute façon, de l'écriture ?

Nous avons une sorte de rituel, Dikla et moi. Après que le dernier enfant s'était endormi, nous nous installions sur le balcon. Sans nos téléphones. Et nous buvions du vin rouge. Chacun un verre. Elle achève le sien rapidement. Moi, lentement. Entre deux gorgées, nous discutons de tout sauf des enfants : une chanson qu'elle a entendue à la radio et qui lui plaît. Une offense essuyée par elle ou par moi. Des endroits que nous aimerions visiter. Des vêtements de mi-saison. De questions éthiques. Au fil des

années, les textes ont changé, mais non le rythme : jazzy en quelque sorte. Inattendu. Plein de sauts du coq à l'âne. Nous avons un rythme, Dikla et moi.

Maintenant, je l'attends sur le balcon. Et elle m'évite.

« Tu es réveillée ? » (Je lui textote. Bien que nous soyons tous les deux à la maison.)

« Oui.

— Les hommes dans ma famille meurent jeunes, tu sais...

— Pas drôle.

— Je peux te rejoindre cette nuit ?

— Non.

— C'est à cause de la Colombie ? Je t'ai déjà dit que...

— La Colombie n'a rien à voir.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé en fait ?

— Ce n'est pas la vie dont je rêvais.

— Veux-tu me rejoindre sur le balcon pour en discuter ?

— Non. »

Et soudain, hier... nous avons fait l'amour. Après des semaines d'abstinence.

Au beau milieu de la nuit, comme en plein sommeil, son corps a commencé à me caresser et ses mains à me dénuder.

Et ses lèvres chaudes.

Et sa langue.

Mais après avoir joui elle ne s'est pas lovée contre moi.

Elle a pris une douche, puis, à son retour, elle s'est pelotonnée sous la couverture d'hiver, bien que ce soit encore l'été, et m'a tourné le dos.

Je suis resté éveillé longtemps et, après m'être endormi, au matin, j'ai eu un rêve fugace avec une seule scène (ou peut-être que je ne me suis souvenu que d'une seule scène) : je gravis les marches de la place Atarim mais, au lieu de monter, je les dévale.

Je songe à la ressemblance étrange entre le début et la fin d'un amour.

Dès le premier instant où Ari nous a présentés l'un à l'autre, dans la discothèque du kibboutz Kabri, j'ai senti que tout ce qui arriverait désormais entre Dikla et moi serait fatidique, car la force d'attraction qui nous aimantait serait plus puissante que nous. Et encore maintenant, je ressens la même chose : quoi que nous fassions, cette force nouvelle, qui nous éloigne l'un de l'autre, est plus puissante que nous. Et ce n'est qu'une affaire de temps avant que...

Nous ne nous disputons pas du tout, ces dernières semaines. Peut-être parce qu'au cœur de chaque conflit subsiste l'espoir que quelque chose peut changer.

Hier, nous nous sommes croisés dans la maison, furtivement, et mon épaule a heurté la sienne, tels deux inconnus dans la rue.

Brutalement, elle m'a paru plus âgée. Et moi, dans son regard, vieilli.

Comme si chacun de nous retenait sa jeunesse pour l'autre, et que, d'un seul coup, cela avait disparu.

Quelle sottise ! « Retenait sa jeunesse. » « D'un seul coup, cela avait disparu. » Je m'évade dans les belles phrases parce que je n'ai pas le courage de reconnaître la vérité.

La vérité est beaucoup plus tangible.

Téléphone portable. Soudain, il faut taper un code pour lire ses messages.

Abonnement conjugal à la cinémathèque. Nous ne l'avons pas renouvelé.

Comprimés de mélatonine. Au départ, je les achetais pour surmonter le décalage horaire, à mon retour de Colombie. Maintenant, ils sont posés sur ma table de chevet. Pour combattre mes insomnies.

Le programme du Festival international des documentaires de Tel-Aviv 2014. Encore un moyen de lutter contre mes insomnies. Mon synopsis préféré :

L'image sur le mur de Berlin où Erich Honecker, le dirigeant d'Allemagne de l'Est, embrasse Brejnev, est devenue le symbole de la protestation contre le régime communiste. Mais qui l'a peinte ? Le film se lance à la recherche de l'artiste et de l'histoire à l'origine de ce baiser. Les résultats de cette enquête sont surprenants, pour ne pas dire scandaleux et posent la question : qui décide de la signification d'une œuvre artistique, celui qui la crée ou celui qui la contemple ?

Le livre d'Axel Wolf. Encore cet ouvrage d'Axel Wolf. Le quatrième qu'elle lit au cours des derniers mois. Ouvert sur la table de chevet. Sur la quatrième de couverture, Wolf me dévisage avec dédain, comme s'il était le nouvel homme dans la vie de Dikla.

L'air conditionné du salon. Il faut réparer l'appareil. Ça devrait coûter un bras. Peut-être vaut-il mieux attendre que la situation se décante (c'est ce que nous pensons tous les deux, sans le dire. Aucun de nous n'appelle un technicien).

Une agrafeuse sans agrafes. (Ce à quoi nous ressemblons, nous deux.)

L'album photo du mariage. Posé sur une étagère du salon comme une brique dédaignée par les maçons, jusqu'à ce qu'un jour Noam doive apporter en classe des photos de famille dans le cadre d'un programme préparatoire à sa bat-mitsva. Elle feuillette en silence l'album et choisit en définitive une photo avant l'arrivée des invités (ou après le départ de la plupart d'entre eux ?). Sur cette photo, Dikla et moi sommes assis à la table des amis proches. Dans un coin du cliché, on peut apercevoir un pan de la chevelure couleur de rouille de Hagi Carméli. Mais nous lui tournons le dos, entièrement penchés l'un vers l'autre, plongés dans une conversation, on sent vraiment notre proximité. Elle nous montre la photo, Noam. D'abord à Dikla, ensuite à moi. Et, brusquement, s'éveille le soupçon que ce programme n'existe pas, et que cette enfant intelligente désire simplement nous rappeler ce moment.

Factures / reçus. Chaque mois, Dikla me les remet afin que je les transmette au conseiller fiscal. En général, je le fais de manière automatique. Ce mois-ci, pour la première fois, je les épluche, à la recherche d'indices d'une aventure secrète. Je trouve un reçu pour un cours de médiation et un autre pour un cours d'anglais commercial. Depuis que je la connais, elle apprend toujours quelque chose. Toujours à se lancer des défis. Je trouve un reçu pour trois séances de watsu à l'institut Mayana. Le seul endroit où elle réussisse à laisser un bref répit à son ambition. Je trouve un reçu pour de l'acupuncture, et pour un don mensuel à une association d'aide psychologique par téléphone car, une fois, au cours d'une garde prolongée dans un avant-poste de l'Arava, elle avait presque perdu la

raison, et un membre de cette association avait discuté avec elle pendant toute la nuit et l'avait sauvée. Je trouve aussi un don à une association d'aide aux malades cardiaques – sa mère est décédée d'un arrêt cardiaque – et trois reçus différents pour l'achat de CD. Parce que, à elle seule, elle maintient sous perfusion cette industrie mondiale agonisante.

Je ne trouve aucune preuve d'une aventure et, étrangement, n'en retire aucun soulagement, plutôt un certain dépit.

Jolie table de balcon. Achetée chez Fantaisie marocaine à Hatzor-Hagliglit. Qui va l'emporter si nous nous séparons, Maman ou Papa ?

Brodequins militaires. Une fois, je revenais de ma période de réserve à Gaza, elle était en train de regarder *O'Brother*, le film des frères Coen, et elle a à peine détaché les yeux de l'écran. Et j'ai songé, j'ai craint, que ce fût comme jadis, à mon retour du Festival d'Arad, lorsque Tali Leshem ne m'avait pas accordé un regard et que, deux jours plus tard, j'avais quitté notre appartement. Erreur de ma part. Impossible de déduire un amour d'un autre. *O'Brother* est vraiment un film dont il est impossible de détacher les yeux. Et Dikla et moi, après cette réserve militaire, nous avons connu une dizaine d'années de bonheur.

Pantoufles. Au cinéma, les gens regardent toujours leurs enfants endormis. Lorsque mes enfants dorment, je regarde toujours leurs pantoufles : je les ramasse, après leur coucher, les soulève du tapis du salon, de la douche, des toilettes. Puis, je les range dans leurs chambres. Par paires. Et je les regarde. Pour me rappeler ce que je risque de perdre.

Le tapis du salon. Nous avons fait l'amour dessus à notre retour du film *Soleil trompeur*. Ou bien je l'imagine ? Dikla est responsable de nos souvenirs conjugaux et, maintenant, impossible de la questionner.

La tenture murale. Nous a été offerte par ma tante Noa. Un peu avant son décès. Encadrée. Des bandes de tissu rectangulaires, d'aspect sévère, aux nuances sombres, posées l'une sur l'autre. Comme un pansement sur un pansement sur un pansement. Ou comme des lattes de plancher. Destinées à boucher. Emprisonner. Et sous les bandes accumulées à foison, une révolte perce, une activité clandestine : une étoffe fleurie dont l'apparence, avant

d'être masquée, m'a toujours semblé celle d'un danseur. Et, dernièrement, d'un démon.

Alarme. Mise en place lors d'un de nos voyages et, depuis, Dikla ne craint plus de dormir seule. Ces derniers temps, elle l'enclenche même lorsque je suis en Israël et que je rentre pendant la nuit, et moi, je suis censé la débrancher à mon retour, mais, parfois, je m'en souviens trop tard. Et alors, l'alarme se déclenche. Je tape en hâte le code – la date de notre mariage, 180301 – qui interrompt l'alarme mais réveille le téléphone – une assistante de permanence me demande de m'identifier à l'aide d'un mot de passe. Pour vérifier que je ne suis pas un cambrioleur. Je me sens dans la peau d'un cambrioleur mais je lui fournis le mot de passe, et elle me souhaite bonne nuit d'une voix tendre, et lorsqu'elle raccroche je regrette de ne pas avoir tenté d'entamer une conversation. Jadis, avant l'alarme, Dikla ne pouvait pas s'endormir en mon absence. Pendant la journée, elle se montrait toujours indépendante, rebelle, activiste. Pendant la journée, elle me faisait sentir parfois mon inutilité : un homme en trop. Mais, la nuit, elle avait besoin de moi. Et elle m'attendait au lit, éveillée, jusqu'à mon retour de mes ateliers. Quelle que soit l'heure. Nous n'avions pas beaucoup de temps. Une étreinte. Quelques phrases. Elle n'avait pas besoin de beaucoup plus. Je n'avais pas besoin de davantage. Mais, maintenant, la maison est plongée dans le silence, et elle dort protégée par l'alarme. Et moi, je passe d'une chambre à l'autre, ramasse les pantoufles des enfants, puis je lis le programme du Festival international des documentaires de Tel-Aviv 2014, jusqu'à sombrer enfin dans le sommeil.

Un autre synopsis du programme des documentaires :

Pour les 65 habitants d'une île des Maldives, dans l'océan Indien, le réchauffement climatique n'est pas un problème théorique. Sauf événement inattendu, leur île est destinée à disparaître bientôt à cause de la montée des eaux. Dans leurs huttes, les habitants de cet atoll se préparent à quitter l'endroit où ils ont toujours vécu. Mais, les nuits de pleine lune, ils se regroupent et prient leurs dieux en espérant qu'au dernier moment un rebondissement se produise dans l'intrigue.

Décaféiné. (Ce à quoi nous ressemblons, nous deux.)

Avion télécommandé. Acheté pour Yanaï. A coûté une fortune. Emporté au parc et, lors de son premier vol, s'est coincé à la cime d'un arbre. Un employé de la mairie, sur une échelle, réussit à s'en saisir et le remet à l'enfant, mais ses ailes sont brisées.

Écran de veille de Dikla. Une photo prise lors d'une excursion familiale en Forêt-Noire. Vieille de trois ans. Le photographe, un Allemand croisé là, nous avait interpellés : « Souriez, pourquoi vous ne souriez pas ? » Après la photo, nous sommes montés dans l'Opel de location et, pendant le trajet jusqu'au camping, les enfants s'étaient endormis, même Noam qui, jamais au grand jamais, ne faisait de siestes, et il y avait une sorte de silence d'après l'effort, et Dikla avait posé sa main sur ma cuisse, moi, j'avais posé ma main sur la sienne, lui avais jeté un regard en coin. « Regarde la route ! — J'ai du mal, tu es trop belle ! » Elle avait murmuré : « Je crois que j'ai compris le truc des excursions familiales, j'ai décodé l'énigme. » Et je lui avais demandé : « Révèle-la-moi. » Et elle avait répondu : « Inutile de s'attendre à prendre sans cesse du bon temps, il suffit de recueillir les moments parfaits, les moments de grâce. »

L'écharpe rouge de l'équipe de basket du Hapoël Jérusalem. Accrochée à un mur de mon bureau. M'a suivi dans tous les appartements que j'ai occupés depuis que j'ai quitté la demeure de mes parents. L'unique point d'ancrage de mon existence. Sur l'écharpe : le logo de l'équipe et la devise « Nous avons de l'amour, et il vaincra ». Je l'ai achetée en compagnie d'Ari, après un match. Nous avons partagé le coût et sommes tombés d'accord sur une garde alternée, une année chez moi, la suivante chez lui. D'une façon ou d'une autre, elle est restée chez moi. Ces derniers temps, Dikla a cessé de se plaindre que cette écharpe enlaidissait la pièce. Et récemment, alors que je rendais visite à Ari à l'hôpital Tel Hachomer, il m'a dit, à ma grande surprise, qu'elle venait de partir quelques minutes plus tôt, et il s'est moqué de nous : nous étions le couple le moins assorti qu'il connaissait. Ajoutant : « Tu sais, elle a l'air triste, ta femme. Ne me dis pas que, maintenant que je commence enfin à comprendre pourquoi tu l'as épousée, vous allez vous séparer ? À cause de cette histoire en Colombie ? »

Pas question, *amigo*. Tu sais que si elle est venue me voir, ça signifie qu'elle n'a pas encore renoncé à toi, n'est-ce pas ? »

Mégaphone. Blanc. Signé de tous les employés de l'association qu'elle dirigeait. Souvenir de sa période des manifs. Elle marche en tête, clame dans le mégaphone des slogans que nous avons inventés ensemble, la nuit précédente, dans la cuisine. Elle m'explique quel message il lui importe de faire passer, et moi, je le resserre et l'exprime en rimes. Elle était contente de moi. J'étais fier d'elle. Et, même si je n'éprouvais pas le zèle militant qui l'animait, je participais à la manif du lendemain en songeant, tout en avançant avec la foule : cette femme, là, devant, avec le mégaphone ? Je couche avec elle.

Autocollant. Date de la campagne qui devait la porter à la tête du mouvement non partisan, mais totalement politique, qu'elle contribuait à diriger. « Dikla, ça nous va ! » est-il écrit sur l'ordinateur qui fut le sien avant d'appartenir à Noam. Il lui avait manqué cinq voix. A posteriori, il s'avéra que, dans son dos, on avait monté une combine pour l'empêcher d'être élue. La vieille garde du mouvement était stressée par ses positions provocatrices et intransigeantes. Par son extrême indépendance. Et les caciques avaient donc veillé à ce qu'elle ne soit pas élue. Dikla avait été mortifiée, autant par la trahison de ceux qu'elle considérait comme ses camarades que par son échec. Et c'est à ce moment précis que Noam est née, puis on lui a fait une proposition impossible à refuser dans le secteur privé.

Elle ne l'avouera jamais, mais la pensée de ce qui aurait pu arriver la poursuit jusqu'à ce jour.

Photo de Barack Obama. Prise pendant la campagne électorale de 2008. Punaisée sur le tableau en liège au-dessus de son bureau. Pendant la soirée électorale aux États-Unis, elle avait regardé CNN jusqu'au matin et, pendant son discours de victoire à Chicago, elle avait versé une larme. « Je ne sais pas pourquoi, avait-elle dit, il ne va pas être mon président et, après tout ce que j'ai subi, je suis censée être vaccinée au sujet des politiciens, mais il a un je-ne-sais-quoi. Lorsqu'il s'exprime, on sent en lui l'être

humain... sous les mots. Et, à part ça, ne te vexe pas, mais c'est le plus bel homme que j'aie jamais vu dans mon existence. »

La robe marron. Cela fait des années qu'elle ne la porte plus. Mais, parfois, lorsqu'elle est absente de la maison, j'ouvre sa garde-robe, effleure ses vêtements avant d'arriver jusqu'à cette robe, je touche l'étoffe, et je me souviens.

Les cintres. Il y en avait toujours de libres dans son armoire que je pouvais dérober. Ces derniers temps, aucun, parce qu'elle achète beaucoup de vêtements neufs. D'un style plus sobre. Des pantalons classiques et des chemisiers boutonnés. En même temps, impossible de ne pas remarquer qu'elle défait un bouton de son décolleté, un de plus.

Thermomètre. Avant, nous tombions malades en même temps. Nous n'avions alors que Shira comme enfant. Ma mère venait et l'emmenait, et nous restions seuls tous les deux. Entourés de mouchoirs en papier. À tousser. Brûlants de fièvre. Nous préparant du thé au citron. Nous racontant des rêves bizarres. Riant aux éclats. Toussant encore. Heureux.

Cahier des rêves. Elle est dingue de la poétesse Agi Mishol. Je lui achète chacun de ses ouvrages dès parution. Je le feuillette dans la librairie pour trouver un poème à lui écrire en dédicace, et ce n'est qu'ensuite que je demande qu'on l'empaquette. Il y a quelques années, je lui ai acheté *Le Cahier des rêves* et, depuis, influencée par le livre, elle a commencé à noter ses rêves dans un carnet toujours à disposition près de notre lit. Je n'ai pas le droit d'y jeter un œil. Elle me l'a interdit explicitement : « Mes rêves ne te regardent pas. » J'ai respecté sa volonté. Je n'ai jamais ouvert son cahier. Jusqu'à hier.

Je l'ai parcouru rapidement, de crainte d'être surpris, bien qu'elle fût absente de la maison et censée rentrer dans l'après-midi. Et voici ce qui était écrit là-dedans (plus ou moins. Je ne l'ai lu qu'une seule fois et l'ai refermé aussitôt, sans désir de le rouvrir, aussi je me souviens davantage de l'intrigue que de la formulation) :

Je me trouve dans un hôtel. Pas en Israël. Un coup à la porte, et une voix masculine dit : « Room service. » J'ouvre, bien que je ne me souviens pas d'avoir commandé quelque chose et que je sois en soutien-gorge et culotte. Barack Obama pénètre dans ma chambre et pose sur

la table un plateau sur lequel il y a une assiette recouverte d'une cloche, puis s'en va avant que j'aie le temps de lui donner un pourboire. J'ai faim. J'ignorais que j'avais faim avant l'arrivée d'Obama et du plateau mais, maintenant, je meurs de faim. Je soulève la cloche et découvre dans l'assiette un papillon géant, aux ailes immenses sur lesquelles sont écrites des phrases que je ne parviens pas à lire. Le papillon déploie ses ailes et tente de s'évader de la chambre mais il se cogne tout le temps contre la vitre de la fenêtre. J'ouvre la fenêtre et regarde, attristée et soulagée à la fois, mon dîner s'envoler loin de moi.

Haut-parleurs. Énormes, dans le salon. Qu'elle a achetés. Le samedi, elle passe des CD et danse avec les enfants. Ces dernières semaines, elle pousse le son au maximum.

Lettre sur la table de la cuisine. Elle me l'aurait laissée. Et s'en serait allée. Si nous n'avions pas d'enfants (les mères et les pères ne peuvent pas partir comme ça. Ce geste, démonstratif, théâtral, n'est pas, en général, leur habitude. Et c'est pourquoi ils sont condamnés à un lent processus d'agonie).

Voici ce qui aurait été écrit là-dedans, dans la lettre qu'elle m'aurait laissée, quand elle serait partie, si nous n'avions pas d'enfants :

Je regrette de t'avoir dit, lors de l'un de nos premiers rendez-vous, que je désirais épouser un écrivain. Ce n'est pas si bien, après tout. Lorsqu'un écrivain n'écrit pas, il est déboussolé et inquiet et, lorsqu'il écrit, il est replié sur lui-même et inquiet. Sans parler du fait que tout ce qui arrive alimente son inspiration. Tout est exploité immédiatement. Tu te tords la jambe ? L'héroïne va se la tordre. Vendredi matin, nous nous querellons de manière horrible à propos d'argent ? Le couple du roman va se quereller à propos d'argent. Mais aucun rapport. Où vas-tu chercher ça ? Il te laisse lire le manuscrit, et tu découvres tout cela dedans, y compris des détails intimes puisés dans la vie de votre fille aînée, dont il prétend qu'il les a camouflés à la perfection, et toi, tu dois faire semblant de croire que ce n'est pas transparent. Et faire aussi semblant de ne pas avoir remarqué que, les années passant, il n'est plus capable de bavarder simplement, mais il se croit toujours obligé de te raconter une histoire avec un début, un milieu et une fin, et, même lorsqu'il confesse une hypothétique infidélité en Colombie, la description en est si pleine de verve et d'imagination qu'aussitôt s'éveille en toi le soupçon d'un réalisme magique latino-américain destiné à piquer ton intérêt et à provoquer ta jalousie. Résultat inverse. Et cet ego boursoufflé. Si son ouvrage rencontre le succès. Et la déprime absolue si, qu'à Dieu ne plaise, c'est le contraire. Et les interviews dans les médias. Les lapsus qui dévoilent le fond de sa pensée. Et les regards de commisération de tes collègues après ces entretiens. Et les femmes qui abordent l'écrivain au café comme si tu n'étais pas là. Et qui piaillent. Et affirment que le livre les a touchées. Et sa bonne conscience à ne pas t'écouter, lorsque vous êtes au café, le vendredi matin, parce qu'à ce moment précis il hésite sur la poursuite de son intrigue. Et que ça l'empêche de dormir. Et le bien-fondé d'une enquête sur

les strip-teaseuses. Parce qu'il y a des strip-teaseuses dans son livre. Et partir pendant une semaine en Argentine, car il n'y peut rien : la scène la plus importante du roman se déroule en Argentine. Et si l'on n'est pas en Argentine, comment peut-on écrire sur l'Argentine, ben voyons...

La vérité, monsieur l'écrivain ? Je n'ai aucun problème par rapport à tes voyages proprement dits. En fin de compte, les terminaux d'aéroport et les hôtels sont des endroits assez sinistres. Et donc je ne t'envie pas. Et parfois, pour être sincère, je suis plutôt contente d'avoir des vacances de toi. Surtout depuis que tu as cette dysthymie, dont l'un des effets secondaires est que tu es de plus en plus muré en toi-même. Le véritable problème, c'est que tu persistes à te raconter que tu es un conjoint merveilleux, un père magnifique et un individu exemplaire. Eh bien, je vais t'apprendre quelque chose : un conjoint merveilleux sent que sa conjointe est là, sur le seuil, et il ne la repousse pas loin de lui. Et un père magnifique ne vole pas les expériences intimes de son aînée pour les besoins de son livre. Et un individu exemplaire ne rédige pas en catimini des discours pour Yoram Sirkin.

Bien sûr que je suis au courant. Crois-tu vraiment que tu puisses cacher quelque chose à la femme qui vit avec toi depuis vingt ans ? Je te le jure, je ne comprends pas pourquoi tu continues à faire ça. L'argent ? Le pouvoir ? Ou alors, es-tu jaloux de tes personnages et souhaites-tu mettre un peu de piment dans ta vie ? Dis-moi, les écrivains ne sont-ils pas censés se consacrer uniquement à l'écriture ? Rester chez eux toute la journée et écrire, puis, à midi, aller chercher les enfants à la maternelle comme Garp dans *Le Monde selon Garp* ? Ensuite, quand leurs conjointes rentrent à la maison – tard ! – de leur travail essentiel et intéressant, les accueillir avec un dîner et des anecdotes qu'ils ont gardées pour elles – pour elles, exclusivement – inspirées par les nombreuses heures passées avec les enfants ?

C'était le film que je me faisais lorsque je t'ai dit que je souhaitais épouser un écrivain. Mais j'ai l'impression que le tien était différent. Ou alors, tu as changé le scénario. Ou tu as fait une adaptation. Je l'ignore. Les personnages, c'est ton domaine.

Non que je ne t'aime plus, comprends-le. Sous l'écrivain déprimé et renfermé que tu es devenu se dissimule encore l'homme sensible et amoureux de la vie dont je me suis éprise – mais, je n'aime plus partager ma vie avec toi, voilà tout.

Trop de solitude. Trop de charge mentale.

Et je dois m'éloigner de toi, tout de suite, afin de me rappeler qui je suis.

Si tu le souhaites, tu peux appeler ça un voyage d'études.

Rouille. Sur un pied de la jolie table du balcon achetée chez Fantaisie marocaine, à Hatzor-Hagliglit (pareil pour nous, nous rouillons. Ou alors je m'égare ? Peut-être à cause d'Ari et des longues veilles à son chevet, et de ma tendance irréprouvable à inscrire les moindres détails dans une structure plus large, il me semble que tout dans mon existence et autour de moi, dans ma demeure et dans ma patrie, est en train de se corrompre, de courir vers sa perte, alors que...).

Sans doute vaut-il mieux que je m'interrompe ici. De toute façon, je suis déjà allé trop loin.

Il faut comprendre : ce n'est pas un hasard si Dikla travaille dans une société de protection des données. À Maalot, m'a-t-elle expliqué un jour, si tu fumes avec une copine derrière l'épicerie de Benaïm, tes parents seront au courant dans la demi-heure. Et c'est pour cette raison que, depuis qu'elle a quitté sa ville, elle se montre d'une jalousie féroce quant à son intimité.

Par exemple, elle n'a jamais accepté de laisser entrer des photographes chez nous. Alors que, moi, j'introduis dans notre demeure une caméra verbale.

Elle ne cesse de répéter : « C'est ton livre qui prime. Et non ta personne. »

Et aussi : « Tu n'es pas obligé de satisfaire leur voyeurisme. Laisse-les se morfondre de curiosité. Laisse un peu de mystère. »

Et encore : « Les enfants et moi, nous ne sommes pas coupables du choix de ton métier. »

Avant chaque entretien, je me mets d'accord avec elle sur ce que j'ai le droit de dire ou pas. Elle serait horrifiée si elle lisait ce que j'écris ici.

Elle serait horrifiée, bien que le motif véritable de la crise entre nous, je le dissimule parfaitement sous des prétextes fallacieux.

Elle serait horrifiée, bien que les enfants ne soient presque pas évoqués dans cet entretien (en fait, ils représentent tout mon univers, mes enfants. Et je me démène entre eux tel un barman d'amour. Tout mon temps leur appartient. Mon bonheur est entre leurs mains. Ce n'est sans doute pas un hasard si ma dysthymie s'est aggravée après que Shira, mon aînée, la prune de mes yeux, a quitté la maison pour l'internat de Sdé-Boker).

Je dois, je suis obligé de cesser de répondre à cette question. C'est trop dangereux. Je suis susceptible de décrire mes expéditions nocturnes piteuses jusqu'à Sdé-Boker. Mes planques derrière des arbustes afin d'apercevoir une adolescente de seize ans sans qu'elle me voie.

Pour être franc, je dois mettre fin à cette interview.

Mais j'en suis incapable. Je n'ai rien d'autre à quoi m'accrocher en ce moment.

Il semble que, dans vos livres, les amours soient toujours ratées ou qu'elles prédisent leur fin dès le commencement. Pour quelle raison ? Pensez-vous écrire un jour un roman d'amour avec un happy end ?

Plus tard, j'ai compris qu'elle m'avait suivi depuis l'immeuble de l'Organisation sioniste d'Amérique jusqu'au parking. Elle se cachait derrière des panneaux d'informations et des véhicules. Elle respectait une distance constante, comme dans les films. Au moment où j'allais ouvrir la portière de ma voiture, elle a accéléré l'allure, m'a abordé et m'a questionné tout à trac : « Tu peux me prendre en auto-stop ? »

Je ne l'ai pas reconnue. Les conférences de « Découverte » se déroulent devant de larges audiences. Deux cents personnes chaque fois. Quatre fois par jour. Comment se souvenir d'un visage, fût-il beau ?

« Pour où ?

— La ville où tu as dit que tu habites pendant la conférence ?

— Eh bien ?

— C'est là que je me dois me rendre.

— Minute ! Tu fais partie de Découverte ?

— Je n'appartiens à personne.

— Bon... Mais, pour autant que je sache, vous n'avez pas le droit de vadrouiller sans accompagnateur.

— So ?

— Tu peux t'attirer des ennuis.

— Je veux avoir des ennuis. »

Cela fait quelques années que je donne des conférences aux groupes de Découverte. Ça paie bien, mais là n'est pas l'essentiel. L'âge de ces Américains, dix-huit ou vingt ans et des poussières, me plaît ; j'aime bien parler à des jeunes de cet âge. Ils sont encore malléables. Leur esprit est encore ouvert. C'est sans doute la raison pour laquelle on les amène en Israël à cette période de leur vie. On leur vend pendant dix jours un Israël imaginaire. Juste. Enthousiasmant. On les conduit à Massada et au tombeau de Ben Gourion à Sdé-Boker et à des sorties organisées dans les pubs de

Tel-Aviv. Et alors – le dernier jour –, je les rencontre et leur demande de décrire par écrit le moment où ils ont ressenti un conflit entre ce que leurs moniteurs leur ont raconté et ce qu’eux-mêmes ont constaté dans la rue, de leurs propres yeux.

Je ne suis pas naïf. Je sais que si la direction m’invite à la fin du séjour comme une voix dissidente, provocatrice, cela fait aussi partie de la campagne. Ce qui ne m’empêche pas, de mon côté, de poursuivre mes propres objectifs.

« Y a-t-il un endroit particulier où tu dois te rendre ? » lui ai-je demandé alors que nous approchions de l’entrée de la ville. Tirant un rouge à lèvres de son sac, elle l’a étalé sur sa bouche face au miroir.

« *Not really.*

— *Okay*, alors pourquoi précisément... ?

— Je cherche *somebody*.

— Tu peux... me donner plus de détails ? Quelque chose qui me permette de te fournir une réponse ?

— Je n’ai pas encore décidé si je peux te faire confiance.

— *Okay*, alors, écoute-moi un peu... Au fait, comment tu t’appelles ?

— Rachel.

— Écoute, Rachel, dans une seconde, nous serons en ville, et je n’ai aucune idée de la direction à prendre. Connaîtrais-tu par hasard l’adresse de la personne que tu cherches ?

— Non.

— Et alors...

— *Just...* roule un peu.

— Mais, c’est clair que... la chance qu’on le trouve par hasard est assez faible, alors, peut-être que...

— Continue à rouler, mon cœur me dit qu’on va le trouver. »

Nous avons roulé sans but. Je conduis, elle effiloche le tissu déchiré du trou dans son jean, chantonnant un air inconnu et guettant son *somebody*. Afin de ne pas me sentir totalement demeuré, au bout de quelques minutes,

j'ai effectué une sorte de quadrillage entre les deux axes principaux de la ville. La dernière fois que j'avais conduit de cette façon, c'était l'année précédente lorsque Luna, notre chienne, s'était perdue. Elle avait seize ans, soit à peu près cent ans pour une chienne, et on ne la laissait plus quitter seule la maison sans l'attacher, comme quand elle n'était encore qu'un chiot. Elle n'entendait presque plus, perdait la vue, et nous craignions que, dans ces conditions, sans surveillance, elle ne se fasse écraser – mais sa faim de vastes espaces était plus forte que toutes les interdictions, et elle avait profité d'un moment d'inattention à l'instant où nous avions ouvert la porte au livreur de pizza pour s'échapper. Aussi, j'avais roulé en sillonnant les rues avec ma cadette, celle qui a sans doute hérité de moi sa sensibilité exacerbée, nous avions sifflé le sifflement de Luna à travers les vitres, le regard aux aguets.

« Pourquoi tu t'es arrêté ?

— Écoute, Rachel, je ne dispose pas de toute ma journée et... je crois que ça m'aiderait si tu me donnais un peu plus de détails sur ton *somebody*. Comme ça, tu aurais deux yeux de plus pour chercher.

— Elle porte une sorte de chapeau, militaire comme ça... de couleur marron.

— Bon, alors nous cherchons une *soldate* ?

— Oui.

— Avec un béret marron ?

— Oui.

— Des Golani ?

— Oui, les Golani !

— *Okay*. Où vous êtes-vous rencontrées ?

— D'abord, promets-moi de ne pas nous mettre dans un de tes bouquins.

— Quoi ? Pourquoi je...

— Tu as dit, pendant ta conférence, que tu es un *story hunter*. Et ça ne me plaît pas que tu ailles te mettre en chasse après mon histoire. Et encore moins celle d'Adi.

— *Okay*. Je te promets de ne mettre aucune de vous deux dans mes livres.

— Continue à rouler.

— Voilà, je redémarre.

— Nous nous sommes rencontrées à Massada.

— Sur le sentier du Serpent ?

— Non, en haut. Au sommet. Mon père s'est suicidé, tu comprends ? Alors, quand le guide a commencé... *to glorify* le fait que tous se soient suicidés là au lieu de tomber entre les mains des Romains, je n'ai pas pu me taire.

— Je... m'imagine.

— Alors, j'ai levé la main et je lui ai demandé s'il y avait aussi des femmes et des enfants parmi les suicidés. Il a répondu que oui.

— Alors, j'ai dit : "*Well, excuse me, it was a stupid* décision, *and it's a horrible* histoire."

— Waouh.

— Quoi, waouh ? *It's a horrible* histoire *and it's a fucking chauvinistic myth*. C'est pas ton avis ?

— Comment le guide a-t-il réagi ?

— Tout le monde m'est tombé dessus. Pas seulement lui. Ils m'ont déversé toute la propagande *birthright*. D'un seul coup.

— Et... minute, cette soldate... Adi... elle était là, elle aussi ?

— Elle accompagnait un autre groupe. Mais elle était à côté de nous, et elle a tout entendu. Ensuite, elle s'est approchée de moi, a posé sa main sur mon épaule, m'a demandé si je me sentais bien. Elle m'a donné à boire de sa bouteille. C'était la première fois que quelqu'un se montrait gentil à mon égard pendant toutes ces journées... Ce sont tous des mômes, et moi, je vais bientôt terminer ma maîtrise en *gender studies*. On est *worlds apart*, tu comprends ?

— Bien sûr.

— Ensuite, elle a demandé à être transférée dans notre groupe, et nous avons passé les deux jours suivants ensemble. Nous ne nous sommes pas quittées d'une semelle. Je lui ai parlé de mon père – et tu dois comprendre,

je ne parle de mon père à personne – et elle m’a raconté ce que c’est réellement, le service militaire. J’ai compris qu’elle a servi trois mois dans les *Territories*. *And she freaked out* des choses qui lui sont arrivées là-bas. Mais elle n’avait personne à qui en parler jusqu’à ce qu’elle me rencontre.

— Ça m’a l’air...

— *I’m such a* cinglée, tu comprends ? Elle avait des yeux immenses, et un corps énorme. *Exactly* mon goût. Et le dernier jour, au moment de nous séparer, elle m’a regardée, et je l’ai regardée, et je savais qu’elle aussi, et elle savait que moi aussi, mais aucune de nous deux n’a eu le courage... *you know, to make the move*. Et chacune de nous s’est dirigée vers son bus. Et, soudain, pendant ta conférence, tu as dit que tu habitais... ici, dans son *suburb*, et je me suis dit : *maybe it’s a* signe... *Do you believe* aux signes ? »

La standardiste de la municipalité nous avait demandé comment l’identifier. Je me souviens de son ton. Pragmatique. Avec des traces d’impatience. Le ton d’une fin de service. J’ai dit : corps petit, pelage marron clair. Plantes des pattes blanches. Une raie blanche sur le front. Queue longue et blanche. Poil hérissé. Puis j’ai demandé à Noam si elle voulait ajouter quelque chose. « Oui, a-t-elle répondu, elle est aussi très intelligente, cette chienne, notre chienne, quand je suis triste, elle le sent toujours sans que je dise un mot, et elle vient près de moi.

— Bien, a dit la standardiste. Je vais prendre contact avec le chenil municipal et vérifier si quelqu’un leur a déposé une chienne qui répond à votre signalement. »

Je me souviens du long laps de temps avant qu’elle revienne vers nous. Je me souviens de ma fille se rongant les ongles jusqu’au sang. Et de moi me retenant de lui faire remarquer qu’elle se rongait les ongles jusqu’au sang.

« Dis-moi, on n’est pas déjà passés devant cet horrible bâtiment ?

— C’est possible. Ça fait une heure qu’on tourne en rond. Et cette ville n’est pas très grande.

— “Une ville sans libido.”

— Hein ?

— C'est comme ça qu'Adi a décrit votre ville.

— *Wallah* ! Et tu te souviens de son nom de famille, par hasard ?

— Non.

— Et... d'autres choses qu'elle t'a racontées à propos d'elle-même.

— Comme quoi ?

— Je ne sais pas. Disons, des choses qu'elle aime faire. Elle joue au tennis ? Au basket ? Elle achète des vêtements d'occasion ? Elle aime bien le *houmous* ? Chaque information peut nous aider.

— Elle aime lire, je crois.

— *Okay*, c'est bien ! Détaille.

— Je lui ai dit que nous allions rencontrer un écrivain israélien. C'est-à-dire, toi. Alors, elle a dit qu'elle avait lu tous tes livres.

— Super !

— *No offense*, mais elle a affirmé que le premier était le meilleur et que, depuis, tu ne fais que décliner.

— *Wallah* !

— *Hey, man*, moi, je n'en sais rien, je n'en ai lu aucun. Mon truc à moi, ce sont plutôt les auteurs scandinaves. Je suis dingue de leur *sick mind*. Tu connais Axel Wolf ?

— Hélas, oui.

— Laisse tomber. Ce que je viens de te raconter... ça te donne une indication ?

— Écoute, on peut essayer de passer dans toutes les librairies de la ville, mais ça va prendre énormément de temps. Tu n'es pas censée retourner dans ton groupe ? Votre vol n'est pas prévu pour demain ?

— *So* ? »

Quand nous cherchions Luna aussi, j'avais presque renoncé. Je me souviens d'avoir dit à ma fille : « La nuit tombe, quelles sont les chances de la retrouver maintenant ? » Mais cette fille qui, contrairement à sa grande sœur et à son petit frère, ne demande presque rien pour elle-même, m'a supplié d'essayer encore un peu. Juste un peu. Puis elle a baissé les cils

comme si elle allait éclater en sanglots. Alors, j'ai respiré un bon coup et j'ai commencé à rouler en sens inverse, en direction de chez nous, mais très lentement. À la vitesse d'un vélo. Et brusquement nous l'avons vue, je veux dire nous l'avons d'abord entendue : un gémissement. Familier. Déchirant.

Nous l'avons repérée derrière le monument aux morts de la deuxième guerre du Liban. En train de se lécher. Lorsqu'elle nous a aperçus, son gémissement s'est transformé en un bref jappement joyeux. Elle a tenté de courir à notre rencontre mais elle n'a pas réussi à se soulever et s'est effondrée au sol. Ce n'est qu'alors que nous avons constaté la plaie rougie, énorme, béant un peu au-dessus de sa patte gauche.

« Minute !

— Quoi ?

— Je viens de me souvenir d'une autre chose qu'Adi aime. À part lire des livres !

— Quoi donc ?

— Les glaces ! Elle me disait tout le temps qu'elle avait envie d'une glace.

— Okay... Une glace, ce n'est pas très précis, elle a parlé d'un genre particulier de glace ?

— En fait, oui. Une sorte de glace molle comme ça. Tu vois, qu'on achète pour un dollar chez McDonald's ?

— Une glace américaine ?

— Oui, elle m'a bien dit que vous appeliez cette glace comme ça. Je n'ai pas compris, qu'est-ce qu'il y a d'américain dans cette glace ?

— À vrai dire...

— Pourquoi tu ralentis encore ?

— Pour que tu puisses profiter de ma ville. En roulant vite, tu rates son charme particulier.

— *Cut the crap.* Pourquoi roules-tu lentement ?

— Parce que je viens d'avoir une idée. Et je la rumine. Lentement.

— Quoi ? Parle !

— Ne t'excite pas. Et c'est assez... *long shot.*

— *Come on*, vas-y, accouche !

— Il n'existe qu'un seul centre commercial dans la ville où il y a à la fois une librairie et un McDonald's. »

Nous avons installé Luna avec précaution sur le siège arrière de la voiture. Elle a continué à se lécher et à saigner sur le tissu. Ma fille s'était assise à côté d'elle, lui caressait la tête et lui parlait sur un ton maternel. Nous nous sommes rendus chez un vétérinaire ouvert toute la nuit, dans un quartier où nous avons un jour habité. Luna était heureuse quand nous y demeurions, dans une maison un peu de guingois, ni neuve ni totalement légale, à la périphérie de la ville, à la lisière des champs. Notre chienne profitait d'un peu d'espace : un bond au-dessus d'un muret bas en pierres, et elle était libre de courir dans tous les sens et d'aboyer à la lune. Lorsque j'y repense, c'est après avoir déménagé dans notre nouvelle demeure coincée entre d'autres maisons, sans aucune échappée, que son déclin a commencé. Comme si la vieillesse s'était emparée d'elle brusquement.

Le vétérinaire était absent de la clinique. Une permanente de nuit le remplaçait.

Le plus souvent, lorsque nous amenions Luna chez le vétérinaire, c'était pour des vaccins, et elle aboyait en tentant de s'échapper. Cette fois, elle n'a même pas eu la force de renâcler.

Nous l'avons installée sur la table d'examen, la blessure dirigée vers le haut.

La femme a dit « waouh », et nous a questionnés : « Vous avez le numéro de plaque de la voiture qui l'a heurtée ? »

Nous avons avoué que non.

Elle a palpé légèrement la zone autour de la blessure, et Luna a gémi. La voix de ma fille s'est brisée au milieu de sa phrase : « Vous pouvez... lui faire un pansement ? »

— Je peux, a répondu la garde d'une voix augurant le pire. »

« *How do I look ?* »

Cela faisait quelques minutes que Rachel s'examinait dans le miroir, fouillait dans une trousse de maquillage et, à un certain moment, elle en avait sorti une brosse à cheveux. Et s'était mise à se coiffer.

« *Sorry*, Rachel, je suis en train de conduire. Je ne peux pas regarder.

— Bon, regarde quand nous nous arrêterons au feu. *Please !* »

Je l'ai regardée au feu.

Une chevelure de jais, lisse, avec une mèche teinte en blond. Un anneau au sourcil. Des yeux sombres, immenses. Un nez juif. De fines lèvres passées à l'écarlate intense. Une rougeur d'émotion aux joues.

« Pour être franc, tu es mignonne, Rachel. Mais...

— Tu crois qu'Adi sera contente de me voir ?

— Rachel, *listen*, ça fait des années que je recherche dans le monde entier un ami qui a disparu, la probabilité que justement...

— Mon cœur me dit qu'elle sera là-bas », a tranché Rachel.

Mon cœur me dit, ai-je répété en mon for intérieur, avec une intonation cynique. Tout en songeant : ces Américains ! Ils croient que la vie ressemble à un film de Hollywood...

J'avais appelé Dikla pour lui demander de venir. Je savais que, concernant Luna, je n'avais pas le droit de décider seul. Après tout, à l'origine, c'était sa chienne. Pendant l'une de nos ruptures, elle l'avait trouvée errant et, lorsque nous nous étions réconciliés, elle m'avait averti : « Je ne reviens pas habiter avec toi sans la chienne. »

Jusqu'à l'irruption de Luna dans ma vie, je ne supportais pas les chiens. Au contraire. Le premier chien de ma connaissance, c'était le bouledogue dément de la rue Colline Down's qui bondissait sur la barrière, crocs en avant, chaque fois que quelqu'un passait devant la demeure. Et une fois, dans l'allée sous la maison de la rue Einstein, un autre m'avait mordu, pour ne pas dire qu'il m'avait arraché un morceau de chair dans le dos, un chien pisteur de l'armée en permission de sabbat me soupçonnant, à tort, d'être un terroriste. Des années plus tard, chaque fois qu'un chien aboyait près de moi, des frissons me parcouraient encore l'échine. Mais Luna était minuscule et pacifique, et ne bondissait sur personne crocs en avant. Au

contraire, lors de notre première nuit en sa compagnie, elle avait sauté sur le lit et posé sa tête sur ma poitrine. Doucement. Comme si elle demandait mon autorisation. Et c'est ainsi que son âme s'est liée à la mienne. Puis à celle des enfants.

Dikla était arrivée, avait écouté les explications détaillées de la vétérinaire – explications que nous avions déjà reçues. Je connaissais à la perfection son lent hochement de tête, au moment de digérer une mauvaise nouvelle. C'est ainsi, exactement, qu'elle avait hoché la tête lorsqu'on lui avait annoncé qu'après un nouveau décompte des suffrages elle n'avait pas été élue à la tête de son mouvement.

« La voilà, *man* !

— Je ne vois pas. Où ça ?

— Là !

En effet, sur le trottoir devant le McDonald's : une soldate. Une coupe de glace américaine à la main. Et un béret des Golani sous l'épaulette.

— Tu es sûre que...

— Oui, arrête-toi à la fin ! »

Je me suis arrêté à la fin. Rachel s'est précipitée hors de la voiture, oubliant son sac à l'intérieur. À travers la vitre, j'ai suivi la scène. Elle me tournait le dos, je ne pouvais pas voir son visage, seulement celui de la soldate. Et sa réaction instinctive : aux aguets. Presque un recul. Elle a même posé la main sur la crosse de son arme. Il lui a fallu une fraction de seconde pour comprendre qui s'approchait d'elle. Pour l'identifier. Et alors, un moment sublime de reconnaissance : son visage s'est illuminé d'une lumière neuve, et son corps robuste, un peu voûté auparavant, s'est redressé. Elles se sont étreintes, une brève accolade. À ce stade, la glace américaine restait dans la main de la soldate, qui avait enlacé Rachel d'un bras. Puis elles se sont un peu éloignées l'une de l'autre, Rachel lui parlait. Je n'entendais pas un mot, mais je voyais ses gestes des mains, à la fois embarrassés et émus, et constatais l'effet que ses paroles avaient sur la soldate. Ses yeux agrandis, ses lèvres légèrement entrouvertes de stupéfaction. La crème qui lui coulait le long des doigts et tombait sur le

trottoir. Et alors, elles se sont étreintes de nouveau. Et cette étreinte était si intime que j'ai voulu détourner le regard. Mais je n'ai pas pu.

Au bout d'un long moment, elles se sont détachées l'une de l'autre et, main dans la main, se sont dirigées vers ma voiture.

Je me suis dit : quelle image délicate, deux femmes se tenant par la main.

Et, avant que j'aie eu le temps de comprendre ce qui se passait, Rachel s'est penchée à travers la portière d'un mouvement brusque, rapide, et m'a plaqué un chaud baiser sur la joue.

« Merci pour tout ce que tu as fait pour moi, a-t-elle dit en me faisant signe de lui passer son sac. Je vais lire tous tes livres ! Même les mauvais ! Promis ! »

Peu après que les deux filles eurent disparu dans la librairie, mon téléphone a sonné.

Au bout du fil, Ron du programme Découverte, le programme pour les esprits ouverts...

« Je voulais te remercier pour ta conférence. J'ai reçu de bonnes réactions.

— Parfait. Moi aussi, ça m'a fait plaisir.

— Nous en discuterons plus longuement la semaine prochaine. Pour le moment, je ne peux pas prolonger la conversation, parce que, pour être franc, c'est un peu le foutoir ici : une des adolescentes a disparu. Or, leur vol est prévu demain matin.

— *Wallah !*

— Une fille à problèmes, un peu instable, tu vois. Une histoire familiale de... nous craignons que...

— Je comprends.

— Nous passons tout Tel-Aviv au peigne fin. La police est alertée. Il ne faut surtout pas qu'un seul cheveu tombe de sa tête ! »

Je ne me suis pas hâté de rentrer chez moi, après ça. Je savais ce qui m’attendait là-bas. Ou, plus précisément, ce qui ne m’y attendait pas.

J’ai continué à sillonner les rues de la ville un long moment, vitres ouvertes.

En sifflotant comme Luna. Au vent.

Si vous pouviez revivre un moment de votre existence, lequel choisiriez-vous ?

Nous nous étions donné rendez-vous à la plage Yanäi. Elle avait un nouveau petit ami, et moi, une petite amie. Cela faisait presque une année que nous ne nous étions pas revus, depuis notre séparation. Un jour, elle avait laissé un message sur ma boîte vocale : « Tu veux qu’on se voie ? » Avec sa voix juvénile.

Le matin, je me suis rendu chez le coiffeur. Même si je n’avais aucun espoir. Elle m’attendait, assise sur un rocher. Vêtue de la robe marron à laquelle elle était sûre que je ne pourrais pas résister. Je l’ai embrassée sur la joue. Le parfum de sa crème de soin. Je n’avais pas du tout prêté attention au fait qu’elle tenait une laisse en main jusqu’à ce qu’elle me dise : « Je te présente Luna.

— Enchanté, Luna. » Je m’étais penché pour caresser la tête de la chienne.

« Je croyais que tu n’aimais pas les chiens...

— Je n’aime pas les chiens.

— On se promène un peu sur la plage ? » avait-elle suggéré en se déchaussant.

Ses plantes de pied. Je me suis aussi déchaussé. Nous avons marché au bord de l’eau jusqu’à ce qu’il n’y ait plus personne. Luna avançait à nos côtés et aboyait, de temps à autre, en direction des vagues.

« Tu habites toujours à Guivatayim ? m’a-t-elle demandé.

— Tu prépares toujours la shakshuka avec de la feta ? »

Elle a ri. Ce petit reniflement qu’elle a lorsqu’elle rit de bon cœur...

« Asseyons-nous un moment », a-t-elle proposé, en prenant une grande serviette dans son sac.

Nous nous sommes assis. Proches l'un de l'autre. Presque épaule contre épaule. Luna tournoyait autour de nous, agitée. Nous nous sommes tus pendant quelques minutes en contemplant le coucher de soleil. Puis Dikla a posé sa tête sur mon épaule. Au début, je sentais sa chevelure soyeuse. Puis sa joue. J'ai enlacé son épaule nue et je l'ai serrée contre moi.

« Je n'ai plus la force, a-t-elle dit dans mon cou.

— De quoi ?

— De lutter contre ça. »

J'ai poussé un soupir et appuyé ma joue sur sa joue comme pour dire : moi non plus.

Luna a brusquement bondi sur moi et a commencé à me lécher le visage. Je me suis affolé. J'ai eu un geste de recul. Sa langue humide. Ses pattes griffues. J'ai essayé de l'éloigner délicatement. Dikla riait aux éclats.

« Tu n'aimes peut-être pas les chiens, mais Luna, elle, t'aime !

— Tout l'honneur est pour moi.

— “Tout l'honneur est pour moi” ? Depuis quand tu utilises ce genre de langage ampoulé ?

— Les gens changent... »

Le soir tombait, les premières étoiles apparaissaient dans le ciel. Dikla s'est accoudée sur la serviette. Luna s'est couchée près d'elle, soudain apaisée. Moi aussi, je me suis allongé. Mon coude touchait le sien, nos visages levés vers les étoiles. Au bout d'une minute, nous nous sommes tournés l'un vers l'autre, à cet instant, comme si un même métronome fonctionnait en nous deux. Son visage, si proche. Sa bouche large.

« Je ne peux pas t'embrasser, j'ai un petit ami.

— Moi non plus, j'ai une petite amie. »

Nous nous sommes embrassés. Un baiser léger. Hésitant. J'ai commencé à baisser sa robe, et elle a saisi ma main : « Non. »

Je me suis interrompu. Nos doigts se sont emmêlés. J'avais encore le souffle précipité.

« C'est peut-être un signe, ai-je dit.

— Quel signe ? »

J'étais certain qu'elle savait mais qu'elle voulait que je le dise à voix haute. Alors, j'ai dit : « Si nous ne parvenons pas à nous oublier l'un l'autre après tant de temps, c'est peut-être un signe.

— Peut-être. »

Son ton trahissait la crainte.

Luna l'enjamba et se coucha entre nous.

« N'aie pas peur, elle ne mord pas, tu peux la caresser. »

La chienne portait une longue raie blanche au milieu du front. J'ai caressé prudemment la raie.

« Elle aime qu'on la caresse sur la raie, m'a encouragé Dikla.

— Où l'as-tu dénichée ?

— Près du bureau des immatriculations à Holon. Quelqu'un l'avait abandonnée là.

— Elle est mignonne...

— Toi aussi », a répondu Dikla en me décochant un regard langoureux.

Nous nous sommes embrassés de nouveau. Cette fois, un baiser goulé. Prolongé. Un baiser préliminaire – que nous avons été obligés d'interrompre parce que Luna nous aspergeait de sable avec ses pattes postérieures.

« Parfois, elle veut faire son intéressante », s'est excusée Dikla en tirant la chienne par la laisse.

J'ai essayé de reprendre haleine, de calmer mon cœur affamé.

« Tu as du sable sur les cils, a dit Dikla. Ferme les yeux un instant. »

Je les ai fermés. Elle s'est approchée et a soufflé sur mon visage. Délicatement. Un souffle, puis encore un autre.

Un frisson a parcouru mon échine.

« Je dois rentrer, a-t-elle dit finalement.

— Moi aussi. »

Elle s'est levée. J'ai fait de même. Nous avons secoué le sable de nos vêtements et nous avons marché sous l'éclairage de la lune en direction du parking. En chemin, je me suis vanté de publier un nouveau livre. Dans deux mois.

« Magnifique, a-t-elle dit. Je suis vraiment fière de toi. J'ai toujours désiré épouser un écrivain.

— Je m'en souviens. »

Elle m'a parlé de son nouvel emploi avec un grand enthousiasme. Avec ses gestes dramatiques des mains. Je songeais : elle a enfin trouvé sa vocation, et moi, l'écriture. Peut-être que, maintenant que chacun se sent un peu plus en accord avec soi, nous allons cesser de nous chamailler. Je me suis dit : ne prononce pas un mot, là, maintenant. En aucun cas. Cela fait une année entière que vous ne vous êtes pas vus, ça va l'affoler. Laisse les choses mûrir un peu.

« Septembre, ça te convient ?

— Convient pour quoi ? »

Elle s'est immobilisée d'un seul coup. Nous n'étions plus très loin des voitures.

« Pour notre mariage. À Chypre. Uniquement toi et moi. Le mois suivant, la fête avec la famille et les amis.

— Tu dis ça juste parce que je t'excite, a-t-elle répliqué avec un sourire légèrement ironique.

— Je dis ça parce que je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime, a-t-elle répondu d'un air grave. Mais... tu es sûr que ça suffit ? »

Une semaine plus tard, elle est venue habiter chez moi à Guivatayim, en amenant sa chienne Luna. Condition *sine qua non*.

En septembre de cette année-là, nous nous sommes mariés. À Chypre.

Deux années après, Shira est née.

*

De Luna, il ne nous est resté qu'une photo encadrée dans le salon. Le cliché avait été pris au village d'artistes d'Eïn Hod – Luna attachée par sa laisse à une statue de lion. À la queue en pierre du lion. Sa propre queue frétillait dans le vent comme une crinière.

C'est moi qui ai ouvert la porte au livreur de pizza. C'est moi qui ai oublié de refermer la porte derrière moi pour aller chercher mon portefeuille, ce qui a permis à Luna de se faufiler et de détalier vers les rues dangereuses. Dikla se trouvait encore à son travail, les enfants étaient dans leurs chambres. Aucun témoin. Après la vétérinaire, après la piquêre, après que Noam était allée se coucher, lorsque Dikla m'a demandé : « Mais comment ça s'est passé ? Comment Luna s'est échappée ? », j'ai arrangé tous les détails en une histoire qui me donnait le beau rôle.

« Le livreur est entré, et avant que j'aie le temps de refermer la porte, elle... c'est simple... elle s'est glissée derrière lui et s'est enfuie. »

Dikla n'a pas insisté. Ni prononcé un mot. Elle s'est contentée de me jeter un regard perçant qui signifiait : tous les deux, nous savons que Luna n'est pas assez agile pour faire une chose pareille. Et aussi : je sais que tu me mens. Et j'en suis gênée pour toi. Mais laissons ça pour le moment.

De qui ou en quoi puisez-vous votre inspiration ?

Sur le trajet de retour de Kyriat Shmona, Robbie Williams clame qu'il désire connaître un amour véritable. Le téléphone du chauffeur de taxi sonne, il s'excuse. C'est sa fille. Il est obligé de répondre.

Robbie Williams continue à chanter, plus bas, qu'il désire connaître un amour véritable, et la fille du chauffeur de taxi dit à son père : « Je ne me sens pas bien.

— Tu n'es pas obligée d'aller à l'école.

— Je vais quand même y aller, Papouche.

— Je te laisse décider, ma belle. »

Et je me dis : si j'avais davantage dit à Shira « Je te laisse décider, ma belle », elle ne nous aurait peut-être pas quittés.

La pluie se met à tomber. Les gouttes s'écrasent en oblique sur le pare-brise. Après le carrefour Koah, on a bâti un nouvel hôtel, avec, à côté, une montgolfière arrimée au sol. Et Robbie Williams chante qu'il désire connaître un amour véritable. Désire ressentir la maison dans laquelle il vit.

Vos enfants lisent-ils vos livres ?

Pendant des années, j'ai eu en tête une scène de ce genre : Shira en périple en Amérique du Sud après l'armée. Elle a achevé la lecture de tous les livres apportés de la maison et, au bout de deux semaines pendant lesquelles elle n'a pas prononcé un mot d'hébreu – car, telle que je la connais, elle a planifié ses excursions en évitant délibérément l'« itinéraire du houmous » si cher aux Israéliens –, elle grimpe dans un bus. Je l'ai toujours imaginée en train d'avancer dans l'allée centrale, ses jambes de grenouille enfoncées dans des chaussures de randonnée rigides, à la recherche d'une place libre. Elle a fait charger sur le toit de l'autobus son gros sac à dos, aussi ne transporte-t-elle qu'un petit bagage violet, sa couleur préférée, à l'épaule. Et sa guitare, bien sûr, dans le dos. Elle laisse exprès ses boucles – toujours châtain clair ? Ou déjà châtain foncé ? – lui retomber sur le visage, comme toujours lorsqu'elle se sent mal à l'aise, et s'excuse dans son espagnol balbutiant lorsque le manche de sa guitare cogne l'épaule d'une passagère. Elle s'assoit, tête rejetée en arrière, yeux clos. De petits écouteurs blancs sont enfoncés dans ses oreilles. Qu'écoute-t-elle ? De la salsa. Au début de son périple, elle détestait ça, puis elle a adoré. Son genou droit tressaute et retombe au rythme de la musique, depuis l'enfance, il possède son propre *beat*, et lorsque la chanson interminable s'achève, son genou cesse de bouger, et, au milieu du silence qui retombe, elle entend soudain de l'hébreu. Elle ouvre les paupières. Derrière elle, une bande d'Israéliens. Malgré une légère réticence due à leur tapage, elle n'a pas d'autre choix que les aborder parce qu'elle a urgemment besoin d'un livre. Après quelques tractations, l'un d'eux accepte d'échanger un livre avec elle. Il l'extrait de son sac, et elle se rend compte qu'il s'agit d'un ouvrage de son propre père. Enfant déjà, elle était embarrassée quand les gens faisaient le lien entre nous. Et, plus elle grandissait et se rebellait, plus cette gêne s'est transformée en une véritable répulsion. Elle ne dit rien, en l'occurrence, et songe que la dernière chose qu'elle a envie de lire, c'est un livre de son père, mais l'autre option revient à se priver de lecture. Et qui sait quand elle trouvera une nouvelle occasion. Et donc, elle prend le livre,

donne au garçon l'un des siens et retourne à son siège. Elle n'aime pas lire en voiture, ça lui donne des nausées, depuis l'enfance c'est la même rengaine, et ce n'est que pendant la nuit, à l'auberge, dans un jogging délavé que je lui ai acheté il y a des années au centre commercial Dizengoff, qu'elle ouvre le livre. J'ai toujours espéré que celui qu'elle lirait à l'auberge serait mon premier roman. Le plus candide. En imagination, je la vois terminer la première page, humecter un doigt de la langue – le geste de sa mère – et la tourner. Puis une autre. Et poursuivre sa lecture, un peu confuse, page après page. Ou poser le livre de côté, par manque d'intérêt. J'ai élaboré dans mon cerveau plusieurs scénarios de cette scène. Mais, parfois, la réalité précède l'imagination. Et Shira, étant qui elle est, possède ses plans bien à elle.

Mon péché mignon est l'écriture, et ce qui m'est le plus difficile, c'est de bâtir une intrigue. Avez-vous un conseil à me donner ?

Racontez à votre enfant – ou empruntez l'enfant de quelqu'un d'autre et racontez-lui – des histoires avant le sommeil. Je pratique cela depuis plus d'une décennie. Et si j'ai progressé un tant soit peu dans le déroulement de l'intrigue, c'est grâce à mes enfants. Depuis toujours, si l'histoire que j'inventais ne les captivait pas suffisamment, ils perdaient leur concentration. Leurs regards s'égarait au plafond. Ils gigotaient, mal à l'aise. Et, parfois, ils me lançaient en pleine figure : « Papa, c'est barbant. » Ou pis : « Papa, laisse tomber, lis-nous un passage d'un livre de Meir Shalev. » De sorte que je n'ai pas eu le choix et, petit à petit, j'ai appris à broder des intrigues. Faire avancer des récits avec une inflexion plus libérée, de sorte que l'étape suivante ne soit jamais prévisible.

Ces jours-ci, seul Yanaï me demande une « histoire sortie de la tête ». Après la douche, je l'enveloppe dans deux serviettes et le porte au lit. Yanaï dans la *laffa* – le pain plat cuit au four –, nous appelons ça.

Nous nous frayons un chemin entre les cubes de Lego jonchant le plancher, je le dépose sur le lit encore drapé dans ses serviettes et tire son

pyjama Superman de l'armoire.

Il insiste pour garder encore un peu les serviettes. J'accepte. Et je les frotte pour qu'il ait chaud. Puis je les ôte, lentement, et l'aide à enfiler son pyjama. Ensuite, il se couche, et je le couvre en humant brièvement l'odeur sublime de son crâne. Enfin, je m'assois sur le gros pouf à côté de son lit.

Il sait que l'histoire va commencer et lève son regard vers moi.

Ses yeux ressemblent pleinement à ceux de sa mère, marron et grands, de longs et beaux cils.

Mais le regard qu'il m'adresse... est si différent. Sans aucune amertume. Dénué de colère. Brillant d'un amour pur.

J'entame mon récit. Il se tourne vers moi, oreilles dressées, et son visage réagit avec une émotion infinie à chaque détour de l'intrigue.

Ce sont les meilleurs moments de ma journée. Aucune dysthymie. Ari n'agonise pas. Aucun regard fuyant de Dikla. Uniquement Yanaï et moi, et les histoires de l'enfant audacieux Ilaï (il a besoin de ce changement de nom pour pouvoir croire que tout peut arriver : un oiseau portant dans son bec un enfant prisonnier de l'arbre d'où il ne peut pas redescendre ; un enfant que le moustique de la confusion a piqué pendant la nuit et, au matin, au lieu d'aller à son école, il se rend au travail de sa mère ; elle-même qui, piquée aussi par ce moustique, s'en va donc à l'école).

Dès que je quitte la chambre, Dikla y pénètre.

Je veux dire, elle attend quelques secondes afin que nous ne nous croisions pas par mégarde dans le couloir, et ce n'est qu'alors qu'elle entre dans la chambre et s'allonge près de lui. Ses cheveux se répandent sur la couverture. Ses longues jambes dépassent un peu du lit. Elle l'embrasse. L'étreint. Parfois, même, elle s'endort.

Si elle s'endort là, je reviens et je les observe tous les deux enlacés. Si ressemblants que c'en est comique. Yanaï a aussi de longues jambes. Et une lèvre supérieure retroussée, rebelle, provocante. Et une chevelure de jais et une peau de miel.

Je pense que Yanaï est trop jeune pour comprendre que, ces derniers temps, Dikla et moi, nous nous consolons chacun à notre façon. Ou je me trompe peut-être.

Hier, sur le chemin de l'école, il m'a raconté que Gaï, un élève de sa classe, a vraiment du bol parce qu'il possède deux maisons : la maison de son père et celle de sa mère. Et dans chacune il y a un tiroir entier avec des sucreries pour lui tout seul.

« C'est parce que ses parents sont séparés, lui a expliqué Noam du ton d'une sœur aînée. Quel bol y a là-dedans ?

— Si, c'est du bol ! » s'obstine Yanaï, du ton d'un benjamin qui, lui aussi, défend son opinion.

Je me suis abstenu de prononcer un mot.

J'ai déposé Noam devant son école, et nous avons continué jusqu'à celle de Yanaï. « Un bisou, et puis salut » ou « un long câlin » ? je l'interroge. Je lui ai laissé le choix, comme chaque matin. « Un long câlin ! » J'en suis tout réjoui. Cela signifie que nous aurons davantage de temps à passer ensemble.

Je me suis garé plus loin. Nous sommes descendus de la voiture et nous avons marché, main dans la main. En arrivant au portail, je l'ai étreint. Trop fort. « Tu m'écrases », s'est-il plaint. Je l'ai relâché. Lorsqu'il est entré dans la cour, je l'ai suivi du regard, et j'ai attendu qu'il disparaisse de ma vue pour quitter le portail et regagner ma voiture. En route, j'ai téléphoné à Ariel pour lui demander de ne pas venir chercher Yanaï aujourd'hui.

Je me trouvais de nouveau devant le portail à une heure moins le quart. Il s'est montré surpris : « Qu'est-ce que tu fais là ? »

(Que pouvais-je lui répondre ? Ta mère s'éloigne de plus en plus de moi, et si ça continue comme ça, eh bien, toi et moi nous ne pourrons nous voir que deux fois par semaine, ce qui va me briser, c'est pourquoi, tant que ça dépend encore de moi, je veux rester avec toi et Noam le plus longtemps possible ?)

« Je me suis dit qu'on pourrait se faire un kif tous les deux aujourd'hui... Qu'est-ce que tu en dis ? »

Dans vos ouvrages, il est souvent question de photos. Êtes-vous un amateur de photographie ?

La photo m'insupporte. Je ne veux pas photographier. Ni qu'on me photographie. Tout comme les sorcières du marché des sorcières en Bolivie, quand on me prend en photo, j'ai l'impression qu'on me dérobe une partie de mon âme.

Qui plus est – cette volonté d'enregistrer, de figer un instantané, m'est étrangère. En contradiction avec l'attitude taoïste que je tente d'adopter depuis que j'ai lu le *Tao-Te-King*, à l'âge de vingt-trois ans en Amérique du Sud : tout passe, tout est en mouvement, la vie est un courant puissant, et il convient de s'y abandonner plutôt que d'essayer de l'arrêter. Ou, selon les propres mots de Lao Tseu : « Là où le tao opère, les individus le reconnaissent : la chose s'est produite d'elle-même. »

Pareillement, je m'efforce d'observer cette approche dans l'écriture. Au demeurant, cette année, j'avais le projet de rédiger un roman. Au lieu de quoi, je réponds à cette interview sur la base d'« une sélection de questions de nos internautes » que m'a transmise le webmestre d'un site quelconque. J'étais censé réagir par des réponses toutes prêtes, mais j'ai préféré dire la vérité. Ce devait être une interview, et rien de plus, mais peu à peu – sans doute suis-je incapable de procéder autrement –, cela s'est transformé en récit. J'étais censé laisser Dikla, les enfants et ma dysthymie en dehors de cette histoire. Et les voilà tous dedans. De temps à autre, la nuit, je me rends auprès d'Ari, au service d'oncologie, afin d'obtenir sa bénédiction. S'il est réveillé, nous regardons ensemble des différés de la Ligue des champions et papotons de tout et de rien, d'elle et de lui. S'il dort, je le borde soigneusement, lui emplis son verre vide et écoute sa respiration. De rester à son chevet me confirme dans l'idée, je ne sais pourquoi, que je dois continuer à rédiger ce texte, bien que je n'aie aucune idée – vraiment aucune – de la suite des événements.

Accepteriez-vous de participer à des rencontres au-delà de la Ligne verte, dans les Territoires palestiniens ?

Je n'ai pas hésité à accepter une rencontre avec des lecteurs de la colonie Maalé Meïr. Si, dans mes livres, je m'efforce de battre en brèche le diktat d'une vérité unique et de m'opposer à tout narrateur prétendant à l'omniscience, comment pourrais-je refuser l'occasion de connaître de près des individus qui pensent et vivent si différemment de moi ?

D'autant que leur demande était si joliment tournée. Je veux dire, c'est elle qui l'avait proposé : Iris, la bibliothécaire. « On aime beaucoup vos ouvrages chez nous », avait-elle écrit. Ajoutant : « Moi aussi. » En signant d'un smiley.

Presque impossible de ne pas rendre l'amour qu'on vous porte.

Nous avons donc fixé une date. J'ai juste demandé qu'on envoie un véhicule blindé pour me prendre au barrage militaire. Après tout, les présages d'une nouvelle Intifada étaient dans l'air.

« Un véhicule blindé, je ne peux pas vous le promettre, avait-elle précisé par écrit. Mais ma Fiat est protégée contre les jets de pierres. Cela vous suffit-il ? »

J'étais déjà pris au piège de mon accord de principe, et j'avais honte d'avouer que ce qui était suffisamment sûr pour elle ne l'était pas forcément pour moi. Alors, j'ai répondu : « Oui, tout à fait. »

*

« Vous vous attendiez à voir une bigote, n'est-ce pas ? m'a-t-elle dit au moment où je montais dans son véhicule.

— Pour être honnête... oui.

— Avec un chapeau horrible et un regard bizarre. Et un accent américain à la fois imperceptible et flagrant...

— *Grosso modo...*

— Enchantée, je m'appelle Iris », dit-elle en me tendant la main. Et elle me décocha un sourire qui, à cet instant-là, me parut, à ma grande erreur, rêveur.

— Vous ne... ?

— Je ne m'abstiens pas d'un contact physique avec un homme ? » Elle laissait sa main dans la mienne. « Si, mais uniquement après la première poignée de main ! »

Elle s'exprimait sur un ton enjoué, mais sa poigne était un peu molle, presque mélancolique.

*

Tout le trajet, depuis le barrage jusqu'à Maalé Meïr, se déroula sous les auspices de la commémoration des actes héroïques.

« Vous voyez ce monument, là, à gauche ? demanda Iris avec un signe de la main. La famille Arazi. Un cocktail Molotov. Leur véhicule a pris feu, le père, la mère et leurs trois enfants ont péri. »

« Et cette stèle éclairée par trois projecteurs ? En mémoire d'Aharon Goldschmidt, le responsable de la défense d'Elisha III. Une embuscade. Deux balles dans la poitrine. Il est mort avant l'arrivée de l'ambulance. »

« Et bientôt, tenez, là, sur la colline après le virage, vous pourrez apercevoir les caravanes de l'avant-poste Maharaz Lior. Les amis de yeshiva de Lior l'ont créé en sa mémoire, après qu'il a été écrasé par un véhicule-bélier. Décédé au carrefour Tapouah. Un gamin de vingt ans. »

Au fil des minutes, je me tassais de plus en plus sur mon siège. J'essayais de me faire tout petit, au cas où quelqu'un aurait envisagé de tirer précisément sur la voiture dans laquelle Iris et moi roulions. D'instinct, j'ai croisé mes mains sur la nuque pour me protéger. À travers la vitre, je tentais de distinguer des ombres tapies dans l'obscurité.

« Ce n'est pas pénible de vivre dans ces conditions, avec la peur au ventre ? » l'ai-je questionnée finalement. Et, à ma grande honte, je sentais que ma voix tremblotait.

« Ça dépend de la période, a-t-elle répondu d'une voix ferme. En ce moment, surtout, c'est pas terrible. Mais, voilà, nous arrivons à destination. Au fait, dans cinquante mètres, à gauche, vous pourrez apercevoir le monument à la mémoire de Boaz.

— Ne me dites pas – j'ai tenté de faire retomber la tension par une blague – que des pierres se sont abattues sur son pare-brise, qu'il a perdu le contrôle du véhicule. À l'âge de quarante-cinq ans...

— Presque, a répliqué Iris avec son sourire que je tenais encore pour rêveur. Poignardé à la poitrine. À l'entrée de la localité. À l'âge de trente-quatre ans. Il laisse trois enfants. Et moi. »

*

J'ai freiné dans un crissement de pneus.

Je veux dire, la voiture a continué à rouler, mais en mon for intérieur quelque chose s'est bloqué d'un coup.

« Je l'ignorais. Je suis vraiment désolé...

— Ne vous en faites pas.

— Non, vraiment, je me suis montré grossier.

— Rassurez-vous, vous ne le saviez pas.

— Tout de même, je... vous présente mes condoléances. Cela a sûrement été... pour vous... il y a combien de temps que...

— Deux ans. Elle a effleuré du doigt son sourcil droit. » Puis, après une courte pause : « Mais j'ai l'impression que c'est arrivé hier matin.

— On pourrait peut-être s'arrêter un instant devant le monument ? ai-je proposé afin d'apaiser ma conscience. Et vous me parleriez un peu de Boaz ?

— À l'occasion », a-t-elle répliqué en continuant à rouler avec ce sourire que j'avais interprété à tort comme rêveur et qui était simplement triste...
« Nous sommes attendus à la bibliothèque. »

« La moitié de la population est là », m'a informé Iris à notre entrée.

Je remarque que la majorité de l'assistance est féminine. Assises les unes à côté des autres sur des chaises en plastique Keter, disposées de manière très serrée dans l'espace minuscule entre le comptoir d'accueil et les rayonnages de livres.

Deux d'entre elles – sans doute les assistantes d'Iris – se lèvent et m'accueillent chaleureusement en me demandant si je désire une boisson : « Thé ? Café ?

— Juste de l'eau, s'il vous plaît. »

Je sors mes livres de mon sac, m'approche du pupitre absent et les range sur la table. À côté d'un vase de fleurs. Il y a toujours un vase de fleurs dans ces sortes de rencontres.

Iris branche le micro et me présente. Signale que mon grand-père a été Premier ministre. Énumère les titres de mes livres. Affirme qu'ils apprécient le fait que je me sois déplacé, dans une période où même leurs proches craignent de leur rendre visite.

Puis elle se tourne vers moi :

« J'ai suffisamment discoursu. Nous sommes venus pour vous écouter. »

*

La rencontre se déroule paisiblement. Du moins, au début.

J'avais délibérément sélectionné des passages à lire qui ne soient pas directement politiques, mais je me suis rendu compte que tous laissaient percer des moments surprenants de compréhension de « l'autre » : un homme se rend compte brusquement pourquoi sa femme n'est pas heureuse avec lui. Le père d'un jeune enfant pardonne rétrospectivement les défauts de son propre père.

Lors des questions, on m'interroge, avec une prudence extrême, sur le processus d'écriture. À quelles heures de la journée écrivez-vous ? Que se passe-t-il quand vous êtes en panne d'inspiration ? Quel est le rôle de votre éditrice ?

Interrogations anodines auxquelles il m'est aisé de répondre, avec un humour tout ce qu'il y a de spontané mais qu'en fait j'ai programmé et

calibré pour tomber au bon moment.

Alors, Iris lève la main.

Je remarque la main levée et, surfant sur la vague précédente des rires, je déclare au public : « Est-ce comme au Concours biblique où il y a toujours “la question du Premier ministre” ? Eh bien, nous voici avec “la question de la directrice de la bibliothèque” !

— Je ne mérite pas tant d’honneur », chuchote modestement Iris, presque inaudible. « Voici la question que je me sens obligée de vous poser : comment se fait-il... pourquoi avez-vous accepté de venir chez nous ?

— Comment ça “pourquoi” ? Pourquoi pas ?

— Aucun autre écrivain de... gauche n’a jamais accepté de venir. Chaque année, j’essaie de les inviter. Et ne prétendez pas que vous n’êtes pas de gauche, je vous ai googlé. J’ai lu vos articles. On voit bien à quel camp vous appartenez. »

Je réfléchis avant de répondre.

J’avale une gorgée d’eau.

Je pèse mes mots. Puis je réplique : « La curiosité. Je suis curieux de vous connaître. De même que les implantations, plus généralement. Le fait que vous ayez choisi d’habiter dans un endroit pareil... exerce une influence sur l’avenir de notre pays. Et sur ma propre existence. À vrai dire, je pense que vos communautés représentent un obstacle à la paix. Franchement ? Je pense que vous anéantissez toute chance que moi et mes enfants vivions jamais une existence normale dans ce pays. Mais tout cela, je le pense de loin. La dernière fois que j’ai franchi la Ligne verte, c’était pendant mon service militaire. Et ça m’intriguait de revenir voir les choses de mes propres yeux. En général, chez moi, la curiosité prime sur tous les obstacles. Y compris l’idéologie. »

La récrimination jaillit depuis le dernier rang : « Qu’est-ce que vous allez pouvoir observer en une heure et demie ?

— C’est toujours mieux que rien, objecte quelqu’un à l’autre bout de la salle.

— Qu’il passe au moins un shabbat ici et, ensuite, on pourra discuter, s’exclame une femme assise sous mes yeux qui, pourtant, me désigne à la

troisième personne.

— Pourquoi chez nous ? tonne une voix mâle. Qu'il passe le shabbat chez nos voisins d'Aïn Tour. Et qu'il y amène ses enfants. On va voir si tu continues à parler de paix avec l'accueil qu'ils te réserveront... »

Des murmures d'approbation parcourent l'assistance.

J'avale une nouvelle gorgée de mon verre. Qui est presque vide. Je le penche désespérément pour en recueillir les dernières gouttes. À dire vrai, j'aspire de l'air.

Je me saisis de mon dernier ouvrage, m'y accroche. Il y a un passage que je lis toujours en fin de rencontre afin de renvoyer le public chez lui avec le sentiment agréable d'une consolation. Mais, en fait, quelle consolation puis-je leur offrir ? Je repose le livre et songe à leur raconter l'histoire du père de Djamal. Ce moment, l'ultime, avant le départ de Beyrouth, où son père, sur le seuil de sa maison, regarde les statues qu'il a façonnées durant toute son existence et dont il doit se séparer. Par un dernier regard. Peut-être s'est-il approché de l'une d'elles et a-t-il passé la main sur le marbre froid. L'a caressé. Ou peut-être que non, peut-être n'avait-il plus le temps...

Mais je ne suis pas certain que ce public apprécierait cette anecdote. Ni même qu'un récit serait ce qui convient entre eux et moi à cette heure. Et donc, quoi d'autre ? Et qu'est-ce que je fais ici, en fin de compte ? Je suis un écrivain. Je suis censé écrire des livres, dont la dernière page est suivie toujours de pages blanches sur lesquelles tout lecteur jouit de la liberté de discuter avec moi dans son imagination.

C'est le lieu où je dois rencontrer mes lecteurs. En imagination. Face à face. Non seul face à un public.

Iris vole à mon secours, les gens commencent à gigoter sur leurs sièges en plastique Keter : « Bien, je souhaite vous remercier du fond du cœur d'avoir accepté de venir chez nous. La curiosité n'est pas uniquement la vôtre, comme vous pouvez le constater, à en juger par le public nombreux venu vous écouter et par la quantité des questions. J'espère que ce n'est pas la dernière fois que nous vous voyons ici. Et que d'autres suivront votre exemple. »

*

L'assistance se disperse rapidement. Je replace mes ouvrages dans le sac. J'avale une ultime lampée d'air de mon verre.

Personne ne m'aborde pour me poser une question personnelle. Ou demander une dédicace.

Seule Iris s'approche. Affirmant que c'était passionnant.

J'ai apprécié qu'elle ne dise pas « fascinant ». Ceux qui disent « fascinant » dissimulent, le plus souvent, des intentions peu amènes.

« On vous dépose au barrage ? »

Est-ce une proposition ou une décision ?

Justement à cet instant, la sonnerie d'un message retentit sur son portable.

Elle le consulte longuement.

« Mince.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— L'armée a bloqué la route. Une alerte ciblée, une cellule terroriste qui rôde dans le secteur.

— Que fait-on ?

— On attend.

— Combien de temps cela peut durer ?

— Au minimum quatre, cinq heures.

— Tant que ça !

— Oui, je suis désolée, mais il semble que vous soyez obligé de passer la nuit ici.

— *Wallah* ! Il y a des chambres d'hôte dans le coin ?

— Des *chambres d'hôte* ? » Elle n'affiche plus son sourire mélancolique, mais un sourire jusqu'aux oreilles qui se transforme très vite en un rire sonore.

Iris rit aux éclats – spectacle magnifique. Deux larges fossettes se creusent sur ses joues, et tout son corps svelte tressaille de joie.

« D'accord – je sens mon cou envahi par une rougeur, comme toujours quand je lâche une grosse bourde –, alors où...

— Je vous invite chez moi.

— Vraiment ? Et ça ne va pas vous causer des ennuis ? Tout de même, je suis... un homme.

— J'avais remarqué. »

« Des chambres d'hôte ! s'esclaffe-t-elle en chemin vers sa voiture en posant une main sur son ventre. C'est énorme ! Il y a longtemps que je n'ai pas ri comme ça. »

Lorsque nous habitions rue Hatichbi à Haïfa, demeurait en face de notre maison une famille dont le père avait été tué lors de la première guerre du Liban. Je jouais avec le fils aux gendarmes et aux voleurs, et nous courions dans tous les sens chez eux. Je me souviens qu'après la mort du père, lors de la catastrophe de Tyr, leur salon s'était transformé en sanctuaire : des bougies funéraires brûlaient jour et nuit. Des photos du père, en noir et blanc, avec sa famille et tout seul, étaient posées sur chaque étagère à côté d'écussons d'hommage des unités qu'il commandait. Et un poème à sa mémoire que quelqu'un avait agrandi et encadré. Impossible d'entrer dans la maison de ce camarade sans prendre soi-même le deuil.

J'examine le salon d'Iris pendant qu'elle va chercher des draps dans la chambre à coucher.

Ni bougies. Ni photos. Ni écussons.

Un hamac, tendu d'un mur à l'autre. Un électrophone. Flanqué d'une longue rangée de disques. Le dernier disque de la rangée, dont la pochette montrant un cendrier et des mégots était apparente, je l'ai reconnu immédiatement : *Dans l'attente du Messie* de Shalom Hanoch. Sur le sol des coussins profonds en guise de fauteuils, sur les murs des dessins exaltés, pas du tout léchés. Plusieurs sont plutôt sensuels. Les siens, peut-être ?

Elle revient au salon et déploie un unique drap d'enfant sur le canapé. Ajoute une couverture et un oreiller. Et pose sur l'oreiller un pantalon de

survêtement masculin. Et un T-shirt de fin des classes des Golani.

Je la remercie. Un frisson – celui du faux pas qui me guette – me parcourt l'échine.

« Du café ? Ou ne buvez-vous toujours que de l'eau ? »

Elle revient de la cuisine avec deux tasses de café fumantes, puis lance, imitant le ton d'une commandante de troupes : « Suivez-moi ! »

Nous montons les marches jusqu'au deuxième étage. Un instant, je crains qu'elle ne nous conduise dans sa chambre à coucher, mais elle continue à grimper, dépassant cet étage, jusqu'à une petite échelle. Menant à une sorte de lucarne sur le toit recouverte d'une plaque métallique.

« Venez, dit-elle en soulevant la plaque, d'ici, on aperçoit les tours Azriéli de Tel-Aviv. »

Deux chaises longues aux rayures rouges et blanches sont posées au milieu des chauffe-eau solaires du toit. Nous nous asseyons et contemplons les lumières de la plaine côtière du Gouch Dan.

Je l'embrasse sans prononcer un mot. J'ai tellement parlé pendant cette rencontre que je n'ai plus de mots.

Lorsque le silence règne, on prête attention aux choses. Je remarque alors que les volutes s'échappant de ma tasse se mêlent à celles de la sienne.

Et qu'il émane d'elle un léger parfum de crème de soin que la brise m'apporte.

Et que son jean se termine un peu au-dessus de la ligne des chaussettes.

Et que toutes les maisons sont entièrement éclairées. Comme si aucun des habitants n'avait l'intention d'aller se coucher.

« C'est là-bas que j'ai rencontré Boaz, lâche-t-elle au bout de quelques instants en désignant de la main les gratte-ciel de Tel-Aviv.

— À Azriéli ?

— Pas loin. J'étudiais la littérature et l'enseignement des lettres au Séminaire des kibboutzim. Une des élèves avait organisé chez elle une fête à l'occasion du jour de l'Indépendance. Et il est entré. Nos regards se sont

croisés. Il n'a pas baissé les yeux. Je me suis dit : il porte une calotte, même pas en rêve ! Puis il s'est approché et a commencé à me parler, sans préambule sophistiqué, simplement, il a entamé la conversation. Et je me suis dit : Iris, basta les battements de cœur, ça va pas aller plus loin, il porte une calotte ! Ensuite, il m'a proposé de me déposer chez moi, et je me suis dit : s'il devait résulter de tout ça quelque chose de sérieux, cela vaudrait la peine de jouer les inaccessibles, mais, de toute façon, il n'y a aucune chance, eh bien, qu'il me ramène à la maison, et monte chez moi pour un café, et m'embrasse de la manière la plus délicate, comme on ne m'a jamais embrassée, et qu'il couche avec moi comme s'il détenait des informations de première main sur ce qui me fait du bien, et qu'il reste dormir, et m'enlace toute la nuit, une étreinte protectrice de ce genre, puissante, et me prépare le petit déjeuner, qu'est-ce que cela change ? Il porte une calotte. »

Elle s'exprimait avec un débit précipité, sans reprendre haleine entre un mot et l'autre, une phrase et l'autre. Comme si ses propos étaient déjà ordonnés dans son cœur et qu'elle attende depuis longtemps le moment propice pour les exprimer.

« Et c'est tout ? Après, vous ne vous êtes plus quittés ?

— Au contraire. Après, nous nous sommes séparés puis retrouvés pendant quatre ans. Chacun de nous a tenté d'imposer son mode de vie à l'autre et, bien sûr, ça n'a pas marché, et quand nous nous éloignons l'un de l'autre et tentions de fréquenter d'autres gens, et, là encore, ça n'a pas marché, évidemment, et à la fin je suis venue lui dire : “Écoute, je vais te le dire dans le langage de tes religieux afin que tu comprennes : toi et moi, par décision des Cieux, nous sommes prédestinés à former un couple, toi, tu es le promis et moi, la promise. Maintenant, soit nous pouvons gâcher notre vie en essayant de nous y dérober, soit nous l'acceptons. Pour commencer, je t'informe que je suis prête à habiter là où tu le décideras. À condition que, dans notre foyer, je puisse vivre à ma guise.

— Waouh !

— Comment avez-vous dit pendant la rencontre ? Que la curiosité primait chez vous sur chaque obstacle de votre route, y compris l'idéologie ? Eh bien, pour nous, l'amour a triomphé de tous les obstacles.

— Y compris l'idéologie.

— Ha, ha !

— Et comment vous êtes-vous retrouvés à Maalé Meïr ?

— En fait, nous voulions louer un appartement à Jérusalem. Mais c'était trop cher. Vous comprenez ? C'est comme ça que nous sommes devenus des "colons". Et ici il y a d'autres habitants de notre genre, chacun avec son histoire. Vous vouliez voir les choses de près ? Pas de problème. Sauf qu'il vous faut prendre en compte que, de près, on capte de minuscules détails. Ensuite, il devient plus difficile de se livrer à des généralisations. Par exemple, dans des tribunes publiées dans *Yédiot*...

— En d'autres termes, je suis foutu, c'est ce que vous sous-entendez. Je me complique l'existence avec ma curiosité.

— Exactement.

— Il y a une seule chose que je ne saisis pas, ai-je ajouté après un bref silence.

— Posez votre question, n'hésitez pas. »

J'avale une gorgée de café qui me brûle la langue. Je sais ce que je veux lui demander mais je ne sais comment le formuler pour ne pas la blesser. La façon dont elle vient de décrire son époux mort est si vivante...

« Je vais vous dire ce que vous voulez savoir...

— Qu'est-ce que je veux savoir ?

— Qu'est-ce qui me pousse à rester ici maintenant que Boaz n'est plus de ce monde ? Pourquoi je ne prends pas mes enfants sous le bras pour partir tout simplement ? Je vois juste ? Je vais vous expliquer. La semaine de deuil dure combien de jours selon vous ?

— Euh... sept jours, non ?

— Eh bien, à Maalé Meïr, elle dure trois cent soixante-cinq jours. Pendant une année entière, on est entouré de l'affection de tous.

— C'est beau.

— Dans mon cas, ce n'est pas seulement beau, mais capital.

— Pourquoi ?

— Pendant les deux premiers mois, mon corps a réagi comme si c'était une rupture de plus avec Boaz. Cette situation, mon corps savait l'affronter. Mais, ensuite, au bout de trois mois environ, j'ai succombé. Incapable de sortir du lit le matin. Et ça prend du temps avant que les antidépresseurs commencent à faire leur effet. Entre-temps, quelqu'un doit s'occuper des enfants. Ici, les gens se sont relayés vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et peu leur importait que je ne me couvre pas les cheveux. Ils prenaient les enfants chez eux après l'école. Ils m'ont amené des médecins. M'ont fait les courses. De la réflexologie. Nous avons ici une femme qui pratique du watsu avec un énorme chaudron dans sa cour. Chacun a donné selon ses moyens, vous comprenez ? Après cette année, j'ai conclu une alliance éternelle avec cette communauté.

— Je m'imagine.

— Non, vous ne pouvez pas. Parce que vous ignorez ce qu'est une communauté. C'est évident quand on lit vos livres. Tous vos personnages sont des solitaires, à chaque fois. Et si vous avez créé ce genre de personnages, cela signifie que, vous aussi, vous devez être esseulé. Alors, imaginez que la solitude disparaisse de votre existence. Qu'on ne vous laisse jamais éprouver le poids de la solitude. Parce qu'autour de vous une cuirasse vous protège et vous offre de la chaleur à tout moment. Vous comprenez la force que cela donne ? »

Nous nous attardons un peu sur le toit, jusqu'à ce que les lumières commencent à décliner. Et le café est froid. Et la brise fraîche devient glaciale.

« On rentre ? »

J'opine et la suis.

En passant devant sa chambre à coucher, elle ralentit un peu, comme si elle hésitait à m'y faire pénétrer, puis elle secoue la tête comme pour se débarrasser d'une idée, et continue à descendre l'escalier.

Je descends derrière elle. Nous parvenons au salon.

Nous sommes face à face. Comme avant une séparation. Ou comme avant une étreinte.

Je croise les mains dans mon dos. Comme un élève discipliné, ou comme quelqu'un qui a peur qu'elles n'agissent d'elles-mêmes.

« Vous avez des enfants ?

— Deux filles » – dont je détaille les prénoms et l'âge.

« Trois garçons », dit-elle, en précisant leurs prénoms et leur âge.

« Et ça, c'est de vous ? fais-je en montrant les dessins.

— Oui, et ne me dites pas qu'ils sont beaux. Primo, ils ne le sont pas. Deuzio, ça ne m'intéresse pas que quelqu'un d'autre que moi les trouve beaux. J'ai commencé à les dessiner pour moi-même. Après les trente jours de deuil. C'est... ça vous est arrivé parfois ? Écrire juste comme ça, pour vous-même ?

— De moins en moins.

— Vous devriez essayer. »

J'acquiesce.

Elle recule d'un pas.

Séparation, dans ce cas, je me dis, et non étreinte. Tant mieux. Je m'adosse et pose une main sur le dossier du canapé.

« Voulez-vous une autre couverture ?

— Non, merci.

— Super. » Elle tend la main (son geste est vraiment brusque. Je n'avais perçu aucun indice précurseur de ce qui vient de se produire) et me caresse la joue longuement et délicatement, comme on caresse un enfant. Et, de ses doigts, elle effleure mon menton.

Et alors, aussi soudainement, elle retire sa main et déclare : « Je vous réveille à six heures et nous irons jusqu'au barrage. À cette heure-là, c'est sûr, l'alerte sera levée. »

J'ai essayé de dormir en pantalon et chemise boutonnée. Mais, au bout d'une heure à me retourner pour trouver la bonne position, j'ai cédé. Je me suis déshabillé dans le noir et j'ai enfilé le survêtement et le T-shirt de Boaz. Ils m'alliaient bien et étaient confortables. Mais je ne trouvais

toujours pas le sommeil. Le contact de la main d'Iris planait encore sur ma joue. Et toutes sortes de bribes de souvenirs ont commencé à voguer dans ma conscience à la recherche acharnée d'une signification.

Et alors, j'ai entendu des pas. Des pas de loup, légers.

Yeux clos, je n'ai pas bougé, de crainte qu'un geste brusque ou trop ardent ne l'affole, et qu'elle regrette.

Les pas se rapprochaient.

Je respirais légèrement, exprès. Le sommeil du juste...

J'ai gardé ce rythme, même quand j'ai senti une main se poser, puis un corps sur la partie libre du matelas, le long de ma hanche.

Mais le corps qui m'a enlacé au bout d'un moment n'était pas celui d'Iris. Mais un corps plus chétif. Avec des bras plus frêles.

Je restais face au mur. Les bras menus se resserraient autour de moi.

Nous sommes restés ainsi enlacés un certain temps, le gamin et moi, jusqu'au moment où je ne pouvais me retenir plus longtemps et je me suis tourné lentement pour le regarder. L'enfant a bougé un peu sans se réveiller, et, maintenant, je pouvais observer son visage. Aucune ressemblance avec Iris. Il avait sans doute hérité ses traits de son père : un nez proéminent. De longs cils. Des lèvres retroussées vers le bas. Comme une moue vexée.

Ses bras chétifs se sont tendus de nouveau vers moi, pas du tout disposés à desserrer notre étreinte.

Je lui ai laissé un peu plus de place sur le matelas. Puis je l'ai doucement retourné. Et maintenant je pouvais l'enlacer dans son dos, l'attirer contre moi.

Je me suis dit : je n'ai jamais étreint un fils.

Et encore : la sensation est différente. Difficile à expliquer. Plus virile ? Pas exactement. Ni moins abandonnée. Peut-être que retentit en toi un souvenir de l'enfance.

Nous avons dormi enlacés.

Je me suis réveillé au contact d'une main sur mon épaule. Iris se tenait à notre chevet, nous observant, les yeux brillants, et elle a murmuré : « L'alerte est levée. »

J'avais peur de bouger et de réveiller l'enfant.

J'ai chuchoté à Iris : « Je ne veux pas le réveiller. »

Et elle a chuchoté : « Dans ce cas, restez pour le shabbat. »

Et après un bref silence, infime, pendant lequel elle devait attendre ma réaction à son invitation, elle m'a adressé son sourire attristé et m'a guidé à voix basse, me montrant de la main comment faire, tout en se gardant de me toucher : « D'abord, retirez vos bras. Ensuite, reculez votre corps. Oui, comme ça. Et faites attention au moment de lever votre jambe au-dessus de lui. »

Nemrod – et non Yanai – était le nom que j'avais prévu de donner à mon fils si j'en avais un. Et comme l'écriture est aussi, et peut-être principalement, une compensation à ce qui n'est pas arrivé, ou pas encore arrivé, j'ai attribué aux divers enfants, dans mes différents livres, le prénom de Nemrod.

Et voilà qu'un Nemrod bien réel a dormi dans mes bras. Toute une nuit.

De mauvais gré, je me suis détaché de l'enfant. Tout doucement. Afin de prolonger l'instant. Ses longs cils ont frémi un peu, comme s'il allait ouvrir les yeux mais, au bout de quelques secondes, le tremblement a cessé, et il a continué à dormir.

Le soleil était haut au-dessus des collines de Samarie. Iris a ralenti et, une main sur le volant, a chaussé ses lunettes de soleil.

« Quelle histoire ! En apparence, Nemrod est celui qui a pris le mieux la mort de son père. Alors que ses frères n'ont pas cessé de se lamenter. De se réfugier dans mes bras. Et lui jouait à sa PlayStation avec ses copains dans sa chambre. On aurait dit que ça le touchait moins. Au début, je me disais : c'est parce qu'il est jeune, il a moins vécu avec Boaz, mais, par la suite, cela a commencé à s'exprimer par toutes sortes de comportements.

— Lesquels, par exemple ?

— Des bagarres à l'école. Il frappait les autres élèves. En outre, il est devenu soudainement plus religieux. Il me blâmait à cause des petites indulgences que je m'accorde durant le shabbat. Il m'a cherché des poux parce que je l'avais nommé Nemrod, un prénom un peu... déviant, chez les religieux. Pendant une certaine période, il s'est remis à faire pipi au lit la nuit. Puis, il a commencé à marcher en somnambule dans la maison.

— Vraiment, avec les bras tendus en avant ?

— Non, ça, c'est seulement au cinéma. Dans la réalité, ça se passe autrement : les bras le long du corps, les yeux fermés.

— *Wallah !*

— Il a dû... arriver comme ça jusqu'à vous sur le canapé. »

Le souvenir de son contact demeure en moi, comme après une nuit d'amour. Tout au long du trajet jusqu'au barrage de l'armée, je sentais ses ondes agréables dans mon corps. Dans mon ventre qui s'était plaqué contre son dos. Dans mon bras qui l'avait enlacé.

« Ça m'intéresse de savoir s'il va se rappeler quelque chose à son réveil, ai-je pensé à haute voix.

— En général, il oublie complètement ce qui arrive pendant la nuit. Une fois, il a avalé la moitié d'une marmite de soupe qui se trouvait dans le frigo. Comme ça. Directement de la marmite. Comme si c'était une gourde. Et, au matin, il ne se souvenait plus de rien. Mais s'il raconte quelque chose, je vous en informerai. J'ai votre mail, n'est-ce pas ? »

*

Personne n'oserait l'avouer publiquement. Même moi, en ce moment, j'ai les doigts qui rougissent sur mon clavier. Mais quand les victimes d'un attentat habitent de l'autre côté de la Ligne verte, cela bouleverse moins ceux qui résident de ce côté-ci. On écoute les nouvelles, on repère, selon les noms des victimes, si elles appartiennent à notre tribu ou non, et, bien souvent, on préfère se détourner de la douleur et de l'angoisse : « Ils ont

choisi de vivre là-bas et de se mettre en danger, ainsi que leurs enfants ? Eh bien, qu'ils paient le prix ! »

Je n'ai reçu aucun mail d'Iris. Et, moi non plus, je ne lui en ai envoyé aucun.

Mais après la nuit passée à Maalé Meïr, la Ligne verte a cessé de marquer le butoir de mon indifférence.

Au contraire, des années plus tard, mon attention s'éveillait devant chaque nouvelle de cocktail Molotov, de véhicule renversé à cause de jets de pierres, d'incursion dans une colonie. Je suis passé de la station radio 88 FM à la radio de Tsahal, à guetter les bulletins d'urgence. Et lorsque, le lendemain, les journaux publiaient les noms, je scrutais l'article, le cœur battant : surtout-pas-Nemrod-surtout-pas-Nemrod-surtout-pas-Nemrod.

Peut-être que le portrait qu'en avait dressé sa mère m'avait donné l'impression qu'il était voué aux catastrophes.

« Quatre adolescents ont fait une incursion dans un village palestinien afin, selon toute vraisemblance, de peindre des slogans blasphématoires sur la mosquée locale. Selon nos sources, il semble qu'un groupe d'individus cagoulés les attendait et, à cette heure, ils sont retranchés dans la mosquée. Tsahal a lancé un raid sur le village. La situation n'est pas encore totalement claire, mais nous sommes d'ores et déjà en mesure d'annoncer qu'il y a des victimes. »

Assis devant la télévision, je suivais les comptes rendus.

Dikla s'est énervée : « Regarde comment ils rendent dingue toute l'armée, ces colons ! »

Ajoutant : « Ça leur apprendra ! »

Je n'ai pas répondu. Je n'ai pas discuté. Je n'ai pas prétendu que l'amour triomphe de tout obstacle, y compris de l'idéologie. Ou que l'amour est une idéologie. J'ai continué à regarder la télévision toute la nuit. En attendant les noms.

J'avais un pressentiment. Comme les mères, avant que les représentants de l'officier de la place toquent à leur porte pour leur annoncer la nouvelle

fatale.

Vers le matin, la nouvelle est tombée : « Notre correspondant militaire nous informe que les adolescents ont été libérés vivants. L'un d'eux, Nemrod Salai, a été blessé ; la gravité de son état peut évoluer à tout moment. Il est hospitalisé à Tel Hachomer. »

J'ai attendu le moment propice. Je ne voulais pas qu'un membre du personnel de l'hôpital m'arrête au prétexte que ce n'étaient pas les heures de visite. Je ne voulais pas qu'Iris ou un membre de la famille de Nemrod me surprenne. Je suis resté au chevet d'Ari au service oncologique, et nous avons joué au jeu habituel, celui que nous avons inventé quand sa conscience a commencé à dépérir : il ferme les yeux et sommeille un peu et, lorsqu'il les ouvre, il me demande si Roni est passée le voir pendant qu'il dormait. Je lui réponds que oui bien sûr, il sourit de satisfaction, ferme de nouveau les yeux, les rouvre un peu plus tard et me demande si Lihi est venue le voir pendant son sommeil. Je lui réponds que oui, bien sûr. Et c'est de cette façon que nous poursuivons notre jeu, tandis que viennent nous rendre visite une multitude de filles qui l'ont laissé tomber depuis sa maladie.

Après qu'Ari s'est enfin endormi, j'ai déambulé pendant des heures dans les autres services de l'hôpital. J'ai fait mine d'être un proche en attente de visite et j'ai tenté de repérer l'itinéraire qui me conduirait, sans me mettre à découvert et avec le moins de portes s'ouvrant de l'intérieur, jusqu'à la chambre où Nemrod était alité.

À quatre heures du matin, je suis arrivé à destination.

En pénétrant dans la chambre, j'ai trouvé Iris étendue sur un siège et plongée dans le sommeil.

Des fils blancs striaient sa chevelure. Son front était sillonné de rides. Tout de même, les années avaient passé. Sur elle et sur moi.

Je me suis approché du lit. Une lumière blafarde émanait des appareils à côté de Nemrod et éclairait son visage. Les poils sur ses joues. Ses lèvres retroussées légèrement vers le bas avec cette moue d'ancienne offense.

J'ai grimpé prudemment sur le matelas et je l'ai étreint dans son dos, comme auparavant. Son corps s'est abandonné, incurvé dans l'étreinte, comme s'il se souvenait. Ses longs cils ont frémi doucement, comme prêts à s'ouvrir. Mais il a continué à dormir.

J'écoutais sa respiration pour m'assurer qu'elle ne cessait pas, et j'ai attendu que l'aube s'infilte par la fenêtre. Alors, je me suis glissé hors du lit et m'en suis retourné chez moi. J'ai roulé dans les rues désertes en passant d'une station de radio à une autre, au cas où, par hasard, l'une d'elles diffuserait un bulletin d'actualités. Ou, au moins, *Dans l'attente du Messie*.

Le Messie n'est pas venu. N'a pas téléphoné, comme dans la chanson. J'attendais l'annonce dans mon salon et, de temps à autre, je me levais et patrouillais dans les chambres. À l'aurore, les rayons de soleil ont percé à travers les stores et ont illuminé les traits délicats de mes enfants, les attrape-rêves veillant sur leur sommeil et les meubles peints en rose et en azur.

*Votre grand-père, Lévi Eshkol, fut le deuxième Premier ministre d'Israël.
Quel souvenir gardez-vous de lui ?*

Non, pas le deuxième. Le troisième. Et il est décédé avant ma naissance.

*Votre grand-père, Lévi Eshkol, fut le troisième Premier ministre d'Israël.
Quel héritage vous a-t-il laissé ?*

Des morceaux de sucre.

Lors de la commémoration solennelle au mont Herzl, la famille était placée au premier rang face au tombeau de marbre noir et, après l'oraison funèbre *El malé rahamim* (« Dieu à la miséricorde infinie ») du chantre en chef de Tsahal, qui m'insufflait toujours une profonde tristesse, plutôt vague, sans aucun rapport avec mon grand-père décédé avant ma naissance

et dont je ne pouvais pas, malgré tous mes efforts, ressentir le deuil, les politiciens déposaient une petite pierre sur sa tombe, puis rejoignaient la file afin de serrer la main de tous les membres de la famille. Je me souviens que la poignée de main de Shimon Peres n'était pas ferme, que le ministre Gad Jacobi était un bel homme et que, parmi les derniers dans la queue, il y avait un individu à la chevelure clairsemée dont je connaissais le nom : Shalhévet Freier. Ensuite, tous, je veux dire tous les dirigeants travaillistes, les amis de la famille, y compris Shalhévet Freier, se sont retrouvés rue Ramban, dans la demeure de ma grand-mère adoptive Myriam, debout dans le salon exigü, un verre de soda Kinley à la main, à analyser la situation du pays comme si le pays leur appartenait encore, alors que, durant les années que j'évoque, Menahem Begin, le champion de la droite, était déjà au pouvoir.

Les enfants, les cousins, nous nous réfugions dans une chambre à l'écart où étaient rangés d'épais classeurs que nous n'avions pas le droit d'ouvrir, et nous jouions au jeu du bac sur la table qui fut jadis son bureau. À la lettre « L », ce que tous écriraient pour « personnages » était évident, et c'est pourquoi j'ai préféré inscrire Lincoln ou Léonard de Vinci afin de rafler davantage de points, puis, tous les quelques tours, les autres cousins, tous plus âgés que moi, m'envoyaient en mission sur le front arrière du salon : chiper des morceaux de sucre du sucrier en argent et les rapporter sains et saufs dans la chambre d'enfants. Je me souviens du goût des morceaux de sucre dans ma bouche : au début, dur, comme celui des bonbons, puis, après quelques bouchées, fondu sur la langue et pulvérisé. Je me souviens que Doron, le cousin le plus âgé, nous avait appris à boire le thé avec un morceau de sucre coincé entre les dents tandis que le liquide chaud s'écoulait à travers. Et je me souviens qu'une fois Shalhévet Freier m'avait surpris en plein méfait dans le salon. Il avisa ma main, déjà tendue vers le sucrier argenté, la saisit et dit avec un lourd accent allemand : « Ce n'est pas une friandise, mon garçon. » Je devais avoir l'air paniqué car il s'est empressé de relâcher ma main, m'a tendu une tablette de chocolat amer Splendid avec ces mots : « Prends plutôt ça. » Je détestais le chocolat amer,

mais je l'ai pris. Quelque chose dans le ton de Shalhévet Freier m'a fait comprendre qu'il valait mieux ne pas discuter.

Il y a quelques années, il est décédé. Un journal rapportait dans l'éloge funèbre publié sous sa photo qu'il avait été directeur général de la Commission israélienne de l'énergie atomique. C'est ainsi qu'avec un certain retard j'ai compris d'où lui venait sa force de dissuasion.

Les morceaux de sucre deviennent de plus en plus rares au fil des années. Comme les lucioles. Parfois, surtout au centre du Carmel de Haïfa, en particulier dans les cafés à la clientèle *yekke*, la bourgeoisie juive allemande, on pose encore un sucrier au milieu de la table, et je prends quelques morceaux, les suce aussi lentement que possible afin qu'ils ne fondent pas tout de suite, en songeant à mon grand-père, que je n'ai pas connu, et que je regrette de n'avoir pas connu, qui savait, à ce qu'on m'a raconté, accepter des compromis, tant et plus, afin d'obtenir ce qu'il désirait. Qui possédait un humour juif chaleureux et subtil. Qui était aimé de ses partisans mais aussi de ses adversaires. Qui n'était pas membre du parti conservateur, de ceux qui se contentent d'un unique grand amour. Qui bégayait au moment inopportun. Qui avait été l'artisan de la victoire lors de la guerre des Six-Jours, mais sans en recueillir les lauriers. Qui est mort avant de saisir à quel point cette victoire était grosse des problèmes qu'elle a provoqués depuis. Qui, bien qu'il fût la plupart du temps absent de chez lui, a réussi à inspirer à ma mère, je ne sais comment, l'incoercible influence de sa paternité. Et, à mesure que j'avance en âge, je commence à lui ressembler dans ma physionomie, au point que, ces dernières années, je m'abstiens de regarder ses photos parce qu'elles m'apparaissent de plus en plus prémonitoires.

L'héritage politique de votre grand-père vous influence-t-il en tant que créateur ?

J'avais une grand-mère bien réelle. Pas du tout célèbre. Côté paternel. Elle habitait à Holon.

Elle était une quasi-rescapée de la Shoah ; je veux dire : elle a immigré en terre d'Israël, seule, de Pologne, peu avant le début de la Seconde Guerre mondiale.

Alors que j'avais quinze ans, mon grand-père, son époux, est décédé, et il n'y avait plus personne pour se quereller avec elle en yiddish.

Elle avait deux ou trois amies intimes, mais sa routine, c'était de regarder la télévision, d'aller au dispensaire et de préparer les repas.

Chez elle, le déjeuner se déroulait à onze heures trente. Le dîner à dix-huit heures. Et son frigo réservait une clayette entière aux médicaments.

À l'âge de vingt-trois ans, je me suis séparé définitivement de Tali Leshem.

Comme c'est moi qui avais quitté notre appartement, il était évident que c'est moi qui devais trouver un nouveau logement.

Il était vingt-trois heures, et je n'avais nulle part où aller avec les deux sacs-poubelles dans lesquels j'avais fourré mes vêtements.

J'ai sauté dans le dernier bus pour Holon. J'ai frappé à sa porte, sur laquelle le nom de mon grand-père était encore inscrit, et elle m'a ouvert, affolée : « Qu'est-ce qui t'arrive, *sheiné pounim* ? » (Dans son yiddish irréductible : « joli minois ».)

Je lui ai tout raconté.

Elle m'a préparé un verre de thé avec trois cuillerées de sucre et y a introduit une longue cuillère métallique pour touiller. Pendant que je buvais, elle a ouvert un convertible dans la petite pièce à côté de la douche et a étalé un drap à fleurs. Bien qu'elle fût très petite, ses bras s'allongeaient miraculeusement tandis qu'elle lissait le drap. Enfant, j'avais déjà remarqué ce prodige.

De retour dans la cuisine, elle n'a pas prononcé un mot au sujet de Tali. Ou de notre rupture. Ni évoqué le baby-sitting que Tali avait effectué chez ma sœur. Elle m'a juste demandé si je désirais une tranche de gâteau. Et, après que j'eus fait non de la tête, elle s'est assise en face de moi et s'est tue en signe de solidarité jusqu'à ce que je termine mon thé.

Au matin, elle m'a réveillé trop tôt, de crainte que je sois en retard au travail.

J'ai habité trois mois chez elle. La visite la plus longue d'un petit-fils à sa grand-mère dans nos annales familiales.

J'ai avalé beaucoup de compotes, de salades de carottes sucrées, et de la soupe de tomate en poudre de la marque Vita qu'elle enrichissait de riz bouilli.

Chaque fois que je faisais l'éloge d'un plat quelconque, elle s'étonnait aussitôt que je dédaigne les autres mets.

Chaque fois que je laissais la lumière allumée, elle l'éteignait derrière moi.

Chaque fois que je voulais regarder du foot à la télévision, elle renonçait au programme qu'elle désirait voir.

Ce n'est qu'en séjournant chez elle que j'ai perçu l'abîme de sa tristesse. Une tristesse profonde, irrépressible, comme un membre supplémentaire greffé sur son corps. Cette tristesse qui se métamorphosait chez elle, d'une manière ou d'une autre, en sollicitude pour autrui.

Ce n'est qu'en demeurant chez elle que j'ai pu découvrir sur ses traits la jeune fille qui avait quitté ses parents et ses sœurs pour débarquer en Israël sans savoir que c'était la dernière fois qu'elle les voyait.

Ce n'est qu'en logeant chez elle que j'ai compris qu'elle était en fait très liée à grand-père Yitzhak et que, depuis sa disparition, elle avait entamé une sorte de compte à rebours.

Il y a deux ans, j'ai effectué un séjour professionnel à Varsovie.

Mon père m'avait donné l'adresse où, jeune fille, ma grand-mère habitait et j'ai demandé à mes hôtes de me conduire au quartier Praga. En chemin, nous avons croisé des arbres dénudés et d'immenses immeubles d'habitation qui m'ont rappelé les films de Kieślowski, tandis que mon esprit se concentrait déjà sur la perspective de clore la boucle.

J'ignorais que Varsovie avait été totalement détruite pendant la Seconde Guerre, qu'aucune maison n'avait subsisté à Praga après les bombardements alliés, et qu'il faisait si froid dans cette ville où les gants

n'empêchent pas les doigts de devenir insensibles lorsqu'on sort d'un véhicule. J'ai un peu sillonné les rues du quartier, j'ai tenté par tous les moyens de solliciter l'aide des rares passants, mais l'adresse inscrite sur mon bout de papier n'existait plus, et un homme portant chapeau que, durant un millième de seconde, j'ai soupçonné d'être Hagai Carmeli chapeauté, a prétendu que cette adresse était située dans un quartier différent qui, lui non plus, n'existait plus. Puis la grêle s'est mise à tomber. Dure comme de la pierre. Et mon auriculaire s'est figé dans le gant.

Alors, j'ai décidé de boucler la boucle autrement : envoyer à ma grand-mère une carte postale de Varsovie.

Partout où je me rendais dans le monde, je lui adressais une carte postale.

Elle n'a jamais compris quel besoin il y avait à voyager autant – alors que les juifs possèdent désormais leur propre pays ! – mais elle était toujours aux anges de recevoir un signe de vie de ma part.

J'ai déniché une échoppe de souvenirs près du ghetto vendant des cartes à l'ancienne et j'en ai choisi une du palais royal restauré. J'ai écrit à ma grand-mère que, dans le lobby de mon hôtel, on servait le thé avec des mille-feuilles, comme jadis. Et qu'hier, au restaurant gastronomique, l'entrée était un bouillon de poulet limpide avec des *kreplach*. Et que, même si je n'avais pas trouvé sa demeure, tout à Varsovie me la rappelait. De même que l'anxiété chronique de mes hôtes.

J'ai expédié la carte à son ancienne adresse, 164, rue Arlozorov, Tel-Aviv. Bien que je n'aie aucune idée de qui y réside désormais.

Chaque fois qu'on me questionne au sujet de mon célèbre grand-père, je préfère évoquer ma grand-mère, de mémoire bénie, mais personne ne daigne m'écouter.

Quels artistes ou œuvres d'art vous ont influencé dans votre jeunesse ?

À cent mètres de chez ma grand-mère, dans le prolongement de cette rue Arlozorov, habitait ma tante, Noa Eshkol. Chorégraphe, elle a inventé la

« notation du mouvement ». Un gourou, avec son troupeau d'adeptes qui auraient pu lécher le sol sur lequel elle dansait. Une femme au tempérament d'opposante. Contre les prix. Contre les clichés. Contre les faux-semblants. Aux cheveux teints. Au lieu d'enfants et de petits-enfants, elle avait des chats et des chiens. En guise de rafraîchissement, elle offrait de la bière à ses invités et, à l'étage supérieur de sa maison, il y avait un large espace, vide, où l'on pouvait faire les quatre cents coups pendant que les adultes discutaient politique en bas. Elle aimait les joutes verbales, tante Noa. Et exprimer des opinions délibérément anticonformistes. Et, maintenant, en écrivant cela, je perçois soudain une ligne brisée, que je n'avais jamais remarquée, entre elle et Shira, mon aînée. Le premier disque de mon existence – *Hotter Than July* de Stevie Wonder –, c'est tante Noa qui me l'a offert. Ma première cigarette, je l'ai fumée chez elle. Elle n'est pas venue à mon mariage, parce qu'elle n'aimait pas les cérémonies, mais lorsque Dikla et moi sommes venus lui rendre visite, quelques semaines plus tard, elle s'était montrée très émue et n'avait pas cessé de s'extasier à haute voix devant Dikla. Deux minutes après notre arrivée, elle lui caressait déjà les cheveux et clamait qu'ils étaient si soyeux. Et quand Dikla avait tenté de lui faire partager quelques miettes de notre réception nuptiale, elle l'avait interrompue au beau milieu : « Tu sais, je trouve captivant le fossé entre la manière dont tu t'exprimes, sur un ton équilibré et mesuré, tel un métronome, et les mouvements de tes mains. Elles ont... une chorégraphie intime bien à elles... pleines de sensualité... Tu dances ? — Au collège, je dansais dans une troupe mais, désormais, uniquement dans les fêtes », avait avoué Dikla, et tante Noa avait hoché lentement la tête comme si elle envisageait de l'embaucher dans sa troupe, dispersée des années plus tôt, puis elle nous avait conduits à son studio du troisième étage et nous avait montré de nouvelles tentures murales : « Choisissez-en un, c'est mon cadeau », et alors que j'avalais ma langue, sidéré – dans la famille, on savait que tante Noa ne vendait ni ne donnait ses tentures à personne –, Dikla avait fait le tour de ses œuvres d'art en silence, pendant de longues minutes, puis avait choisi celle à la blessure dissimulée, et tante Noa avait reconnu : « Tu as bon goût. » Ensuite, nous sommes redescendus dans la cuisine et avons

débouché un bon nombre de bières, et nous avons bavardé, en fait Dikla et Noa conversaient, et, de temps à autre, tante Noa s'interrompait et la félicitait pour ses opinions originales, ou pour son langage châtié, ou pour l'accord entre la couleur de sa jupe et celle de ses collants, et, tandis que Dikla s'était absentée un moment aux toilettes, tante Noa avait allumé une cigarette et m'avait scruté longuement, puis avait lâché avec un soupir : « Hélas, comme tout ça va faire mal... — Qu'est-ce qui va faire mal ? », l'avais-je interrogée. Et tante Noa avait inspiré une bouffée et dit : « Quand elle partira. » Mais, s'apercevant de mon visage cramoisi, elle avait expiré la fumée et ajouté : « Je n'ai pas dit que ça n'en valait pas la peine, gamin. C'est vraiment quelque chose, ta femme. Une telle harmonie entre l'orgueil et la délicatesse, c'est plutôt rare de nos jours. »

Elle aimait les belles choses, tante Noa. Et, comme elle sortait peu de chez elle – pour quelle raison, au fait ? De quoi avait-elle si peur ? –, elle souhaitait que les plus belles choses viennent à elle.

Les visites à ma grand-mère et à ma tante étaient réunies, dans mon enfance, dans un même shabbat : de la Pologne à la bohème, en cinq minutes. Nous quitions la demeure de ma grand-mère avec de larges sacs bourrés de vêtements usagés et gravissions le haut de la rue en direction de celle de ma tante Noa qui, ensuite, découpait dans ces étoffes des bandes qui seraient tissées sur ces textures bigarrées. Elle avait commencé à les créer pendant la guerre du Kippour parce qu'elle était incapable de danser pendant que ses connaissances se faisaient tuer chaque jour, et, depuis, elle avait créé plus d'un millier de ces tapisseries. Les bandes de tissu affluaient de toutes parts : d'usines et d'ateliers de couture de tout le pays, et elle les concevait sur de larges doublures, puis affectait ses ballerines admiratrices au travail ingrat de la couture. L'œuvre magnifique ainsi créée était exposée sur les murs de son studio, comme si c'était une galerie d'art, et quand j'avais terminé de me déchaîner là, sur la musique de Stevie Wonder, je me plantais devant ces tentures murales en tentant de les décrypter. Puis, je renonçais et me mettais à les danser.

Tante Noa refusait d'exposer ses tentures dans une véritable galerie d'art. Et de se faire interviewer. Et d'accepter un prix d'hommage de l'université

de Tel-Aviv. Et de mourir.

Elle connut les pires souffrances physiques dans les dernières années de son existence – de maigre, elle devint lentement squelettique, sous nos yeux, une toux chronique l’empêchait de terminer ses phrases, et presque toutes ses fidèles l’avaient délaissée –, mais elle s’accrochait à la vie, bec et ongles, afin d’avoir le temps d’achever une œuvre de plus. Une danse de plus.

*

Après son décès, mon père avait rassemblé la matière pour une éventuelle biographie. Parmi ces données, j’ai déniché des lettres d’amour qu’elle avait écrites dans sa jeunesse, depuis Londres, à un certain Robert qui demeurait en Israël. Et, en les lisant, j’ai pensé qu’il existe une sorte de gène qui rend ceux qui en sont porteurs plus enclins à la nostalgie que le commun des mortels. Et que ce gène est héréditaire.

Les maisons d’édition auxquelles nous nous sommes adressés ont prétendu que son nom n’était pas suffisamment connu du grand public pour que sa biographie se vende, et elles nous ont éconduits. C’est pour cette raison que je rédige ici et maintenant ces quelques lignes. Afin que, tout de même, on se souvienne qu’une tante Noa a vécu et qu’elle a donné à de nombreuses personnes le courage d’être ce qu’elles souhaitaient. Et à moi aussi.

Êtes-vous impliqué dans la conception des couvertures de vos ouvrages ?

Je choisis entre différentes options de couverture qui me sont proposées, pour ne pas dire que je fais tourner en bourrique les graphistes jusqu’à ce que je trouve une maquette qui me convienne. Mais si l’impensable devenait réalité et que cette interview empruntait un jour la forme d’un ouvrage, je n’aurais besoin d’aucun choix Et je n’importunerais personne. La couverture serait illustrée par une tenture de ma tante Noa Eshkol, celle

que nous possédons dans notre salon : des bandes de tissu lacérées apposées sur d'autres bandes de tissu. Et, au-dessous, une blessure.

Sur la page de garde, en lieu et place de l'avertissement habituel, figurerait la mise en garde opposée : « L'intrigue de ce livre, les personnages et les noms évoqués sont tirés de la vie de l'auteur. Toute ressemblance de l'histoire avec des événements réels, ou des personnages avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, n'est pas du tout le fruit du hasard. Toutefois, étant donné que l'auteur est un narrateur d'histoires compulsif, il convient d'adopter la plus extrême prudence à l'égard de toute affirmation, y compris cet avertissement. »

Et sur la page de dédicace, ces deux mots : *À Dikla.*

(Ce sera peut-être un cadeau d'amour, ou peut-être une stèle funéraire. Trop tôt pour le savoir. Hier, elle a préparé un petit sac et elle s'est rendue dans le Sud, le désert, dans un ashram. Elle a dit qu'elle avait besoin de temps pour réfléchir. Elle n'a pas dit pour quelle durée.)

Vos romans comportent de nombreux rêves. Quel rôle jouent-ils dans votre propre existence ?

Mes rêves sont pitoyablement simplistes. Parfois, à mon réveil, lorsque je me souviens à quel point mon rêve était grossier et transparent, je me dis : je m'attendais à mieux de ma part.

Les rêves de Dikla, en revanche...

Elle a oublié d'emporter son cahier à l'ashram.

Elle l'a laissé sur sa table de nuit.

Un homme moins faible aurait peut-être résisté à la tentation :

Ma mère me téléphone. En rêve, il est évident qu'on a trouvé la solution technologique permettant une communication directe entre le monde des morts et le nôtre, où des conversations de ce genre sont pure routine. Elle me dit : « Je suis fière de toi, Dikla. » Et je la questionne : « Pourquoi ne me l'as-tu pas dit auparavant ? — Ce qu'il y a de bien dans la mort, me répond-elle, c'est qu'elle laisse la place aux perspectives. » Je m'obstine à savoir : « Pour quoi, au juste, es-tu fière de moi ? » J'ai le temps d'entendre son soupir, et la communication est coupée, ne reste plus que la sonnerie qui augmente, celle de mon réveil-matin.

Personne ne vient à la bat-mitsva de Noam. Laquelle, pour une raison inconnue, se déroule dans la salle des sports de Maalot. Nous sommes là à attendre, et personne n'apparaît. Le DJ continue à passer des chansons et à encourager à danser, bien qu'il n'y ait personne pour ça. Yanaï pique les ballons avec une épingle. J'annule la commande des pizzas. Noam est si accablée qu'elle ne pleure pas. Nous quittons la salle vide pour le parking gigantesque où il n'y a que deux charrettes. Lui se dirige vers une charrette, et nous vers l'autre. Lorsque nous commençons à rouler, Shira dit : « Vous ne pouviez pas vous en empêcher ? »

Je suis en Colombie dans une ville du nom de Carthagène à la recherche de la jeune fille. Je suis les effluves d'une odeur qui me mène à un club, bien sûr qu'elle se trouve là-dedans et que, dès l'instant où je la verrai, je l'interrogerai : oui ou non ? Récit ou réalité ? Mais la musique dans cette discothèque est réellement bonne. Ils passent une chanson d'Enrique Iglesias, *Duele el corazón*, « le cœur en peine », alors, au lieu de la chercher, je commence à danser et, tout en rêvant, je sais que ce n'est qu'un rêve parce que je me sens bien, bien, bien, et puis : *cut !* Et me voilà dans je ne sais quel désert, peut-être en Colombie, peut-être en Israël, et le soleil tape dur, et mon ombre, mon ombre portée, semble entièrement différente de moi, comme si c'était l'ombre d'une autre femme.

Je me vois décerner le prix Man-Booker dans la catégorie « épouse d'écrivain » mais je refuse de le recevoir. On m'appelle de la tribune en anglais, et je réponds en hébreu : « Non, merci », et ce n'est qu'en me rasseyant à ma place que je m'aperçois que l'homme installé à côté de moi n'est pas mon mari, mais Aran, notre directeur général adjoint du marketing.

Je pratique à Shira bébé un watsu, non à Mayana mais dans une piscine à Beït Zayit où je n'ai jamais mis les pieds. Je la berce dans mes bras et la fais flotter comme Gaïa me fait flotter et lui chante *Honesty* de Billy Joel sans les paroles, juste la mélodie, mais, soudain, il y a une sorte de trou dans la piscine comme ça arrive parfois dans les piscines en plastique, l'eau s'écoule lentement et, à la fin, nous restons assises sur le fond à sec au milieu de pièces d'un shekel que les gens ont jetées en exprimant un vœu.

J'ai oublié de me teindre les cheveux, et tous les chats du quartier s'agglutinent autour de moi pour que je leur donne à manger.

Je me trouve dans cette maudite guérite dans l'Arava. Mais j'ai mon âge d'aujourd'hui. Sans uniforme. Obscurité, hurlements des chacals, et la peur de n'avoir personne et d'être seule s'éveille une nouvelle fois en moi. Totalement seule dans ce monde. Mon cœur bat à rompre ma poitrine à cause de la peur d'être seule. J'essaie de me dire que je suis désormais une mère et que j'ai mes enfants, mais en vain, les battements augmentent, alors, je téléphone, comme avant, à l'ARAN, le service d'aide psychologique d'urgence, et j'éprouve la honte de me retrouver, au bout de vingt ans exactement, au point où j'en étais alors, mais au lieu de l'ARAN, c'est Aran, le directeur général adjoint du marketing, aux larges épaules, qui me

répond et, tout en rêvant, je me demande ce que ça signifie que je rêve de lui pour la deuxième fois.

Nous nous trouvons dans le bureau du maire-adjoint de Léf Kara, à Chypre, là où nous nous sommes mariés ; cette fois, nous sommes venus pour divorcer, mais un problème surgit : mon bras droit est greffé à son bras gauche. Le maire-adjoint examine cette greffe à la loupe et s'excuse : dans ces conditions, il lui est impossible d'opérer.

Je suis à l'hôpital Ichilov pour rendre visite à Ari et j'erre d'une chambre à l'autre avec un bouquet de fleurs pour le trouver mais, dans le service d'oncologie, toutes les chambres sont occupées par des femmes chauves ressemblant à ma mère, bien que ma mère soit décédée d'un arrêt cardiaque. À l'accueil où je souhaite me renseigner sur la chambre d'Ari, l'infirmière vérifie sur son ordinateur et m'informe qu'il est hospitalisé à Tel Hachomer. « Comment se fait-il que vous ignoriez où est hospitalisé le meilleur ami de votre époux ? » Elle me blâme et me prend le bouquet de fleurs comme si je venais d'échouer à un examen et que, désormais, tout était perdu. Je me rends à Tel Hachomer, j'ai même le numéro de sa chambre, 12, mais quand j'y pénètre c'est mon mari qui est couché dans le lit, sous perfusion, yeux clos, et Ari est assis à côté de lui et me dit : « Je suis désolé, tu arrives trop tard. » Je pleure dans mon rêve, vraiment, à chaudes larmes, et ne comprends pas comment ils m'ont caché la vérité pendant tout ce temps.

Y a-t-il un personnage biblique dont vous vous sentez particulièrement proche ?

De temps à autre, je me cherche un puits dans lequel me cacher aux yeux du monde pendant un certain temps. À l'instar de Joseph, l'enfant de la vieillesse du patriarche Jacob que ses frères haïssent et à qui ils refusent de parler. Au début, il fuit la cruelle réalité en se réfugiant dans ses rêves et, lorsqu'il ne réussit pas à rêver, il se cache dans un puits. Je sais bien que ce n'est pas l'exégèse habituelle des événements rapportés par la Bible, mais c'est uniquement parce que personne ne prête attention à cet autre puits creusé entre le verset « Juda dit à ses frères : “Quel avantage, si nous tuons notre frère et si nous cachons sa mort ? Venez, vendons-le aux Ismaélites...” » (Genèse XXXVII, 26) et le verset suivant : « Or, plusieurs marchands de Madian vinrent à passer, qui tirèrent et firent remonter Joseph de la citerne, puis le vendirent aux Ismaélites pour vingt pièces d'argent. Ceux-ci emmenèrent Joseph en Égypte » (*Ibid.*, 28). Comment expliquer

que Juda convainque ses frères de vendre Joseph, mais que ceux qui le vendent en réalité, un verset plus loin – et gagnent vingt pièces d’argent ! –, soient des gens de Madian ? Une seule explication paraît plausible : dans l’intervalle entre ces versets, Joseph répugna à remonter du puits. La corde que ses frères lui lancèrent, il refusa de s’en saisir. Avec ses sens aiguisés, Joseph avait compris que ce n’était que là, dans l’obscurité du puits, qu’il pourrait rêver sans être dérangé, sans que ses frères se moquent de sa prétention à être le « maître des rêves » et sans quiconque pour contester leur contenu.

Pendant sept jours et sept nuits, Joseph a rêvé de pièces d’or, de nombreuses divinités, et d’un épi avec lequel une belle main inconnue caressait lentement ses clavicules – tous rêves que la Bible n’a pas osé, ne pouvait pas oser, insérer dans le récit canonique. En ce temps-là passaient près du puits où il se cachait des Cananéens, des Jébuséens et aussi des Hittites. Mais Joseph, bien que très affamé, ne les a pas appelés. En aucune façon. Il ne se languissait pas suffisamment de la vie réelle et de la souffrance qu’elle engendre.

Lors de son ultime rêve, la dernière nuit, le petit Benjamin, son frère, avait été dévoré par une bête sauvage, et Joseph n’avait pu se retenir et avait pleuré sur sa tombe...

Ce n’est qu’après s’être réveillé de ce rêve, qu’après avoir essuyé la larme réelle restée sur sa joue...

Il a hélé les gens de Madian passant devant le puits. Il a saisi la corde qu’ils lui ont lancée. A émergé grâce à cette corde hors du puits et face au soleil aveuglant. Et il a repris, le cœur gros, le rôle que la Bible lui a assigné.

Les livres représentent parfois – pour les lecteurs et pour les auteurs – un puits où se terrer.

Et cette interview aussi est une sorte de puits.

Où ignorer ce qui se passe à l’extérieur.

Dikla m'a appelé de son ashram, à la fin du sabbat, et m'a dit : « J'ai besoin d'encore un peu de temps pour me retrouver. »

Sa voix était différente. Courtoise, en quelque sorte.

« Bien sûr, ai-je répondu. Bien sûr. »

Ensuite, elle a demandé à parler aux enfants. Puis, elle m'a envoyé par texto une liste de tâches en rapport avec la bat-mitsva à effectuer obligatoirement au cours de la semaine. Je les connaissais toutes, pourtant je lui ai adressé un message en retour : « Bien reçu. Ce sera fait. Profite de ton séjour. Je t'aime. »

Elle n'a pas renvoyé de message. Ni répondu à mes appels téléphoniques les jours suivants. Sur le site « Ashram dans le désert », j'ai appris que, cette semaine, se déroulait un festival de tantra, et que les invités étaient conviés à participer à des ateliers aux intitulés tels que « Libérer la déesse intérieure », « La danse du cœur » et « Jusqu'au prochain délice ». Ça n'a pas amélioré ma sérénité intérieure, mais que pouvais-je faire ? J'ai conduit les enfants à leurs activités. Les ai ramenés d'anniversaires. J'ai pris sur moi et les ai nourris, les ai découverts et recouverts et, après les avoir mis au lit, j'ai regardé un peu la photo de Mayan et la télévision avant de trouver le sommeil. Quand Dikla est à la maison, je ne m'endors jamais devant la télévision.

La troisième nuit en son absence, je me suis souvenu du moment où l'enfant de *La Vie devant soi* questionne le vieux Hamil : « Est-ce qu'on peut vivre sans amour ? » Mais je n'ai pas réussi à me rappeler ce que Hamil lui avait répondu.

La quatrième nuit en l'absence de Dikla, il m'est venu à l'esprit que cette semaine représentait un test grâce auquel elle désirait élucider, de façon empirique, ce que c'était pour elle de vivre en solitaire. La cinquième, j'en suis venu à conclure qu'elle ne reviendrait pas. Il existe des histoires de ce genre. Les mères, dans ces histoires, celles qui un beau matin se lèvent et s'en vont, laissent derrière elles un époux au cœur brisé et des enfants marqués à vie – ces mères-là sont toujours élancées et belles, comme Dikla. Et il y a toujours un autre homme dans la coulisse.

Elle ne le fera pas vraiment, ai-je tenté de me rassurer, ce n'est pas son genre, mais, alors, je me suis souvenu de minuscules incidents de notre vie commune, où quelque chose jaillissait d'elle brusquement, sans crier gare, et j'observais avec stupéfaction ma femme si raffinée giflant quelqu'un qui lui avait fait une queue de poisson sur l'avenue Ibn Gvirol ; ou se levant en pleine première du Festival du cinéma à Jérusalem et invectivant Lars von Trier en le traitant de malade mental ; ou stoppant la voiture au beau milieu de la route nationale côtière et en descendant parce que j'avais eu le front de faire une critique au sujet de sa sœur ; ou, en Crète, bifurquant de la chaussée vers une oliveraie, arrêtant le véhicule et glissant la main dans mon entrejambe.

La sixième nuit sans Dikla, je pouvais déjà imaginer l'homme qui l'accompagnait dans cet ashram. Un veuf. Évidemment. Ses yeux se troublent toujours lorsqu'elle parle à des veufs. La femme de ce veuf est morte de maladie il y a moins d'un an, et il reste seul avec deux fils. Ces vacances dans cet ashram sont les premières qu'il s'autorise. Il a aussi apporté une guitare. Sur laquelle il pourra jouer, la nuit, près d'un feu de joie. Si tant est qu'il y en ait un. Avec cette guitare, son sarouel et ses dreadlocks, il ressemble un peu au chanteur Mosh Ben-Ari, quand on y songe. Mosh Ben-Ari avec un regard mélancolique. Un cocktail auquel Dikla aura du mal à résister avec le temps. Pendant que je prépare les sandwiches des enfants, ils sont sûrement en train de bavarder, là-bas, dans leur ashram. Elle et Mosh, le veuf mélancolique. Pendant que j'aide Noam à ses devoirs, elle l'invite sûrement à poursuivre leur conversation dans sa cabane en pisé. Ou il l'invite à poursuivre le massage de ses plantes de pieds dans sa propre cabane en pisé. Ou ils se baignent dans je ne sais quel jacuzzi. À moitié nus. Ou pas à moitié. Elle s'efforce de ne pas regarder et, cependant, elle se rend compte que chaque homme possède ses atouts, et lui s'efforce de ne pas la regarder et découvre ce secret de moi seul connu : Dikla est encore plus belle sans ses vêtements qu'habillée, et alors, après qu'il se sera penché légèrement vers elle, et elle vers lui, ils atteignent le point de non-retour, et elle décide de ne plus revenir chez nous. Et lorsqu'elle rentre au bout de quelques mois, ou années, il l'accompagne, lui

tient la main et, devant mes tentatives de protestation, il secoue ses dreadlocks comme si je le décevais personnellement et il pose la main sur mon épaule en me disant : « C'est comme ça, mon frère, “parfois, dans une négociation, on nous met plus bas que terre” », comme dans la chanson de Mosh Ben-Ari.

Comment vous est venue l'idée de votre dernier livre ?

Le coursier du ministère des Transports m'a dit : « Signe là, là et là. » Après que j'ai signé, il m'a informé que j'avais perdu trop de points, en conséquence de quoi et conformément à quoi mon permis de conduire m'était retiré sur-le-champ. Le lendemain, je me suis rendu au bureau des cartes grises. J'ai tenté de discuter. De supplier. D'user de toutes sortes d'expédients.

En vain.

Plus de permis. Pendant trois mois.

Les premiers jours, je tournais dans la maison, endeuillé et éploré. Qui allait conduire les enfants à l'école ? À leurs activités ? Et, plus généralement, qu'allais-je faire ? Et alors, à mon corps défendant, j'ai recommencé à utiliser les transports publics. Et, au bout d'une semaine de trajets en train et en autobus, j'ai compris que je bénéficiais d'un miracle. Rien de moins. Les Israéliens dans l'espace public – comment le dire avec délicatesse ? – ne sont pas tout à fait des Britanniques. Ils ne lisent pas de livre ni ne feuilletent un quotidien du soir. Ils parlent dans leur portable. À tue-tête. Et moi, je suis assis. Je tends l'oreille. Et, d'un instant à l'autre, d'une conversation à l'autre, je comprends que j'ai mis au jour une mine d'or.

Pendant ces trois mois de suspension du permis, j'ai entendu :

Des hommes quittés en direct. Des querelles d'héritage inexpiables jusqu'au meurtre. Des manipulations financières dont la révélation est susceptible de jeter les acolytes en prison. Des secrets militaires – quand l'opération doit débiter, ses objectifs et quelles unités vont y prendre part.

Et, alors que je croyais avoir tout entendu, survint le clou.

Elle était montée dans le bus à Benyamina. Et, une minute environ après être entrée, elle a commencé à parler. Elle était placée derrière moi et, exprès, je n'ai pas tourné la tête afin qu'elle ne soupçonne pas que je l'écoutais. Sa voix était délicate et candide. Un peu comme celle de la chanteuse Ofra Haza.

À l'autre bout de la ligne, je l'ai compris à ses paroles, il y avait sa sœur.

J'en ai déduit les détails suivants :

Son mariage devait avoir lieu dans deux jours.

Elle avait décidé d'annuler la noce.

Le promis l'ignorait encore.

Elle ne le révélait qu'à sa sœur (et à tout le bus).

Puis surgit la scène vraiment captivante, qui offre à cette conversation une place méritée au panthéon. Depuis Hadera en direction du nord, elles n'ont parlé que de la robe. Ça la préoccupait beaucoup, et elle voulait un conseil à ce sujet. Que faire de la fichue robe de mariée ? La vendre ? La louer ? La garder et la reconfecionner afin d'en faire une robe de soirée ?

Elle est descendue à Acre. Je n'ai pas eu le temps de voir à quoi elle ressemblait, et cela vaut sans doute mieux, ça laisse la place à l'imagination. C'est l'objet même des instants qui donnent naissance à des récits : il faut qu'ils comportent quelque chose de crypté. Une dissonance qu'on souhaite combler à l'aide de l'écriture. Et il convient, bien sûr, que cela s'accorde à notre blessure intime. Qu'un tunnel invisible relie l'auteur et cet instant, comme ces tunnels qu'on creuse dans le sable sur la plage jusqu'à ce que les mains se rejoignent...

Au matin de notre mariage civil, Dikla et moi, au village de Léfkara, à Chypre, je me suis réveillé, et elle n'était pas dans le lit.

Sur l'oreiller, il y avait un bout de papier : « Je suis sortie me promener un peu. »

La cérémonie nuptiale au bureau du maire-adjoint était prévue pour treize heures.

Jusqu'à midi et demi, Dikla ne s'est pas montrée.

Il n'existait pas, à l'époque, de téléphones portables, et j'ai dû subir quatre heures d'attente pendant lesquelles je suis passé de l'insouciance à la crainte, à la frayeur, à la conscience lucide, étayée par de nombreux indices flagrants antérieurs à notre voyage, qu'elle allait tout annuler.

J'en étais si persuadé que je n'ai même pas enfilé mes habits de cérémonie. Je suis resté en survêtement. De temps à autre, je m'approchais de la fenêtre au cas où... Mais tout ce que j'ai aperçu, ce sont les célèbres brodeuses de Léfkara, installées devant leurs boutiques, en train de broder. Broder. Et broder.

À midi et demi, Dikla a pénétré dans la chambre. Apportant avec elle un parfum inconnu.

Elle m'a embrassé sur les lèvres.

« Qu'est-ce qu'il s'est passé ? » l'ai-je questionnée. M'efforçant de garder un ton ferme.

« J'avais besoin de réfléchir un peu », m'a-t-elle répondu. Avec un regard grave.

« À quoi ?

— Au cours des dernières semaines, j'ai senti que je me laissais entraîner par une sorte de courant puissant, sans m'arrêter pour me demander si c'était ce que je désirais réellement.

— Bien. Et qu'as-tu décidé ?

— Que oui.

— Oh, parfait.

— Tu m'en veux ?

— Beaucoup. Mais nous n'avons pas de temps à perdre. La cérémonie est dans une demi-heure. Tu veux changer de robe ?

— Évidemment. Et toi ? Tu restes en survêtement ? Ça te va bien, d'ailleurs. »

Ensuite, nous nous sommes rendus au bureau du maire-adjoint, et nous nous sommes lu des vœux préparés d'avance, nous avons déambulé dans Léfkara, avons acheté quelques travaux de broderie afin de faire plaisir aux célèbres brodeuses qui avaient l'air un peu déprimées, et nous avons bu

beaucoup de vin rouge, et avons fait l'amour sans cesse dans le vaste lit blanc de l'hôtel. Puis nous sommes rentrés en Israël, et avons organisé une fête pour la famille et les amis, et les quatre heures de sa disparition ont été balayées au plus profond de notre conscience conjugale, en même temps que le parfum inconnu qui émanait d'elle, et n'ont jamais été évoquées entre nous. Et ce n'est que pendant les jours où elle s'est attardée à l'ashram du désert qu'ont refait leur apparition toutes sortes d'images brèves et gênantes de Chypre. De moi, posté à la fenêtre de la chambre d'hôtel, à murmurer : « Reviens, reviens, s'il te plaît, reviens... »

Elle est rentrée hier. Elle a ôté son sac à dos et l'a déposé contre le mur.

Je me suis levé du canapé pour l'étreindre, briser la nostalgie d'une semaine entière, mais toute son attitude signifiait : donne-moi-une-minute-pour-m'habituer-de-nouveau-à-toi.

Alors, je me suis réfugié dans la cuisine.

« Tu veux boire quelque chose ? Je mets de l'eau sur le feu.

— Je vais me le préparer moi-même. »

Nous nous tenions très près l'un de l'autre dans la cuisine. Sans nous toucher. Sans nous regarder droit dans les yeux. Du coin de l'œil, j'ai constaté que son visage était aussi serein qu'après ses soins aquatiques chez Gaïa, qu'elle avait le teint hâlé et que ça lui allait bien. Mais je savais que des compliments ne seraient pas bienvenus à ce moment-là.

Nous avons pris nos tasses de thé et gagné le salon. S'y trouve un long canapé, sur lequel plusieurs personnes peuvent s'installer, et, à côté, un fauteuil. Elle s'est assise dans le fauteuil, entourant sa tasse de ses deux mains sans y goûter. Ce qui ne me laissait d'autre choix que de me poser sur le long canapé, tout seul.

« Et alors, c'était comment, ce festival tantra ? » l'ai-je questionnée avec un sourire forcé, comme si j'ajoutais un smiley à un message.

« Je n'étais pas au festival tantra.

— Mais sur le site de l'ashram, ils disaient...

— Et tu prétends me connaître ? J'y étais samedi et dimanche, et dès que l'endroit a commencé à grouiller de toutes sortes de rastas à dreadlocks,

genre « embrassons nos âmes », je me suis taillée.

— *Wallah !*

— Haha.

— Et où ça ?

— Je suis allée chez Shira.

— Shira ? »

Elle a opiné de la tête.

« À Sdé-Boker ?

— Oui. Je l'ai appelée pour lui demander si je pouvais venir.

— Et elle a accepté ?

— Immédiatement. L'une de ses colocataires venait de partir chez ses parents à Metoula, et les moniteurs m'ont autorisée exceptionnellement à dormir dans son lit. Où vas-tu ?

— Je... je... vais chercher des biscuits. Tu en veux ?

— Non, merci. »

Je ne désirais pas vraiment de biscuits. Mais, comme Efi, diplômé de l'atelier de maîtrise des nerfs de Minneapolis, j'ai préféré couper court à cette discussion avant de lâcher des paroles que je regretterais. Lui avait quitté la voiture pour s'engouffrer dans la tempête de neige, moi, je me suis rendu dans la cuisine. J'ai fait semblant de chercher des biscuits. J'ai ouvert un placard et un tiroir, un autre placard, même si je savais exactement où la boîte était rangée et, entre-temps, je tâchais de digérer.

Ce n'était pas un veuf mélancolique que Dikla avait rencontré dans le désert, mais notre fille aînée.

Cependant, ça restait une trahison.

Lorsque notre fille a appris à parler, elle me disait cinq fois par jour : « T'aime. » Et elle dessinait de petits cœurs rouges sur des bouts de papier qu'elle déposait sur mon clavier. Lorsqu'elle a appris à écrire, elle dessinait un cœur percé d'une flèche : à une extrémité de la flèche, elle écrivait « Shiroush » et, à l'autre, « Papa ». Pendant des années, il y avait entre elle et moi un pacte tacite qui, parfois, offensait Dikla ainsi mise à l'écart, et voilà que maintenant...

De retour de la cuisine, j'étais deux individus. L'un assis, le dos droit, à bavarder avec Dikla et le second de plus en plus tassé sur lui-même.

« Et alors ? Tu es restée vraiment trois jours avec Shira ? lui ai-je demandé en posant la soucoupe de biscuits sur la table.

— Avec elle et Nadav.

— Nadav ?

— Son petit ami.

— Elle a un petit ami ?

— Eh oui.

— Je n'y crois pas.

— Un enfant de la nature, ce genre, quoi. Avec des boucles et des sandales.

— Mais Shira... Elle est si...

— Si quoi ?

— Je ne sais pas. Vulnérable. Elle...

— Elle va très bien. Et lui aussi. Tu devrais voir de quelle façon il la regarde.

— Mais... Qu'il ne... qu'il n'en profite pas...

— Laisse tomber. Il l'aime à la folie.

— Shira a un petit ami. Eh ben, dis donc !

— Oui. Et elle... m'a demandé de ne pas te le dire.

— Pourquoi ?

— Tu sais très bien pourquoi.

— Mais...

— Écoute, elle est très heureuse. Elle a vraiment trouvé sa place là-bas. Je ne l'avais jamais vue comme ça.

— Qu'est-ce que... Vous avez vraiment parlé ? Vous avez eu des conversations ?

— Pas seulement des discussions. Mais un véritable cœur au carré.

— Un cœur au carré ?

— Nous avons discuté à cœur ouvert, si tu préfères. C'est comme ça qu'on dit aujourd'hui.

— *Wallah* ! Je veux dire, formidable que... vous ayez discuté.

— C'est ce Nadav, il exerce une influence bénéfique sur elle, elle s'est ouverte soudain sous mes yeux. Comme ces fleurs qui éclosent la nuit dans le désert.

— Elle ne t'a pas demandé pourquoi tu débarquais à l'improviste ?

— Elle me l'a demandé.

— Et qu'est-ce que tu as répondu ?

— Que j'avais besoin de m'aérer un peu.

— Ce qui est on ne peut plus vrai.

— Ce qui est on ne peut plus vrai.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle ait un petit ami.

— Elle a un petit ami.

— Et je n'arrive pas à croire qu'elle t'ait dit de ne rien me raconter.

— Tu devrais les voir ensemble. Ils marchent la main dans la main dans les allées de la fac.

— Il faut en effet que je les voie, parce que je ne parviens pas à m'imaginer Shira avec...

— Une nuit, il nous a apporté une marmite de soupe dans la chambre. Il l'avait préparée lui-même. Il l'avait assaisonnée avec toutes sortes d'herbes qu'il avait coupées dans le jardin des aromates. Avec des bols et des cuillères du réfectoire.

— Tu es sûre que c'est ta fille qui est amoureuse, et pas toi ?

— Arrête. C'est tout simplement agréable d'être témoin de ça. L'amour... c'est si beau, en fait.

— À leur âge.

— À tout âge.

— C'est vrai, à tout âge.

— Et quel soulagement que... qu'elle se sente bien. Nous l'avons espéré si longtemps.

— Je ne sais pas. Je ne me sens pas soulagé.

— Pourquoi ?

— Peut-être parce que... je n'étais... je n'étais pas avec vous.

— Mais...

— Et je ne veux pas me réjouir trop vite. »

J'ai tendu la main vers la soucoupe et me suis saisi d'un biscuit. J'en ai proposé de nouveau à Dikla, et elle a fait non de la tête. En croisant les bras sur sa poitrine.

« Tu as froid ? Tu veux t'asseoir à côté de moi ? Tu es si lointaine comme ça.

— Je suis bien là, a-t-elle répliqué en sirotant doucement son thé.

— Bon », ai-je répondu en avalant le mien.

Nous nous sommes tus un long moment.

Autrefois, les silences entre nous étaient paisibles, me suis-je dit.

En fin de compte, il s'agit d'une mathématique simple, ai-je songé. Le nombre de pensées qu'un individu formule au cours d'une conversation avec sa conjointe sans les lui confier, divisé par le nombre total de pensées passées par la tête de cet individu au cours de cette conversation, égale le risque que ce couple se sépare bientôt...

Dikla me demande finalement : « Comment vont les enfants ?

— Bien. Ils ont eu une bonne semaine. »

Je voulais ajouter : et moi, une mauvaise.

« Ils m'ont manqué.

— Toi aussi, tu nous as manqué, et chaque soir, quand...

— Mais j'avais besoin de ce répit. Depuis la naissance de Shira, je tourne en rond, et si, à un moment ou à un autre au cours de toutes ces années, un doute s'insinuait en moi, je lui disais : “Va-t'en, je n'ai pas le temps pour ça”, et puis... Shira est partie dans son internat, et toi... tu es revenu avec cette histoire de... Colombie, que tu as inventée ou pas, je ne sais déjà plus ce qui est le pire, et ça m'a obligée à dire : “Stop !” À moi-même. Et à réfléchir. C'est ce qu'il se passe en ce moment. Je suis en plein “Stop !”. À réfléchir.

— OK. Et... tu es parvenue à quelles conclusions ?

— J'ai quelques aperçus.

— Tu souhaites m'en faire part ?

— Non. C'est entre moi et moi, pour le moment. Comment va Ari ?

— On teste un nouveau médicament sur lui. Une découverte canadienne.

— C'est vrai ?

— Oui. Les chances sont faibles. J'ai même peur d'espérer. Mais imagine qu'il guérisse ?

— Si seulement, si seulement ! Croisons les doigts.

— Tu viens te coucher ?

— Dans un moment.

— OK. »

Je me suis levé et l'ai embrassée sur le front comme si c'était ma sœur et j'ai gagné la chambre à coucher. J'ai attendu quelques minutes avec l'espoir qu'elle me rejoigne, puis j'ai entendu des voix s'échapper de la télévision dans le salon et j'ai compris que non. J'ai ressenti un mélange de déception et de soulagement car autant je la désirais, autant je craignais d'être repoussé.

J'ai envoyé un texto à son père : « Elle est rentrée. » (Il ne comprenait pas pourquoi elle n'avait pas répondu à ses appels pendant cette semaine, aussi avais-je dû inventer toutes sortes d'histoires pour le rassurer.)

Et à elle, un SMS avec une phrase de notre chanson, *Parfois*, de Johnny Shuali.

Vous souvenez-vous d'une rencontre avec vos lecteurs qui vous ait marqué ?

Cela s'est passé avant la guerre civile en Syrie, mais, de toute façon, je savais que personne ne me croirait si j'affirmais me rendre à Damas pour une rencontre avec mes lecteurs. Alors, j'ai dit autour de moi que j'allais dans l'est de la Turquie. Ce qui, en soi, était exact, car c'est là que je devais franchir clandestinement la frontière. Tout avait été coordonné par mails grâce à un intermédiaire britannique, Jeremy. C'est lui qui m'avait contacté, m'informant qu'un cercle de lecteurs de Damas débattait de la traduction en arabe de mon livre et voulait savoir si j'accepterais de venir les rencontrer. Je lui ai répondu que ça me paraissait *a bit* problématique sur le plan

technique, et il m'a répliqué qu'on pouvait résoudre la plupart des problèmes techniques si je possédais, par hasard, un passeport étranger. Je lui ai répondu que, par hasard, j'en détenais un. Je suis né à Berne, où mes parents séjournaient en année sabbatique, donc, en principe, j'avais un passeport helvétique. Bien qu'il fût périmé. Le mail suivant m'avait été transféré par Jeremy, de la part de Bassel, le président du cercle des lecteurs damascènes. Dans un anglais châtié, il m'informait que son cercle était vivement ému d'apprendre que j'acceptais de venir jusqu'à eux et précisait que, concernant les formalités sécuritaires, je pouvais ôter toute inquiétude de mon esprit. Certains membres de ce cercle étaient des officiers haut placés qui veilleraient à ma sécurité pendant mon séjour. Tout ce qui restait à faire, c'était de fixer une date et d'organiser mon vol pour la Turquie. Ils le financeraient, bien sûr, et me feraient visiter la ville. Pour ma part, je ne devais me soucier que de posséder un passeport helvétique en cours de validité.

Durant les semaines suivantes, nous avons essayé de déterminer une date pour la rencontre, ce qui s'avéra une mission peu aisée. Leurs fêtes ne coïncident pas avec les nôtres, le jour du sabbat, c'est le vendredi, et l'itinéraire du passage clandestin entre l'est de la Turquie et la Syrie n'est ouvert que quelques jours par mois. Enfin, grâce à l'entremise efficace de Jeremy, nous avons trouvé une date convenant à tous.

Dans mon agenda, j'ai noté : Izmir. Vingt heures. Cercle de lecteurs.

Je ne voulais pas écrire « Damas », de crainte que quelqu'un ne le voie, ne s'affole et ne me dissuade de me lancer dans cette équipée par des arguments logiques et justifiés, ou ne m'accuse de trahison.

Pendant le dîner à Maalot, chez le père de Dikla, j'ai dû faire preuve d'un maximum de discrétion. Le père de Dikla est né et a grandi à Damas, où il a été incarcéré pendant une année à cause de son projet d'immigrer en Israël. Dikla affirme qu'il n'a jamais évoqué Damas devant les siens. Lorsque ses enfants l'interrogeaient sur sa vie là-bas, il prétendait ne se souvenir de rien. Que tout avait été effacé de sa mémoire.

Et voilà que, deux jours avant mon voyage, la mémoire lui est subitement revenue.

« Au marché de Damas, on trouvait des artichauts de la taille d'une pastèque », a-t-il dit, et tous les convives se sont tus, sidérés. « Et il y avait deux étals d'épices qui te faisaient éternuer quand tu passais devant.

— Il est grand, le marché de Damas ? » lui ai-je demandé.

Les autres convives étaient trop ébranlés pour poser des questions.

« Vingt fois plus grand que celui de Mahané Yéhouda à Jérusalem. Sans exagération.

— Et, à Damas, qu'est-ce qu'il vaut la peine de visiter ?

— Pourquoi, t'as l'intention d'y aller bientôt ? a-t-il ricané.

— Je dois me rendre à Izmir, et j'ai pensé y faire un saut », ai-je répondu (parfois, la vérité est le meilleur mensonge).

Toute la tablée a ri aux éclats. Mais l'attention ne désarmait pas. Même ses jeunes petits-enfants s'étaient penchés en avant pour en apprendre davantage sur l'enfance oubliée de leur grand-père. Et il a évoqué – me regardant, mais s'adressant à tous – la rivière Barada traversant la ville, et la grande mosquée, et le quartier juif, avec une clarté et une précision de guide touristique. Et, soudain, aussi vite qu'elle s'était ouverte, la fenêtre des souvenirs s'est refermée.

« *'Halas*, ça suffit ! À force de parler, je suis exténué. Qui veut encore de la salade de fruits ? »

En fin de soirée, je me suis approché de lui et je lui ai demandé si, par hasard, il se souvenait de l'adresse de sa maison d'enfance.

« La maison derrière la synagogue, voilà l'adresse.

— Il n'y a pas de numéros ?

— Pas dans le quartier juif. Mais pourquoi tu t'intéresses brusquement à tout ça, mon gendre ?

— Je songe peut-être à écrire quelque chose qui se déroule à Damas », ai-je répondu (parfois, le temps transforme un mensonge en réalité).

« Ah ! a-t-il soupiré. Écrire... »

En son for intérieur, il n'avait jamais compris pourquoi sa fille avait choisi d'épouser quelqu'un sans véritable métier, mais il les connaissait, elle et son obstination un rien syrienne, et il savait que s'opposer serait inutile. Voire provoquerait l'effet contraire.

Je me suis mis en route un dimanche. Conscient de commettre un acte irresponsable. Mais huit années en banlieue sont susceptibles de faire perdre son bon sens à un homme et de le conduire à aspirer à ce que quelque chose d'intéressant survienne enfin – au nom d'Allah.

Le conducteur de la fourgonnette qui m'attendait sur l'itinéraire de passage clandestin avait une cassette de Zohar Argov. Un florilège de ses tubes. Je savais que, sous aucun prétexte, je ne devais révéler que je connaissais cette musique et, pourtant, les mélodies possèdent un pouvoir secret et, dans un moment d'inattention, je me suis surpris à fredonner la chanson *Elinor*. « Mon Dieu, je suis au désespoir. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit... » Le conducteur m'a lancé un regard surpris dans le rétroviseur. « *Beautiful melody* », me suis-je empressé de préciser, et il m'a regardé de nouveau, les yeux plissés par la méfiance, tout en continuant à rouler.

De la première fourgonnette, je suis passé dans un deuxième véhicule, non sans qu'on m'ait bandé les yeux avec un mouchoir. J'ai tenté d'aiguiser mes autres sens et de percevoir ce qui se déroulait autour de moi et, à en juger par les voix, j'ai conclu qu'outre moi-même il y avait trois autres individus dans l'habitacle.

Dans ce véhicule, aucune musique sinon, de temps à autre, des rengaines orientales venant de la rue. Au bout d'une éternité, mes compagnons de voyage m'ont proposé de l'eau. J'ai bu sans voir et j'ai répandu un peu d'eau sur ma chemise. De l'extérieur me parvenaient de plus en plus de bruits de la cité : coups de klaxon, marteaux-piqueurs, cris de vendeurs de rue. Bon, je n'ai pas vraiment entendu des cris de vendeurs, mais les histoires du père de mon épouse sur le marché de Damas m'ont incité à imaginer que je les entendais.

Lorsqu'on m'a ôté le bandeau, je me suis retrouvé sur une petite estrade dans une cave sombre qui me rappelait un peu le club La Rive gauche, à

Tel-Aviv. Le public comptait un peu plus d'une vingtaine de personnes. Bassel est venu vers moi, m'a serré la main et s'est excusé qu'on m'ait bandé les yeux. « Vous comprenez sûrement le caractère sensible de la situation », a-t-il dit, et j'ai opiné. Il a pris le micro et m'a présenté. Du peu que j'ai saisi, il s'appuyait sur une biographie circulant sur Internet avec quelques minuscules erreurs. Avant, je corrigeais ceux qui me présentaient sur la foi de cette biographie. Le temps passant, j'ai décidé de croire à sa véracité.

Tandis qu'il parlait, j'ai regardé le public. L'un des hommes assis au premier rang ressemblait à Ron Arad – le pilote israélien tombé au-dessus du Liban et fait prisonnier en 1986 – sur sa dernière photo, avec sa barbe fournie et ses yeux enfoncés.

« Vous avez la parole », a conclu Bassel.

J'ai parlé, puis j'ai laissé beaucoup de temps à la fin pour les questions. Contrairement à ce qu'on pouvait attendre, elles ne se sont pas focalisées sur les aspects politiques du livre. Il semble que ce qui intéressait davantage mes lecteurs syriens était de savoir ce qui était « vrai » dans l'ouvrage et ce qui était le fruit de mon imagination. Certes, ils n'étaient pas les premiers à me le demander. Les lecteurs sont souvent enclins à rechercher le noyau autobiographique d'une œuvre, supposant à tort que ça les aidera à la décrypter. Mais chez mes lecteurs damascènes, c'était beaucoup plus qu'une détermination : une véritable obsession. Pendant près d'une heure, j'ai répondu aussi patiemment que j'ai pu et, à la fin, j'ai conclu en disant qu'en général plus je « mens », d'un point de vue biographique, plus je m'approche justement de la vérité profonde, qui se situe au-delà des faits.

En fin de séance, j'ai eu droit à des applaudissements polis.

Bassel m'a rejoint sur la scène, m'a demandé une dédicace sur son exemplaire et m'a ensuite présenté le lecteur ressemblant à Ron Arad. « Je vous présente Ghaleb. Il sera heureux de vous faire faire un tour de la ville pendant le bref laps de temps qui vous reste ici. »

J'ai demandé à Ghaleb de me conduire au quartier juif, jusqu'à la maison derrière la synagogue. Nous nous y sommes rendus et, en chemin, j'ai

examiné son profil pour tenter de déterminer si ce n'était pas Ron...

En arrivant, j'ai sollicité et obtenu l'autorisation de photographier le bâtiment érigé sur les ruines de la maison d'enfance de mon beau-père.

Ghaleb se tenait à quelque distance de moi, il caressait lentement sa barbe et surveillait les alentours avec une certaine appréhension. Après un moment, il m'a rejoint, pointant du doigt sa montre, et m'a dit dans un anglais impeccable que la fourgonnette m'attendait pour me ramener chez moi. Et qu'il valait mieux ne pas s'attarder.

Pendant le trajet, j'ai de nouveau scruté son profil. Sous certains angles, il ressemblait encore à Ron Arad, mais sous d'autres, il m'a semblé soudain reconnaître Hagai Carméli. Hagai Carméli avec une barbe.

« *Tell me please, aren't you...*, l'ai-je interrogé un instant avant de nous séparer.

— Non », m'a-t-il répondu en hébreu, en me poussant dans la fourgonnette.

Je savais que nul ne croirait que j'avais photographié moi-même le cliché de la maison derrière la synagogue à Damas. Ainsi, lors du dîner de vendredi soir à Maalot, j'ai inventé une histoire au sujet d'un Kurde qui m'avait abordé à Izmir, m'avait blâmé à cause de la description erronée du *kebbeh* dans mon livre et avait même sorti une photo, prise des années plus tôt, au cours d'une visite à des proches à Damas qui lui avaient raconté que leur immeuble avait été construit sur les décombres d'une maison du quartier juif.

Je n'avais pas l'illusion que quelqu'un ajoute foi à mon histoire à dormir debout, mais, en fait, elle est passée sans encombre (parfois, il est beaucoup plus facile de croire à un mensonge qu'à la vérité).

En tout cas, le père de Dikla a contemplé longuement la photo. Il a versé une larme, une seule, qui s'est détachée de son œil tel un satellite de son vaisseau spatial, puis l'a posée à l'écart et dit : « Qui veut de la salade de fruits ? »

En quoi la jeune génération d'écrivains est-elle différente de la précédente ?

Parmi les photos de l'excursion des familles en forêt d'Eshtaol, il y a un cliché, comme en dehors du lot, d'un homme à la chevelure argentée et à la petite bedaine, appuyé sur un toboggan et regardant ailleurs avec une expression mélancolique. Pendant de longues secondes, je l'ai examiné, jusqu'à ce que je comprenne...

Vers mes treize ans, ma voix a commencé à muer. Je me souviens de la distance creusée entre nous – entre moi et ma voix. J'avais l'impression que quelqu'un d'autre s'exprimait par ma bouche.

Depuis un an, j'ôte mes lunettes avant de me regarder dans un miroir. Je préfère ne pas constater les changements. Mais ils transparaissent dans les yeux des autres. Dans les yeux des autres femmes.

Ce n'est que dans l'univers littéraire qu'on m'inclut encore dans la jeune génération.

Avant que nous ne commencions à nous éloigner, Dikla avait l'habitude de me dire : « Aujourd'hui, tu as meilleure allure qu'à l'époque où nous nous sommes connus. »

Tous les deux, nous savions que c'était un mensonge. Que nous étions sur la pente descendante. Mais là n'est pas le problème – le problème, c'est l'inadéquation. En mon for intérieur, j'ai vingt-cinq ans, je viens de revenir d'un voyage en Amérique du Sud, et, de l'extérieur, je suis cet homme à la chevelure poivre et sel et à la petite bedaine de la photo prise lors de l'excursion en forêt d'Eshtaol.

Qu'est-ce qui vous embarrasse ?

D'entrer dans une salle et de constater que, sur l'écran derrière la tribune, est projetée en grand une photo de moi d'il y a quinze ans, qui me montre tel que j'étais il y a quinze ans.

Quand, pour la dernière fois, avez-vous eu envie de pleurer ?

Les tests ont conclu que le remède canadien était sans effet.

Ari ne me l'a pas révélé.

Mais sa mère m'a téléphoné. Elle m'a informé que les résultats étaient sans appel.

Elle a dit : « Va le voir, *corazón*. Il vaut mieux que quelqu'un soit avec lui en ce moment.

— *Claro*. Bien sûr. »

À mon arrivée, il m'a accueilli comme si tout était normal. J'ai attendu qu'il m'informe des résultats, mais il a évoqué l'équipe du Hapoël Jérusalem. Selon lui, cette année, il y avait de l'espoir. L'équipe était homogène. Et il y avait aussi la nouvelle salle, l'Arena. Il regardait les matches à la télévision et, en dépit de toutes les statistiques, il a remarqué que l'équipe avait enfin du caractère : « Nous avons Yotam et Lior dans l'équipe, ce sont des gagnants, et ils tirent les autres joueurs vers le haut. »

J'ai abondé dans son sens. Exprimé mon avis. J'ai même discuté avec lui du fait d'amener de nouveaux joueurs en soutien, et du risque de défaire la trame collective. Et pendant tout ce temps je pensais : à la fin, il va en venir aux résultats de ses examens.

À la fin, il a dit : « Je me sens un peu fatigué, mec. Merci d'être venu.

— Ça va pas, la tête ? C'est normal. »

Il a remonté la couverture jusqu'au cou et a fermé les yeux.

Je savais qu'il faisait semblant de dormir.

Alors, je me suis retenu de pleurer.

En revenant chez moi, j'imaginai comment j'allais m'effondrer dans les bras de Dikla. Comment j'ouvrirais la porte et lui dirais : « J'ai besoin de

toi, Diki. Peux-tu m'aimer à nouveau ? Au moins pour une nuit ? »

Dans le salon, j'ai trouvé Ariel, le baby-sitter, et sur la table de cuisine un mot : « Je suis partie à une réception avec Gaïa. Je rentrerai tard. Ne m'attends pas. »

La différence entre un faible espoir et pas du tout d'espoir est illimitée.

J'ai demandé à Ariel : « Tu as une minute ? »

— Quoi ?

— J'ai besoin de parler à quelqu'un, tu as une minute ? »

Il m'a regardé, tétanisé, et a dit : « On m'attend à...

— Bien sûr. Je comprends. Tiens, prends – combien on te doit ? »

Je suis entré dans la chambre de Yanaï. Il y a un convertible dans cette pièce, je l'ai ouvert et je me suis couché à côté de lui. J'ai imaginé une existence dans laquelle j'aurais le droit de le voir, ainsi que Noam, uniquement deux fois par semaine. J'ai songé : je ne le supporterai pas. Enfin, je n'ai pas réfléchi. J'ai plutôt suffoqué. Ensuite j'ai déclaré dans mon cœur : « Ça suffit ! » Puis, par trois fois, à voix haute : « Ça suffit, ça suffit, ça suffit ! »

Je me suis relevé et j'ai pénétré dans la chambre de Shira. Pour être précis, dans son ancienne chambre, devenue une sorte de salle de jeux où personne ne joue. Lorsque Shira habitait encore chez nous, elle n'allait jamais se coucher. La nuit, de retour de mes conférences, j'entrais dans sa chambre, m'asseyais sur le rebord du lit et j'écoutais les drames de sa journée. En apparence, elle souhaitait que je lui « donne des conseils », mais je savais que si, par malheur, j'osais m'y risquer, elle m'expulserait aussitôt. C'est pourquoi je me contentais de hocher la tête. Sans fin. Et, parfois, je lui faisais part des succès et des déconvenues que j'essuyais à son âge. J'avais noté que ça l'apaisait de savoir que, moi aussi, j'avais connu des doutes et fait des erreurs. À présent, je me suis assis sur le rebord de son lit. J'ai caressé doucement la couverture. Et j'ai hoché la tête dans la pénombre.

Dikla m'a réveillé à son retour. « Viens au lit, couche-toi comme un être normal. » Je l'ai suivie. Au lit, je lui ai raconté pour Ari. Sans un mot, elle a

cherché à tâtons ma main. Je suis resté éveillé toute la nuit, ma main dans la sienne. Je ne voulais pas que le matin se lève.

Quand avez-vous pleuré pour la dernière fois ?

En classe de seconde. Ou de première. Je ne suis pas absolument certain.

Nous devions passer un examen de grammaire. Avant le cours, j'avais relu le manuel, répété pour la dernière fois les exceptions et, lorsque la professeure est entrée dans la classe, j'ai oublié de replacer le manuel dans mon sac.

Elle a distribué les feuilles d'examen et, dès que tous les élèves se sont mis à rédiger, elle est passée entre les tables. Je me souviens de ses talons martelant le parquet. De sa coiffure à la Farrah Fawcett. De l'odeur de son parfum. Un parfum de femme mûre. Arrivée à ma hauteur, elle s'est arrêtée, a pris le manuel en main et a crié : « Qu'est-ce que cela signifie ? » en agitant le livre sous mon nez. J'ai dit : « Désolé, madame, je l'ai oublié sur la table. — Ah, oui, vraiment, a-t-elle persiflé, tu me prends pour une imbécile ? — Non... Madame, s'il vous plaît, croyez-moi, c'est une erreur, j'ai simplement oublié de le remettre dans mon sac. » Pour toute réponse, elle a pris ma feuille d'exercice, l'a déchirée en deux et l'a reposée sur ma table. Quelques élèves ricanaient ; bien sûr, j'étais la cible de leurs moqueries. À cause de ma piètre excuse. Je me suis levé, je suis sorti de la classe en claquant la porte. Avec fracas.

Il y a des moments de ce genre dans la vie où l'on déborde d'amour ou d'humiliation, et tout ce qu'on peut faire, c'est de tourner les talons. S'en aller le plus loin possible. J'ai donc quitté l'école, j'ai marché longtemps et, dans la Haïfa des années 1980, si l'on marchait suffisamment, on tombait inévitablement sur le Carmel.

Je me suis appuyé contre un arbre, me suis accroupi sur le sol et j'ai éclaté en sanglots.

Il n'y a rien de plus humiliant que le fait qu'on ne vous croie pas. Même quand on ne dit pas la vérité.

*

En réalité, il y a eu une autre occasion, après celle-là, où j'ai versé des larmes.

Je revenais d'une visite auprès d'Ari. Cela se passait avant sa maladie. Nous avons regardé le match Barcelone-Chelsea. Ce soir-là, j'avais débarqué chez Ari sur un coup de tête. Je venais de publier un livre, et les semaines qui s'écoulaient entre la parution d'un ouvrage et le moment où les réactions commencent à affluer représentent un pur cauchemar. Ce qui était intime pendant longtemps s'étale désormais sur la place publique, et on a l'impression d'avoir la braguette ouverte. Qu'on a dévoilé bien plus qu'on en avait l'intention. Et que même les mains croisées devant le pantalon ne peuvent rien dissimuler.

Je savais qu'avec Ari il n'y avait aucun risque qu'on en parle. Pour une simple raison : il n'est pas fan de mes bouquins. Il a tenté de lire le premier. Au bout de deux mois, il me l'a rendu avec ces mots : « J'ai essayé, mec. Mais je n'ai pas accroché. Tu ne m'en veux pas, pas vrai ? » Lorsque je lui ai apporté le deuxième avec une dédicace, il m'a félicité pour la belle couverture, puis a retourné l'ouvrage, a lu le verso et dit : « Ça ressemble pas mal au premier, non ? Le même gars, quoi ? »

« C'est pas un peu vexant ? »

Dikla n'a pas apprécié la réaction d'Ari.

« Au contraire, c'est super.

— Qu'est-ce qu'il y a de super là-dedans ?

— Tous ceux que je rencontre depuis que je publie des livres ont un peu trop tendance à me regarder comme un écrivain. Lui, pas du tout. Il me regarde, moi. »

Ce soir-là, il avait cuisiné un chili con carne avec des haricots noirs qu'il achète spécialement dans une boutique mexicaine de la gare routière centrale. Après la victoire de Barcelone d'un but à la quatre-vingt-dixième minute d>Iniesta, nous avons dîné. Pour être précis, j'ai mangé, et il a

dévoré. Et nous avons bu. Pour être encore plus précis, j'ai bu, et lui a liquidé une bouteille d'un litre et demi de *bitter lemon*.

Nous avons discuté de la décision du procureur général de ne pas poursuivre Yoram Sirkin pour malversations et abus de confiance. Ari, qui venait d'être promu associé au cabinet d'avocats où il travaillait, a affirmé à plusieurs reprises que cette décision ne prouvait pas que Yoram Sirkin ne fût pas corrompu, mais qu'on n'avait pas trouvé de preuve irréfutable. Ensuite, nous avons évoqué la fille qu'Ari fréquentait à cette époque, et nous avons la vague impression que, cette fois, c'était la bonne.

Le trajet de retour chez moi depuis Tel-Aviv a été bref et le trafic, fluide. Aucun bouchon, vingt minutes maximum. La radio diffusait une musique allègre, tandis qu'une brise printanière pénétrait par la fenêtre, et rien ne me préparait à ce qui est arrivé au moment où j'ai essayé de sortir de la voiture.

Ce passage de la position assise à debout, on l'effectue des centaines de fois sans même y penser.

La douleur fut si poignante que j'ai presque perdu connaissance. Je me suis agrippé des deux mains au rétroviseur extérieur pour ne pas m'effondrer sur la chaussée et j'ai fermé les yeux jusqu'à ce que le vertige disparaisse. Ensuite, j'ai inspiré de grosses goulées d'air et tenté de me redresser – mais mon corps refusait d'obéir. J'ai essayé une fois encore. En vain. Alors, je me suis aperçu que j'avais laissé mon portable sur le siège passager, et que j'étais incapable de me baisser pour le saisir. Et que je n'avais aucun moyen d'appeler à l'aide. Je suis resté accroché au rétroviseur en regardant autour de moi. À cette heure tardive, tous les résidents de notre immeuble dormaient, le parking était totalement désert, hormis les chouettes qui criaient de temps à autre sur la cime des arbres.

J'ignore combien de temps cette humiliation a duré. Dix minutes. Peut-être moins. À un moment, je me suis mis à pleurer. Je n'avais plus pleuré depuis cet examen de grammaire. Vingt ans. Non qu'il n'y ait pas eu d'autres événements difficiles pendant ce laps de temps. J'ai eu le cœur brisé au moins trois fois. Je n'ai pas réussi la sélection d'engagement dans l'unité militaire que je visais. Ma grand-mère est morte. Dikla avait perdu son élection par cinq voix. Et pas une seule larme.

Et voilà que, tout d'un coup, au milieu d'un parking vide. Seul, trahi, accroché à un rétroviseur extérieur.

Enfin, par chance, une voisine est descendue jeter ses ordures. Je l'ai appelée, elle a alerté Dikla qui a réussi tant bien que mal à me pousser sur le siège arrière et m'a conduit aux urgences. Ensuite, j'ai été traité par physiothérapie pendant trois mois. J'ai été initié à une série d'exercices préventifs et j'ai appris que les disques de la colonne vertébrale possédaient des numéros.

Mais je ne lui ai toujours pas pardonné, à mon corps.

C'est si difficile de rétablir la confiance dès lors qu'elle a été trahie.

Quand avez-vous eu le cœur brisé pour la dernière fois ?

Je ne peux pas écrire là-dessus. Je n'ai pas le droit. Mais j'y suis obligé.

Nous avons conduit Shira à son internat de Sdé-Boker.

Ses valises étaient dans le coffre, elle était assise sur le siège arrière avec ses écouteurs aux oreilles. Je n'ai pas réussi à capter son regard dans le rétroviseur intérieur. Mais j'ai continué à essayer.

Entre Dikla et moi, pas un mot. Tous les deux, nous savions que la moindre phrase serait interprétée comme acte d'accusation.

Je me souvenais du retour de la maternité Lis, seize années plus tôt. Il pleuvait des cordes. Je roulais doucement, ça klaxonnait de partout. Je m'en fichais. Sur le siège arrière, notre première fille, enveloppée dans une couverture. Si chétive. La pluie avait cessé à l'arrivée dans notre rue. Les essuie-glaces continuaient à fonctionner. Nous sommes restés plusieurs secondes dans la voiture. Sans échanger un mot.

Nous avons l'impression que, dès l'instant où nous quitterions le véhicule, une existence entièrement différente nous attendrait.

De sa première année de vie, je me souviens uniquement d'elle : je n'avais aucun goût pour écrire. Ni pour enseigner. Tout ce temps, je ne voulais qu'une chose : être son père. Et elle aussi, elle désirait être ma fille. Elle voulait que je la porte dans mes bras. Sur mes épaules. Que je l'enlace.

L'embrasse. La berce. Un peu plus grande, elle s'accrochait désespérément à ma taille lorsque je m'en allais au travail et courait à ma rencontre dès mon retour chez nous, comme si nous ne nous étions pas vus durant une semaine, puis elle glissait sa petite main dans ma grosse main même lorsque nous nous déplaçons du salon à la cuisine. Je disais aux gens : « Depuis sa naissance, je ne suis plus triste. » Je me disais : fini les vagabondages. Jusqu'à ce que, il y a quelques années, en même temps que la soudaine métamorphose qu'elle subissait d'enfant à adolescente, elle commence à me tenir à distance. D'un seul coup, fini les mots d'amour. Et les étreintes. D'un seul coup, elle n'a plus voulu m'adresser la parole. Passer du temps avec moi. Préparer ses leçons avec moi. D'un seul coup, il émanait d'elle une colère inexpiable, due à une longue liste de crimes commis à son encontre, avec par-dessus tout : le fait que nous la jugions sans cesse et ne l'acceptions pas telle qu'elle était. Bienvenue dans l'âge ingrat, me disaient d'un hochement de tête les parents déjà passés par cette épreuve. Mais, pendant des années, je me suis senti comme éconduit. Et soudain, précisément au moment où la tempête s'était un peu calmée et que sa situation à l'école s'était stabilisée, elle nous a informés de son intention de s'inscrire au collège universitaire de Sdé-Boker. En fait, à l'internat de l'université. Il s'avère que, à notre insu, elle avait déjà participé à la journée portes ouvertes de cet établissement. Et que, ce jour-là, elle avait rencontré des amies dans le même état d'esprit.

Dikla et moi, nous nous sommes rendus à Sdé-Boker. Pour nous faire une opinion. J'espérais être déçu. Mais, à la fin de la visite, j'ai été contraint d'avouer à Dikla que je comprenais parfaitement ce que notre fille avait trouvé là. Des horizons. L'impression d'espaces infinis. Contrairement à son lycée ressemblant à une prison qui traitait les élèves comme des détenus. En outre, sur les murs des résidences, les bacheliers qui venaient de quitter la terminale avaient copié en cadeau d'adieu des extraits des chansons de Meïr Ariel. Comment ne pas éprouver de la sympathie pour un lieu qui accueille les visiteurs par « Il faut juste boire quelque chose de frais au cœur du désert » ?

À notre retour de Sdé-Boker, nous nous sommes installés sur le balcon pour bavarder avec elle. Je veux dire, elle et Dikla ont conversé, et moi, je les ai surtout écoutées en songeant : comme elle s'exprime bien. Et elle si intelligente. Et comment se fait-il que nous n'ayons pas réussi à gagner sa confiance ?

Ensuite, Dikla s'est retirée pour se coucher, et nous sommes restés seuls, uniquement elle, moi et les moustiques.

« Alors, t'en penses quoi, Papa ? »

Je voulais lui dire que c'était trop tôt pour moi. Je voulais lui dire que ça ne faisait que quelques mois que nous avions cessé de nous chamailler et que je souhaitais profiter encore un peu de cet âge d'or avant qu'elle ne s'en aille. Je voulais lui dire que nous n'avions pas été suffisamment attentionnés à son égard, et que je le regrettais.

Au lieu de quoi, j'ai dit : « Je te fais confiance, ma fille. Si tu sens que tu seras heureuse là-bas, vas-y !

— Merci, Papouche. »

Et, pour la première fois depuis quatre ans, elle m'a étreint.

Une étreinte brève. Hésitante. Distante.

*

J'ai conduit lentement jusqu'à Sdé-Boker.

Dikla était accaparée par son téléphone, à correspondre énergiquement avec quelqu'un.

Shira somnolait. Ou faisait mine de somnoler. Ce qui annihilait la moindre chance que je capte son regard.

À notre arrivée, elle a souhaité que nous nous séparions devant le portail de l'université.

« Mais les valises ?

— Je vais me débrouiller. »

Puis, il y a eu encore quelques secondes de silence. Et la brise du désert. Et l'attente d'une voix céleste qui dirait, comme au patriarche Abraham : « Ne porte pas ta main... »

Ensuite, elle a nous donné à chacun un baiser sur la joue.

Et elle a dit à Dikla : « Maman, ne pleure pas. Ça ne te ressemble pas. »

Nous nous sommes attardés quelques secondes devant le portail. Pour l'accompagner de nos regards.

Puis nous sommes remontés dans la voiture et sommes demeurés assis en silence. Sans un mot, sans un geste. Un long moment.

« Tu vas sûrement écrire quelque chose sur ce trajet, a finalement lâché Dikla.

— Hein ? D'où tu sors ça maintenant ? »

Mais elle a ricané :

« J'espère au moins que tu vas raconter la vérité.

— La vérité ?

— Je te connais. Tu vas évidemment insérer une citation de je ne sais quel poète. Décrire le désert. Tu vas tout faire pour ne pas t'incriminer. Oups, pardon, pour ne pas incriminer “la figure du père” dans ton récit.

— Incriminer ? En quoi, au juste ?

— T'es sérieux, là ?

— Explique-moi, incriminer en quoi ?

— Quand, à ton avis, avons-nous commencé à perdre Shira ?

— Il n'y a pas eu un moment particulier, Diki, c'est une suite de...

— Je vais te préciser quand, exactement, c'est arrivé. Quand tu l'as mise dans ce livre-là.

— Il ne s'agissait pas d'elle...

— T'as l'impression qu'elle est stupide ?

— Mais elle n'a pas du tout...

— Lu cela ? Je sais que, dans tes fantasmes, elle était censée lire tes livres uniquement pendant son voyage en Amérique du Sud. Que faire, si la réalité ne concorde pas toujours avec ton imagination ?

— Tu tiens ça d'où ?

— J'ai lu son blog.

— Quel blog ?

— “Le blog d’Ophélie”. Une amie m’a envoyé le lien, et au bout du troisième post j’ai compris qu’il s’agissait d’elle. Tiens, lis. »

Extrait du blog d’Ophélie :

MON PÈRE

Mon père raconte des histoires. C’est son métier. Il raconte des histoires aux autres. Et, parfois, aussi à lui-même. Disons qu’il aime bien se raconter qu’il est un être bon. Et un bon père. Et s’il y a un détail qui gâche cela, il l’ignore. Par exemple, s’il a pris des détails de la vie de sa fille et les a insérés dans son livre sans son autorisation, il se rassurera en prétendant qu’il a mis suffisamment de distance afin que nul ne le remarque. Il adore ce mot, « distance », mon père. Et il a raison. Lorsque le livre sera publié, nul ne remarquera que, en effet, il a volé l’âme de sa fille. Sauf sa fille. Qui, elle, a lu un passage du livre sur Internet. Et qui ne lui en a rien dit car, dès le moment où elle a compris que le moindre propos qu’elle dirait serait introduit dans ses bouquins, elle n’a plus voulu partager quoi que ce soit avec lui.

MA MÈRE

Mystérieuse. Comme j’aurais aimé l’être. Et distinguée. Moi, j’ai une démarche normale, alors qu’elle glisse avec la grâce d’une ballerine, le port toujours droit. En moi, tout est transparent. Si je suis amoureuse, on voit des cœurs dans mes yeux. Et elle... Elle ne se révèle pas aussi facilement. Uniquement à doses infimes. Et uniquement à qui lui plaît vraiment. Disons que moi, j’ai une dizaine d’amies, et je me disperse entre elles, alors que, le plus souvent, je me sens solitaire. Ma mère, elle, n’a que deux amies, Gaïa et Haguit, mais ce sont ses amies intimes. Et, de toute façon, elle aime bien sa solitude. Elle n’en a pas peur. Et elle garde toujours en elle un secret. J’ai l’impression que c’est la raison pour laquelle mon père et les autres hommes en sont fous. Je crois que son secret, c’est qu’elle ne sait pas être heureuse. Mais je n’en suis pas certaine.

MON PÈRE ET MA MÈRE

Un jour, ils se sont beaucoup aimés. Je raconte ça à ma sœur Noam, qui ne me croit pas. Alors, je lui dis que je suis l’aînée et le vétéran des enfants de la maison, alors elle est obligée de me croire. Chez nous, il y a eu des épisodes de ce genre : Papa et Maman dansent un slow au salon, après le dîner de vendredi soir. Papa et Maman rient aux éclats en pleine nuit. Papa et Maman partent en vacances sans nous et nous laissent chez grand-père à Maalot. Désormais, ils ne partent plus en vacances sans nous. Et à la maison, surtout entre la cuisine et le salon, on sent une sorte de tension. Tout le temps. Comme si, à tout instant, quelque chose allait tomber et se fracasser. Et c’est aussi à cause de ça que je veux aller en internat.

Je ne me souviens de rien du trajet de retour de Sdé-Boker. Sauf qu'à un moment donné la pluie a commencé à tomber. Et qu'elle a cessé complètement, d'un seul coup, lorsque nous sommes arrivés dans notre rue. Les essuie-glaces continuaient à fonctionner. De toutes les chansons au monde, la radio diffusait *Absolute Beginners* de David Bowie. Nous sommes restés assis quelques secondes. Sans un mot. Nous avons l'impression qu'en quittant la voiture, une existence entièrement différente nous attendrait.

Pourquoi n'y a-t-il aucun Japonais dans vos livres ?

À cause de ce que les Japonais ont fait subir à David Bowie dans le film *Furyo*.

L'écriture représente parfois (et peut-être toujours ?) la tentative (vouée à l'échec ?) de régler des comptes.

C'est Dikla qui m'a fait connaître Bowie.

Quelques semaines après que nous avons commencé à nous fréquenter, le moment est arrivé où nous nous sentions suffisamment sûrs de l'avenir pour poser des questions au sujet du passé. Alors, je lui ai demandé qui avait été son premier, et elle avait répondu : David.

« David ? On dirait le prénom d'un volontaire au kibboutz.

— Bowie. Certains le surnomment aussi Ziggy Stardust.

— *Wallah !* me suis-je exclamé avec un sourire. Tu mets la barre très haut.

— Je n'avais pas le choix », a-t-elle répondu. Sans sourire. « Les garçons de Maalot ne me calculaient pas.

— Ils te désiraient certainement mais avaient peur de toi.

— Pas vraiment. Ils voulaient d'autres filles. Plus cool.

— Alors... tu as accroché beaucoup de posters de David Bowie dans ta chambre ?

— Des posters ? Tu crois que c'est mon genre ? Nous avons une relation, David et moi.

— Je ne peux pas le croire...

— Je lui parlais. Lui racontais des choses. Et lui aussi s'ouvrait à moi.

— Qu'est-ce qu'il te racontait ?

— Je ne suis pas sûre que je puisse te le révéler. J'aurais l'impression de trahir David.

— T'es sérieuse, là ? »

Ensuite, elle m'a donné un cours accéléré sur David Bowie. M'a fait écouter tous ses disques et m'a lu des extraits d'interviews qu'elle conservait dans un classeur spécial. « Les gens pensent que c'est un individu froid, m'a-t-elle expliqué, mais ce n'est pas du tout vrai. Simplement quelqu'un qui dans son enfance était... pas comme les autres... mis à l'écart... n'oubliera jamais ça, et se sentira toujours le major Tom de *Space Oddity*... »

Furyo, nous l'avons regardé comme beaucoup d'autres regardent *The Rocky Horror Picture Show*. Mille fois. Plus une. À chaque séance, un nouveau cérémonial privé, avec, ici ou là, une petite interjection. Quelques-unes de ces interjections avaient pour objectif d'invectiver les personnages japonais (« Oui, vas-y, fais-toi hara-kiri ! Tu le mérites ! »), d'autres, de louer Bowie (« Ton foulard filet te va bien ! Il vient de chez Zara ? »), mais la plupart étaient une invitation émue et vaine à concrétiser la tension homoérotique sous-jacente entre Bowie et Ryūichi Sakamoto (« Embrassez-vous à la fin, quoi ! »).

Et ce matin, après avoir déposé Noam à son école, la radio a passé *The Man Who Sold the World* et, à la fin de la chanson, l'animatrice a annoncé que Bowie venait de décéder.

Je me suis précipité chez nous pour rejoindre Dikla. Je croyais que je la trouverais en pleurs et je m'imaginais la consoler. Mais, à mon arrivée, la maison était vide. Elle était à son travail. J'ai attendu quelques heures pour ne pas être le messenger de mauvais augure, puis je lui ai envoyé un texto :

« Mes condoléances. » Elle a répondu : « C'est triste. » De retour de son travail, elle m'a informé qu'elle avait acheté des billets pour une conférence de Yoav Kutner sur Bowie, vendredi matin au musée de la Terre d'Israël. Elle ne croit pas que Kutner ait quoi que ce soit d'inédit à raconter, mais il sera peut-être bon de se trouver dans le même auditorium que d'autres fans de David. Peut-être réussira-t-elle à pleurer. « Je serais heureux de t'accompagner », lui ai-je proposé. Elle m'a répondu qu'elle avait déjà invité Gaïa, son hydrothérapeute. « Mais on peut vérifier s'il reste des billets. » Aucune malignité dans sa voix. Ce n'est pas son genre. Elle ne dira jamais rien dans le but de faire du mal. C'est tout simplement l'état des choses en ce moment : je ne suis pas la première option qui lui vient à l'esprit.

En définitive, Gaïa lui a fait faux bond. Ravalant ma fierté, je l'ai accompagnée. Vendredi matin. Musée de la Terre d'Israël. Conférence du cycle Cathedra. Les billets nous attendaient à la caisse. En entrant dans la salle, nous nous attendions à voir des gens de notre âge. Mais la majeure partie de l'assistance était composée de retraités. Qu'ont-ils à voir avec mon David – je savais que c'était ce que Dikla pensait et j'ai vu la ridule de déception, familière, se contracter à la commissure des lèvres. En fait, nous ne sommes pas si éloignés de leur âge, me suis-je dit. Kutner a grimpé sur scène. A montré la pochette de *Space Oddity* et diffusé *Major Tom*. Acoustique excellente. J'ai posé ma main sur celle de Dikla. Elle ne m'a ni caressé ni pressé la main comme je l'avais fait, mais elle ne l'a pas ôtée non plus. Kutner a passé *The Jean Genie* puis disserté sur la différence entre folk psychédélique et rock'n'roll blues. Qui s'en branle ? ai-je songé. Puis, il a montré la pochette de *Life on Mars* et diffusé *Changes*, tout en expliquant que les mutations étaient le leitmotiv de Bowie. Ne jamais se répéter en tant qu'artiste. Faire toujours le contraire de ce qu'on attend de lui. Dikla hochait légèrement la tête. Or, elle n'est pas du genre à opiner. Un conférencier ne peut bénéficier de son approbation qu'à l'unique condition d'énoncer quelque chose d'extrêmement précis. Après *Ziggy Stardust*, Kutner a évoqué la carrière cinématographique de Bowie, annoncé au public qu'il allait projeter un extrait de *Furyo*, en débitant quelques

anecdotes sur les coulisses du tournage. J'ai senti la main de Dikla remuer légèrement sous la mienne. De tous les extraits au monde, il a choisi notre préféré, celui dont nous rembobinions la cassette pour le revoir encore et encore. La place d'armes. Tous les prisonniers se tiennent debout par trois. Sakamoto, le commandant du camp, s'apprête à déverser sa fureur sur eux. Son long sabre est déjà brandi. Et alors, Bowie sort des rangs. Se dirige à sa rencontre, tête haute. S'immobilise devant lui – et l'agrippe doucement aux épaules. Sakamoto, affolé, le jette à terre, mais Bowie ne s'avoue pas vaincu. Il se redresse, pose les mains sur les épaules de Sakamoto et, cette fois, s'approche de son visage – les yeux dans les yeux, lèvres contre lèvres.

« Embrassez-vous à la fin, quoi ! » – Dikla et moi, nous avons crié au beau milieu de la conférence de Kutner au musée de la Terre d'Israël, ce vendredi matin, dans le cadre du cycle Cathedra – « embrassez-vous ! » Des têtes se sont tournées de notre côté. Des bouches nous ont fait taire. Dikla a pris ma main et a dit : « Viens. » Nous nous sommes levés pour sortir. Toute la rangée a maugréé et nous a fait des crocs-en-jambe. Pour nous retarder. En arrière-plan, Kutner continuait à pérorer à propos de la métamorphose de Bowie en star pop dans les années 1980, et à diffuser ses premiers tubes, un peu éculés, de *Modern Love*.

Nous nous sommes échappés de la salle. Sur la pelouse. À l'air libre. Nous avons ri. Aux éclats. Le rire de Dikla s'est transformé peu à peu en pleurs. Ses épaules frémissaient. Je l'ai enlacée. Je l'ai attirée contre moi. Chaque parcelle de son corps adhérait à une parcelle du mien. Rien ne nous séparait. Elle a dit : « Assez, c'est pathétique de pleurer quelqu'un que je n'ai pas connu. C'est pathétique. Pour ma mère, je n'ai pas pleuré comme ça. » Je ne lui ai rien dit. Je me suis contenté de caresser ses cheveux. Ensuite, nous nous sommes dirigés, enlacés, vers la voiture, avec l'impression d'avancer dans une bulle. Après ces longs mois, je sentais qu'une bulle nous protégeait. J'espérais que c'était un signe. Je craignais que ce ne soit qu'un flash-back.

Pourquoi n'écrivez-vous rien sur la Shoah ?

Il m'a abordé à la fin de la conférence. Un homme d'allure respectable. En smoking. Le président de la communauté juive d'une métropole allemande. Il tenait ça à deux mains, non d'une seule.

« En signe d'hommage », a-t-il déclamé comme s'il prononçait un discours, alors qu'il ne s'adressait qu'à moi seul, « nous souhaitons vous offrir l'autobiographie d'un membre de notre communauté, Markus Rozner.

— Merci », ai-je répondu.

Il m'a tendu l'ouvrage, ajoutant d'un ton différent, plus hésitant : « Markus... est un survivant.

— Merci beaucoup, ai-je dit en inclinant la tête. J'apprécie beaucoup votre geste. »

Couverture reliée. Très rigide. Neuf cent trente-six pages. En allemand. Ça et là, des photos anciennes en noir et blanc. Ça et là, des dessins. Horribles. Distordus. Repoussants. Sans doute de l'auteur. Sur le verso de la couverture, un court texte et sa photo, le jour de son mariage au ghetto. Aucune promise dans le cadre, ni même de voile de mariée, mais à en juger par les quatre tiges du dais nuptial, tenues par trois hommes dont aucun ne sourit, il est évident qu'il s'agit d'un mariage. Markus Rozner se tient au milieu, coiffé d'une casquette grise, le regard tourné vers celui qui semble diriger la cérémonie mais qui n'a pas l'air d'être un rabbin. Le président du Judenrat, peut-être ?

Le lendemain matin, j'ai essayé de caser l'autobiographie imposante de Markus Rozner dans ma valise, mais en vain. Je le jure : je n'ai pas réussi. La fermeture à glissière ne voulait pas se boucler, mais alors, pas du tout. Et le téléphone de la chambre s'est mis à sonner, je savais que ça provenait de la réception et que c'était Thomas, mon accompagnateur de la maison d'édition, qui appelait pour me presser parce que le taxi nous attendait, que nous avions un train à prendre et que nous en avions déjà raté un à cause de moi.

J'avoue à mon grand dépit : j'écris très bien dans les trains allemands.

Sous chaque banquette, il y a une prise électrique, et le paysage allemand en fin d'hiver – des arbres nus – n'est pas suffisamment captivant pour

détourner l'attention, et personne ne parle à voix haute dans son portable, et nul ne m'a connu aux réserves militaires, à l'université, pendant ma période de publicitaire, et pas de « Salut, mon pote, comment ça va ? Quoi de neuf ? Allez, raconte... ».

J'étais en train de rédiger une lettre à Dikla lorsque le téléphone a sonné. Au bout du fil, le président de la communauté juive : « J'ai beaucoup apprécié votre conférence d'hier.

— Je vous remercie, ai-je répondu de ma voix la plus modeste.

— Pour être franc, lorsque vous nous avez adressé le titre “Comment et quand j'ai découvert que j'étais un écrivain juif”, cela nous a un peu surpris. Après tout, vous êtes né juif, alors qu'y a-t-il à découvrir ? Et pourtant... vous nous avez éclairés.

— Merci beaucoup.

— Je vous appelle à propos d'autre chose.

— Oui.

— On nous a téléphoné de la réception de votre hôtel.

— Je comprends.

— Il s'avère que vous avez oublié le livre de Markus Rozner dans votre chambre.

— Oh, mon Dieu !

— Ce serait terrible s'il l'apprenait. L'affront...

— Bien sûr.

— J'ai donc commandé une livraison urgente à l'hôtel où vous séjournez cette nuit.

— Merci beaucoup, merci du fond du cœur.

— Je ne vais pas le raconter à Markus, bien sûr. Je vous demande uniquement de me confirmer par mail que le livre vous est bien parvenu. »

Je jure que, cette fois, j'avais l'intention de fourrer dans ma valise l'ouvrage, arrivé comme promis par coursier, mais le lendemain était un samedi, et le dimanche tous les magasins de la ville sont fermés, aussi étais-je contraint d'acheter des cadeaux à mes enfants, je n'avais pas le choix,

chacun avait ses souhaits, et Noam avait demandé de hautes bottes roses, et elles entraient difficilement dans la valise, en somme, c'était ou les bottes roses ou l'autobiographie de Markus Rozner, et le téléphone s'est mis à sonner dans la chambre, et je savais que ça provenait de la réception, et que c'était Thomas, mon accompagnateur de la maison d'édition, qui appelait pour me presser parce que le taxi attendait, et que nous avions déjà raté deux trains au cours de ce périple à cause de moi, et Noam, en plus, traverse une période difficile, ce qui arrive entre Dikla et moi a des répercussions sur elle, bien qu'elle n'en parle pas, et les filles de cet âge peuvent être si cruelles entre elles, et que le sujet de l'apparence extérieure est critique pour leur estime de soi, et si je revenais sans les bottes, elle serait terriblement déçue...

À mon corps défendant, le cœur brisé, j'ai opéré une sélection. J'ai enfoui profondément l'autobiographie de Markus Rozner sous le matelas et j'ai quitté la chambre.

Le train était sur le point d'arriver au terminus, et j'avais presque achevé ma lettre à Dikla... quand le téléphone a sonné.

Cette fois, le ton du président de la communauté juive était hostile, voire menaçant, mais ses propos demeuraient pragmatiques.

« Le livre. Vous l'avez encore oublié. C'est une chance que le patron de l'hôtel soit juif, aussi il a eu l'intelligence de me contacter. Markus aussi a appelé, au fait. Pour demander ce que vous avez pensé de son livre. Je ne lui ai rien dit. Pas question. Il n'est pas en bonne santé. Une chose pareille peut l'achever. Vous, les écrivains, vous avez toujours la tête ailleurs, n'est-ce pas ? J'ai envoyé un deuxième coursier à l'hôtel où vous dormirez ce soir. À mes frais. Cela va de soi. Mais cette fois sera la dernière, avec tout mon respect, d'accord ? »

Le lendemain, je me suis acharné. Il n'y avait aucune chance d'introduire le livre sans renoncer à quelque chose, aussi, j'ai retiré de la valise deux chemises, une paire de chaussettes et un livre, moins épais, que j'avais apporté, et même un coupe-vent que j'aimais particulièrement, et je les ai

laissés dans la chambre d'hôtel. J'ai mis Markus à la place. Il avait suffisamment souffert comme ça.

Sur sa photo de mariage, il s'efforce de sourire, mais ses commissures de lèvres le trahissent. Et les hommes qui tiennent les tiges du dais nuptial sont saisis d'effroi. Comme si, hors cadre, se tenaient des Allemands armés pour vérifier que le président du Judenrat ne dérogeait pas aux règles du cérémonial. Comme si, à la fin de la célébration, ils avaient exécuté tous les participants sans se rendre compte que, sous le monceau de cadavres, le marié respirait encore.

La conscience en paix, je me suis présenté avec l'autobiographie de Markus Rozner à l'enregistrement de l'aéroport. Là, il s'avéra que j'avais un excédent de bagages. De quatre kilos.

« Ce ne sont que quatre kilos, ai-je plaidé auprès de l'employée aryenne.

— Ça vous coûtera trois cents euros d'amende.

— Voyez, ai-je dit en agitant le livre sous ses yeux, l'excédent est dû uniquement à ce livre, je l'ai reçu en cadeau... » Ajoutant, d'un ton plus hésitant : « L'auteur est... un rescapé. Le seul survivant de tous les participants à son mariage. Ils ont tiré sur tout le monde après la cérémonie.

— Trois cents euros d'amende, monsieur. Vous avez le choix : le laisser à l'aéroport ou l'emporter à bord. »

Dès cet instant, l'autobiographie de Markus Rozner ne m'a pas quitté. Certes, le contrôle de sécurité nous a séparés momentanément –

l'autobiographie a glissé sous le détecteur, tandis que je subissais la palpation – mais, aussitôt après, nous nous sommes retrouvés, l'ouvrage et moi. Ensemble, nous avons déambulé dans les boutiques duty free, uniquement pour jeter un œil, non pour acheter, et ensemble, nous avons fini par nous installer pour un café dans l'un des bistrotts de l'aérogare. J'ai posé l'autobiographie de Markus Rozner sur la table, à côté de la tasse. J'ai songé à le feuilleter un peu, peut-être y trouverais-je une allusion à la promise absente de la photo du mariage au verso de couverture, puisqu'il est inconcevable que Markus Rozner ait épousé le président du Judenrat, mais, à cause du poids de l'ouvrage, la table a commencé à vaciller, et je ne

voulais pas que le café se renverse, à Dieu ne plaise, et ne macule les dessins des pages intérieures – membres disloqués, visages tordus, monceaux d'oreilles – alors, faute de mieux, j'ai déposé le livre à terre. Près de ma jambe droite.

J'ai bu mon café en pensant à la lettre que j'écrivais à Dikla. À la phrase de conclusion. Je savais qu'elle serait surprise de recevoir une lettre réelle de ma part, avec timbre et enveloppe – ce n'était pas arrivé depuis l'Amérique du Sud –, mais je savais aussi qu'en soi cela ne suffirait pas, que la phrase de chute était primordiale, si je voulais que cette lettre ne soit pas un requiem mais une résurrection. Et, enfin, ça a commencé à fredonner dans ma tête – après toutes ces journées, je comprenais comment mettre une touche finale à cette lettre. Non par des vers d'Agi Mishol. Mais par du Jacques Brel : « Je t'inventerai des mots insensés que tu comprendras. »

Je pourrais prétexter que c'est à cause de cela que j'ai oublié le livre.

Mais, pour être sincère, je me suis souvenu de l'autobiographie de Markus Rozner au moment où j'ai quitté le bistrot.

Pour être franc, je pouvais encore revenir sur mes pas, entrer de nouveau dans le bistrot, me baisser et le ramasser.

Cinq pas tout au plus, une légère flexion des genoux...

Mais quelque chose en moi s'y opposait. Quelque muscle rebelle s'est tendu et m'a incité à laisser tomber. À continuer tout droit (ce même muscle, semble-t-il, qui, en classe de terminale, pendant la dissertation « Réflexions à la veille du service militaire », m'a incité à écrire que, justement, je n'avais pas envie d'aller à l'armée. Je veux dire, j'irai, mais comme un mouton à l'abattoir. La professeure de lettres fut épouvantée par ce choix de mots, plutôt à juste titre, et j'avais été convoqué d'urgence pour un entretien par le directeur adjoint).

Quelques jours après mon retour en Israël, quelqu'un a sonné à ma porte. Ces derniers temps, chaque fois que la sonnerie retentissait, je redoutais qu'un coursier n'apparaisse avec une demande de divorce. Certes, ce n'est pas le genre de Dikla mais, depuis que j'ai inventé dans le cadre de cette interview un coursier se présentant avec une demande de divorce à mon

studio de Guivat Hen, je redoute le phénomène de la plaisanterie autoréalisatrice qui terrorise tant les écrivains.

Sur le seuil, un livreur de FedEx.

Il tenait à deux mains son colis.

À l'intérieur du paquet, avec l'autobiographie de Markus Rozner, j'ai trouvé une lettre du président de la communauté juive : « Que cela vous serve de leçon. Comme le destin de notre peuple est stupéfiant et unique. Un juif oublie un livre à l'aéroport et embarque dans un avion. Selon toute probabilité, quelle chance y a-t-il que l'ouvrage lui revienne depuis l'exil ? Et voilà que, à côté de sa table, s'installe un autre juif. Et que se passe-t-il ? Ce juif est un proche du président de la communauté qui a remis cet ouvrage en cadeau. Ce proche lit la dédicace et, par déduction, s'adresse à moi. Et voilà que les coursiers se mettent en route ici et que les anges de FedEx accomplissent la promesse de notre prophète Jérémie : "Les enfants retourneront à leur contrée." Le livre est restitué à son propriétaire en Terre sainte. Dites-moi maintenant : n'est-ce pas un miracle éclatant ? La preuve de l'éternité de notre peuple et de sa capacité à résister aux aléas du temps ? »

J'ai pris le livre et me suis dirigé vers la partie de ma bibliothèque réservée aux ouvrages israéliens.

Sur le rayonnage adéquat, celui des ouvrages sur la Shoah, et de la deuxième génération, et de la troisième génération de la Shoah, il n'y avait pas la place pour insérer ne fût-ce qu'un bulletin. Mais, alors, avec l'effigie impérieuse, gigantesque, du président de la communauté à l'esprit, j'ai poussé brutalement sur l'étagère inférieure quelques premiers romans sur la droite, et quelques thrillers scandinaves sur la gauche, et j'ai noyé l'autobiographie de Markus Rozner parmi eux. Pour l'éternité.

Ces dernières années, les ventes de thrillers, surtout scandinaves, ont fait un bond. Êtes-vous tenté d'écrire un thriller ?

Non. Dans un thriller, il est évident que quelqu'un a fauté, et la question posée est uniquement celle-ci : quand va-t-il être démasqué ? Le véritable suspense – que je trouve captivant – est : nos péchés sont-ils des péchés ? Et comment le sait-on, bordel ?

L'auteur de thrillers scandinave Axel Wolf n'a pas arrêté de boire pendant notre dîner à Jérusalem. Son visage devenait de plus en plus cramoisi, ses yeux injectés de sang, et, au dessert, il s'était mis à pleurer, à sangloter même. Entre deux sanglots, j'ai compris qu'il traversait une crise. Avec sa femme. Depuis ce-qui-était-arrivé-en-Colombie-et-n'était-pas-resté-en-Colombie, elle ne voulait plus lire ses manuscrits. Alors que lui dépendait entièrement de ses avis. Entre les lignes, j'ai saisi que c'était également elle qui le délivrait des pannes d'inspiration, grâce à de brillantes idées d'intrigues que seuls peuvent avoir ceux qui sont libres de donner leurs conseils sans engagement.

Je lui ai versé un verre d'eau.

Il a avalé une gorgée et, brusquement, il a commencé à me parler en suédois.

J'aurais dû savoir que ce n'était pas de bon augure mais j'ai continué à opiner, comme si je comprenais, et, écoutant la musique de ses paroles, j'en ai déduit le contenu.

Cela a duré quelques minutes : il me parlait en suédois et frappait sa poitrine pour se justifier, ou pour déverser sa bile, et moi, je traduais librement dans ma tête.

Et alors, il s'est effondré.

Depuis que Haïm Hourï de la terminale 3 s'était affaissé sur la pelouse, le jour du Souvenir, je n'avais plus jamais vu un individu passer aussi rapidement de l'état de maintien stable à celui d'homme à terre.

Je me suis précipité vers lui. J'ai tenté de le relever, mais il était trop lourd. Un Viking tout ce qu'il y a de viking. Des serveurs sont accourus à mon aide et nous avons réussi à le porter jusqu'à un canapé dans l'entrée du restaurant. Quelqu'un lui a déboutonné le col de chemise, un autre a soulevé ses jambes. En réaction, il a murmuré, les yeux clos, comme une litanie, cette phrase en suédois : « *Yag dödade honom, Yag dödade honom,*

Yag dödade honom... » J'ai demandé aux serveurs d'appeler une ambulance, mais avant que cette dernière n'arrive, il a rouvert les yeux, a reboutonné sa chemise au risque qu'elle craque sur son énorme torse, puis il est repassé à l'anglais. Il s'est obstiné à refuser d'être transporté à l'hôpital. Il est comme ça, nous a-t-il expliqué. Parfois, il doit atteindre un *shutdown* absolu de tout l'organisme pour le faire redémarrer. Tenez, regardez, il peut se lever, et même marcher en ligne droite. Bon, pas tout à fait en ligne droite, mais *quite* droite. Et il a même un confrère israélien qui peut se porter garant, l'accompagner jusqu'à son hôtel et s'assurer qu'il se couche dans son lit. C'est tout ce dont il a besoin maintenant : un bon lit avec des draps blancs propres et, demain matin, un expresso serré. Maximum, deux. Et il repart d'un bon pied. *Really. Believe me.*

Dans le taxi, il a écarté les jambes et s'est aussitôt endormi, de sorte que je n'ai pas eu le temps de le questionner sur ce que diable signifiait sa phrase « *Yag dödade honom* ».

J'ai téléphoné à Dikla pour l'informer que je rentrerais tard.

Elle n'a pas répondu. Mon épouse me filtre, ces dernières semaines. Ma. Femme. Me. Filtre. Et elle ne s'habille plus devant moi. Et ne me fait part de rien au sujet de son travail. Ce n'est que par hasard que j'ai appris qu'elle a obtenu une promotion. Si douée. Ma femme. Si lointaine.

J'ai soutenu Axel depuis le lobby jusqu'à sa chambre, jusqu'à ce qu'il se vautre sur le lit, tout habillé. Sur la table de nuit, trois petites bouteilles d'alcool du minibar, vides. Après avoir vérifié que ses ronflements étaient des ronflements et non des râles d'agonie, je me suis dirigé vers son ordinateur portable, ouvert sur la table, et j'ai tapé sur Google Translate « *yag dödade honom* ».

Aucun résultat.

Et alors, m'est venue l'idée de remplacer le « y » de *yag* par un « j ».

La traduction a surgi sur-le-champ : *I killed him.*

L'instant après, j'ai entendu un coup frappé à la porte. Non sur la porte d'entrée. Sur l'autre porte, inutile, qui sépare les chambres d'hôtel mitoyennes.

Combien de temps cela vous a pris pour écrire votre dernier ouvrage ?

Net : trois mois.

Brut : trois ans.

Entre-temps, de nombreuses choses ont détourné mon attention : l'entrée en CP de Yanaï ; des allers-retours à Sdé-Boker avec du matériel de vision nocturne afin de vérifier que Shira allait bien ; la candidature de Yoram Sirkin à la tête de son parti qui nécessitait presque un nouveau slogan par jour ; un long témoignage que j'ai dû livrer lors d'un interrogatoire de la police suédoise et, bien sûr, mes recherches, sur les traces de Hagaï Carméli, dans la région de Roch Pina.

Cela a commencé par Ari qui m'a dit qu'un de ses visiteurs à l'hôpital l'avait informé qu'il avait vu Hagaï vadrouiller dans les ruelles de Roch Pina. Ari ne se souvenait pas du nom de son informateur et s'était excusé : « Ces antalgiques. Ils me droguent totalement.

— Il se pourrait que tu l'aies rêvé, non ?

— Tout est possible », a répondu Ari, quelque peu confus, en se grattant le crâne.

Cependant, parce qu'il subsiste une chance infime, parce que je voue aux rêves un respect primaire, et que, chez moi, l'odeur de la séparation plane dans l'atmosphère – les invitations à la bat-mitsva avaient déjà été envoyées –, j'ai agrandi une photo de Hagaï Carméli tirée de l'album scolaire (« Notre Hagaï / garçon merveilleux / a passé sept fois son permis / et ne l'a toujours pas décroché »), j'ai foncé sur la route qui serpente entre Acre et Roch Pina et j'ai entamé mes recherches. J'ai commencé par la localité. J'ai interrogé des gens, j'ai montré la photo. Dans le secteur du café Ja'uni, j'ai accroché sur des troncs d'arbre quelques photos avec mon numéro de téléphone détachable. Je suis descendu au centre commercial, à la station-service, à la supérette près de la station. Personne n'a identifié Hagaï, mais j'avais une intuition. Comme si je jouais à « chaud ou froid », et qu'on me disait « tu brûles ».

Le deuxième jour, j'ai grimpé sur les monts entourant Roch Pina avec une tente, un sac de couchage et une combinaison polaire qu'Ari avait

fauchée à l'armée pendant sa période de réserve. Il faisait un froid de canard, mais je n'ai pas renoncé. J'ai continué à le chercher dans les crevasses, les grottes et les forêts, tandis qu'au-dessus de moi des nuées de grues migraient vers le sud. J'ai attendu que sa chevelure couleur rouille surgisse entre les feuilles tombantes. Qu'un rayon de soleil scintille sur la monture épaisse de ses lunettes et que l'étincelle parvienne jusqu'à mes yeux. Je nous ai imaginés tous les deux autour d'un feu de camp en train de bavarder. Sans masques. Comme avant.

Dysthymie ? me questionne-t-il.

Et je lui explique : c'est une sorte de tristesse permanente, lente, qui dure un bon moment sans déboucher sur une véritable dépression.

C'est peut-être le contraire ?

Que veux-tu dire ?

Qu'à partir d'un certain âge, c'est plus difficile d'éprouver du bonheur.

Tu sais ce qui est difficile dans le fait de vivre avec la même femme pendant des années, Carméli ?

Aucune idée, mon pote, je n'ai jamais connu ça.

Que le regard qu'elle porte sur toi se fatigue. Se fait de plus en plus terne.

Je ne te comprends pas. Qu'est-ce que tu veux ? Qu'on t'admire ?

Un peu. Pourquoi pas ?

Il ne s'est rien passé en Colombie.

Vraiment pas ?

Cette journaliste m'a vraiment accompagné à mon hôtel. Nous sommes montés dans ma chambre. Et j'ai préparé deux verres de vin pris dans le minibar. Alors, Yanai, mon benjamin, a téléphoné et m'a demandé quel cadeau j'allais lui rapporter, et après lui avoir parlé je n'en étais plus capable. J'ai débandé.

Je ne comprends pas, dans ce cas, pourquoi as-tu raconté à Dikla que quelque chose s'était passé ?

*J'espérais que ça l'ébranle un peu. Lui rende son regard.
Ou tu espérais accélérer une fin quelconque...
Comme ton hébreu m'a manqué, Carméli...
En tout état de cause, tu es un imbécile.
Je le sais.*

*Il y avait peut-être une autre raison.
Une autre raison à quoi ?
Au fait d'avoir avoué quelque chose qui ne s'est pas produit.
Bon, quoi ?
C'est tout simplement une meilleure histoire. Plus dramatique. La
preuve, maintenant, te voilà en pleine crise que tu dois résoudre, comme tu
les aimes.*

La nuit, je gravissais des sentiers escarpés sur les hauteurs de Roch Pina à la recherche de feux de camp où je trouverais Hagaï Carméli assis. Mes narines reniflaient l'odeur, mes yeux scrutaient des flammes, et mes oreilles se dressaient au moindre craquement de brindilles.

Je ne me suis pas rasé pendant plusieurs jours. Je me lavais dans des sources, mais je ne me rasais pas. Ma barbe a poussé en broussaille, et j'avais du plaisir à passer la main dans les poils naissants. Tant d'années se sont écoulées depuis que je ne me suis plus autorisé à ne pas me raser. Tant d'années à être trop lisse. J'étais certain que Hagaï Carméli aussi, s'il était toujours en vie, portait une barbe. Je ne me l'expliquais pas, je le savais tout simplement. Une barbe rousse, plus soignée que la mienne. Effilée. J'imaginai comment, lorsque nous nous rencontrerions, nos barbes se confronteraient. Sans doute n'y aurait-il aucune accolade entre nous, ce n'est pas le genre de Hagaï Carméli, mais je lirais la joie dans ses yeux, tandis que lui découvrirait le soulagement dans les miens. Puis, nous casserions du petit bois et des brindilles et, sous les brindilles, nous poserions un mouchoir en papier et, grâce à un silex, nous allumerions le feu, et lorsque les flammes auraient pris, nous parlerions, sans essayer de combler en vain le temps enfui, et nous commencerions par le plus brûlant.

Et si c'était Dikla qui avait raconté cette histoire ?

Que veux-tu dire ?

Supposons que c'est son histoire, et toi, le personnage du mari. Comment tu vois ça de son point de vue ?

C'est quoi, ça, Carméli, un exercice d'atelier d'écriture ?

Non, couillon, un exercice d'amour.

OK... Eh bien, de son point de vue, je vois... de l'épuisement.

De l'épuisement ?

Oui, elle n'a plus la force.

À ton égard ?

Pas seulement avec moi. S'il n'y avait pas eu les enfants, elle serait partie en Inde pendant une année.

Continue. Qu'est-ce que tu vois encore de son point de vue ?

Quelque chose est arrivé pendant son séjour à l'ashram du désert et à Sdé-Boker. Elle est revenue de là-bas changée.

Un homme ?

Je n'ai pas l'impression.

Une femme ?

Non, non. Je dirais plutôt : une décision. Quelque chose qu'elle a compris.

Domage qu'il soit impossible de prendre une pause.

Une pause ?

Sans les enfants. C'est ce que nous devrions faire en ce moment : un armistice. Que chacun de nous s'en aille de son côté et se retrouve avec lui-même pendant une année. Qu'elle se rende vraiment en Inde, et que moi, j'aille dans le Sinaï, en dépit, ou peut-être à cause des alertes.

Eh bien, faites-le.

Sans t'offenser, mon pote, on voit bien que tu n'es pas père.

Tu viendrais avec moi rendre visite à Ari ?

Bien sûr.

Plus personne, à part Dikla et moi, ne vient le voir. Tu l'aurais cru ?

Personne, personne ?

Au début, ça ne cessait pas d'affluer. Des tas de filles. Maintenant, la mort plane déjà dans l'air. La mort a vraiment une odeur, tu sais ?

Et Ari dit quelque chose là-dessus. Il le remarque ?

Tu le connais, il tourne ça à la blague. Chaque fois, il m'informe qu'il « déshérite » une nouvelle fille parce qu'elle ne vient plus le voir.

Pendant la deuxième semaine de mes recherches, par une nuit de pleine lune, à l'entrée d'un vallon, j'ai aperçu un feu de camp. Un homme assis devant.

Je me suis approché, le cœur battant.

Près de ce feu de camp, j'ai trouvé – nul autre que lui – le chanteur Ehud Banaï. Il portait un chapeau d'Ehud Banaï. Et une barbe naissante d'Ehud Banaï. Et des lunettes d'Ehud Banaï. Et il jouait de la guitare.

Je lui ai demandé des yeux si ça ne le dérangeait pas que je m'asseye à côté de lui, et, des yeux, il m'a répondu que non.

Je l'ai écouté jouer un long moment.

Nous n'avons pas échangé un mot. Ce n'était pas le moment.

Il ne jouait pas des mélodies connues qu'on peut fredonner, uniquement des morceaux instrumentaux, comme ça, sans paroles. Les premières notes de l'un d'eux m'ont rappelé sa chanson *Tu as touché la cime des arbres* mais, aussitôt, ça s'est transformé en une autre mélodie. Plus aléatoire.

J'ai supposé : peut-être revient-il ici, après des années, pour se rappeler comment tout a commencé, pour toucher encore une fois ce lieu innocent, d'avant les applaudissements.

Mais je n'avais aucun moyen de vérifier mon hypothèse.

La terre a soupiré.

Le temps s'est envolé.

Une sérénité absolue m'a gagné du fait qu'Ehud Banaï jouait de la guitare.

Les nuées de grues continuaient à migrer vers le sud, même la nuit. Mais avec moins de tumulte.

Retrouver Hagai Carméli n'est pas l'essentiel, me suis-je dit. Ce qui compte, c'est de persister à chercher.

Est-ce que, selon vous, on continuera à lire des livres à l'avenir ?

Les gens continueront à avoir besoin d'histoires.

Et les conteurs comme moi continueront à avoir besoin des gens.

Il est tout à fait vraisemblable que les livres, sous la forme que nous leur connaissons aujourd'hui, puissent disparaître. Mais qui sait ? Peut-être qu'une forme inédite sera-t-elle plus attrayante ?

Une bande-son, par exemple. Cela me rend fou que je ne puisse pas ajouter une bande-son à mes livres.

Cette interview, disons... J'aurais donné beaucoup pour que, en dessous, on place un *beat* impertinent. En boucle. Et que, petit à petit, se joignent à lui, et l'enrichissent, d'autres instruments plus mélancoliques. Dans le passage sur Ehud Banaï, j'aurais tout simplement inséré le morceau qu'il jouait. Car, même si je pouvais décrire le jeu d'Ehud Banaï sur sa guitare, ce serait autre chose que de l'entendre jouer.

Idem concernant la danse.

Je peux m'étaler sur de nombreuses pages afin de montrer Dikla en train de danser. Je peux chercher des associations de mots inouïes et mobiliser des métaphores lyriques. Mais s'il existait un moyen quelconque d'inclure, en cet instant, une courte vidéo, trente secondes pas plus, d'elle en train de danser dans la discothèque du kibboutz Kabri, en 1995, yeux clos, sur la musique de *Come on Eileen*, chacun comprendrait pourquoi j'ai commencé à danser à côté d'elle avec l'espoir qu'elle ouvre les yeux à la fin de la chanson. Et, s'il existait une technologie qui permette de sentir pendant la lecture, on aurait pu lui renifler la nuque, comme je le fais, la nuit, lorsque je me plaque contre elle à son insu. Je peux écrire que cela ressemble à l'odeur des pains nattés cuits à la boulangerie Angel de Jérusalem, dans la

nuit de jeudi à vendredi. Mais ce ne serait pas pareil que de humer réellement sa nuque.

Certains lecteurs affirment : « Je suis vraiment entré dans le livre. » Mais qu'en serait-il s'il était possible, virtuellement, de pénétrer dans la réalité de l'ouvrage ? D'être une mouche sur le mur, une chienne sur sa couche, un détecteur de fumée sur le plafonnier...

Notre chambre à coucher. La nuit de mon retour de Colombie, par exemple... Le lecteur aurait pu voir si ma lèvre inférieure tremblait légèrement – avec le frémissement typique des menteurs – quand je lui ai raconté ce qui s'était passé là-bas. Si son regard témoignait qu'elle me croyait. Ou si elle me chassait de la maison. Ou si nous restions dans la même demeure, dans le même lit, éveillés toute la nuit, sans nous toucher. Sans échanger un mot.

Écrivez-vous pendant la journée ou la nuit ?

Le matin, j'essaie d'écrire – et je ne réussis pas toujours.

La nuit, je suis avec Yanaï et Noam. Et, une fois par semaine, je prends ma voiture, au prétexte de me rendre à une conférence, pour rouler en fait jusqu'à Sdé-Boker, où j'épie Shira.

J'emporte la combinaison polaire des réserves militaires d'Ari et un appareil de vision nocturne qu'il a oublié de restituer à la fin de son service. Il est le seul à savoir que je me rends jusqu'à Sdé-Boker afin d'espionner ma fille. Selon lui, je suis azimuté et, plutôt que me cacher derrière des arbustes, je devrais toquer à sa porte et lui dire que je souhaite lui parler. Je lui réponds qu'il n'y comprend rien, parce qu'il n'est pas père, et que les enfants ont parfois besoin de s'éloigner de leurs parents afin de découvrir leur moi profond. Surtout s'ils ont entretenu une relation étroite, peut-être trop étroite, avec leur père. Pardon, avec leurs parents. Il ne me fait aucune remarque quant à mon lapsus freudien, mais ses yeux indiens se moquent de moi. J'essaie de le convaincre : « Je dois respecter l'intimité de ma fille !

— Super, mon pote ! Dans ce cas, pourquoi tu te précipites tout le temps là-bas ?

— Tu ne comprends pas, je proteste, c'est parce qu'elle me manque. »

Je me poste sur un point d'observation. Toujours le même. Qu'il m'est impossible de révéler ici.

Peu après dix-neuf heures, les internes quittent le réfectoire et se dispersent dans les dortoirs. À ce moment-là, je dispose d'un peu plus d'une minute pour la suivre avec les jumelles d'Ari et deviner son humeur à la façon dont elle marche, à ses gestes des mains quand elle parle – catégoriques, comme sa mère –, aux réactions de ceux qui l'accompagnent.

Pendant ce parcours d'un peu plus d'une minute, elle dispense davantage de sourires qu'au cours de l'année dernière chez nous. Ses vêtements sont beaucoup plus légers et aériens. De jeans hypermoulants, elle s'est mise aux sarouels. De blousons en cuir, à des T-shirts imprimés. En fait, elle a l'air d'aller bien. Je veux dire, elle se sent bien. Je préfère penser que c'est ce paysage désolé qui l'épanouit. Mais il semble que ce soit plutôt la distance mise entre nous.

Hier, à ma grande frayeur, elle n'est pas sortie du réfectoire. Ses amies, oui. Même son petit ami, Nadav. Mais pas elle.

J'ai observé Nadav dans mes jumelles afin de vérifier si, par hasard, il ne profitait pas de son absence pour flirter avec d'autres filles.

Tous ces adolescents ont rejoint leurs chambres et, au bout de dix minutes, les lumières du réfectoire se sont éteintes. L'inquiétude m'a gagné : qu'est-il arrivé à ma fille ? Pourquoi n'est-elle pas venue dîner ? Et puis où est-elle ? Dans sa chambre ? Ou peut-être que non ? Elle a peut-être déjà quitté l'université, et moi, je suis le seul benêt à n'être pas au courant ? Car enfin, si elle a déjà demandé à Dikla de ne pas me parler de Nadav, qui peut m'assurer qu'il n'y a pas d'autres choses qu'elle a demandé à Dikla de ne pas me révéler ?

Je ne pouvais pas téléphoner à Dikla. Car j'aurais été contraint de lui expliquer ce que je faisais là, tapi dans l'obscurité.

Je ne pouvais pas frapper à la porte de mon enfant. Car je ne suis pas le bienvenu.

Ses amis non plus, je ne pouvais pas les interroger. De toute façon, ils la mettraient tout de suite au courant que son père vadrouillait dans l'internat et les harcelait de questions. Et ça signerait ma fin.

Une bise aigre pénétrait sous ma combinaison polaire, et j'ai décidé de courir le risque de descendre vers sa chambre. J'aurais peut-être de la chance, et personne ne me repérerait. J'aurais peut-être de la chance, et son rideau serait ouvert. De cette façon, je pourrais jeter un œil et constater au moins qu'elle se trouvait là. Qu'elle était encore en vie.

J'ai erré d'un bâtiment à l'autre, d'un bosquet à l'autre, tentant de me tenir à couvert autant que possible, j'ai franchi un terrain vague jonché de décombres et de tables de pique-nique. En fin de compte, je suis arrivé à destination. J'ai contourné le bâtiment et la cour pour accéder à sa fenêtre, mais le rideau était tiré. Je ne pouvais rien voir à l'intérieur, sous quelque angle que ce soit.

Et alors, elle est sortie de sa chambre. D'abord, j'ai entendu la porte s'ouvrir, je me suis donc rapproché à pas de loup de l'allée devant la cour. Elle tenait son téléphone portable à la main, très proche de son oreille, et, m'apercevant, elle a écarquillé les yeux et m'a demandé : « Papa, qu'est-ce que tu fais ici ? »

Au lieu de lui répondre, je me suis mis à genoux et je l'ai suppliée : « Pardon, Shira, s'il te plaît, pardonne-moi. »

Elle a regardé autour d'elle et m'a dit : « Papa, relève-toi, ne me mets pas la honte.

— Je peux entrer ? »

Elle a lentement hoché la tête, et je l'ai suivie dans sa chambre.

Tout cela s'est déroulé dans mon imagination. En réalité, j'ai rebroussé chemin, au milieu des ombres, jusqu'à ma voiture, puis, le cœur lourd, je suis rentré à la maison et, à mon arrivée, Dikla était au téléphone. À sa voix, j'ai compris que Shira était à l'autre bout du fil et, au contenu, j'ai compris

qu'elle ne se sentait pas très bien. Elle avait pris froid. Rien de grave. Nadav s'en occupait à la perfection.

Avez-vous parfois envie de changer ou de corriger vos livres après parution ?

En général, après la publication, je regrette de ne pas avoir effacé davantage. Parfois, alors que je lis devant un public des pages de mes livres, je les édite : je supprime un mot ici, un paragraphe là.

Et il y a une histoire que j'aurais supprimée totalement. Intégralement. Celle que Shira a lue sur Internet.

Elle se déroule à Haïfa, dans les années 1980, et son héroïne est une adolescente de seize ans amoureuse d'un garçon de la classe au-dessus. Ce garçon est élancé, beau et populaire, et il ne lui accorde même pas l'aumône d'un regard. Alors, inspirée par les feuilletons romantiques qu'elle dévore avec sa mère sur des chaînes câblées pirates, elle décide de prendre les devants. Sa mère essaie de l'en dissuader, l'avertit que les hommes n'aiment pas ce genre de femmes, mais, une nuit, elle se poste sous la fenêtre du garçon, avec une guitare, et lui interprète à n'en plus finir une reprise de Morrissey des Smiths, *Last Night I Dreamt That Somebody Loved Me*. Les voisins remontent leurs stores et lui crient que ça suffit. Mais elle persiste. Des gens qui sortent leur chien s'arrêtent devant elle. Un chien lui pisse dessus, et elle continue : « *No hope, no harm, it's just another false alarm.* » Jusqu'à ce qu'un enfant de l'immeuble la prenne en pitié et réveille le père du garçon dont elle est éprise, et celui-ci sort sur le balcon pour l'informer que le garçon est absent, qu'il se trouve chez sa petite amie. Qu'elle plie bagages et rentre chez elle ! Elle ne rentre pas chez elle. Elle reste assise dans la rue et joue, jusqu'à ce que l'enfant qui avait alerté le père du garçon aille chercher la mère de la fille. Lorsque sa mère débarque, en survêtement Adidas et en débardeur, elle ne la rudoie pas. Et ne la sermonne pas à coups de « je te l'avais dit ». Elle se contente de s'asseoir à côté d'elle jusqu'à ce que l'aube se lève sur la rade de Haïfa et que l'odeur

nauséabonde des raffineries agresse leurs narines, tandis que l'enfant, comme ensorcelé, observe de loin la jeune fille.

Si Shira avait accepté de me parler, voici ce que je lui aurais dit.

Je te demande pardon si je t'ai blessée. Pardon d'avoir publié cette histoire. Mais sache seulement...

Cette fille sous la fenêtre, c'est moi.

Toi et moi, nous nous ressemblons. Plus semblables que tu ne le supposes.

C'est pour cette raison que tu t'es retrouvée dans cette histoire sous une forme qui t'a exaspérée.

Et c'est sans doute pourquoi tu dois t'éloigner de moi en ce moment.

C'est bien. Je veux dire, ça fait mal, mais c'est bien...

Quel genre de père êtes-vous ?

« Qu'est-ce qui vous a incités à venir me voir ?

— Notre fils, Yanaï.

— Parlez-moi un peu de lui. Quel âge a-t-il ?

— Sept ans.

— En CE1 ?

— CP. Nous l'avons laissé une année de plus en maternelle. Il est né en décembre, et nous avons pensé qu'il n'était pas encore assez mûr.

— Je comprends.

— Nous nous sommes trompés, bien sûr. Tout parent commet des erreurs. Mais ce n'est pas pour cette raison que nous sommes venus vous consulter.

— Eh bien, quelle est votre véritable raison ?

— Cet enfant... Je n'irai pas par quatre chemins : cet enfant est un menteur.

— Je comprends.

— Non, vous ne comprenez pas. Impossible de croire un seul mot sorti de sa bouche.

— Les enfants ont parfois tendance à brouiller les limites entre la réalité et l’imagination. Vous en êtes sûrement conscients.

— Ni brouillage, ni limites. Cet enfant ment. Vous voulez un exemple ?

— Vous pouvez me donner un exemple, mais je me demande...

— Je lui demande s’il a fait ses devoirs, d’accord ? Il répond que oui et, en fait, ce n’est pas le cas. Je lui demande s’il a vu la télécommande de la télévision, il répond que non, et, en fait, il l’a cachée sous les coussins du canapé.

— Je comprends. Serait-il possible que ce que vous nommez des “mensonges” ne soit en fait qu’une façon – qui, en passant, correspond à son âge – de contourner ou de réfuter les difficultés que la réalité lui oppose ?

— Interprétation de premier ordre. Vraiment, chapeau ! Et comment cela explique-t-il que, dans un magasin de chaussures, il s’obstine à prétendre qu’il chausse du trente-sept alors qu’il ne fait que du trente-cinq ? Et qu’il raconte à sa maîtresse qu’il est né en Amérique et a immigré en Israël à l’âge de deux ans ? Et qu’au parc de jeux il raconte aux enfants qu’il s’appelle Nemrod ? Et que son nom de famille est Ben-Yohana ? Nous ne connaissons personne du nom de Ben-Yohana. Cet enfant est tout simplement incapable de s’empêcher de mentir. Il a toujours été comme ça mais, depuis l’année dernière, il est devenu totalement incontrôlable.

— Et c’est si... terrible ?

— Pardon ?

— Je me demande pourquoi vous, je veux dire vous deux, vivez le fait que votre enfant n’est pas toujours fidèle à la réalité comme une tragédie.

— Que dites-vous ? Et si sa sœur faisait comme lui ? Et si, nous tous, nous commencions à mentir ? À quoi ressemblerait notre foyer ? Il existe une sorte de contrat, entre les êtres humains, qui veut qu’on s’efforce – on n’y parvient pas toujours, mais on s’efforce – de dire la vérité. C’est là-dessus que repose la confiance. Si l’on retire cette carte, tout le château s’écroule.

— Je comprends. Dans ces conditions, je me vois obligée de vous interroger, vous le père, est-ce que cette tendance aux... mensonges est déjà apparue dans votre famille ?

— Quoi ? Non. Quelle idée !

— Pourquoi souriez-vous, Dikla ?

— Parce que c'est amusant de constater qu'un homme qui aime à croire qu'il est conscient de lui-même puisse ne pas être du tout conscient de lui-même.

— Ce qui signifie ?

— Mon mari est écrivain. Alors, au chapitre de l'affabulation...

— Minute, Diki, ce n'est pas honnête...

— Tu es de mauvaise foi. Tu envisages ta vie comme une histoire. Tu penses à moi comme à une histoire. Comme à un personnage de roman. Avant, tes mots avaient une valeur. Aujourd'hui, ils ne valent pas plus que ceux de Yoram Sirkin.

— N'en dis pas plus !

— Mais c'est la vérité.

— Ta vérité...

— La vérité objec...

— Je vous arrête un instant. Bien que j'aie l'impression... qu'il faudrait absolument envisager une thérapie conjugale. Mais ce n'est ni le moment, ni le lieu. En outre... le tarif est différent. C'est pourquoi je suggère de nous concentrer de nouveau sur Yanaï. J'aimerais savoir, Dikla : Yanaï lit-il déjà des livres par ses propres moyens ?

— C'est un rat de bibliothèque. Depuis qu'il sait lire, il avale deux, trois livres par jour ! À quoi il faut ajouter les histoires que son père lui raconte.

— Combien d'histoires par jour racontez-vous à Yanaï ?

— Voyons, on peut compter. Les histoires du réveil. Sinon, il n'arrive pas à se lever. L'histoire régulière de la brosse à dents. Je veux dire, la brosse est une sorte de personnage qui s'adresse à Yanaï. Ensuite, dans la voiture, en route vers son école, au lieu d'un disque de chansons enfantines éculées, je lui raconte une nouvelle histoire. Mais brève. Et encore une, très courte, au retour de la garderie. Puis, en soirée, l'histoire du hamac.

— L’histoire du hamac ?

— Nous sommes tous les deux installés dans le hamac à regarder les nuages, et il me décrit les formes qu’il voit, puis, selon la forme, nous inventons ensemble une histoire. Ensuite, le dîner, la douche, et l’histoire du coucher.

— C’est tout ?

— Pour être franc, il y a aussi Gidi Gov.

— Gidi Gov ?

— Ce n’est pas exactement une histoire, davantage une comptine musicale policière. En vers. Juste avant qu’il ferme les yeux : “Dans la mangrove. Le feu passe à l’orange. Pas le temps d’un songe. Où est, où est, où est passé Gidi Gov ?”

— Je comprends.

— À la fin, l’enfant de l’histoire – pardon, de la comptine – trouve toujours Gidi Gov. Puis je le chatouille. Yanaï, je veux dire. Gidi-Digi-Gidi-Digi-Gov. Il en est dingue.

— Et donc, corrigez-moi si je me trompe, vous lui racontez sept histoires par jour.

— L’histoire du hamac, ce n’est qu’en été.

— C’est tout ce qu’il fait avec lui, vous saisissez ?

— Ce n’est pas exact, Dikla. Ce n’est pas honnête de ta part. Nous allons aussi ensemble au supermarché, le vendredi.

— Et là, tu lui racontes l’histoire du petit poivron qui habite dans le grand poivron.

— Sinon, il s’ennuie et me rend fou. Ça ne compte pas.

— Je me demande...

— Dites-moi, pourquoi les psychologues “se demandent” sans cesse ? Après tout, c’est nous que vous questionnez, non vous-même. Pourquoi tourner autour du pot ? Et ce saxophone en fond sonore, c’est quoi ? Vos voisins ? Ils ne forcent pas un peu sur le volume ?

— Je me demande... Écoutez, d’un côté, le tableau que vous dressez est enthousiasmant. Il semble que vous et Yanaï entreteniez une relation vivace et... inventive. D’un autre côté, on ne peut éliminer d’emblée l’éventualité

qu'il existe un fil conducteur entre la dose peu commune d'histoires à laquelle l'enfant est exposé et sa tendance à proposer sa propre interprétation subjective des différents phénomènes de la réalité.

— Vous pourriez répéter ça dans le langage de monsieur Tout-le-Monde ?

— Elle ne fait que te dire ce que je te répète tout le temps : sept histoires par jour, c'est...

— En hiver, six. Et l'une d'elles n'est qu'une comptine musicale policière en vers, alors...

— Cinq histoires et une comptine musicale policière en vers – c'est un peu beaucoup. Yanaï ne distingue plus la réalité de la fantasmagorie.

— Je suis aussi coupable de ça, Dikla ?

— Il ne s'agit pas de culpabilité.

— Si.

— Il s'agit...

— Je vous arrête. Je dois encore voir Yanaï afin d'étayer mon intuition, mais il se peut certainement que ce que vous qualifiez de mensonges ne soient, à ses yeux, que des historiettes. Des contes qu'il prend plaisir à inventer et qui lui offrent la possibilité de protéger un univers intérieur autonome...

— Vous savez : dans votre bouche, cela semble tout mignon. "Historiettes". "Un univers intérieur autonome". Mais ce n'est pas le cas. Ce n'est pas mignon. C'est inquiétant. L'enfant a déjà sept ans.

— Qu'est-ce qui vous inquiète au juste ? Du point de vue de son développement, cela correspond encore à son âge.

— Comment ça, ce qui m'inquiète ?

— Écoutez, j'ai conscience que vous êtes tous les deux stressés, et je ne l'ignore pas. Je veux seulement que nous précisions ensemble la nature de cette détresse. De quoi vous inquiétez-vous vraiment ?

— Nous ne le préparons pas à la vie de cette façon. À la fin, ces affabulations vont le fourrer dans un guêpier. Les autres enfants vont découvrir ses mensonges. Les maîtresses vont cesser de penser que c'est charmant. Je veux lui épargner des humiliations.

— Et quel... quel est votre point de vue, Dikla ?

— Je ne sais pas. J’y réfléchis beaucoup. Si l’on envisage sérieusement la candidature de Yoram Sirkin à la tête du gouvernement – cela signifie que tout est possible. Peut-être que la réalité n’existe plus. Uniquement Photoshop. Et que, par conséquent, nous préparons excellemment notre enfant à la vie réelle. Car il semble que seuls les charlatans pourront survivre dans un monde *fake* et dans un pays où il est impossible de croire quiconque, sur aucun sujet. D’un autre côté, en tant que mère, dans la vie quotidienne, c’est pénible de ne pas pouvoir faire confiance à son enfant. De se méfier de tout ce qu’il dit.

— Je m’imagine.

— Je ne sais pas comment réagir, faire comme si je ne l’avais pas remarqué ou... Et je me rends compte à quel point il est vexé par la lueur de suspicion dans mon regard et... ça m’attriste. Il y a quelques semaines – tu donnais une conférence à des comités d’entreprise à Eilat –, il n’a pas ouvert la bouche de tout le week-end, il n’a pas prononcé un mot, et ce n’est qu’après que je l’ai supplié qu’il me dise pourquoi il ne me parlait pas, qu’il a dit... d’une toute petite voix... qu’il avait peur... d’ouvrir la bouche, parce qu’alors... il en sortirait des mensonges.

— Tu ne me l’as pas raconté, Dikla.

— Qu’est-ce que tu veux, tu n’étais pas là.

— Pourquoi tu ne me l’as pas raconté ?

— Je souhaite suggérer quelque chose. Faisons une tentative. Il se peut que cette tentative réussisse comme il se peut qu’elle échoue. Mais tentons de diminuer, au cours des jours prochains, la quantité d’histoires que Yanai reçoit par jour de sept à... disons, trois. Et tenez-moi au courant si cela produit un effet. Encore une fois, il s’agit d’un essai. Je ne garantis pas le succès. Sûrement pas immédiat. Mais... vous pensez en être capable ?

— Je ne sais pas...

— Je comprends.

— Je ne suis vraiment pas certain que vous compreniez.

— Dans ce cas, expliquez-moi.

— Je ne sais déjà plus comment... exister simplement avec lui. Pas seulement avec lui. En gros, je ne sais plus comment m’adapter au monde.

Ni à Dikla. Au lieu de lui dire que je sens qu'elle s'éloigne de moi, j'ai inventé une histoire dont j'ai cru qu'elle la ramènerait à moi. Mais ça n'a fait que l'éloigner davantage.

— Je comprends.

— Auriez-vous un mouchoir en papier ? Les psys ne sont-ils pas censés avoir une boîte de mouchoirs en papier sur la table ?

— Moi, j'en ai.

— Merci, Dikla.

— Merci, Dikla. Désolé d'être comme ça, madame la psychologue.

— Pas de problème. Je m'appelle Ayala.

— Je traverse une drôle de période.

— Je comprends.

— Non, vous ne comprenez pas.

— Dans ce cas, expliquez-moi.

— Tout... tout s'écroule... Dites-moi, il n'y a que moi que ce saxo rend dingue ? Pardon d'insister, mais ça m'a l'air très proche... quelqu'un joue-t-il en ce moment chez vous ?

— Pour être franche, oui. C'est mon fils. Il répète.

— En toute sincérité, il n'est pas mauvais du tout.

— Merci.

— Ce compliment ne vous est pas adressé. Mais à lui.

— Je lui transmettrai. Puis-je vous demander votre âge ?

— Moi ? Quarante-deux. Euh... trois.

— C'est... compatible avec votre âge.

— Comment ça, compatible avec mon âge ?

— Cette sensation que tout bat de l'aile. Beaucoup d'individus l'éprouvent à votre âge.

— Vous savez, c'est la raison précise pour laquelle j'ai laissé tomber mes études de psycho. Je trouve insupportable ce que vous venez de faire.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Vous avez plaqué une sensation intime sur un paradigme. C'est insultant. Ne suis-je qu'une donnée statistique ?

— Je suis désolée que vous ayez eu cette impression. Ce n'était pas mon intention.

— Eh bien, quelle était votre intention ?

— Je crois que...

— Dites-moi, votre fils écoute notre entretien ?

— Quelle idée ! Il n'a aucun moyen de...

— Parce que depuis que je m'énerve contre vous, son jeu devient plus rythmé. Comme s'il nous créait la bande sonore appropriée.

— C'est un pur hasard.

— Admettons.

— En tout état de cause, ce que je souhaitais vous dire, c'est que comprendre que nous ne sommes pas aussi singuliers qu'il nous semble, que d'autres gens ont traversé des difficultés semblables – semblables, non équivalentes – à celles que nous rencontrons, cet aperçu a quelque chose de libérateur. Cela peut même inspirer un changement.

— Inspirer un changement ? De quelle manière ?

— Je vous rappelle comment nous sommes arrivés à cette discussion. Je vous ai demandé si vous pouviez modifier votre habitude et raconter à Yanaï moins d'histoires, et vous m'avez répondu que vous ne vous sentiez plus capable de vivre le monde directement, sans l'intermédiaire d'histoires, c'est bien cela ?

— Plus ou moins.

— Lorsque j'examine la biographie de mes patients, votre âge actuel favorise parfois l'amorce d'une évolution. Après avoir été ébranlés et en pleine crise, certains ont tout recommencé de zéro. Différemment. Vous pouvez trouver d'autres accès au cœur de Yanaï. Il existe d'autres choses que vous pouvez entreprendre ensemble comme père et fils. Nous avons là une opportunité.

— Je... suis dingue de cet enfant. Je veux son bien. Qu'il ne soit pas solitaire et sinistre comme je l'étais à son âge.

— J'en suis bien consciente. Nous en sommes tous conscients ici.

— Avez-vous remarqué que le saxo devient sépulcral ? Je vous recommande fortement de vérifier que votre fils n'a pas trouvé un moyen

d'épier ce qui se passe dans cette pièce.

— Je suggère de nous concentrer sur votre fils. Votre fils à vous deux. Dikla, vous nous écoutez... plutôt en silence, et je me demande, je veux dire, je m'interroge : à quel endroit elle vous atteint, notre discussion ?

— Dans un lieu quelque peu différent.

— C'est-à-dire ?

— Cela veut dire que je ne suis pas sûre que le fait qu'il raconte des histoires à Yanaï soit le problème de cet enfant. Cela me semble un peu simpliste. Pour ne pas dire fallacieux.

— Fallacieux ?

— Les patients aussi mentent aux psychologues, n'est-ce pas ? Ils débitent une histoire dans laquelle ils ont le mauvais rôle – afin de dissimuler une histoire dans laquelle ils ont un rôle encore plus exécrationnel...

— Je comprends.

— Non, vous ne comprenez pas. Notre fille nous a déjà plaqués pour un internat. Et avec la situation à la maison pendant l'année écoulée... pas étonnant qu'un autre enfant s'évade dans son imagination. Comment avez-vous dit ? Qu'il utilise un moyen adapté à son âge "de contourner ou de réfuter les difficultés que la réalité lui oppose" ? Eh bien, c'est exactement cela.

— Voulez-vous préciser ?

— À quoi bon ? Après tout, ce que je vous raconterai ne sera que ma version manipulatrice de la réalité. C'est la raison pour laquelle j'ai cessé de croire à la psychothérapie. Pour ma part, je pratique des soins aquatiques. Deux fois par semaine. Gaïa, ma thérapeute, et moi-même n'échangeons presque pas un mot, mais mon corps lui raconte tout.

— Alors, Dikla, c'est pour ça que tu ne couches plus avec moi ?

— Cela ne me semble ni le lieu, ni le moment de...

— Ce n'est jamais ni le lieu, ni le moment...

— Je vous arrête.

— Mais pourquoi vous nous arrêtez tout le temps ? Cela ne devrait pas être le contraire ? Que la psy nous libère de nos blocages ?

— Sans doute, mais la séance est finie, mes amis. Laissons les phrases prononcées ici résonner et retomber. Je vous rappelle que, la semaine prochaine, je rencontre Yanai. Vous voulez régler par chèque ou par virement bancaire ?

Ce n'est pas ce que la psychologue a dit à la fin.

Ni même avant la fin.

Je ne puis raconter cet entretien – comme d'autres événements de l'année dernière – que de la manière dont il ne s'est pas vraiment produit. Toutefois...

En quittant l'immeuble de la psy, nous nous sommes immobilisés un instant, destabilisés par les retrouvailles avec la rue. Chacun de nous était censé poursuivre son chemin, moi, pour prendre les enfants, Dikla, pour son travail. Soudain, Dikla a dit : « J'ai envie d'une glace.

— Si je me souviens bien, il y a un bon glacier, là, au coin de la rue. »

Nous nous sommes dirigés vers le glacier, proches mais sans nous toucher. Et nous avons fait semblant d'hésiter devant la palette des parfums. Jusqu'à ce qu'elle choisisse tiramisu dans une coupe et moi, vanille française dans un cornet. Et je n'ai pas eu besoin de dire : « Tu te souviens que... », car il était évident que tous les deux nous souvenions que... Qu'il y avait là la reconstitution de la genèse de notre amour, l'instant réel, et non ceux que j'ai disséminés dans cette interview afin de protéger son intimité...

Sa mère venait de décéder brutalement. D'un arrêt cardiaque. Un peu après que nous avons commencé à nous fréquenter. Le cinquième jour de la semaine de deuil, je me suis rendu à Maalot.

Je ne savais pas si elle pensait à moi en cette circonstance. Ni si, après quelques rendez-vous seulement, on avait le droit d'effectuer une visite de condoléances.

La maison grouillait de visiteurs. Elle se tenait à l'écart dans une chambre, vêtue d'un jean et d'un sweat-shirt à l'effigie de Bart Simpson. Je me suis penché vers elle, je l'ai enlacée, et elle m'a rendu mon étreinte, faiblement. Faute de place à côté d'elle, je me suis installé à l'autre bout de

la pièce. Ses amis pénétraient sans cesse dans la chambre. J'ignorais qu'elle avait autant d'amis. Les filles pleuraient sur son épaule. Les garçons avaient tous l'air d'être amoureux d'elle en secret. Je ne savais que faire ou que dire. Je n'ai même pas pu la reconnaître sur les albums photo passant de main en main. De quelques bribes qu'elle avait jetées pendant nos rendez-vous, comme le fait que son père était le cuisinier en chef de toutes les entreprises du nabab Stef Wertheimer, et que la nourriture qu'il préparait à la maison était d'un goût incroyable, j'avais déduit qu'elle était plutôt fille à papa. Mais je n'en étais pas certain.

Au bout d'une heure, je me suis levé pour partir. Près de la porte, j'ai senti une main sur mon épaule. « Merci d'être venu », m'a-t-elle dit. Puis elle m'a serré la main. Une longue pression, prolongée, qui lui a permis d'y déposer un bout de papier.

Ce n'est que dans la voiture que j'ai osé l'ouvrir.

Roule jusqu'au bout de la rue.
Attends-moi près du monument.
Je vais inventer un prétexte et j'arrive.

Au bout d'une demi-heure, elle est enfin apparue. Juchée sur un vélo avec un siège d'enfant.

Mon cœur a bondi. Peut-être parce qu'elle pédalait avec une telle lenteur. Avec mélancolie. Un pédalage mélancolique, voilà.

Peut-être parce que la brise jouait dans ses cheveux.

Soudain, je pouvais l'imaginer à neuf, dix ans, miniature d'elle-même, en enfant solitaire. Roulant à vélo sans personne pour l'accompagner.

Elle a freiné devant le monument, a passé une longue jambe au-dessus du cadre, a posé le vélo contre l'édifice sans l'enchaîner et s'est tournée vers moi. Elle haletait au moment où nous nous sommes rapprochés. J'ignorais si c'était à cause de la course à vélo ou à cause de moi. Cette fille demeurait une énigme à mes yeux. Et pouvais-je l'enlacer ? Avais-je la permission ? Elle s'est hissée sur la pointe des pieds et m'a embrassé – un baiser rapide, à la commissure des lèvres – et a dit : « J'ai envie d'une glace. » Or, à Nahariyya, il y avait un glacier du nom de Penguin où sa mère et elle se

rendaient dans son enfance. « C'est pas un peu loin, Nahariyya ? » je lui ai demandé. « Un peu, mais j'ai besoin de prendre l'air. » Nous sommes parvenus à destination en moins de vingt minutes. En chemin, nous avons à peine parlé, les mots semblaient au-dessus de ses forces. Elle a commandé deux boules de tiramisu, et moi, une boule de vanille française. Nous sommes restés dans la rue, devant le glacier, à lécher nos glaces. Moi, à coups de lampées modérées, précautionneuses, et elle, en croquant presque. Sa langue remuait rapidement, goulûment, arasant un côté du cornet et s'attaquant aussitôt à l'autre.

Lorsque nous avons fini, elle m'a demandé de la ramener à son vélo.

En chemin, elle a pris ma main dans la sienne et, devant le monument, alors que chacun sortait par sa portière, je me suis dit qu'elle se dirigerait vers son vélo, mais elle a fait volte-face et m'a étreint très fort, très longtemps. Jusque-là, je n'avais jamais enlacé une femme de ma taille. Je sentais chaque parcelle de mon corps épouser chaque parcelle du sien. Nous étions étroitement enlacés. Et cela m'a poussé à l'attirer plus fermement contre moi. Lorsque nous nous sommes finalement détachés, elle m'a demandé si je pouvais revenir le lendemain. J'ai répondu : « Oui, bien sûr. » J'aurais fait n'importe quoi pour elle à cet instant-là.

Après la séance avec la psy aussi, nous nous sommes étreints. Chacun a fini sa glace et nous avons regagné la rue caniculaire et, sans un mot, d'un seul coup, nous nous sommes tournés l'un vers l'autre et nous nous sommes enlacés. Très fort. Très longtemps. J'aurais fait n'importe quoi pour elle à cet instant-là – mais elle ne m'a rien demandé.

Croyez-vous que la littérature exerce encore une influence dans notre monde ?

Dès l'instant où j'ai quitté la salle, il s'est mis à marcher à ma hauteur. Au début, je n'y ai guère prêté attention. J'étais en plein désespoir à cause de quelques phrases plates, trop enjôleuses, que je venais de débiter pendant la rencontre. Puis, lorsque je l'ai remarqué, je me suis dit qu'il devait emprunter la même direction que moi. Mais, en franchissant le portail de l'école, il me suivait encore, et j'ai compris qu'il me collait de manière délibérée, tel un garde du corps.

« Tu voulais me poser une question ? » lui ai-je dit en m'arrêtant et en me tournant de son côté.

Il s'est étouffé. Il comptait sans doute m'accompagner en silence.

Je l'ai examiné. Un enfant petit. Même pour cet âge, où les garçons font la moitié de la taille des filles. Chevelure noire courte. Sourcils épais. Et quelque chose d'étranger dans ses traits. Quelqu'un qui n'est pas d'ici.

« Moi aussi, j'écris des histoires, a-t-il lâché en regardant autour de lui.

— C'est bien. Merveilleux que tu écrives.

— Je voudrais savoir quelque chose, a-t-il dit en regardant de nouveau autour de lui.

— Je t'en prie.

— Mais continuons à marcher. Je peux te questionner en marchant. »

C'était un peu étrange à mes yeux qu'il s'obstine à continuer à avancer. Mais je n'ai trouvé aucune raison de refuser. Je me suis remis en marche. Moi à grandes enjambées, dans mes chaussures noires en cuir, lui à petits pas, en chaussures de sport blanches et sales, essayant de rester à ma hauteur.

« Alors, que voulais-tu savoir ? » l'ai-je interrogé, devant son silence.

« Je voudrais savoir comment on invente la fin d'une histoire. Je veux dire, dans mes histoires, j'ai beaucoup de débuts... mais je ne réussis jamais à les terminer.

— Comment t'appelles-tu ?

— Yéhouda.

— Vois-tu, Yéhouda... »

Je lui ai raconté qu'il existe plusieurs genres de fins, et que la fin est vraiment importante parce qu'elle offre la signification de l'histoire, raison pour laquelle elle est précisément si difficile à trouver. Pour n'importe quel auteur, pas seulement pour lui. J'ai parlé à n'en plus finir, avec exaltation, mais, peu à peu, j'ai saisi qu'il n'écoutait pas. Ses yeux papillonnaient dans ses orbites et guettaient quelque chose de dérobé à mon regard.

J'ai résumé mon propos et je me suis tu.

Nous avons continué à marcher sur la longue allée menant du portail au parking. Des deux côtés du chemin poussaient de hautes herbes folles. Brusquement m'a traversé, comme un frisson, l'impression que quelqu'un nous épiait derrière ces herbes, mais je l'ai repoussée.

« Dis-moi », Yéhouda me questionna précipitamment, comme s'il voulait se débarrasser des mots, « quand tu écris, tu décides d'avance du sujet de l'histoire ? »

Mon soupçon qu'il ne s'intéressait pas vraiment aux réponses se renforça. Cette question avait déjà été posée pendant la rencontre avec les autres élèves, alors, pour quelle raison la posait-il de nouveau ? Toutefois, je lui ai répondu. À cause de la chance infime que cela soit réellement important pour lui. Je lui ai dit que les histoires, contrairement aux dissertations, n'avaient pas de sujet véritable, mais soulevaient plutôt une interrogation préoccupant l'auteur et, parfois, au cours de l'écriture, cette question laisse la place à une autre qui, le plus souvent, n'obtient pas, non plus, de réponse.

Yéhouda n'a même pas pris la peine de marmonner « ah ». Ni d'opiner de la tête. Il n'écoutait tout simplement pas. Ses yeux étaient braqués sur les arbustes, puis sur la grosse grenouille que nous venions de croiser.

Nous avons continué à marcher en silence. Ses lacets étaient défaits, mais il ne s'est pas immobilisé pour les renouer. Il avançait, les épaules rentrées, poings serrés, en mordant jusqu'au sang sa lèvre inférieure. Comme s'il se préparait à quelque chose, ai-je songé.

Alors que nous arrivions à la voiture, il m'a arrêté et m'a dit – son regard fuyant le mien : « Merci.

— Il n'y a pas de quoi. » Et, avant qu'il ne tourne les talons, je lui ai dit : « Attends. »

Il a posé les mains sur ses hanches. Et rivé les yeux sur ses chaussures.

« Maintenant, moi aussi, j'ai une question.

— Une question ? » Ses sourcils épais se sont haussés de stupeur.

« Oui. Je souhaite que tu m'expliques pourquoi tu m'as accompagné. Parce que tu n'es pas vraiment intéressé par mes réponses, alors, pourquoi m'as-tu interrogé ?

— Ben, juste comme ça...

— Je n'ai pas l'impression que ce soit "juste comme ça".

— Tu ne voudras pas le savoir.

— Au contraire, je le veux. »

J'ai songé que cette formulation, « tu ne voudras pas le savoir », avait quelque chose de trop réaliste. De trop amer dans la bouche d'un enfant.

« Hum... eh bien, on me harcèle, a-t-il lâché hâtivement entre ses dents.

— Qui ça ?

— Une bande. Des gars de troisième. Ils m'attendent derrière les arbustes. Tous les jours, après les cours. »

Me sont revenus en mémoire notre marche côte à côte et son regard aux aguets.

« Ils ne s'en prennent qu'à toi ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'ils te veulent ?

— J'sais pas. Une fois, pendant la récré, j'ai regardé l'un d'eux, et il m'a dit de ne pas le regarder avec des yeux de pédé et, après, ça a commencé.

— Qu'est-ce qu'ils te font ?

— Ils m'entraînent derrière les buissons et me donnent des coups.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

— Au début, j'ai essayé de leur rendre les coups mais, maintenant, je me couche par terre et j'attends qu'ils en aient marre. »

Je me suis appuyé sur ma voiture et j'ai respiré profondément, accablé. J'ai scruté les buissons avec l'espoir de repérer l'un de ces harceleurs. Des pauvres types. Qui jouent les gros bras avec les faibles. Je sentais la colère monter en moi et j'ai serré les poings.

« Dis-moi, ton père est au courant ? »

— Mon père n'habite pas avec nous.

— Et ta mère ? Elle ne peut pas venir te chercher à l'école ?

— Elle travaille.

— Tu as des grands frères ?

— Je suis l'aîné.

— Et la directrice, elle est au courant de cette histoire ? »

Yéhoua a levé les yeux vers moi en ricanant.

« Elle est au courant, mais elle a peur de dire quelque chose. Pour qu'ils lui balancent pas une chaise à la figure comme à la directrice avant elle.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? » l'ai-je interrogé.

En fait, c'est moi-même que je questionnais.

« Y a rien à faire. À la fin, ils en auront marre et ils s'en prendront à quelqu'un d'autre. »

L'une des phrases s'efforçant d'avoir l'air intelligentes que je venais de prononcer au cours de la rencontre m'est revenue à l'esprit : « Celui qui écrit des histoires n'a pas le privilège de désespérer. Il est obligé de croire qu'il est possible de changer les choses car il n'existe pas d'histoire sans changement. »

« Mais, attends, me suis-je révolté. Impossible qu'on ne puisse pas faire quelque chose. Et si nous allions ensemble tout de suite parler à la directrice ? »

Yéhoua m'a fixé, déçu.

« Je t'ai déjà dit que la directrice ne fera rien. Et, en plus, on est mardi.

— Et alors ?

— C'est son jour de congé. »

Eh bien, nous irons la voir demain, voulais-je lui dire. Mais je me suis souvenu que, le lendemain, je serai terré chez moi, loin d'ici.

Yéhouda tapa un cône de pin du pied, lequel glissa sur la chaussée avant de se coincer sous une roue de voiture.

« Où habites-tu ?

— Pourquoi ? » Il me regardait d'un air méfiant.

« Ça t'aiderait si je te conduisais jusque chez toi ?

— Pas besoin. À partir d'ici, c'est que des rues passantes, et ils me font rien avec des gens tout autour.

— Tu en es sûr ?

— Oui », a-t-il répondu en se baissant pour nouer ses lacets. Puis il s'est relevé pour s'en aller.

Je ne savais plus quoi dire. Ni quoi faire.

« Prends soin de toi », ai-je crié dans son dos.

Et, aussitôt, j'ai regretté ma formule. Car c'était bien le problème : il en était incapable.

Il a continué de s'éloigner mais, au bout de quelques mètres, il s'est immobilisé et m'a fait face.

« J'écris vraiment des histoires. Ne crois pas que je t'aie menti. »

Comment réussissez-vous à affronter la solitude inhérente à l'écriture ?

Il me semble que j'ai déjà répondu. Ce type de question a tendance à se répéter de façon préoccupante.

S'il existe toutefois un moyen d'échapper au labyrinthe des miroirs déformants, c'est de se consacrer absolument à autrui. Ou, dans mon cas : enseigner. Être professeur.

Pendant trois heures, deux fois par semaine, j'ai l'occasion de me trouver en compagnie d'autres individus et de *leurs* histoires. Les écouter, exciter leur imagination, les aider à se libérer et à s'épanouir. En cette période de ma vie, cela représente une véritable délivrance.

En fait, qu'enseignez-vous dans votre atelier d'écriture ?

QU'EST-CE QUE LA BEAUTÉ

La femme du patron de l'auberge
À Puerto Viejo
Balaie chaque matin devant les hamacs.

QU'EST-CE QU'UN CONFLIT

La femme du patron de l'auberge
À Puerto Viejo
Où nous séjournons pendant notre lune de miel
Balaie chaque matin devant les hamacs.

QU'EST-CE QUE L'AGGRAVATION D'UN CONFLIT

La femme du patron de l'auberge
À Puerto Viejo
Où nous séjournons pendant notre lune de miel
Balaie chaque matin devant les hamacs.
Elle me lance un regard.

QU'EST-CE QU'UNE INTRIGUE

La femme du patron de l'auberge
À Puerto Viejo
Où nous séjournons pendant notre lune de miel
Balaie chaque matin devant les hamacs.
Elle me lance un regard et me fait signe de la suivre.

QU'EST-CE QU'UN REBONDISSEMENT DANS L'INTRIGUE

La femme du patron de l'auberge
À Puerto Viejo
Où nous séjournons pendant notre lune de miel
Balaie chaque matin devant les hamacs.
Elle me lance un regard et me fait signe de la suivre.
Dans une pièce de l'auberge, elle me montre des marques violacées et me demande si nous
pouvons l'aider à s'enfuir.

Peut-on vraiment enseigner l'écriture ?

Il est décédé la veille de la dernière séance de l'atelier d'écriture. Je l'indique dès maintenant pour ne pas entretenir d'illusions. Je ne me souviens plus qui avait parlé avant lui pendant la présentation des participants. Je crois que c'est une institutrice retraitée qui avait affirmé

quelque chose à propos de son amour de la lecture. En tout cas, après elle, ce fut son tour. Il avait un crâne chauve sillonné en long et en large de nerfs et de vaisseaux sanguins. Ensuite, je me suis fait la remarque que, de ce point de vue, perdre ses cheveux était plus facile pour les hommes. Il a dit : « Bonsoir, je m'appelle Shmuel. Je souffre d'un cancer, les médecins me donnent quelques mois à vivre. Il y a un mois, ma fille m'a dit que je devrais essayer d'écrire. Le meilleur conseil que j'aie jamais reçu. Cela fait un mois entier que j'écris continuellement. J'écris le jour et la nuit. J'écris d'une main en tenant la perfusion de l'autre. Je ne peux tout simplement pas poser mon stylo.

— Et qu'attendez-vous de cet atelier ? l'ai-je interrogé en m'accrochant à la question habituelle.

— Au cours de cet atelier, je souhaite achever au moins un récit. Avec un début, un milieu et une fin.

Il faisait chez lui tous les exercices que je donnais. Et assistait à toutes les séances. Cet atelier avait été offert gratuitement par la Loterie nationale aux habitants d'une localité du nord. De sorte que personne ne se sentait obligé de venir régulièrement. Sauf Shmuel. Qui se présentait chaque semaine, cinq minutes avant l'heure, avec un carnet de notes jaune, un stylo Pilot bleu, un Pilot bleu de réserve et un magnétophone poussiéreux sur lequel il enregistrait le cours.

La plupart du temps, j'avais l'impression de m'adresser exclusivement à lui. Et, à la fin de chaque séance, il venait toujours à moi, appuyé sur sa canne, afin d'éclaircir un point pas tout à fait compréhensible à ses yeux. Ou de contester. Il avait notamment du mal à accepter le fait qu'il soit possible, et même souhaitable, d'introduire le langage parlé dans un texte littéraire.

« Je vous demande pardon, monsieur l'écrivain, ce que vous proposez est de ravalier la littérature au rang de la prostitution.

— Mais vos personnages ne s'expriment pas dans un langage naturel, on croit entendre la voix du narrateur...

— Qui dit que c'est mal ? Chez Agnon, ce n'est pas le cas ? Et chez Brenner ? »

À la fin, nous sommes parvenus à un compromis. Je lui ai suggéré que, lorsque des individus jeunes – uniquement des jeunes – discutent entre eux dans ses récits, il leur permette d'employer un hébreu de leur âge.

« D'accord, mais sans utiliser des mots comme... comme... je ne suis même pas capable de les prononcer à haute voix ! »

Après la huitième séance, je lui ai rappelé qu'il souhaitait achever une histoire pendant cette session, et je lui ai proposé de choisir l'un de ses exercices à la maison et d'y travailler ensemble.

Il a passé une main sur sa calvitie, lentement, comme s'il avait encore une toison, et a dit qu'il avait du mal à renoncer. Il y avait tant d'histoires à raconter, et si peu de temps, et il était sans cesse attiré par un nouveau récit et délaissait celui qu'il avait entamé.

« Pas de problème, mais si vous désirez choisir un texte et le développer... vous avez intérêt à vous dépêcher car l'atelier s'achève dans deux séances. »

Au début de la neuvième séance, il m'a tendu une liasse de papier et informé : « Voici ce que je veux développer. »

Tandis que les participants étaient plongés dans l'exercice que je leur avais donné, je n'ai pas pu me retenir et je l'ai lu. Une nouvelle à propos d'un père accompagnant sa fille unique et chérie dans les derniers préparatifs de sa noce. Je n'ai pas le souvenir de phrases spécifiques, mais uniquement qu'il avait réussi à transmettre joliment l'ambivalence inhérente à la situation. Et que la langue de la jeune fille n'était toujours pas naturelle.

Après ma lecture, en levant les yeux, j'ai constaté que sa chaise était vide.

Au bout de quelques minutes, il est revenu. Mais il a quitté de nouveau la salle au moins trois fois pendant cette séance. Il avait le teint livide, les yeux enfoncés dans leurs orbites. Les coudes posés sur la table, il tenait sa

tête entre les mains. Sa canne, toujours droite près de la table, est tombée avec un grand bruit sur le plancher et il ne s'est pas baissé pour la ramasser.

« Je suis désolé, m'a-t-il dit en m'abordant à la fin de la séance. Je ne me sentais pas bien aujourd'hui. C'est pour cela que j'ai dû sortir. Mais j'ai tout enregistré et j'écouterai chez moi ce que j'ai raté.

— J'ai lu votre histoire, lui ai-je dit en ramassant les feuilles éparpillées sur ma table.

— Et alors, qu'en pensez-vous ? » Sa voix tremblait. Les veines de son crâne palpitaient.

« Un très beau récit, ai-je répondu en lui tendant la liasse. Je suis fier de vous.

— Pas d'indulgence, je vous prie – il se refusait à reprendre ses feuilles et agitait un doigt sous mon nez –, car je sais que vous avez des remarques à me faire. Vous en avez toujours, vous. Alors, faites-les. Ne m'épargnez pas à cause de ma maladie.

— Voyez-vous, ai-je déclaré sur un ton hésitant, le récit est bien construit... mais si vous souhaitez... figner... si cela vous importe...

— Bien sûr que ça m'importe », m'a-t-il coupé, furieux. « Et donc ?

— Eh bien, il faudrait s'occuper un peu, vraiment un brin, du... langage de la fille.

— J'en étais sûr ! » rétorqua Shmuel – exultant presque. « J'avais l'impression de n'avoir pas été assez précis là-dessus. Mais que faire ? C'est simple, je n'y arrive pas avec cette langue, celle des jeunes.

— Dans ce cas, peut-être pourriez-vous les enregistrer, ai-je dit en montrant son magnétophone. Enregistrez des jeunes en train de discuter, puis insérez des mots entendus dans l'histoire.

— Bonne idée ! » s'est exclamé Shmuel tel un savant poussant un « Eurêka » avec l'intonation de Pauli, du trio comique Hagashash Hahiver. « Pas mauvaise du tout !

— Reprenez l'histoire pendant la semaine, présentez-moi le texte au début de la prochaine séance, et je le lirai pendant que vous rédigerez vos exercices de fin de cycle.

— C'est comme si c'était fait. Parole d'honneur. »

Sa fille m'a téléphoné quelques heures avant la dernière séance : « Je suis la fille de Shmuel. Mon père... ne pourra pas assister au cours.

— Comment va-t-il ?

— Mon père est décédé. Ce matin. »

Je me suis tu. Nous nous sommes tus.

« Je voudrais vous remercier au nom de mon père pour l'atelier.

— Moi aussi... moi aussi, je vous remercie... de l'avoir poussé à venir.

— Il avait juste besoin d'un léger encouragement, vous savez.

— Où aura lieu la semaine de deuil ? »

Elle m'a donné l'adresse.

Je n'y suis pas allé. Cette même semaine, l'état d'Ari a empiré, ses médecins étaient incapables de dire s'il lui restait des mois ou quelques jours à vivre, et je ne voulais prendre aucun risque. Je n'ai presque pas bougé de son chevet.

Nous nous sommes connus à l'âge de quinze ans, Ari et moi, sur les gradins derrière le panier au stade de Malha. Le Hapoël était mené largement, et la partie était si désespérée que nous avons pris la liberté de discuter. Je veux dire, il a imité le journaliste Simmy Reguer en train de commenter le jeu, et je me tordais de rire.

Il m'a appris à rire, Ari. Et c'est l'un des plus beaux cadeaux que j'aie jamais reçus. Non que je n'aie pas ri avant ça, mais l'approche fondamentale de la vie, dans ma famille, était sérieuse et critique à faire peur. Mon approche fondamentale de la vie n'a pas totalement changé grâce à Ari – mais elle s'est enrichie d'une nuance supplémentaire. Soudain, je pouvais aussi débusquer l'aspect comique de certaines situations. Lorsque j'ai échoué à l'épreuve du code de la route pour la deuxième fois – je pensais déjà à la manière de lui exposer les questions ridicules où j'avais eu tout faux. Et tandis qu'on piétinait mon libre arbitre pendant mes classes militaires à Tsouké Ouvda, je collectionnais pour lui des moments privilégiés : comment Wolkstein n'avait pas réussi à assurer une protection de la patrouille dans un angle de quatre-vingt-dix degrés, tout simplement

parce qu'il ignorait ce qu'était un angle de quatre-vingt-dix degrés. Comment le chef du groupe de combat piquait du nez pendant les discours du chef de peloton. Je savais que le vendredi soir, quelles que soient les circonstances, Ari et moi, nous irions à l'Octopus ou dans un bar quelconque de Nahalat Shiva, à Jérusalem. En route il avalerait mes petites anecdotes sur l'armée, puis, après notre soirée, nous regagnerions la voiture de son père, moi en chauffeur de service, lui complètement bourré, embrassant des inconnus dans la rue, titubant en véritable pochetron – mon Dieu, comme ses zigzags vacillants me manquent aujourd'hui qu'il est cloué dans son lit, et sa démarche allègre, comme s'il dribblait avec un ballon de basket, ou qu'il était lui-même ce ballon...

Dans sa chambre d'hôpital, je lui ai parlé de mon élève, Shmuel, mort avant d'avoir eu le temps d'achever le premier récit de sa vie. Comme toujours, il m'écoutait avec une curiosité profonde – tout l'intéressait – et, lorsque j'ai fini, il a changé de position et m'a dit : « Ça me tue, mais je ne comprends pas votre truc de l'écriture. Toi, par exemple, depuis que tu t'es mis à écrire, tu es de plus en plus triste, je me trompe ?

— Non.

— Même Dikla n'a plus la force de supporter tes humeurs, je me trompe ?

— Non.

— Voilà, c'est ça qui ne va pas. C'est pas la Colombienne, avec laquelle, comme je te connais, et, quand même, je te connais un peu, il n'y a aucune chance que cela ait vraiment eu lieu.

— Sans doute.

— C'est à cause de toute ton écriture que tu es devenu aussi lourdingue. Et Dikla aussi, entre nous, ce n'est pas précisément une rigolote. Alors, quelque chose dans votre équilibre a merdé, je me trompe ? »

Une infirmière est entrée avec un plateau-repas d'hôpital et l'a déposé sur sa table de chevet.

« J'y touche même pas, a dit Ari.

— Je te rapporte quelque chose d'en bas ?

- Merci, *amigo*.
- Qu'est-ce que tu veux ?
- Tu le sais.
- *Bitter lemon* ?
- Et un sandwich au rosbif.
- T'as le droit au rosbif ?
- Sur la tête de ma queue, j'y ai droit ! »

Lorsque je suis revenu avec le rosbif et le *bitter lemon*, il n'était pas dans son lit.

La panique m'a submergé : ça y est. C'est fini. Ils l'ont emporté. Et je n'ai même pas eu le temps de lui dire que je le considère comme mon frère.

Une seconde plus tard, il est sorti des toilettes avec sa perfusion dans une main et un journal sportif dans l'autre et m'a dit : « J'ai réfléchi. »

J'ai poussé un soupir de soulagement. En mon for intérieur. Afin qu'il ne sente pas que je soupirais de soulagement. Je lui ai lancé : « À quoi ?

— Moi aussi, il y a quelque chose que j'aurais aimé faire avant de partir. Comme ton Shmuel de l'atelier.

— Quoi ?

— Voir le Hapoël à l'Arena. Après toutes ces années où nous étions serrés comme des sardines à Malha, on n'y a pas droit ?

— *Yallah*, on y va.

— *Yallah*, on y va...

— Je suis sérieux. Mais, Ari...

— Quoi ?

— Ça fait pas un peu cliché, le pote malade qu'on amène à un match ?

— Tu sais où je le mets, le cliché ?

— OK. T'as le droit de sortir d'ici ?

— Ça va pas la tête ?

— Alors, quoi... comment ?

— Tu me fais sortir en douce. »

J'ai cru qu'il plaisantait mais, le lendemain, il m'a appelé et, à l'entendre, je le sentais plein d'audace et de ruse, comme l'Ari d'avant. Il y avait réfléchi. Une « fenêtre de tir » se situait au moment de la relève des infirmières, vers dix-huit heures. Nous ferions mine d'aller faire un tour et nous nous éclipserions dans l'ascenseur de service.

« Toi, tu dois t'occuper d'acheter deux billets pour le prochain match. Et de trouver un véhicule suffisamment grand pour transporter un fauteuil roulant. Ah, oui, si tu peux nous organiser une entrée directe sur le terrain avec le fauteuil, alors, là, ça serait super... »

J'ai téléphoné à mon ex-patron de l'agence publicitaire. Nous n'avions pas échangé un mot depuis près de quinze ans, mais j'avais lu dans la presse qu'il faisait désormais partie de la direction du Hapoël. Je lui ai raconté toute l'histoire, et il m'a répondu qu'il n'y avait aucun problème et, même, que je n'avais pas besoin d'acheter les billets. « Pointe-toi au parking et appelle-moi. » Avec le même ton sur lequel, auparavant, il faisait pleuvoir sur moi ses instructions.

Jusqu'à Shaar Hagaï, Ari n'a pas cessé d'évoquer des souvenirs d'anciens voyages. « Tu te souviens quand nous avons couru derrière l'avion en Équateur ? Tu te souviens de la cinglée qui m'a mordu l'oreille en Bolivie ? Tu te souviens d'Oren de Hadera ? » Mais, avec les premiers virages dans la montée vers Jérusalem, il est devenu livide et s'est tassé sur lui-même. Je lui ai demandé ce qu'il avait, et lui m'a questionné sur le propriétaire du véhicule. Je lui ai répondu que c'était une location, et il a dit : « Dans ce cas, y a pas de problème si je vomis sur le siège, n'est-ce pas ? » Je me suis affolé et lui ai demandé s'il ne voulait pas retourner à l'hôpital, mais il a refusé d'un mouvement de la tête et a riposté faiblement : « Fonce, Ben Tsour, fonce ! » – comme si j'étais le chauffeur de Motta Gour devant la porte de Damas avant de pénétrer dans la vieille ville de Jérusalem, en 1967.

Mon ex-patron s'est conduit en gentleman. Au portail nous attendait un employé de la direction qui nous a guidés, à travers un dédale de couloirs, directement sur le parquet, non loin du banc du Hapoël. « File-moi

l'écharpe, espèce d'enfoiré ! » m'a lancé Ari avec un sourire. Je l'ai ôtée de mon cou et je l'ai nouée autour du sien. « Nous avons de l'amour, et il vaincra ! » L'hymne du Hapoël, d'après la chanson d'Arik Einstein. Nous regardions les gradins qui se remplissaient. Les supporters les plus fanatiques s'étaient regroupés près de l'un des paniers et j'ai reconnu là quelques visages familiers. Sur les autres gradins, je n'ai reconnu personne. Au plafond étaient suspendus des écrans télé, comme aux États-Unis, diffusant des images et des publicités. Au-dessus de notre tribune, il y en avait une autre, plus haute, à laquelle les spectateurs accédaient – incroyable ! – par des escalators. « C'est comme à Yad Eliahou ici ! » me suis-je exclamé, et Ari a secoué la tête : « Non, c'est beaucoup plus beau ici. »

Le Hapoël a mal joué. Pertes de ballon, lancers ratés, défense pitoyable. Dans la plus pure tradition. J'avais oublié ça, me suis-je dit. J'aurais dû pénétrer dans le vestiaire et prier les joueurs de se défoncer. Pour Ari. En fait, la plupart sont américains, alors, en anglais : « *Please. Put the ball in the panier. Do it for my friend. Maybe it's his last chance...* »

Pour sa part, Ari brandissait le poing et fulminait en espagnol devant chaque loupé. Il jure toujours dans sa langue maternelle lorsqu'il est vraiment en colère. « *Hijo de puta. La concha de tu madre. Burro.* » Puis, soudain, en hébreu : « Ça fait si longtemps que je ne m'étais pas énervé comme ça ! Quel pied ! »

Son crâne chauve luisait de sueur.

Nous étions si proches du parquet que nous pouvions entendre crisser les chaussures des joueurs. Et si près du banc du Hapoël que nous pouvions entendre le coach Dani Franco motiver ses joueurs à la pause.

L'employé de la direction est arrivé soudain avec deux bouteilles d'eau, a désigné Ari du regard et m'a demandé si tout allait bien.

Je me souviens qu'Ari a bu à sa bouteille et que de l'eau s'est répandue sur son maillot rouge. Et je me souviens, à l'approche de la mi-temps, d'un trois-points jailli de nulle part de Yotam Halperin, qui a poussé Ari à se soulever de son fauteuil roulant et à tendre en l'air à deux mains notre

écharpe, et les haut-parleurs à se réveiller et à crier au public : « C'est le moment de faire du bruit ! » Et je me souviens que je savais, sans que nous échangions un mot, que les enceintes énervaient aussi Ari, tout en provoquant en lui la nostalgie de la sono souffreteuse de Malha.

Après le coup de sifflet de la mi-temps, j'ai posé la main sur son épaule. Je lui ai demandé s'il voulait quelque chose de la cafétéria, et il a dit : « Viens, on se casse, mec.

— T'es sûr ? Le Hapoël est toujours meilleur après la mi-temps...

— Je ne me sens pas bien », a-t-il répondu en posant la main sur son ventre.

L'énorme parking silencieux ressemblait à un champ planté de véhicules.

Nous nous sommes tus pendant le trajet de retour. Ari fermait les yeux, mais j'étais conscient qu'il était réveillé. De temps à autre, une grimace de douleur tordait son visage. Il serrait les poings.

Nous avons écouté le compte rendu du match à la radio.

Le Hapoël a perdu. Et les commentateurs ont dit que la crise était désormais évidente.

Brusquement, après Shaar Hagaï, Ari a ouvert les yeux et déclaré : « C'est une maladie humiliante, tu sais ? Tout simplement humiliante. »

Sur le parking de l'hôpital, il s'est tourné entièrement vers moi et m'a dit : « Merci de m'avoir emmené à l'Arena. Maintenant, je peux fermer la boutique.

— Quoi ? » me suis-je affolé.

Il a ôté l'écharpe de son cou et l'a passée autour du mien : « Garde-la.

— Mais... », ai-je tenté de protester.

Il ne m'a pas écouté et a ajouté : « Il faut que je te demande quelque chose.

— Bien sûr, tout ce que tu voudras !

— Mon pote, j'ai besoin que tu m'aides à mourir. »

Quand avez-vous menti pour la dernière fois ?

En voiture, de retour de l'hôpital. Les derniers mots d'Ari – « On va faire ça chez moi. C'est plus sûr », « Je connais une infirmière qui m'aime bien. Elle va nous préparer ce qu'il faut. Je me suis mis d'accord avec un médecin privé qui viendra ensuite signer l'acte de décès », « Tout ce que tu devras faire, ce sera de me piquer... »

Ces mots m'ébranlaient tellement que j'ai tourné au mauvais endroit et je me suis retrouvé à Kyriat Ono. Au milieu d'un quelconque quartier de tours. Au premier feu, j'ai essayé de taper mon adresse. Mais Waze m'a averti qu'il était interdit de taper en conduisant. « Je ne suis pas le conducteur, lui ai-je menti. Je ne suis pas le conducteur. »

(Ensuite, j'ai songé à toute cette putain d'année. Toute cette putain d'année, je n'ai pas tenu le volant.)

Vos livres sont plutôt tristes. Pour quelle raison ?

Les blessures de certains individus ne cicatrisent pas. Il existe un terme médical pour cela. Je ne m'en souviens pas pour le moment.

Ces personnes ne doivent jamais se couper, pas même une fois. Car elles courent le risque de mourir. D'hémorragie.

Pour moi, c'est pareil – avec les séparations.

Aucune séparation ne cicatrise chez moi. Je porte encore le deuil de Rakéfet Kowacz, ma première amoureuse de CM2.

Le tissu de l'âme ne se referme pas autour de la blessure pour la guérir.

Et ainsi reste-t-elle béante, saignante.

Et chaque année s'ajoutent de nouvelles séparations. D'autres blessures saignant de tristesse. Impossible d'y échapper. Car peut-on ne pas aimer ?

Avant que je me mette à écrire, telle était mon existence : saignant de tristesse intérieurement. Tout le temps.

Quand j'ai commencé à écrire, je me suis retrouvé à partager ma tristesse avec les personnages des histoires que j'inventais. Chacun d'eux recevait sa juste part de tristesse en fonction de ses besoins. Et en moi, dans la vie réelle, une place se libérait au bénéfice de la joie.

Autrefois, des gens me balançaient des phrases de ce genre : « Vous êtes plutôt bronzé pour un écrivain, non ? » Ou : « Où puisez-vous votre optimisme ? »

Cela a fonctionné ainsi pendant quinze ans environ.

Et alors, de nulle part, ou de toutes parts, la dysthymie m'est tombée dessus.

J'ai déjà évoqué cette salope plus d'une fois au cours de cette interview, dans mes réponses à d'autres questions. Et le temps est peut-être venu de la distinguer véritablement de sa sœur aînée plus célèbre : la dépression.

Contrairement à l'individu dépressif, qui n'éprouve aucun goût pour la vie, et pour le sexe en particulier, chez le dysthymique, un phénomène inverse peut apparaître : la déprime prolongée et la difficulté à éprouver du bonheur par des moyens qui, dans le passé, lui permettaient de l'éprouver facilement le conduisent à une quête active, et parfois même obsessionnelle, de nouveaux stimuli qui réussiraient peut-être à dissiper, tels des rayons de soleil, la couche de nuages noirs qui emprisonne sa conscience.

En d'autres termes : le dépressif a déjà renoncé à l'espoir de ressentir et il est plongé profondément dans l'obscurité du renoncement. Le dysthymique, en revanche, quête désespérément, y compris dans ses rêves, la délivrance.

Quel est le meilleur conseil que vous ayez reçu dans votre vie, et qui vous l'a donné ?

Ma mère. Été 1979. Les grandes vacances. Nous venions encore une fois d'emménager dans une nouvelle ville. Et, de nouveau, aucun copain. Elle m'a vu vautré sur le canapé du salon et m'a dit : « Va jouer dehors. »

Quel livre vous a particulièrement influencé dans votre jeunesse ?

Pendant les grandes vacances entre la troisième et la seconde, je l'avais pris dans la bibliothèque de mes parents : une reliure abîmée, des pages jaunies qui s'effritaient. Le texte au verso de la couverture n'était pas particulièrement attirant. Néanmoins, en page un, j'ai trouvé cette dédicace d'une écriture féminine : *Au Zorba qui vit en Eshkol*.

Signé : N.

Et en dessous elle citait : « Je savais qu'il y a pour l'homme, au-dessus de la vérité, un devoir autrement plus important. »

Et cela m'a intrigué.

Qui était cette mystérieuse N. qui avait offert *Alexis Zorba* à mon grand-père ? (Aucun des noms de ses trois épouses officielles ne commençait par la lettre « N ».)

En outre, quelle était l'intention de ce « Au Zorba qui vit en Eshkol » ? Et quel devoir humain serait bien plus important que la vérité ?

J'ai commencé à lire.

Le héros, écrivain de métier, débarque en Crète et s'attache les services d'un simple ouvrier au langage grossier du nom de Zorba qui lui enseigne, par des gestes et des danses, que le bonheur est avant tout physique. À mes yeux, moi qui ai grandi dans une famille qui sanctifiait le savoir et le verbe, cette idée était tout à fait révolutionnaire. Zorba me suggérait de danser au lieu d'hésiter, d'engloutir la nourriture au lieu de la chipoter du bout de la fourchette, et de coucher avec une femme plutôt que de la fantasmer. Je me suis retrouvé à souligner les phrases percutantes du livre. De celles dont je désirais qu'elles dictent à l'avenir ma conduite d'homme : « Forme un tas de tous tes bouquins et jette-les au feu, alors, tu pourras comprendre. » « Tu as déjà engueulé une fois un figuier parce qu'il ne donne pas de cerises ? », « Qu'est-ce qu'un intellectuel peut bien raconter à un dragon ? » « Qu'est-ce que ça signifie, vivre ? Chercher les emmerdes ! » « Je fais tout comme si j'allais mourir à tout moment. » « Il y a en moi un diable qui crie. Et je lui obéis. »

En moi aussi, il y avait un diable. Turbulent, un peu odieux. Et lui aussi criait. Mais avant de rencontrer Zorba, je ne l'écoutais pas vraiment.

Puis j'ai suivi le cours de « psychophysiologie » dans le cadre de ma licence.

On nous enseignait qu'un fort taux de dopamine et de sérotonine provoquait la sensation de joie. Et que des taux bas de dopamine et de sérotonine entraînaient un sentiment de déprime. Nous avons étudié les neurotransmetteurs, les synapses, les cortex et les amygdales, et moi, j'ai écrit en marge de mon cahier : « Zorba avait raison. »

De temps à autre, à toutes sortes de carrefours de ma vie, j'ai pris conseil auprès de lui.

Bien sûr qu'il est possible de prendre conseil auprès d'un personnage littéraire. Il suffit de savoir jusqu'où l'on est prêt à repousser l'incrédulité.

C'est Zorba qui m'a encouragé à demander la main de Dikla : « Une attirance sexuelle aussi forte, pendant tant d'années, a-t-il prétendu, je n'ai jamais connu de meilleure raison de se marier. »

Il m'a aussi poussé à quitter l'univers de la publicité : « Regarde ton teint. Cette éruption cutanée. À quoi ça ressemble d'après toi ? Ce ne serait pas une allergie tardive à la campagne que tu as effectuée pour ce ringard, comment il s'appelle déjà ? »

Dernièrement, j'ai pris de nouveau conseil auprès de Zorba.

Attablés au port. Nous étions en train de boire du rhum.

Moi, à grandes rasades pour me bourrer le plus vite possible. Lui, à petites gorgées – en retenant le breuvage dans sa bouche afin de jouir de son goût, puis le laissant glisser lentement et réchauffer ses entrailles.

Ses yeux étincelaient sous son hâle : sarcastiques, tristes, agités. Une flamme les dévorait.

Je lui ai raconté ce qu'Ari m'avait demandé. Et, aussi, que depuis cela, chaque nuit, je me retournais dans mon lit : d'un côté, j'avais conscience

que faire ce qu'Ari me demandait était un acte de miséricorde à son égard. D'un autre côté, chaque fois que j'essayais d'imaginer la situation, je n'y arrivais pas. D'un troisième côté, il s'agissait d'un acte criminel, même si Ari prétendait n'avoir rien laissé au hasard...

« Pardon, chef, Zorba a tonné, c'est quoi, tous ces pinaillages ?

— Mais, Zorba...

— Qu'est-ce que t'as à cogiter autant ? a-t-il fait en secouant sa grosse et lourde tête. Toute la journée avec une balance dans le crâne. À peser chaque gramme. Vas-y, *'habibi*, vas-y, mon pote ! Au diable, la balance !

— Mais...

— J'te demande pardon : un jour, j'ai tué un homme. Un ami. Ça fait cinquante ans. Et la gueule de ce salaud ne me sort pas de la tête. Un obus des Turcs l'avait déchiqueté. Toutes ses entrailles... se sont répandues au sol. Et lui... il a montré mon fusil et m'a demandé de l'aider.

— Et alors, tu lui as simplement tiré dessus ?

— J'ai dit que c'était facile, chef ? Tu m'as entendu dire que c'était simple ?

— Non.

— J'ai eu le cœur déchiré en appuyant sur la détente. Mon cœur, il s'est brisé en deux morceaux.

— OK.

— Mais, parfois, il faut faire quelque chose pour un autre être humain. Tu comprends ça, chef ?

— Oui.

— Criminel, pas criminel, un ami, ça reste un ami !

— D'accord, Zorba, ne te mets pas en colère.

— Pourquoi j'me mettrais en colère ? » a dit Zorba. Il a avalé une autre gorgée de rhum. M'a décoché un large sourire et interrogé : « À part ça, chef, comment ça va ? »

Je lui ai lu sur mon portable la définition de ma dysthymie, et il m'a interrompu au beau milieu : « Laisse tomber les grands mots, parle-moi comme à un être humain !

— OK... Bien, tu connais ce frisson qui électrise le cuir chevelu quand quelqu'un te surprend par-derrière, pose les mains sur tes yeux et demande : "C'est qui ?"

— Et alors ?

— La dysthymie, c'est pareil. Sauf qu'au lieu de quelques secondes, ça dure des années. Une sorte de mélange entre une vigilance maximum et une défaite annoncée. En général, les individus se préparent pour une mission mais, là, il n'y a ni volonté, ni capacité d'accomplir une tâche, uniquement une vigilance en vue de rien, peut-être de la mort, peut-être même que le corps renifle le danger contenu dans le désespoir ou le potentiel de sauter depuis un toit...

— Stop, mec ! Donne-moi des sensations. Pas tes conneries.

— OK. En général, le plus dur, c'est le matin. Ce frisson dont j'ai parlé s'accroche au crâne, puis glisse le long du cou jusqu'au bas du dos et, vers midi, se solidifie dans une putain d'ancre entre les omoplates, et alors une sorte de main cachée commence à tirer cette putain d'ancre comme si elle voulait l'expulser, mais, en fait, déchire la chair et greffe définitivement la douleur sur le cœur arrière...

— Le cœur arrière ? C'est quoi, ces conneries ?

— Personne n'en parle, mais il existe deux cœurs, l'un devant, et l'autre derrière, dans le dos.

— Comme tu voudras. Continue.

— Eh bien, tu te balades avec cette douleur dans le cœur arrière partout, tout le temps, aucun répit, aucun soulagement, ni le jour, ni la nuit, ni après deux verres de rhum, ni après onze, après chaque chose que tu essaies de faire pour l'atténuer, tu vérifies si la douleur est toujours là, dans le cœur arrière et, *fuck*, elle est toujours là, et de le constater, ça réveille le frisson le plus terrifiant de tous, que ça ne partira pas, que ça ne partira jamais...

— Ça passera, bien sûr que ça passera...

— Et le pire, c'est que tu n'as aucune idée de comment ça a commencé. Il y a beaucoup de causes évidentes, mais tu as tout le temps l'impression que la raison véritable, fondamentale, est dissimulée au...

— Alors va jouer dehors !

— Quoi ?

— Va jouer dehors, comme te disait ta mère. J’comprends pas comment tu peux me pleurnicher dessus, avec tes douleurs dans le cœur arrière, et continuer à te claquemurer dans une pièce toute la journée.

— Mais...

— Y a pas de “mais”. Tu t’en tireras pas sans sortir de chez toi. Au soleil. Vers les gens. Bagarre-toi avec eux. Embrasse-les. Regarde-les au fond des yeux. Fais ce que le diable te crie de faire.

— Mais ça fait déjà vingt ans, Zorba... Vingt ans que j’écris au lieu de vivre. Je ne suis pas certain qu’il y ait encore un diable...

— Eh bien, continue à te lamenter. Pas de problème. Sauf que t’étonne pas si ta femme te quitte après la bat-mitsva. Les femmes veulent des hommes avec des couilles. Y a rien à faire. C’est la nature, c’est comme ça.

— *Wallah !*

— Maintenant, avale une gorgée de ton rhum et lève-toi. Tu dances ?

— Non.

— Non ? » Il a laissé retomber ses mains, sidéré. « Bon, moi, je vais danser, chef. Bouge-toi de là, que je t’écrase pas, hein ? »

Il a fait un bond, a sauté par-dessus les barrières, fait voler ses chaussures, son blouson, son débardeur, retroussé son pantalon jusqu’aux genoux et s’est mis à danser, son visage encrassé de charbon et plus noir que le noir, ses yeux étincelants de blancheur, entièrement plongé dans la danse, battant des mains, sautant en l’air et retombant sur ses genoux dénudés, et ainsi de suite, bondissant, planant comme s’il avait été mitraillé, puis, de nouveau, s’élevant en l’air, comme déterminé à triompher des lois de la gravité, à déployer ses ailes puis à s’envoler.

Y a-t-il un sujet que vous n’aborderez jamais ?

Par la suite, j’ai découvert qui avait rédigé la dédicace à mon grand-père. Mais je garde ça par-devers moi. Peut-être parce que, comme l’écrivait N.,

« au-delà et au-dessus de la vérité existe un autre devoir, bien plus important et bien plus humain ».

Je suis l'un de vos lecteurs assidus. Je vous ai envoyé un mail il y a un an, mais vous ne m'avez pas répondu. Pour quelle raison ?

Je ne veux pas non plus répondre à votre question. Qu'est-ce que je vous écrirais ? Que recevoir des compliments pour des livres précédents alors qu'on est bloqué sur celui qu'on écrit ne fait qu'aggraver sa propre dérégulation ? Que la dysthymie affaiblit mes facultés, et que la seule chose que je sois capable d'écrire cette année, ce sont les discours de Yoram Sirkin et les réponses à cette interview ? Que la déprime et les éloges ne produisent que des larmes ? Qu'hier mon meilleur ami m'a demandé de nouveau de l'aider à mourir, et que je ne parviens pas à m'y résoudre, bien qu'il ait le droit que je lui vienne en aide ?

Que ma fille aînée, la prune de mes yeux, est partie en internat à Sdé-Boker, et qu'elle ne voit aucun problème à ce que sa mère dorme chez elle pendant trois jours, mais qu'en aucune façon elle n'accepterait que son père vienne la voir une après-midi ?

Que ce rejet qu'elle m'impose me dévaste avec une telle force que tout, absolument tout, me paraît insignifiant ?

Que son départ à l'internat a brisé je ne sais quel équilibre fragile qui régnait chez nous, et que, depuis, Dikla et moi, nous sommes en terrain glissant ?

Que je prie qu'il n'y ait pas une raison plus simple au fait que Dikla et moi soyons en terrain glissant ?

Que mon fils, qui en général me quitte devant l'école sans faire de difficultés, m'a demandé ce matin de l'accompagner en classe, et que je lui ai répondu que je n'avais pas le temps parce que je devais envoyer avant neuf heures à Yoram Sirkin le brouillon du discours qu'il doit prononcer au congrès de Herzlyia ?

Que, dans un mois, aura lieu la bat-mitsva de ma fille cadette, et que tous les indices montrent qu'aussitôt après Dikla a l'intention de me déclarer qu'elle souhaite me quitter – et alors, qui aura le temps de répondre à des mails de lecteurs, avec tous les avocats et les conciliateurs que nous devons rencontrer ?

Pas question, je ne dirai rien de tout cela. Je veux faire bonne figure, il m'importe de ne pas vous décevoir. Les lecteurs se fabriquent un personnage d'écrivain, et mes lecteurs, je l'ai remarqué, m'imaginent en chic type. Et vous aussi, à en juger par votre mail (bien sûr que je l'ai reçu, et je l'ai même lu à plusieurs reprises), m'imaginez comme un homme formidable. Du genre à proposer par mail de boire une bière à l'occasion.

« Bien sûr, mon pote, avec joie. Désolé de ne pas t'avoir répondu à l'époque. Ton mail a atterri par erreur dans les spams. Maintenant, je l'ai repêché et je l'ai lu. Merci pour tes compliments. Ils tombent vraiment, mais alors vraiment, au meilleur moment. »

Avez-vous déjà renoncé à publier un livre ?

L'ascenseur s'est ouvert directement sur un bureau vide. J'ai erré à travers des couloirs, mes livres sous l'aisselle, ne cessant pas d'appeler : « Il y a quelqu'un ? »

Aucune réponse.

À la fin, alors que, en désespoir de cause, j'ai tourné les talons, un pied nu a surgi d'une salle. Puis une jambe. Ensuite, le corps d'un homme. Et enfin, ces mots : « Puis-je vous aider ?

— Oui, je suis le conférencier. On m'a fixé un rendez-vous, je veux dire... pour une conférence.

— Ah bon ? Sur quel sujet ?

— Secrets de fabrication d'un livre. »

L'homme a gratté sa tempe droite dégarnie et m'a dit : « Attendez une seconde. »

Et il s'est engouffré dans la salle d'où il venait de surgir.

De longues minutes se sont écoulées. De nouveau, j'ai songé à rebrousser chemin. Puis je me suis souvenu du montant de ma prestation. Et j'ai décidé de rester.

L'homme aux tempes dégarnies est revenu avec un autre homme. Pieds nus. Aucun des deux n'était rasé, et ils portaient des shorts de sport.

« Je crois comprendre qu'on ne vous a pas mis au courant, a fait le second.

— Il semble que non en effet.

— Quand vous a-t-on invité à donner cette conférence ?

— Aux environs de décembre.

— *Wallah !*

— Le 1^{er} mai, la société a été liquidée », a dit le premier.

Il n'y avait aucun regret dans sa voix. Au contraire, elle laissait presque percer de la joie.

« Ils ont aussi licencié la directrice des ressources humaines et, du coup, il n'y avait plus personne pour vous informer, a dit le second.

— Pardon, mais s'ils ont fermé boutique, alors... que faites-vous ici ?

— L'équipe du lendemain, ont-ils déclaré à l'unisson.

— L'équipe du lendemain ?

— C'est comme quand on se sépare d'une femme », a répondu le premier, qui semblait habitué à ce genre d'explications, « il y a la fin, la séparation proprement dite, et les petites formalités suivant la fin : comptes bancaires, biens communs, ce genre de choses.

— Et pourquoi, ai-je questionné prudemment, a-t-on fermé la société ?

— Une entreprise au Canada a développé au même moment une technologie similaire, et elle nous a devancés, a dit le premier.

— Il y a eu une compétition pour le *release*, et nous l'avons perdue, a confirmé le second.

— Quatre-vingt-quinze pour cent des start-up échouent, a précisé le premier. C'est la quatrième start-up dans laquelle je travaille qui ferme.

— C'est peut-être à cause de toi, a ricané le second, tu portes la poisse !

— Non, c'est toi, a rétorqué le premier en repoussant légèrement le second de la main.

— Non, c’est toi, s’est insurgé ce dernier.

— Et donc, il ne reste plus que vous deux ? ai-je tenté pour mettre fin à ce duel en boucle.

— Non, pas du tout, a protesté le premier, il y a aussi Ravit. La directrice administrative. Je la réveille ?

— Comme vous voulez.

— Sinon, elle va nous en vouloir, en apprenant qu’il y a eu une conférence et que nous ne l’avons pas réveillée.

— Fais gaffe, mon pote, elle peut encore nous virer », a dit le second.

Et tous les deux ont éclaté d’un rire déchaîné, trop déchaîné.

Ravit est arrivée. Sans qu’on la réveille. Sur le crâne, étrangement, elle arborait une tiare de plumes de chaman indien. Spectacle étrange, sans aucun doute. Mais, à ce stade, je gardais une réserve de bon ton.

« Vous avez un PowerPoint ? » a-t-elle lancé.

J’ai dit que non.

Elle m’a demandé si je voulais une bouteille d’eau, et j’ai acquiescé. Elle s’est donc rendue au distributeur placé dans un coin, l’a branché à une prise, a introduit une pièce et est revenue avec une bouteille de vin rouge.

J’ai traîné une chaise prélevée dans l’espace vide, l’ai retournée et me suis assis à califourchon.

Les deux hommes, Ravit et la tiare de plumes se sont installés devant moi en demi-cercle.

J’ai avalé une longue gorgée de vin.

Le premier a consulté sa montre et a dit : « Vous avez vingt minutes maximum, nous devons avoir fini à quatorze heures.

— Quatorze heures, c’est *foot time*, a expliqué le second.

— Et notre partie de foot, c’est *top priority* », a renchéri Ravit.

J’ai posé les livres sur le sol. Je les ai placés devant moi dans l’ordre chronologique de publication, de droite à gauche, puis j’ai changé d’avis, je les ai mis de côté, j’ai avalé encore un peu de vin, et j’ai commencé à leur parler du livre que je n’ai jamais publié. Et que je n’avais jamais évoqué devant quiconque.

J'ai travaillé sur cet ouvrage pendant plus d'une année, leur ai-je révélé. J'en étais à la page deux cent sur l'ordinateur, soit environ trois cents pages sur papier. Le titre était « Comptes », et ce roman traitait d'une tension sexuelle électrique entre un jeune homme et une jeune fille. Tous les deux habitent le même appartement et sont très attirés l'un par l'autre, mais, pour différentes raisons, il leur est interdit de passer à l'acte. Dans mon projet originel, tous deux étaient censés enfreindre l'interdit dans les dernières pages du livre. Mais, au bout d'une année de travail, je ne supportais plus cette tension sexuelle entre les deux personnages. Ils se désiraient tellement, et j'avais du mal à les retenir, aussi, j'ai décidé de sauter le pas : rédiger la scène finale avant terme, me libérer, ainsi que mes héros, de toute cette frustration, puis de mettre cette scène de côté jusqu'à ce qu'il soit temps de l'inclure dans le roman. Et c'est ce que j'ai fait : j'ai rédigé quinze pages d'ivresse des sens, une longue scène érotique, dans le moindre détail et, à dire vrai, j'ai connu une semaine de travail très jouissive, sauf qu'au moment où je l'ai achevée il est arrivé quelque chose de très problématique : j'ai perdu tout intérêt pour ce livre. Totalement. J'ai tenté de me contraindre à lutter contre ça, de me reprendre, de continuer à écrire. Mais, au milieu de tous ces efforts, j'ai ressenti une fatigue si extrême qu'une fois ou deux je me suis endormi en pleine besogne, j'ai vraiment piqué du nez sur le clavier. Au bout d'un mois, je me suis vu contraint d'avouer : cet ouvrage ne sera pas terminé. Plus d'une année de travail a été jetée à la poubelle.

« Au moins, vous avez fait *Save* ? m'a interrogé Ravit en agitant ses plumes.

— Pour être franc, j'ai fait *Delete*. Puisque je n'en voulais plus, autant aller jusqu'au bout.

— Mais c'était quoi, le bug ? le premier a-t-il exigé de savoir.

— Le bug ?

— Quelle était l'erreur dans ce bouquin ?

— Oui – le second a volé au secours du premier –, comme si... de la manière dont vous le racontez, on a l'impression que, si vous n'aviez pas rédigé prématurément la scène de sexe, tout aurait été super. Mais c'est des

conneries, mon pote. C'est comme nous, quand on raconte que la société a calé parce que les Canadiens nous ont devancés.

— Parce que ce n'est pas exact ?

— Bien sûr que non ! Notre interface utilisateur était compliquée et pas du tout ergonomique, la leur était plus *user friendly*. C'est comme ça qu'ils ont réussi à recruter des clients payants. Pas nous. Voilà la véritable histoire. C'est pour ça que quatre-vingts employés se sont retrouvés sur le carreau.

— On doit toujours se demander, a précisé le premier, ce qui se cache derrière une explication officielle. Bref, pourquoi vous avez enterré ce livre. Sinon, comment vous allez apprendre pour la prochaine fois ?

— Chaque crise offre une opportunité, a décrété Ravit. Puis elle a détaché une plume de sa tiare et l'a fichée entre ses dents comme si c'était un couteau.

— Lorsqu'une porte se ferme, une autre s'ouvre, a philosophé le premier.

— *Foot time !* » a trompété le second.

Ils se sont levés et ont empilé leurs chaises au fond de la salle. J'ai fait de même.

Le premier a posé sur le sol un ballon de foot miniature, de la taille d'une balle de tennis, et a intimé au second de se placer de l'autre côté du couloir. La partie allait commencer, et ils semblaient avoir déjà oublié les secrets de fabrication d'un livre.

Ravit m'a accompagné jusqu'à l'ascenseur en suivant un dallage de briques jaunes et m'a dit : « Merci, les gars ont reçu énormément d'*added value*. Je n'ai pas lu vos livres mais, désormais, je vais totalement envisager l'éventualité de le faire. »

L'ascenseur descendait lentement jusqu'au hall d'entrée. Au vingtième étage, il s'est brusquement arrêté.

Et un crabe énorme est entré. Si un crabe de plage fait, disons, un corps typographique de 10, celui qui a fait irruption dans l'ascenseur faisait au moins un 72.

Ses pinces rouges se déployaient le long des parois de l'appareil, et j'avais l'impression qu'il me regardait à l'aide de ses antennes. J'ai rivé mon regard sur le miroir afin de ne pas établir un contact visuel entre nous

et, pour la première fois, je me suis pris à suspecter que je n'étais pas dans la réalité.

L'ascenseur s'est arrêté au dix-huitième étage (ce n'est que plus tard que j'ai élucidé la signification de ces chiffres), le crabe s'en est allé de sa démarche latérale et, à sa place, est entré Yoram Sirkin et quelques costumes trois pièces. Ils parlaient anglais entre eux, et l'un d'eux, ressemblant à Ari-avant-la-maladie et tenant à la main un petit matelas, a répété plusieurs fois, sur le même ton qu'Ari-après-la-maladie avait employé pour me demander de l'aider à cesser de souffrir : « *Start-up nation. Start-up nation. Start-up nation.* »

Jusqu'à ce que l'ascenseur parvienne au douzième étage, il a répété *Start-up nation* huit fois. Chaque fois, ça paraissait plus désespéré que la précédente. Et la huitième, c'était un cri à fendre l'âme.

Au douzième étage (l'étage de la bat-mitsva), ils sont sortis, et Dikla est entrée. Vêtue de sa robe marron.

Elle s'est approchée de moi et m'a longuement embrassé, comme avant. Ensuite, elle a ouvert ma braguette et a glissé sa main, mais avant que nous ayons eu le temps d'aller plus loin l'ascenseur a stoppé. Et elle en est sortie sans dire un mot. Et personne n'a pris sa place.

L'ascenseur a vacillé violemment. Comme s'il avait du mal à se remettre de son départ. Puis il a continué à descendre. À chuter.

Longtemps.

Trop longtemps.

Lorsque je suis enfin arrivé dans le hall, les portes se sont ouvertes directement sur un abîme de couleur blanche. Et, dans le fond, Mayan de la route de la Mort me faisait signe.

Croyez-vous en Dieu ?

Non, mais j'ai tendance à croire au karma : si l'on commet quelque chose de mal, cela a des conséquences, et si l'on pratique le bien, ce bien nous est rendu. Ce n'est jamais aussi automatique, bien sûr. Le destin est beaucoup

plus hasardeux. Et la plupart de ses boomerangs sont occultés. Tenez, voici, par exemple, une histoire. Non de moi mais de R. (lettre inventée), qui m'a abordé, après une rencontre avec des lecteurs à Kfar Saba, par ces mots : « Vous avez dit que vous étiez un chasseur d'histoires, n'est-ce pas ? Eh bien, j'en ai une pour vous. Vous voulez l'écouter ? »

Elle portait un pull trop grand de plusieurs tailles, chaussait des lunettes aux verres épais et des New Balance noires. Son ton était pragmatique. Presque commercial. Et son regard, quelque peu las. Rien dans son apparence ne paraissait scandaleux. Cependant, cela me plaisait qu'elle ait dit « écouter » et non « entendre », aussi l'ai-je invitée à s'asseoir sur un banc à l'extérieur de la bibliothèque.

Là, j'ai découvert que R. avait entretenu, un jour, une liaison.

Non une simple histoire d'amour, mais une relation sadomaso.

Elle rencontrait deux fois par semaine un homme à la mâchoire carrée dans le parking souterrain de l'immeuble Silver, au quartier de la Bourse à Ramat Gan, et là, ils s'infligeaient des sévices mutuels jusqu'à la jouissance ou jusqu'à ce que l'un d'eux prononce le mot « Raanana ». Leur nom de code. Afin de signaler que la douleur dépassait le stade où elle était excitante et qu'il fallait se calmer, ils disaient « Raanana ».

Au début, R. pensait pouvoir mener de front sa vie aventureuse dans ce parking souterrain et son existence normale au troisième étage de l'immeuble dans le Kfar Saba verdoyant, sans que l'une n'empiète sur l'autre. De surcroît, parfois, elle ressentait que ces deux vies parallèles se complétaient. Et que l'une enrichissait l'autre.

Mais, alors, les douleurs du mari de R. ont commencé.

Il ne parvenait pas à les localiser. Parfois, il croyait que c'était dans le ventre. À d'autres moments, dans le dos. Et parfois, elles grimpaient jusqu'à sa gorge.

En tout cas, elles étaient très fortes. Au point que, la nuit, il ne pouvait plus fermer l'œil. Il avait essayé de prendre des antalgiques – en commençant par certains vendus sans ordonnance, puis par d'autres exigeant une –, mais en vain.

Il ne restait plus qu'à effectuer des analyses. Mais elles n'avaient rien donné. On n'avait trouvé aucun résultat concluant. Aucune numération globulaire alarmante. Aucune tumeur. Aucune lésion d'un organe interne.

Les médecins se le renvoyaient les uns aux autres et, dans un premier temps, chaque nouveau praticien remettait en cause sans vergogne le professionnalisme et le bon sens du précédent, puis devait avouer qu'il n'avait aucune idée de l'origine du problème.

Entre-temps, l'homme à la mâchoire carrée s'était rendu à l'étranger. Afin d'assister à un congrès professionnel. Et, durant les deux semaines pendant lesquelles ils ne s'étaient pas vus, une baisse sensible des douleurs du mari s'était produite.

R. n'avait pas saisi sur-le-champ le rapport de cause à effet.

Il avait fallu d'autres rencontres dans le parking souterrain de l'immeuble Silver, après le retour de l'étranger de Mâchoire Carrée, et d'autres visites aux urgences de l'hôpital Ichilov, alors que les douleurs de son mari avaient de nouveau augmenté, pour qu'elle comprenne.

C'était elle. Elle qui faisait souffrir son mari.

Quelque chose en lui – d'inconscient – le sentait. Le poison de l'infidélité s'insinuait en lui.

Et, dès l'instant où elle le comprit, elle n'eut aucun doute sur ce qu'elle devait faire.

Elle fixa un rendez-vous inopiné à Mâchoire Carrée dans le parking de l'immeuble Silver, lui raconta ce qu'elle avait découvert et lui annonça que tout était fini entre eux.

Il lui avait empoigné les fesses, l'avait plaquée contre sa voiture et avait dit : « Pas question ! »

Elle avait écarté ses mains et répondu : « Je ne plaisante pas, c'est fini. »

Il avait agrippé sa nuque, avait approché très près son visage, puis lui avait tiré brutalement les cheveux et avait lâché : « Ne joue pas à ce jeu-là avec moi. »

Elle avait essayé de le repousser et répliqué : « Je ne joue pas. »

Il avait plaqué son bassin contre le sien, enfermé ses bras derrière son dos de sa paume de main énorme, et commencé à se frotter contre elle.

Elle dit : « Raanana. »

Il ne s'interrompit pas.

Elle répéta : « Raanana ! »

Il ne cessa pas.

Alors, elle lui balança un coup de pied dans les testicules.

Il se recroquevilla un instant, mais se ressaisit aussitôt et lui décocha deux coups de poing. De véritables coups de poing. Les os de ses phalanges avaient heurté le cartilage du nez de R. Puis son ventre.

Elle s'affaissa sur le sol souillé au pied de son véhicule, et lui, comme s'il se secouait d'un rêve éveillé, s'empressa de se pencher vers elle.

« Pardon, ma chérie...

— J'avais dit "Raanana".

— Pardonne-moi. Je ne l'ai pas fait exprès. Je ne sais pas ce qui m'a pris...

— Emmène-moi aux urgences, lui ordonna-t-elle en se tenant le ventre. En fait, ne m'emmène pas aux urgences. Va-t'en.

— Ton nez saigne. Je ne peux pas te laisser dans cet état.

— S'il te plaît... va-t'en.

— M'en aller ?

— Oui. Je t'en supplie. Je vais me débrouiller. Va-t'en. Assez. C'est fini. »

R. appela son mari, en lui racontant qu'une voiture l'avait heurtée dans le parking et que le conducteur avait pris la fuite, et lui demanda de venir la chercher. Il arriva, avec son menton doux, vulnérable, et, horrifié, la conduisit aux urgences. Il resta auprès d'elle pendant de longues heures comme seul quelqu'un d'aimant est capable de le faire. Il lui tenait la main sans la lâcher. Lui apportait son décaféiné-à-base-de-lait-de-soja-et-son-croissant-au-chocolat-réchauffé-mais-pas-trop, qu'il allait chercher au centre commercial. Marchait à côté de son lit lors de ses transferts d'un service à l'autre. Lui ajoutait une couverture prise dans un autre département lorsqu'elle avait froid. Dormait près d'elle, chaque nuit, sur deux chaises jointes et discutait avec les médecins, le matin, d'une voix tremblante et les yeux révulsés par l'angoisse.

Un des médecins, jeune et pas encore complètement blasé, reconnut le mari pour l'avoir examiné dans son service quelques semaines auparavant, et lui demanda de ses nouvelles.

« C'est étrange, depuis que ma femme est hospitalisée, je ne ressens plus aucune douleur. Rien. Absolument rien. Comme si quelqu'un avait effectué un couper-coller : on me les a retirées et on les a placées entièrement sur mon épouse. Vous avez déjà entendu parler d'un tel phénomène ?

— J'ai déjà entendu des choses encore plus étranges, répondit le jeune docteur. La médecine a fait beaucoup de progrès mais, de vous à moi, en ce qui concerne les rapports entre le corps et l'âme, nous tâtonnons encore dans le noir... »

J'ai demandé à R. si ça ne la gênait pas qu'un jour, plus tard, j'intègre son histoire dans un livre. Elle a réfléchi un instant et m'a répondu : « Laissez-moi y penser pendant la nuit. »

C'est seulement sur le trajet du retour que j'ai saisi que je n'avais ni son mail ni son téléphone.

J'aurais pu déployer davantage d'efforts pour la retrouver. Je n'en ai rien fait.

Selon tous les critères, c'est un acte méprisable de se servir ici, mot pour mot, de l'histoire personnelle de R. Sans vérifier que cela ne la dérange pas.

Et, à un moment ou à un autre, la police du karma me punira, sans aucun doute, pour ce forfait.

Vos personnages sont-ils inspirés directement par des individus réels ?

En général, non. Écrire sur des gens réels me limiterait. Ce que je connais d'eux m'empêche d'imaginer ce que j'ignore. Et ça reste compliqué d'un point de vue éthique, d'annexer ainsi à mes livres les histoires de gens proches. Ils peuvent être blessés. Ou – si, par hasard, ils ont étudié le droit – me démolir le portrait en justice.

J'élabore mes personnages comme une salade. De chaque personne réelle, je coupe, je compose et je mélange tous les ingrédients en un nouvel individu : la chevelure d'une femme se répand sur les épaules d'une autre femme, qui se rattache au corps d'une chanteuse qui a échoué aux auditions de « The Voice » – et ce corps se complète par les plantes de pieds menues d'une des petites amies d'Ari.

À l'exception d'un cas.

Un personnage principal, d'ailleurs.

Au collège, Guili Arazi faisait partie de notre bande. Mais il était plus proche de Hagaï Carméli. Guili et moi n'avons jamais été vraiment intimes. Pendant une période, nous nous entraînions ensemble en vue de l'armée, courant au bord de la mer jusqu'à la colline proche, puis retour, mais même ces entraînements n'ont pas fait de nous de véritables amis.

Je l'ai imaginé pendant toute la rédaction de mon dernier livre. La description physique du personnage était presque calquée sur la sienne. De même que son cadre familial. Et d'autres détails, minuscules et spécifiques, pas forcément flatteurs, que je n'indiquerai pas ici. Car je l'ai déjà dépouillé de sa vie une fois.

En tout état de cause, je l'ai croisé il y a une semaine.

Il s'était installé à San Francisco, à l'époque, pour sa thèse de doctorat, et j'en avais déduit que, comme la plupart des gens se rendant à « San Francisco-sur-Mer », comme dans la chanson d'Arik Einstein, il « ne se sentirait pas dépaycé ». Et ne reviendrait plus.

Et le voilà qui s'avance face à moi sur l'avenue, et je ne peux pas tourner les talons car il me fait déjà un signe de la main avec une joie évidente, et il est déjà proche de moi, m'étreint, de la même façon que le personnage de mon livre serre ses amis dans ses bras. Une étreinte molle, une ébauche d'accolade.

« Et alors, m'agrippant toujours aussi légèrement l'épaule, t'es devenu écrivain ou quoi ?

— Oui, je réponds en baissant les yeux avec méfiance.

— Tu veux la vérité ? Je ne l'avais pas deviné. Je veux dire, je pensais que tu serais psychologue.

— Moi aussi.

— Mais respect ! Je suis fier de toi.

— Merci.

— Ne te vexe pas, mais je n'ai pas encore eu l'occasion de te lire. Ce n'est pas ta faute, c'est l'université qui m'a asséché l'esprit. Ça fait dix ans que je n'ai pas lu un livre.

— Tu as le temps. » Je soupire de soulagement en m'efforçant de ne pas lui montrer que je suis soulagé. « Vraiment, tu as tout le temps.

— Peut-être qu'on pourrait se revoir, tous les potes, je reste en Israël jusqu'à la fin de la semaine. Mon frère se marie.

— Bien sûr, obligé !

— Dis-moi, t'as des nouvelles de Hagai Carméli ?

— Non, et toi ?

— J'ai eu l'impression de le voir lors d'un congrès à Singapour. En fait, c'était un autre rouquin.

— *Wallah !*

— Bon, on va se revoir, hein ? Tu me téléphones ? »

Mais, une minute. En fait, il y a eu un autre cas, hormis Guili Arazi : la femme du train. Bon, pas étonnant que je n'aie pas pensé d'emblée à elle. Notre mémoire a tendance à expurger les scènes humiliantes.

Guili Arazi, enfin, le personnage du livre à qui il a servi de modèle, était éperdument amoureux d'un personnage féminin dont j'imaginai les motivations mais dont j'étais incapable de décrire la physionomie.

Je l'ai cherchée dans des cafés, des ateliers d'écriture, des rencontres avec les lecteurs – en pure perte. J'ai tenté de continuer à rédiger le livre sans avoir une image d'elle à l'esprit – mais en vain. Mon personnage masculin cultivait de plus en plus une obsession à l'égard d'une femme, et je ne saisisais toujours pas ce qui, en elle, justifiait cet acharnement.

À cette époque, je m'étais rendu à Berlin pour rencontrer un couple d'amis qui y vivait depuis quelques années grâce à une bourse de la fondation Heinrich-Böll. Tous les trois, nous avons tenté de noyer dans la

bière ma panne d'inspiration et de vadrouiller du pas chancelant des ivrognes sur les trottoirs de la ville sans piétiner les dalles encastrées portant en lettres dorées des patronymes juifs.

Au bout de quelques jours, nous sommes montés dans un train à destination d'une autre ville, pour voir un autre couple d'amis d'Israël qui, eux, vivaient sur le compte du complexe de culpabilité des Allemands. Nous étions installés tous les trois dans un compartiment de quatre places, et j'avais posé mon sac sur la place vacante à côté de moi. Le train avait quitté la gare, mais les derniers retardataires cherchaient encore des sièges dans les wagons bondés.

Avant même de l'apercevoir, j'ai senti le souffle d'énergie qui émanait d'elle.

J'ai ôté mon sac pour lui faire de la place, et elle s'est assise.

Je l'ai regardée du coin de l'œil et, aussitôt, je l'ai su : c'était elle. C'était elle que je cherchais depuis un an. Sa queue-de-cheval blonde, ses lunettes, son pantalon cargo de grosse toile avec les poches sur les cuisses, et la chemise légère, fine, par-dessus.

Je n'ai jamais été bon dans l'art d'entamer une conversation. Il y a là, le plus souvent, un abîme que je suis incapable de franchir.

Mais là, j'avais un objectif.

Alors, je l'ai questionnée. Elle a donné le nom de la ville où, nous aussi, nous nous rendions. Et elle nous a raconté que se tenait, à la Literaturhaus, une rencontre avec les lecteurs de son livre.

« Quelle coïncidence, lui ai-je dit. Moi aussi, je suis écrivain.

— Je ne vous crois pas.

— Je ne mens que dans mes livres.

— Je ne vous crois pas. Vous êtes trop bronzé pour un écrivain. »

Alors, je lui ai proposé de nous googler l'un l'autre.

Et pendant qu'elle me cherchait sur Google je faisais de même.

J'ai compris qu'elle écrivait sur les vampires, et que ses ouvrages sanguinolents étaient des best-sellers en Allemagne et ailleurs. Sur un site, on voyait une photo d'elle allongée sur un piano en robe fendue à la cuisse couleur lie-de-vin, et son regard était à la fois provocant et craintif.

Elle a levé le regard de son écran de portable, m'a examiné avec méfiance, puis a consulté de nouveau son écran, a relevé son regard...

Tout n'est que fiction, avais-je envie de lui dire. Ne croyez pas un seul mot de ce qui est écrit là-dedans...

Mais avant même que j'en aie eu le temps, elle a remarqué : « Vous êtes plutôt photogénique, hein ? »

Dans sa bouche, ça sonnait comme une insulte. Mais je n'avais pas de temps à perdre là-dessus. Je me trouvais au cœur de ma mission : élucider les petites choses particulières qu'elle effectue pour ensorceler ainsi Guili Arazi.

Alors, je l'ai interrogée à propos de ses livres. Et, tandis qu'elle me répondait, j'épiais ses gestes des mains qui racontaient une histoire différente et, parfois même, contredisaient ses propres paroles ; sa queue-de-cheval remuant doucement lorsqu'elle s'exprimait ; les rares moments où quelque chose semblait la gêner. Je veux dire, j'avais l'impression qu'il lui importait de donner d'elle-même l'image d'une femme forte et libérée que rien ne pouvait embarrasser, et c'est précisément à cause de cela que, lorsqu'elle rongea brusquement l'ongle de son auriculaire, ce spectacle m'avait semblé attendrissant.

En descendant à la gare – son bond de la marche sur le quai était si gracieux –, j'ai senti que je devais passer encore un peu de temps avec elle. Quelques informations à grappiller.

Alors, je lui ai proposé de nous revoir pour boire un verre après la rencontre.

« Vous devez sûrement connaître ça... Plus une rencontre est réussie, plus l'on se sent solitaire quand elle est terminée. »

Je ne me souviens pas de ce dont nous avons parlé au bar. Je veux dire, il y avait là un texte, mais je me rappelle davantage le sous-texte. Et je me souviens que je me suis dit tout en bavardant : non, non et non, absolument pas, elle n'est pas du tout ton style, c'est Dikla, ton style, et tu ne veux pas mettre en danger ce que vous avez ensemble...

Mais lorsqu'elle a remué sa queue-de-cheval et s'est penchée pour me chuchoter à l'oreille : « Mon hôtel... est juste au coin... »

Elle était sans nul doute le genre de Guili Arazi. Et il y a des choses qu'on ne peut connaître d'un personnage que si l'on couche avec. Alors, je l'ai suivie à l'hôtel. Qui était bien plus luxueux que les hôtels miteux où l'on me loge habituellement. Et j'ai pénétré dans sa chambre. En fait, dans sa suite. Et avant que j'aie eu le temps de faire quoi que ce soit elle m'a plaqué contre un mur.

Ses mains ont saisi fermement mes bras au-dessus de ma tête et son bassin a emprisonné le mien de sorte que je ne pouvais plus bouger, et sa bouche a commencé à se pencher sur mon cou.

Je me suis débattu pour me dégager. Mais elle était plus robuste que moi.

Dans les secondes qui ont suivi sa morsure, j'ai eu très mal. J'ai sans doute dû pousser un petit cri, qui a incité ses dents à se planter plus profondément. Puis la douleur a faibli. Ma résistance s'épuisait, mon cou s'est abandonné à sa bouche, et elle a sucé mon sang et tout ce qui s'y écoule – je sentais vraiment qu'elle tétait en moi, comme l'effet de vide en physique, des monceaux de souvenirs ; la boîte de noyaux d'abricots que j'avais préparée en classe de sixième et qui m'avait valu d'énormes dettes à la fin de la récréation ; l'enfant de la colonie de vacances que nous avons ostracisé parce qu'il ne jouait pas suffisamment bien au foot ; l'exercice d'engagement au combat lors de la formation d'officiers, et la balle perdue qui avait éraflé l'oreille gauche de Gal Miller ; Tali Leshem, tout contre moi sur la promenade de Stella Maris à Haïfa, que je n'avais pas eu le courage d'embrasser ; Dikla et moi nous jetant des œufs au cours d'une dispute déchaînée dans l'appartement de la rue Ramban, puis faisant l'amour sur le sol avec frénésie, en mélangeant les jaunes aux blancs ; Dikla m'abreuvant d'injures dans l'appartement de la rue des Enfants de Téhéran, et moi, attendant des heures qu'elle me demande pardon, ce qu'elle ne fait pas, parce qu'elle ne croit pas aux excuses...

Après que la romancière allemande eut détaché ses dents de mon cou et eut délié mes mains de sa poigne de fer, je me suis dit, naturellement, que nous allions poursuivre la partie sur le grand lit au milieu de la chambre.

Mais elle avait d'autres idées en tête. Elle a appelé la réception. Et m'a commandé un taxi.

Sur la banquette arrière, j'ai fermé les yeux, je me sentais vidé. Non, pas vidé. Dépouillé.

Le chauffeur roulait la fenêtre ouverte, qui laissait passer un air glacé, mais je n'avais même pas la force de lui demander de la fermer. Je n'avais même pas la force d'ouvrir la bouche.

Ce vampire millénaire avait sucé le squelette de ma vie. En entier.

Et elle ne m'avait même pas jeté un regard au moment où j'avais quitté la chambre.

Environ six mois plus tard, elle m'a envoyé son livre. En allemand. Les caractères de la couverture étaient gaufrés et dorés, comme il sied à un ouvrage conçu pour devenir un best-seller et, sur la page de garde, elle avait rédigé une dédicace, d'une écriture appliquée de fillette modèle :

À l'écrivain bronzé d'Israël,

Avec mes remerciements pour sa collaboration à mon enquête.

Dans vos derniers romans, on trouve de nombreuses aventures extraconjugales. Pensez-vous que les conjoints soient condamnés à avoir des aventures ?

Je pense que chaque individu marié est condamné, en fin de compte, à imaginer une aventure extraconjugale.

Quelle est la part de vous-même dans vos personnages ?

Ils se fondent en moi, et moi, je me fonds en eux. Au point que, parfois, j'ai du mal à distinguer dans tout cet amalgame qui est qui. Même dans cette interview, le temps est venu de le confesser.

Certains des événements révélés ici me sont en effet arrivés.

Pour d'autres, j'éprouve une frayeur mortelle qu'ils puissent m'arriver.

Et d'autres encore, je meurs d'envie qu'ils m'arrivent.

Enfin, certains d'entre eux, c'est Ari qui les a vécus, ou l'écrivain scandinave Axel Wolf.

Si vous googlez ce dernier, vous obtiendrez toute une collection de photos de lui dans un ordre quasi chronologique. Sur les premiers clichés, au début de sa carrière, c'est un colosse, un Viking géant et arrogant, aux cheveux blonds coiffés en arrière, exhibant toutes sortes de statuettes de prix littéraires ; chaque fois, avec une statuette différente sur une scène nouvelle. Sur les clichés des derniers mois, il apparaît un peu voûté, le cheveu clairsemé, le regard comme apeuré. Sous les photos, vous trouverez des liens vers des articles évoquant un scandale énorme dans lequel il serait impliqué. Quelques jours après son retour du Festival international à Jérusalem, il a trouvé sur sa table de cuisine trois documents laissés là par son épouse : une lettre de rupture émaillée d'injures en suédois, un acte de procédure de divorce et une assignation en dommages et intérêts pour un montant de dix millions de couronnes au motif que tous les best-sellers de la série « Cicatrice » ont été écrits, en fait, par elle, dans le cadre d'un accord tacite entre eux, aux termes duquel elle rédigerait les romans, tandis que lui, avec sa chevelure d'or, sa taille élancée et ses yeux bleus, monterait au front des relations publiques. Tout avait fonctionné comme sur des roulettes, les ventes doubleraient chaque trimestre... jusqu'à l'incident de la Colombie. Du coup, elle avait décidé de mettre fin au subterfuge.

Moi, cette affaire ne m'a pas étonné.

Aussitôt après les coups frappés à la porte séparant la chambre d'hôtel d'Axel Wolf à Jérusalem et la chambre mitoyenne, une voix féminine, épaisse, a retenti : « Ouvre-moi, s'il te plaît. » Un ton correct. Pratique. Celui de la guide de Waze. Je ne craignais aucun piège et, même après avoir ouvert la porte, aucun signal d'alerte n'a clignoté en moi. La propriétaire de la voix correcte était habillée correctement et sa chevelure était relevée en un chignon correct au sommet de son crâne. Elle s'est présentée comme Camilla, l'épouse de l'écrivain, m'a remercié de m'en être occupé et a voulu vérifier qu'Axel n'avait pas débité trop de sottises pendant la soirée.

« Parce qu'il est comme ça, parfois, quand il a bu.

— Pour être franc, ai-je avoué, il y a une phrase qu’il a répétée tout le temps.

— “*Jag dödade honom*” ? m’a questionné Camilla.

— Comment le savez-vous ?

— Tout de même, je suis sa femme...

— Savez-vous pourquoi il prétend avoir assassiné quelqu’un ?

— Si je vous le révèle, je serai obligée de vous tuer. »

Elle a prononcé ces mots avec un sourire. J’en suis sûr. Ses lèvres se sont crispées puis se sont retroussées vers le haut au point que la commissure s’est presque confondue avec la minuscule balafre sur sa joue gauche. On voyait que sourire n’était pas un acte naturel chez elle, et l’effort fourni pour le produire, employer un ton badin et se montrer affable le rendait encore plus triste. Et donc déconcertant.

Dès lors, je lui ai répliqué : « Je cours le risque. »

Elle et Axel, a-t-elle raconté, s’étaient connus au cours d’une réception. L’amour les avait embrasés tous les deux. Ils avaient plaqué leurs conjoints respectifs et leurs enfants pour vivre ensemble. Trois mois de déchaînement des sens, uniquement lui et elle, enfermés loin du monde tels des captifs. Puis la confession d’Axel a surgi : « Une nuit, il y a quelques années, j’ai assassiné un jeune homme qui avait abusé de ma fille. Je l’ai étranglé avec une corde et j’ai jeté son cadavre dans le fleuve. Tout le monde croyait qu’il s’était suicidé en sautant du haut d’un pont. J’ai tout fait pour qu’on le croie. J’ai répandu des indices. J’ai rédigé une fausse lettre de suicide. J’avais tout planifié dans le moindre détail. La police n’a eu aucun soupçon. Personne n’est au courant. Ni ma fille. Ni mon ex-femme. Mais, avec toi, je veux me montrer authentique dès le départ. Fonder nos rapports sur la sincérité. Penses-tu pouvoir vivre avec un assassin ? Sinon, il vaut mieux que tu me le dises tout de suite. »

« Que pouvais-je faire ? »

Le cœur de Camilla appartenait déjà à Axel. Mais ce secret qu’il lui avait confié...

De toute façon, les secrets...

Ils développent des métastases dans tout le corps.

À la fin, elle n'avait pas eu d'autre choix que d'écrire. Il va de soi qu'elle n'a pas écrit cela.

« Nous, les narrateurs d'histoires, a-t-elle poursuivi en me lançant un regard perçant, nous ne racontons jamais le véritable secret, l'inavouable. Ce véritable secret inavouable demeure enfoui au plus profond de nous. Parfois, nous ne sommes pas complètement conscients de son existence, alors, nous le sublimons, conjurons la preuve et le transformons en art. »

Lorsqu'elle avait achevé le manuscrit, elle l'avait donné à lire à Axel avec ces mots : « Tu es le premier et le dernier lecteur. » Elle avait l'unique intention de transformer ce secret dont il s'était délesté auprès d'elle en récit pour s'en libérer. Elle n'avait ni la volonté ni la capacité d'affronter le public et la critique.

Mais Axel avait immédiatement saisi le potentiel feuilletonesque de ce qu'elle avait écrit, et l'avait manœuvrée, chantage sentimental après chantage sexuel, jusqu'à leur contrat draconien sur lequel leur succès commun était fondé : elle écrirait les livres. Lui serait « l'écrivain ».

Elle a remonté la couverture sur le corps d'Axel vautre sur le lit et a levé son regard vers moi.

« Et ça dure ainsi depuis ce jour-là. Cinq années. Dix ouvrages dans la série "Cicatrice". Trente millions d'exemplaires vendus dans le monde entier.

— Quelle histoire !

— Et maintenant que vous l'avez entendue, je vais devoir vous tuer. »

J'ai ricané.

Elle a brandi un pistolet dissimulé dans une poche de son pantalon correct.

« Cela fait un certain temps que je cherche un individu comme vous, a-t-elle murmuré dans un soupir. Un parfait inconnu auquel confier, pendant un moment, fugace, le véritable secret, inavouable, impossible à écrire. Mais je vous avais averti : il y a trop d'enjeux là-dedans. Nous ne pouvons pas nous permettre de vous laisser sortir de cette chambre et répandre des rumeurs qui abîmeraient la marque Axel Wolf. Désolée. »

Entre le moment où elle a armé son pistolet et celui où j'ai ouvert la bouche pour parler, j'ai eu le temps de réfléchir aux choses suivantes : que m'importe de mourir, de toute façon, ces derniers temps, ma vie est au bord du gouffre et l'effort pour ne pas chuter dans l'abîme est si épuisant, mais que vont devenir mes enfants, qui va les accompagner dans les futures étapes de l'existence, qui sera là avec eux lorsqu'ils tomberont dans leurs propres abîmes, et qu'advient-il d'Ari, s'il subsiste une chance, même minime, qu'à la dernière seconde on développe, contre toute probabilité, un nouveau médicament pour sa maladie, et la chance la plus minime que Dikla recommence malgré tout à m'aimer ?

Chacun, semble-t-il, devrait se trouver de temps à autre face à un pistolet chargé pointé sur lui.

Un désir brûlant, sensuel, de vivre a jailli en moi tel un geyser et a percé la pellicule glacée de la dysthymie. Être ou ne pas être ? Être ! Être ! Être ! – la réponse a bondi de mes entrailles.

« Allez-y ! Tirez, ai-je lancé à Camilla. Je vous demande juste un service. Tout à l'heure, quand Axel se réveillera, demandez-lui ce qu'il s'est passé d'autre en Colombie, à part ce qu'il vous a raconté.

— “D'autre” ? »

Elle m'a lancé un regard paniqué.

Et le canon de son arme s'est légèrement baissé. D'un poil ou deux.

J'en ai profité pour l'écarter d'un geste rapide, la lui arracher et la jeter à l'autre bout de la chambre, puis j'ai pris mes jambes à mon cou. L'ascenseur n'arrivait pas, les ascenseurs d'hôtel n'arrivent jamais quand on en a besoin, alors, j'ai dévalé l'escalier, du treizième étage au hall, j'ai écarté un vigile qui essayait de me retenir, j'ai continué à détalé à travers le parc Sacher jusqu'à la vallée de la Croix, j'ai couru entre les oliviers dont on a tiré le bois de la croix de Jésus, je suis tombé sur des pierres, j'ai été fouetté par des branches, et je ne me suis pas arrêté avant d'atteindre le monastère. À l'intérieur, je me suis rué dans le confessionnal et je me suis effondré sur le siège. J'ai attendu le prêtre et, entre-temps, j'ai repris haleine et j'ai léché le sang qui coulait d'une longue égratignure sur mon bras.

Après que Camilla a réclamé le divorce, Axel a tenté de mettre fin à ses jours. Sans y parvenir. La balle qui devait l'abattre a éraflé le lobe de son oreille gauche. Pendant son hospitalisation, des admirateurs du monde entier retenaient leur souffle. J'ai suivi avec jalousie, de mon fauteuil de télévision, les reportages devant l'hôpital de Stockholm – là, sous une température de -20°C , s'était regroupée une foule énorme d'allumeurs de bougies. Au bout de deux jours à peine, il fut libéré avec un minuscule pansement à l'oreille, ce qui gonfla une vague de rumeurs selon lesquelles toute cette histoire – le divorce, les dommages et intérêts, la tentative de suicide – n'était qu'une manigance du marketing en vue d'exciter l'intérêt pour le nouveau livre – de lui ou d'elle.

Tandis que, rongé d'envie, je regardais la télévision, mon téléphone a sonné.

J'ai demandé à Noam, qui se trouvait à proximité de l'appareil, de répondre à ma place.

« Papa, m'a-t-elle informé en me tendant l'appareil, c'est quelqu'un de la police de Stockholm qui veut te parler. »

Quel est l'endroit le plus singulier où vous ayez eu une rencontre avec vos lecteurs ?

La rencontre devait se dérouler dans une petite salle, au sous-sol d'un complexe culturel, de loisirs et de sport dans la localité de Réout. L'organisatrice avait disposé en rangées quarante, peut-être cinquante sièges et prévu des piles de chaises dans le fond de la salle, parce qu'« on ne sait jamais, certains ne s'inscrivent pas à l'avance ».

On avait préparé un petit buffet sur une table blanche en plastique à l'extérieur de la salle. Un gâteau du supermarché Elite. Des bagels. Du thé. Du café. Et des dizaines de gobelets en carton.

Trois personnes se sont présentées. Un homme et deux femmes, dont l'une m'a rappelé un peu Hagai Carméli. Je veux dire, si Hagai Carméli

avait eu recours à une opération de changement de sexe, il lui aurait ressemblé.

En fait, à la même heure, était diffusée la finale d'un programme musical de télé-réalité dont l'une des candidates était une adolescente de l'endroit, et toute la population était agglutinée devant les écrans à envoyer des SMS pour la faire gagner.

« Dommage pour toutes ces chaises, s'esclaffa celle qui ressemblait à Hagai Carméli en montrant la salle de la main. Nous aurions pu tenir la rencontre dans le jacuzzi.

— Le jacuzzi ! Génial ! exulta la seconde.

— À vrai dire, j'ai mon maillot de bain, dit l'homme.

— Moi, je n'y vois pas d'inconvénient », remarqua l'organisatrice, l'air sérieux.

Tous les quatre se sont tournés vers moi. Suspendus à mes lèvres.

J'ai joué le jeu.

Non que ce soit mon habitude en temps ordinaire. Dikla prétend que je suis toujours si sûr de ce que je veux et de ce que je ne veux pas que cela ne lui laisse aucune marge de manœuvre. Mais, ce soir-là à Réout, je n'avais pas la force de m'opposer.

(Il y a des années, le jour précis où j'ai quitté l'appartement de la rue Hess où je logeais avec Tali, j'avais un rendez-vous avec l'officier de liaison. Je m'y suis rendu sans m'être rasé, je m'en souviens, et la tête ailleurs. Il m'a déclaré qu'on manquait de recrues ayant ma formation dans la division de Gaza. Au lieu de m'opposer et de dire « Pourquoi Gaza ? » ou « J'ai le cœur brisé, alors, m'envoyer maintenant à Gaza ? », j'ai acquiescé d'un air apathique et je me suis retrouvé sous un déluge d'obus pendant les hivers qui ont suivi.)

Je suis entré avec mes trois lecteurs dans le jacuzzi de la piscine.

Moi en caleçon, eux en maillot de bain.

L'homme a tendu un long bras en arrière et a appuyé sur un bouton, et tout autour nous a commencé à bouillonner.

« Une rencontre avec un écrivain comporte un piège », c'est ce que je déclare toujours en introduction à mes conférences. « Et je souhaite poser d'emblée ce fait sur la table. Car la rencontre la plus importante a déjà eu lieu. Et même si ce n'est pas le cas, elle est destinée à se produire : je veux dire votre rencontre intime et unique avec le livre lui-même... »

Mais ce préambule ne me paraissait pas approprié en l'occurrence. Même sur le plan littéral. Dans la plupart des rencontres, lorsque je dis que je veux poser une idée « sur la table », il y a en effet une table. Avec un vase et des fleurs. Alors que là, uniquement des jets et des bulles, des bulles et des jets, et parfois un pied heurtant un autre pied sous la surface de l'eau. Par inadvertance.

L'homme s'est penché un peu en avant et a fait gicler de l'eau de son oreille. Les deux femmes ont interrompu un chuchotis entre elles. Et tous les trois m'ont fixé avec des yeux humides.

Il était évident qu'ils s'attendaient au commencement de quelque chose.

J'ai tendu ma main en arrière et j'ai pris un de mes livres dans mon sac. Et si je leur lisais un extrait ?

J'avais les doigts mouillés, ce qui ne me permettait pas de le feuilleter et je n'ai pas réussi à retrouver la scène de la baignoire dans mon dernier ouvrage. Dommage, je pensais qu'elle convenait à la circonstance. J'ai remis le livre dans le sac. J'ai fermé les yeux, déployé mes bras sur les côtés, posé ma tête sur le rebord du jacuzzi et glissé un peu le bas de mon dos afin qu'il soit directement en contact avec le geyser.

Je suis resté dans cette position pendant quelques secondes, j'ai respiré à pleines narines le chlore, puis j'ai ouvert les yeux et j'ai commencé à leur raconter. La vérité.

J'ai dit : « Dimanche aura lieu la bat-mitsva de ma fille cadette. »

J'ai dit : « Aussitôt après, ma femme m'annoncera sans doute qu'elle désire qu'on se sépare. »

J'ai dit : « Ce n'est pas une rupture, mais une crise. »

J'ai dit : « Je l'aime toujours. »

J'ai dit : « Depuis l'âge de vingt-trois ans. »

J'ai dit : « Elle a une odeur merveilleuse, je ne crois pas qu'il existe une autre femme au monde qui ait une si bonne odeur. »

J'ai dit : « Ses clavicules. »

J'ai dit : « Je ne sais pas comment je pourrais vivre sans elle. »

J'ai dit : « J'ai senti qu'elle s'éloignait et j'ai tenté de la ramener à moi de la façon la moins appropriée. »

J'ai dit : « Notre fille aînée nous a quittés pour un internat... et ça a rompu l'équilibre de notre foyer. »

J'ai dit : « Sans doute me faudra-t-il encore des années pour comprendre la véritable raison. »

J'ai dit : « De toute façon, ce n'est pas une thérapie conjugale qui pourrait résoudre le problème. »

J'ai dit : « Il y a peut-être eu un moment où l'on aurait pu tout sauver, mais je l'ai raté. »

J'ai double-cliqué sur ce moment : « Vendredi matin. Il y a quelques mois. Les enfants se trouvaient à l'école. Elle s'est réveillée avant moi et a commencé à travailler sur son ordinateur. Mais je pouvais voir sans regarder – après tout, nous vivons ensemble depuis vingt ans – qu'elle ne faisait que répondre à des mails. J'aurais pu lui dire : viens, prenons le petit déjeuner ensemble. Je vais te préparer une omelette aux champignons et aux oignons, avec des tomates cerises en accompagnement, et, après avoir mangé, nous commencerons à démêler la situation, un fil après l'autre. Au lieu de quoi, je me suis installé devant mon ordinateur. Elle s'est préparé un toast et un café. Sans me demander si je souhaitais quelque chose moi aussi. Autrefois, nous dénouions ce genre de situations grâce au sexe. Autrefois, je l'embrassais dans le cou, et tout était sens dessus dessous et oublié. Peut-être que ce matin-là j'aurais dû simplement m'approcher d'elle et l'embrasser dans le cou. »

« En tout cas, j'ai dit, désormais, elle se trouve ailleurs. »

Et insisté : « Pas avec un autre homme – non, ailleurs. »

Et j'ai raconté : « Cette période n'est pas normale pour moi. Ce sont les derniers jours d'une tranche de vie qui dure depuis plus de vingt ans.

J'avance au cœur de mon existence tout en la contemplant d'un œil lointain. »

Et j'ai conclu : « Mais cela a des avantages. La preuve, d'ordinaire, il n'y aurait eu aucune chance de réussir à me convaincre de tenir une rencontre dans un jacuzzi. »

Lorsque j'eus fini de parler, un long silence s'installa, rompu par la musique émanant du transistor du maître-nageur.

L'homme s'est lancé : « Une belle histoire. Peut-être un peu trop triste à mon goût.

— Ce que j'ai aimé le plus, c'est le moment où il lui a presque préparé son petit déjeuner », a dit celle qui ressemblait à Hagai Carméli. « Mais, à la fin, tous les deux restent coincés devant leur ordinateur. Ça se passe vraiment comme ça.

— Pour moi, au contraire, ce n'est pas crédible, a dit l'autre. Toute cette scène avec les ordinateurs et le toast. Qui a la tête à ça à six heures du matin, avec tous les préparatifs du shabbat ? Cela aurait été plus convaincant dans une supérette, par exemple...

— Je ne comprends pas ce que vous voulez, les filles, s'est récrié l'homme, c'est une histoire, elle n'est pas censée être calquée sur la vraie vie. »

Je ne les ai pas détrompés. Je ne leur ai pas révélé qu'il n'y avait pas une once d'invention dans ce que je venais de leur raconter. Je les ai laissés continuer à discuter, et se toucher l'un l'autre par inadvertance, ou pas, avec leurs pieds sous la surface de l'eau.

J'ai fermé les yeux, j'ai allongé les bras le long de mon corps, j'ai rejeté ma tête en arrière et glissé un peu le bas de mon dos afin qu'il soit en contact direct avec le jet d'eau.

Je suis resté dans cette position pendant quelques secondes, puis j'ai ouvert les yeux.

Et j'ai commencé à pleurer.

Aucun de mes trois lecteurs n'y a prêté attention.

Les gouttes salées qui s'écoulaient de mes yeux se sont mêlées aux bouillonnements du jacuzzi.

Pendant le trajet de retour chez moi, la radio passait *Parfois* de Johnny Shuali. Je ne voulais pas me souvenir mais je me suis souvenu. La première fois que Dikla et moi avons écouté cette chanson ensemble, c'était dans la résidence étudiante de Kyriat Yovel. En fait, Dikla la connaissait déjà. Nous nous trouvions dans sa chambre – elle la partageait avec une étudiante qui avait arrêté ses études au milieu de l'année – et nous étions couchés sur le lit, à nous effleurer sans vraiment nous toucher, et la chanson a commencé.

Elle a dit : « Écoute comme c'est beau », et elle a tendu la main vers le bouton du volume pour monter le son.

Parfois, tu ne saisis pas que je suis avec toi,
Et qu'il n'y a personne d'autre,
Chaque jour qui passe, je t'aime davantage...

La voix de Johnny Shuali planait au-dessus de l'avalanche des guitares.

Et lorsqu'il parvint à « Et moi, avec les vents d'automne, avec la chute des feuilles, tel un arbre nu comme au jour de ma naissance... », j'ai senti la main de Dikla chercher à tâtons la mienne. Écartant mes doigts pour glisser les siens.

En arrivant à la maison, un mot d'elle m'attendait sur la table à manger : *Je vais me coucher. N'oublie pas de passer demain matin à la pâtisserie pour commander le gâteau de bat-mitsva.*

Peut-on vivre sans amour ?

À cinq heures du matin, je décide de me résigner à l'insomnie au lieu de la combattre. Je quitte le lit sans un bruit afin de ne pas réveiller Dikla, gagne le salon, remonte les stores dans l'attente de l'aurore. Toutes les femmes que j'ai fréquentées pénètrent dans le salon, l'une après l'autre. Et

me caressent. Chacune à sa façon. Toutes m'aiment encore. Au moins autant que je les aime. Et difficile d'éliminer l'éventualité, dans ces circonstances, que, peut-être, je sois digne d'être aimé. Vers six heures, l'obscurité cède la place à un début de lumière. Toutes les femmes avec lesquelles j'ai vécu quittent la pièce, l'une après l'autre, mais, juste avant, elles se penchent vers moi et déposent un baiser sur mes lèvres, chacune à sa manière.

Bientôt, la lumière va inonder le salon. Dans quelques instants, je vais aller à la pâtisserie. Dans quelques heures, ce sera la bat-mitsva. Sous peu, ma vie va s'écrouler.

Mais, pendant un court moment, je parviens à contempler le tableau en entier.

Quelle est la réaction la plus étonnante que vous ayez reçue d'un lecteur ?

Il m'avait abordé après une soirée en Allemagne, dans une ville de province dont j'ai oublié le nom. Je ne me souviens pas non plus de la salle. Ni s'il y avait un vase avec des fleurs sur la table ou non.

Il attendait à l'écart que le dernier des lecteurs sollicitant une dédicace s'en aille pour s'approcher et me dire « *Shalom* » en hébreu. Octogénaire, au moins. De haute taille sans être voûté. Une veste marron. Des yeux clairs humides derrière ses lunettes. Des taches de vétéran de la vie aux joues.

Après le *shalom*, il est passé à l'anglais avec un accent allemand.

Il a dit : « J'ai lu votre livre et je viens d'acheter un nouvel exemplaire. »

Il a dit : « Je voudrais vous demander de dédicacer cet exemplaire à Paul. »

Il a dit : « Paul et moi, nous avons fait la guerre ensemble. »

Mon stylo s'est suspendu en l'air. Une minute, il s'attend vraiment à ce que je dédicace mon livre à son frère d'armes dans la Wehrmacht ?

Mais lui – peut-être avait-il compris pourquoi mon stylo s'était figé – s'était empressé de préciser : « Pendant la guerre d'Indépendance d'Israël. Paul et moi, nous avons combattu côte à côte pendant toute la guerre et, lors

de la bataille de Latroun, il a été blessé par un éclat de grenade, et moi, j'ai pris la civière pour l'évacuer. Pendant tout le trajet, il n'a pas cessé de dire qu'il allait mourir, et moi, je le rassurais et lui disais qu'il ne devait pas s'inquiéter car, dans une semaine, nous allions déguster ensemble un whisky. Et quand nous sommes arrivés auprès de l'infirmier, ça continuait, il parlait de l'autre monde, tandis que moi, je lui tenais la main, et lui promettais un whisky. Dans le monde d'ici-bas. Depuis, nous nous retrouvons une fois par an, il vient d'Israël pour me voir, et nous buvons un verre de whisky. Paul affirme que je lui ai sauvé la vie. Je ne suis pas certain qu'il ait raison. Mais je ne me querelle pas avec lui.

— Alors... il doit vous retrouver bientôt ? l'ai-je questionné en ouvrant le livre à la page de garde.

— Non, cette fois, c'est moi qui vais aller le voir. Il... est très malade. Hospitalisé à Jérusalem depuis quelques semaines. Je ne suis pas sûr qu'il puisse même tenir en main le verre de whisky. Pas grave. S'il le faut, je le tiendrai, l'approcherai de ses lèvres, qu'il le goûte, ensuite, je lui lirai un passage de votre livre. Pouvez-vous rédiger la dédicace en hébreu ?

— Certainement, que dois-je lui écrire ?

— Je n'en sais rien. C'est vous l'écrivain. Peut-être quelque chose sur l'amitié ? »

Avez-vous eu recours aux drogues ou à l'alcool pour écrire ?

Vingt ans se sont écoulés depuis.

De nombreuses choses sont devenues floues. Ça, non.

Je n'ai jamais écrit directement sur ce sujet. Sans doute parce que je redoute de ne pas pouvoir transmettre cela par des mots. Au fond, il serait préférable, au lieu d'écrire, de distribuer à chaque lecteur un peu de la potion que les filles israéliennes avaient rapportée du village, et de lui dire : « Goûte, et tu vas comprendre. »

Nous avions avec nous deux filles, je ne me souviens plus de leurs noms. La bouclée, je l'ai revue des années plus tard, près du Photomaton du

bâtiment Gilman à l'université de Tel-Aviv. Nous avons échangé quelques mots et un regard – profond, interminable, entre deux individus qui, jadis, s'étaient mêlés l'un dans le rêve de l'autre.

C'est elle qui avait suggéré de nous apporter une pochette. Je venais de lire le *Tao-Te-King*, qui m'avait insufflé l'état d'esprit d'un aventurier. Et je n'avais pas d'enfants à l'époque.

J'avais donc répondu : « Avec plaisir. »

Je n'avais aucune idée de là où je mettais les pieds.

Le lendemain, elles ont déposé la pochette devant la porte de la cabane que je partageais avec Ari, puis elles sont parties prendre leur petit déjeuner.

La pochette contenait un liquide vert. Un jus extrait du cactus. C'est tout ce que je savais.

Puis, j'ai appris que les Indiens s'en servaient pour communiquer avec leurs divinités.

Ensuite, j'ai lu Carlos Castaneda.

Mais seulement après.

Ari a dormi tard, ce matin-là. « Si l'un de nous boit ça, il vaut mieux que l'autre s'abstienne », avait-il dit, la veille, quand je lui ai parlé du petit sac que les filles devaient nous apporter. Je savais que, s'il se réveillait, ce serait lui qui boirait, et moi, je jouerais le raisonnable de service, comme toujours. Aussi, je suis descendu en hâte avec la pochette et mon journal de voyage en direction du lit de la rivière. Il y avait là une passerelle de rondins, dont l'un manquait.

Incroyable à quel point je me souviens de tout.

Je me suis assis près du pont sur le sol détrempé. La rivière écumait en bas. Au-dessus de ma tête, des branches géantes laissaient percer les premiers rayons de soleil. J'ai ouvert un grand trou dans un coin de la pochette, comme nous le faisons dans les pochettes de lait chocolaté au camp d'été, et j'ai tété un peu.

Le goût était amer. Insupportable. Alors, j'ai avalé le restant d'une seule gorgée. D'un seul coup.

Il n'y avait pas de mode d'emploi sur la pochette. Je ne pouvais pas savoir qu'il ne fallait pas procéder ainsi.

Au bout d'une minute, je me suis mis à vomir. Je déteste les personnages qui vomissent dans les romans, mais c'est ce qui m'est arrivé.

J'ai vomi une partie du liquide vert que je venais d'ingurgiter et, à ce moment-là, le premier signe que ma conscience se modifiait est apparu : la couleur verte du vomi m'a paru ravissante. Je l'ai contemplé avec étonnement, presque avec émotion, tandis qu'il continuait de se déverser de ma bouche et de se répandre à terre.

La terre aussi me semblait ravissante. Sombre et brûlante. Et ce furent les premiers mots que j'ai écrits dans mon journal : terre sombre et brûlante.

Ensuite, j'ai entendu des voix provenant du côté des cabanes. Je ne voulais pas me trouver en compagnie d'autres individus. Plus exactement, je n'éprouvais le besoin d'aucune compagnie. Les arbres, les branches, les rayons de soleil, les oiseaux comblaient tous mes besoins.

Je me suis levé, j'ai franchi la passerelle vers l'autre berge et j'ai suivi le sentier le long de la rivière.

Ari m'a raconté plus tard que ça lui a pris énormément de temps pour me retrouver. Les filles l'avaient réveillé après avoir elles-mêmes consommé la pochette. Celle à la chevelure lisse lui avait dit qu'elles m'avaient vu m'éloigner sur le sentier et que, selon elle, la dose qu'on leur avait fourguée était frelatée.

La bouclée se taisait. Sauf que, de temps à autre, tout en marchant, elle montrait une fleur et s'extasiait : « Comme c'est beau ! »

Pendant qu'ils me cherchaient, j'étais couché, torse nu, sur un monticule pelé au-dessus de la rivière et je contemplais les nuages.

En fait, avant ça, il y avait eu l'âne. Je veux me montrer précis, car je n'aurai pas toujours un souvenir aussi vivant et détaillé de tout ce qu'il m'est arrivé. À un moment ou à un autre, il me faudra relire ces mots afin de ne pas oublier.

L'âne était à la fois loin et proche de moi. Et ces deux éventualités ne s'annulaient pas l'une l'autre. À un certain stade, je me rappelle, j'ai pensé qu'il faisait partie d'un croquis. Qu'il n'était pas réel, qu'il appartenait à

une illustration en deux dimensions que je regardais. Chaque fois que je fermais les yeux puis que je les ouvrais, il se trouvait à une distance différente, mais même quand il était très proche de moi, je n'avais pas peur. Et l'homme arrivé avec une corde pour emmener l'âne était-il réel ou le fruit de mon imagination ? J'ai du mal à trancher. Je me souviens uniquement d'avoir songé que le fait que cet individu soit en carton, telle une cible de champ de tir, n'excluait pas la possibilité qu'il fût un être humain.

Après le départ de l'âne, j'ai contemplé les nuages.

Les pages de mon journal de voyage sont couvertes de descriptions des formes aperçues dans les nuages : crabes, singes, chats, de nouveau des crabes.

Et derrière les nuages – la cité des dieux brillait à mon intention.

Je me souviens d'avoir pensé : derrière les nuages, il existe une cité antique où résident les dieux et, maintenant, j'avais l'occasion exceptionnelle, unique dans l'existence, de la contempler. Et peut-être même de converser avec les dieux. Sans paroles. Je me disais qu'en me concentrant suffisamment je pourrais communiquer avec les dieux exclusivement à l'aide du pouvoir de la pensée.

J'ai même eu le temps de noter dans mon journal : « J'ai goûté au fruit de l'Arbre de la connaissance. »

Et alors, Ari et les filles ont surgi.

Nous avons entamé un dialogue, les premiers mots ont été échangés, mais je ne m'en souviens plus. Je me rappelle uniquement que les deux filles se sont allongées près de moi et qu'Ari se tenait debout au-dessus de nous.

La bouclée était vraiment collée tout contre moi. Celle aux cheveux lisses, plus éloignée.

La bouclée m'a questionné : « Qu'est-ce que tu regardes ?

— Les nuages.

— Comme c'est beau ! s'est-elle exclamée en levant son regard vers le ciel.

— Tu vois les crabes ?

— Bien sûr ! » Et encore : « Comme c'est beau ! »

Je sentais naître une compréhension profonde entre la bouclée et moi.

L'autre, aux cheveux lisses, en revanche, m'a mis en rogne. Elle se plaignait tout le temps qu'il ne lui arrivait jamais rien. Qu'on leur avait fourgué une dose frelatée. Et elle n'a pas cessé de nous mettre en garde : la pluie allait bientôt tomber. Comme si ça changeait quelque chose.

Je me suis dit : je suis capable de la tuer. Si elle ne la ferme pas, je suis capable de me lever, de prendre une pierre et de lui défoncer le crâne. Et alors, j'ai été pris de panique qu'on ait pu entendre cette pensée.

Je veux préciser : je ne craignais pas d'avoir dit ça à haute voix, je craignais que, dans l'univers où je me trouvais à ce moment-là, il soit possible d'entendre les pensées.

Ari se tenait tout le temps au-dessus de nous. Je lui ai demandé d'approcher et je lui ai murmuré à l'oreille : « Tu entends mes pensées ?

— Non, mon pote.

— Je crois qu'il vaudrait mieux que tu la ramènes au restaurant... »

Je ne doutais pas qu'il comprendrait à laquelle des deux je faisais allusion.

« Il me semble qu'on devrait tous retourner au restaurant, a répliqué Ari.

— La pluie va se mettre à tomber », a dit celle aux cheveux lisses.

Aussitôt, mon poing s'est crispé.

« Comme c'est beau, la pluie ! s'est écriée la bouclée.

— J'ai toujours voulu avoir un grand frère, ai-je dit.

— Moi aussi, a renchéri la bouclée.

— Je veux rentrer, a dit celle aux cheveux lisses.

— Je ne bouge pas d'ici, a rechigné la bouclée.

— Je vais la ramener au restaurant, et je reviens aussi vite que possible », a dit Ari.

Une minute plus tard – ou une heure, ma perception du temps s'était liquéfiée –, il s'est mis à pleuvoir.

Les nuages déversaient sur nous des ondées de minuscules gouttes. Je n'avais jamais vu la pluie tomber sous cet angle, en position allongée, et

c'était si...

« Comme c'est beau ! a déclaré la bouclée.

— Si beau que j'ai envie de pleurer... », ai-je dit.

La terre sous nos dos devenait de plus en plus détrempée. Et meuble. Le corps s'y enfonçait.

« La terre va nous avaler, a dit la bouclée.

— Je m'en fiche, ai-je répondu.

— Moi aussi. »

Nous étions couchés, collés l'un contre l'autre, le visage tourné vers les nuages.

Nous ne nous sommes pas tournés l'un vers l'autre, ni ne nous sommes touchés. C'était inutile. Nous sentions que nous étions liés l'un à l'autre et à la nature autour de nous sans aucun effort. Que régnait une sorte d'harmonie paisible entre toutes les composantes de l'instant que nous vivions.

J'ai même écrit le mot « harmonie » dans mon journal. Mais ce fut plus tard, dans la cabane.

Pendant que la pluie tombait, je n'ai rien écrit et je n'étais pas, non plus, préoccupé que mon journal soit trempé.

Rien ne me préoccupait. Aucune inquiétude. Aucun souhait. Aucune nostalgie.

À son retour, Ari a proposé qu'on rentre avec lui car, bientôt, il ferait totalement noir.

Je n'ai pas répondu. De mon point de vue, l'hypothèse de l'obscurité n'était guère probable. C'était seulement le matin.

La bouclée, non plus, n'a pas répondu.

Il s'est assis près de nous. En silence. Drapé dans son poncho.

Je me suis dit : « Quel être stupéfiant, cet Ari. »

Et il a répondu : « Merci. »

J'ai songé : « Quelle patience il possède ! »

Et il a répondu : « Il n'est pas question de patience. Je me soucie de toi. »

La pluie a fini par faiblir. Pourtant, la lumière du jour baissait. Derrière les nuages, les lumières de la cité des dieux s'allumaient.

La bouclée a dit : « J'ai faim. » Et elle s'est redressée et s'est assise. Et aussitôt j'ai senti que, moi aussi, j'avais faim. Très faim. Et une soif horrible.

« Allez, on va au restaurant », Ari a suggéré. Ajoutant : « Vous pourrez contempler les choses là-bas aussi. »

Je songe maintenant à l'intelligence qui se dégageait de cette phrase. À sa capacité de saisir que le véritable désir de ces moments-là était celui de contempler. À sa patience de s'installer près de nous sous une pluie battante – qui sait combien de temps cela a duré ? – jusqu'à ce que nous consentions à le suivre. Au fait qu'il ne se soit pas moqué de nous, ne serait-ce qu'une fois. Malgré sa propension à rire de tout. Malgré le fait que, sans aucun doute, pour un œil étranger, nous étions ridicules.

Au restaurant, un changement s'est opéré en moi. J'aurais du mal à mettre le doigt sur le moment. Je ne suis pas certain qu'il y ait eu un moment précis.

Je me souviens que nous étions attablés tous les quatre. Qu'Ari nous avait commandé, dans son espagnol courant, sa langue maternelle, une soupe qui ressemblait à un ragoût. Qu'il nous a photographiés. Sous différents angles. Et que je n'arrivais pas à suivre la conversation.

Je parvenais à entendre le début des phrases, mais, alors, mon attention se dissipait, et je ne réussissais pas à saisir la fin.

Je me souviens que la bouclée a dit : « J'ai l'impression que ça commence à passer... »

Et celle aux cheveux lisses a répliqué : « C'est censé passer après... »

Je me souviens d'avoir songé : ça ne passe pas. Ça ne passe pas. Et, tandis que la conversation entre Ari et les filles devenait de plus en plus décontractée et moins décousue, ma pensée s'est changée en : ça ne passera pas. Ça ne passera jamais.

Je sentais que quelque chose clochait en moi, que tout le monde s'en apercevait, et j'avais l'impression que des regards de pitié, des regards me destinant à une hospitalisation d'urgence, m'étaient décochés de tous les coins du restaurant.

Sur les quatre photos qu'Ari a prises à ce moment, mon allure est vraiment inquiétante. Le cheveu collé au front comme si je venais de terminer un triathlon. La tête inclinée, comme si mon cou ne pouvait pas la soutenir. Et quelque chose dans mes yeux de totalement azimuté.

Je suis incapable de regarder ces photos. Je ne les ai vues qu'une seule fois, à notre retour de voyage, et j'ai demandé à Ari de les garder chez lui et de ne les montrer à personne. Je n'avais pas besoin de lui expliquer la raison : il était là quand les choses ont commencé à déraiper.

J'ai dit : « J'ai mal à la tête, je retourne dans la cabane. »

La bouclée a dit : « Prends soin de toi. »

Celle aux cheveux lisses a dit : « Je vous avais bien dit que ce truc était frelaté. »

Et Ari m'a interrogé : « Tu veux que je t'accompagne, mec ? »

Il m'a accompagné, bien que je ne le lui aie pas demandé, et il s'est allongé sur son lit.

« Ça ne passe pas, Ari ! »

Il m'a répondu de ne pas m'inquiéter. Que, comme j'avais bu toute la pochette le ventre vide, ça prolongeait sans doute l'effet, c'est tout.

Je voulais le croire. Mais la crainte, qui, au restaurant, mijotait à petit feu, s'est transformée au fil des minutes en panique irrépressible : je ne peux pas en sortir. Je ne pourrai plus discuter avec les gens. Continuer le voyage. Il va falloir me rapatrier en Israël. M'hospitaliser dans un nid de coucou. On va m'injecter des tranquillisants qui vont me bousiller encore plus.

Plus que tout, je craignais de m'endormir. Puis de me réveiller en ignorant si j'étais en plein rêve ou dans la réalité. C'était mon impression : m'assoupir me ferait courir un risque énorme.

Dans ce cas, je ne vais pas dormir, ai-je décidé. Un, deux jours, une semaine, autant qu'il faudra.

Mais si je m'endormais à mon insu, même pendant quelques secondes ?

Comment saurais-je, en ouvrant les yeux, où je me trouve ?

Des années plus tard, lors de l'une de mes premières interviews, le journaliste – peut-être afin de susciter un climat d'intimité – m'a raconté qu'il était bisexuel.

« C'est formidable. Profiter de tous les univers. »

— Profiter ? répliqua-t-il, le visage empourpré. Vous ne comprenez pas à quelque point c'est perturbant : ne pas être certain de quelque chose qui devrait aller de soi... »

Cette nuit-là dans la cabane, je n'étais pas certain d'un des postulats de base de notre existence : que tout ce qui m'arrivait était réel. Et non échafaudé par mon imagination.

Ces nuages agglomérés au plafond de la cabane sont-ils véritables ?

Des pinces de crabe en émergent-elles ?

Et puis, cette cabane est-elle réelle ?

Le lit sur lequel je suis couché existe-t-il ?

J'ai fermé les yeux pour ne pas voir les pinces et j'ai essayé de penser à Dikla. À ma mère. À ma sœur. J'ai tenté de m'accrocher à elles. Mais le fait que j'aie eu besoin de me les représenter permettait à ma conscience de leur faire subir toutes sortes de métamorphoses. Troquer un visage contre un autre. Greffer les membres de l'une sur le corps d'une autre. Raccourcir. Rehausser. Distordre.

Tel un distributeur de billets informant qu'il est indisponible, à ma grande terreur, ma mémoire à long terme m'a informé : ne compte pas sur moi maintenant.

Mon cœur battait la chamade. Mes tempes. Très fort. Et de m'en apercevoir ne faisait qu'accélérer les battements. Les pinces de crabe se rapprochaient de plus en plus. Descendaient lentement du plafond et menaçaient d'agripper ma gorge.

L'unique point d'ancrage solide qui subsistait au milieu de ce chaos, c'était Ari.

Il n'y avait aucun doute, il était allongé sur son lit. À deux mètres de moi. Avec son sarouel rayé, acheté au marché indien d'Otavaio. Un bras replié sous la nuque, comme toujours. Il n'avait pas enlevé ses chaussettes, comme toujours. Il avait la même odeur qu'Ari, indubitablement. Et sa voix, quand il me parlait, était bien celle d'Ari.

Le cœur sur le point d'exploser, je lui ai expliqué que je ne tenais qu'à un fil. Et que c'est lui qui tenait ce fil.

Je lui ai demandé de rester éveillé. Et que chaque fois que je crie : « Ari ! » il répond : « Je suis là ! »

Il ne s'est pas moqué, n'a pas hésité. Il s'est contenté de suggérer que, s'il s'endormait malgré tout, je crie plus fort ou lui jette une chaussure.

Il n'y a pas eu besoin de chaussures. Il est resté éveillé et aux aguets pendant toute la nuit.

J'ai crié : « Ari ! »

Il a répondu : « Je suis là ! »

J'ai crié : « Ari ! »

Il a répondu : « Je suis là ! »

Ma lutte pour conserver ma lucidité – je n'exagère pas, c'est ce que j'ai ressenti durant cette nuit-là, que je me battais pour garder la lucidité que je risquais de perdre en m'assoupissant – a duré jusqu'au moment où les premiers rayons de soleil ont chassé les crabes et les nuages de la cabane et qu'un gazouillis réel, familier, d'oiseaux est parvenu à mes oreilles.

Une demi-heure plus tard, nous avons décampé dans le premier pick-up quittant la ferme. Je savais qu'Ari aurait été heureux de rester là, mais il n'a émis aucune remarque. En fait – si je devais reconstituer notre dialogue dans le détail –, j'ai dit : « Écoute, je sens que ça ne me fait pas du bien de rester dans cette cabane.

— Eh bien, *yallah*, on se tire d'ici ! »

Je me souviens du trajet. Des premières minutes du trajet. Nous étions adossés contre nos sacs à l'arrière du pick-up, en silence. C'était étrange : au lieu d'être soulagé que la crainte de la folie se soit dissipée, j'avais la sensation d'avoir été expulsé du paradis.

Les cités des dieux ne se sont pas dévoilées derrière les nuages. Les nuages n'étaient que des nuages. Et tout ce qui, la veille, sous l'effet du jus de cactus, me semblait prodigieux, m'apparaissait désormais normal. Banal.

Le courant de la rivière paraissait avoir beaucoup ralenti. Les rayons de soleil qui s'infiltraient à travers les branches étaient moins puissants. Les oiseaux ne chantaient pas. Tout au plus, ils gazouillaient.

Pour être précis, je sentais que j'étais passé d'un état de conscience débridé, infini, merveilleux, à une conscience resserrée. Étriquée. Pauvre à pleurer. L'univers redevenait uniquement l'univers. Et rien de plus.

Je me rappelle avoir songé : l'apogée du voyage est derrière moi. Dorénavant, tout ce qui adviendra n'équivaudra jamais à ce que j'ai vécu au cours de la dernière journée. Pour le meilleur et pour le pire.

Je me souviens qu'Ari m'a interrogé : « Comment ça va, *amigo* ? » Et je sentais qu'après cette dernière nuit nous étions suffisamment proches pour qu'il puisse comprendre ce passage abrupt de la hantise de la folie à la tristesse du rétrécissement de la conscience. Alors, je lui ai expliqué.

Il s'est tu pendant quelques secondes, puis il a dit : « Bon, tu as deux options. La première : trouver un nouvel élixir de cactus. Mais il y a un risque que, cette fois, tu ne puisses pas en sortir.

— Et la seconde ?

— Écrire. »

D'où tenait-il cette évidence ? Comment pouvait-il prédire ainsi l'avenir ?

J'ai pris mon journal de bord dans le sac et je l'ai ouvert. Il y avait là des phrases que j'avais jetées sous l'effet du jus de cactus. Comme la plupart de ce qui est écrit sous l'emprise des drogues ou de l'alcool, ça ne valait pas grand-chose. Aussi ai-je ouvert une page blanche et commencé à rédiger

autre chose. En tête de page, j'ai inscrit « À Dikla », par habitude, mais il en est sorti une nouvelle. Au sujet de la fille bouclée. De sa famille en Israël. De son cœur brisé, quelques semaines avant son périple en Amérique du Sud. De ce fils de pute de musicien qui l'avait anéantie. J'ai tout imaginé, bien sûr. L'unique chose que je savais d'elle, c'était qu'elle avait toujours désiré avoir un grand frère. Et j'ai débuté par ce souhait.

Je me suis plongé entièrement dans l'écriture de la nouvelle. Sans quitter la page des yeux.

Le pick-up roulait, mais je ne voyais plus l'univers flétri, prévisible, d'après l'expulsion du paradis.

Je contemplais l'existence de la fille à la chevelure bouclée. Elle s'étalait sous mes yeux dans toute sa grandeur – le paradis des possibilités infinies.

Au soir, le pick-up est arrivé à destination. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai replacé le journal dans le sac à dos. Mais ce trajet, à maints égards, se poursuit jusqu'à ce jour.

De même que mon amitié avec Ari.

Ces derniers jours, son état s'est dégradé. On l'a renvoyé chez lui, faute de remèdes efficaces. Puis on l'a hospitalisé à nouveau pour lui administrer des antalgiques.

La plupart du temps, il est engourdi, il n'ouvre les yeux et ne parle qu'à de rares moments. Parfois, il a l'air complètement lucide et parfois son esprit bat la campagne.

Hier, par exemple – nous étions seuls dans la chambre –, il m'a redemandé de l'aider à mourir.

« Mes parents refusent absolument de le faire. Je veux dire : ma mère. Brusquement, elle se souvient que son grand-père était rabbin, tu saisis ? Quant à mon père, il ne veut pas le faire sans le feu vert de ma mère. Ils sont comme ça, ce couple parfait. Bref, il ne me reste plus que toi. »

Je n'ai pas prononcé un mot.

Ari a levé les yeux vers moi. Implorant.

Je n'avais jamais vu Ari supplier.

J'ai continué à me taire, et lui a continué à me fixer du regard. De longues secondes. Ou des minutes.

Le temps s'écoule différemment dans un service oncologique.

Soudain, il m'a agrippé fortement le bras.

« Merci. »

Je voulais lui dire que j'y avais réfléchi et que ça me dépassait, je veux dire, Zorba avait raison : c'était sans doute ce qu'il fallait que je fasse, mais, désolé, je n'étais pas sûr d'en être capable...

Mais il a poursuivi : « Cette nuit-là... en Équateur... si tu n'avais pas été dans la cabane en ma compagnie, j'aurais pété les plombs. »

C'était le contraire, voulais-je rectifier.

Mais ses yeux s'étaient déjà clos. Et ça n'avait plus aucun sens.

J'ai continué à lui tenir la main et à regarder le moniteur qui affichait un point, puis un autre, et j'ai supplié les dieux, ceux tapis derrière les nuages : s'il vous plaît, s'il vous plaît, faites qu'il cesse de souffrir.

Et, là, brusquement, une idée m'est venue.

Je suis descendu au café proche de l'hôpital. J'ai ouvert mon ordinateur. J'ai fouillé dans d'anciens mails et j'ai retrouvé le site de cet atelier, celui auquel avait participé ce jeune homme qui avait rédigé une histoire troublante sur l'euthanasie. Je lui ai téléphoné. Il m'a répondu : « Comment allez-vous, professeur ? Et votre dos ? Toujours coincé ? »

Je lui ai parlé d'Ari.

« J'ai besoin d'urgence d'un ange, comme celui de votre nouvelle. Qui serait disposé à lui injecter la dose. »

Silence. Prolongé.

Un silence prolongé, c'était ce que j'espérais.

Finalement, il a dit : « Cette conversation n'a jamais eu lieu. Vous allez m'envoyer le téléphone de votre ami par SMS. Pas par WhatsApp. Et, aussitôt après, vous l'effacerez. Tout sera réglé entre lui et moi. Vous, vous ne me parlerez pas. Vous ne me demanderez aucune info, ni comment ça s'est passé. Vous n'aurez aucun moyen de savoir le moment précis où l'ange viendra. Aucun planning. Cela peut se passer demain ou dans un

mois. En fonction des circonstances. En tout état de cause, désormais, vous n'avez plus rien à voir là-dedans, c'est clair ? »

Pardon pour cette question technique, mais quel est votre record ? Quel est le maximum de pages que vous ayez écrites d'un seul jet ?

Parfois, une seule phrase précise est préférable à des dizaines de pages superflues. C'est pourquoi, au demeurant, j'envie les poètes. C'est comme la fameuse scène du marché dans *Indiana Jones* : tandis que je m'escrime avec des personnages et une intrigue au long de nombreuses pages – les poètes, en un vers bien tourné, tirent et atteignent leur cible.

Néanmoins – une fois, sur le toit d'une auberge au Pérou, j'ai écrit pendant deux jours sans m'arrêter. Une lettre de vingt-cinq pages, à Dikla. La veille au soir, je l'avais appelée d'un téléphone public à la poste locale. Nous avions bavardé et, pour la première fois depuis mon départ en Amérique du Sud, elle m'avait semblé lointaine. S'efforçant de s'intéresser à ce que je lui racontais sans manifester une attention réelle. Il y avait aussi le nom d'un condisciple de la fac, Micky, qui a surgi deux fois, et dans la façon dont elle l'avait dit... je ne sais pas. J'étais sous pression. Et il n'existait alors ni SMS ni WhatsApp qui aident à calmer les angoisses. Alors, j'ai dit à Ari que j'avais besoin de disposer d'un peu de temps pour moi-même et j'ai rédigé cette lettre à Dikla. Je lui ai parlé du jus de cactus et de ce qui m'était arrivé quand l'effet ne s'était pas dissipé. Je lui ai décrit le moment où les pinces de crabe ont plongé du plafond, menaçant de se refermer sur mon cou, et que j'avais fermé les yeux et essayé de penser à elle. Uniquement à elle. Je savais que si je réussissais à me concentrer sur elle et sur la façon dont elle m'étreignait, cela stopperait les pinces, mais je n'y suis pas parvenu. Sa figure s'évanouissait de ma conscience chaque fois que je tentais de la retenir. Et, de toutes les choses que j'avais vécues durant cette journée, c'était la plus effrayante.

Ne disparaîs pas, lui avais-je écrit. Je t'aime. Je vais te demander en mariage comme il convient, avec hélicoptères et inscriptions en lettres de

feu, et tout le reste, mais sache dès maintenant que je veux avoir des enfants avec toi.

Je n'ai pas cessé d'imaginer, au fil de nombreuses pages, à quoi ressembleraient nos enfants. Deux garçons et une fille, évidemment. J'ai décrit chacun, leurs relations entre eux, et le joyeux foutoir de nos repas en famille, dans une maison en Galilée. J'ai décrit la maison en Galilée. Un parterre d'herbes aromatiques. Le hamac tendu entre les deux pamplemoussiers. Les petits buts de foot. Les haut-parleurs accrochés qui diffuseraient Meir Ariel et Alona Daniel, alternativement.

Nous avons eu deux filles et un garçon. Et nous n'avons pas emménagé en Galilée.

Mais j'ai eu raison sur un point : c'était le moment opportun pour envoyer une lettre d'amour à Dikla.

Des mois après mon retour en Israël – nous habitons déjà ensemble – elle s'est confessée : « J'étais sur le point de craquer. Et ce Micky m'a appelée pour me proposer de l'accompagner à la mer Morte, à l'occasion de la Journée de l'étudiant. Et j'ai presque accepté. Mais alors ton enveloppe est arrivée. Bien épaisse. Comme si tu m'avais envoyé des dollars. J'étais obligée de l'ouvrir. »

Ces derniers mois aussi, j'ai écrit une lettre à Dikla. Plus exactement, j'ai tenté d'écrire. À la main. Sur l'ordinateur. Des dizaines de brouillons. Tous commençaient par : « Ne disparaîs pas. » Et tous s'évanouissaient. J'ignorais de quelle façon poursuivre. J'ai tenté de recourir à des poèmes. À des chansons. J'ai essayé de citer Agi Mishol et Jacques Brel. Mais je n'ai pas réussi à trouver de mots exaltants, pleins d'envolée lyrique, à même de faire pencher vraiment sa balance intime en ma faveur. Peut-être parce qu'il y avait trop de passé entre nous pour que je puisse lui promettre un avenir. Peut-être parce que je suis devenu un peu trop écrivain pour écrire quelque chose qui vienne de mon cœur et touche le sien. Ou peut-être parce que la véritable histoire, ici, n'est pas celle d'un homme qui doit se réconcilier

avec une femme qu'il a peur de perdre, mais celle d'un homme qui tarde à comprendre qu'il l'a déjà perdue.

De toute façon, la bat-mitsva est pour demain. Les préparatifs sont achevés. L'album des photographies de Noam a été édité. Le DJ a reçu la liste des chansons les plus souhaitables et celle des moins envisageables. La robe a été achetée. Essayée à la maison. Ôtée à chaudes larmes. De nouveau essayée. Le gâteau a été commandé, et je dois seulement aller le prendre à la pâtisserie ce matin. Demain, à midi, un dernier rendez-vous chez la coiffeuse est prévu, et demain soir nous monterons, tous les cinq, dans la voiture pour nous rendre à la salle. En fin de soirée, nous reviendrons à la maison et, après que les enfants se seront couchés, Dikla déclarera :

— J'ai quelque chose à te dire.

Comment savez-vous que votre livre est achevé ?

L'atelier d'écriture comprend un cours intitulé « Corps et érotisme ». Au début de la séance, je demande aux élèves de bander leurs yeux avec des mouchoirs, j'aspersionne du parfum dans la salle et je les invite à imaginer la femme qui le porte. Puis je vaporise un après-rasage et leur demande d'imaginer l'homme qui le porte. Ensuite, ils enlèvent leurs mouchoirs et doivent décrire l'homme et la femme enfermés dans une pièce, brûlant de se toucher. Sans y parvenir.

Cette séance avec les yeux bandés offre l'unique répit, pendant les dix séances de l'atelier, où le professeur peut consulter son portable sans vergogne.

Je voulais consulter mes mails afin de vérifier que la police de Stockholm avait bien reçu le témoignage écrit que je lui avais adressé concernant le couple Wolf – et c'est ainsi que j'ai été mis au courant.

En plein cours.

Sa mère m'avait envoyé un bref texto.

Pour les choses vraiment importantes, il n'y a pas besoin de beaucoup de mots.

« Je t'aime » : trois mots.

« Ari décédé, enterrement demain » : quatre mots.

Ensuite, j'ai dû reprendre le cours. Après tout, on ne peut pas partir en plein milieu d'une séance et laisser une classe entière sans professeur. J'ai écouté les textes érotiques, et je me suis dit qu'Ari aurait remarqué que cette situation était hilarante, et je me suis dit que voilà, je n'avais plus personne à qui je pourrais raconter ce genre de situations, et j'ai eu envie de pleurer, mais pleurer devant des élèves, c'est comme pleurer devant des enfants, aussi je me suis retenu jusqu'à ce que la dernière élève, qui avait oublié son cardigan, revienne le prendre, puis s'en aille. J'ai éteint les lumières de la salle et j'ai mis sur mon téléphone une chanson dont Ari était dingue (Ari n'aimait pas simplement les chansons, il en était dingue).

Elle s'en va sur les routes. Oh, oh, oh. Elle s'en va sur les routes.

Au-dessus de la mer dans de grands avions.

Quelle est ta destination ?

Quelle est ta destination ?

Ensuite, j'ai fermé la salle, branché l'alarme et déambulé dans les rues de Jaffa. Je ne pouvais pas revenir comme ça dans mon appartement trop neuf. Je devais trouver quelqu'un. Quelque chose. Je suis entré dans une supérette. J'ai acheté une bouteille de *bitter lemon* en mémoire d'Ari et j'ai avalé l'amertume jusqu'à la dernière goutte. Je me suis dit : peut-être le vendeur ? Nous bavardons parfois en supporters du Hapoël. Mais il était accaparé par des clients qui voulaient parier sur des courses de chevaux en Angleterre, et je ne voyais pas comment je réussirais à lui parler. J'ai quitté la supérette et traversé la chaussée. Le clochard était assis à sa place habituelle près des bennes à ordures. Parfois, je lui offre des restes du buffet de l'atelier, qu'il prend en me disant : « Que tes mains soient bénies ! » J'ai jeté dans la benne la bouteille vide de *bitter lemon* et je me suis approché de lui, avec la volonté sincère de l'aborder, mais sa tête est retombée brusquement sur sa poitrine. Endormi. Et je n'avais pas le cœur de le réveiller. Alors, j'ai poursuivi vers le quartier des bars. En chemin, j'ai

croisé un couple charmant. Il était charmant et elle l'était tout autant, et la façon dont ils marchaient côte à côte – se touchant presque, mais pas tout à fait – était charmante. Même la manière dont ils ont posé leur regard sur moi comme pour dire « Nous avons suffisamment d'amour, veux-tu les restes ? » était charmante. Alors, comment pouvais-je troubler leur idylle ? En outre, un jeudi. Juste avant qu'ils ne partent en week-end dans une chambre d'hôte à la campagne. J'ai accéléré le pas et j'ai pénétré dans un bar peu fréquenté où je vais parfois boire un verre après l'atelier. Le jeudi, pour essayer d'attirer davantage de clients, le bar peu fréquenté fait venir un DJ qui joue sur sa tribune des classiques hip-hop des années 1990 à un volume si fort que, pour commander, il faut montrer du doigt à Elad, le barman, la boisson souhaitée sur le menu, sinon il n'y a aucune chance qu'il entende. J'ai montré du doigt à Elad un arak aux pamplemousses et, lorsqu'il m'a apporté le verre de long drink, j'ai retiré la paille, j'ai avalé le tout en une seule gorgée, j'ai capté son regard et enfin je lui ai dit – à voix basse, afin qu'il n'entende pas : « Mon unique ami est mort. »

Dikla m'a accompagné à l'enterrement.

Quelques jours après la bat-mitsva, nous sommes tombés d'accord – en fait, c'est elle qui a demandé, et je n'avais pas d'autre choix que d'accepter – sur le fait que je quitte la maison. J'ai loué un appartement dans une rue voisine. J'y ai déménagé le peu d'affaires qui étaient « à moi » et non « à nous ». Surtout des livres. Néanmoins – Dikla m'a accompagné à l'enterrement. Elle ne m'a pas seulement accompagné. Elle est passée me prendre dans son véhicule de fonction et a marché à côté de moi pendant la procession funéraire. Je me suis dit que c'était un beau geste de sa part. Et que, si nous ne nous connaissions pas et que je la voyais pour la première fois ainsi, au cimetière, avec son chemisier blanc boutonné et sa chevelure relevée par une pince, j'en tomberais amoureux.

J'ai songé que je ne regrettais aucun des milliers de jours vécus ensemble. Ça valait le coup. Nous en étions dignes. Et même si notre séparation devenait définitive au lieu de provisoire, et que le coursier

portant la demande de divorce frappait à ma porte cette semaine, vraiment, et non pas dans mon imagination, elle resterait toujours l'amour de ma vie.

Après avoir lu mon éloge funèbre et être revenu à ma place à son côté, elle a cherché à tâtons ma main et l'a tenue pendant toute la cérémonie.

Il était évident aux yeux de tous, et pour moi, que je rédigerai l'oraison. Mais pendant de longues heures, je n'ai pas réussi à écrire un seul mot. J'ai relu les mails échangés entre nous au cours des dernières années, et j'ai trouvé quelque chose que je lui avais écrit depuis Londres, quelques mois avant qu'on ne lui découvre sa tumeur.

Vingt-cinq ans après, les orateurs du Speakers' Corner de Hyde Park abordent les mêmes sujets : Mahomet, Jésus, les banques, la difficulté d'être homo. Le gazon a toujours la même couleur : vert anglais. Et il fait un peu froid. Mais pas un froid à transpercer les os.

Tu te souviens, à l'époque, comment nous discussions à tue-tête, sur rien, juste pour attirer autour de nous un cercle de badauds ?

Depuis, tu es devenu un avocat plaidant devant les tribunaux. Et moi aussi, j'ai trouvé le moyen d'extérioriser ce qui était confiné en silence au fond de moi.

Je n'ai plus besoin de monter sur un banc pour qu'on me remarque. Et dans mon temps libre, au cours de mes voyages de travail, je préfère regarder. Pour toi aussi, ça se passe comme ça ?

J'ignore pourquoi je t'écis en ce moment.

Peut-être parce que toi et l'époque où nous avions le temps de voyager au loin me manquez.

Peut-être parce que tu m'as confié au téléphone, avant mon voyage à Londres, que tu te sentais acculé. Que tu mourais d'envie de quitter ton cabinet d'avocats, justement après en être devenu l'associé.

Et moi, je partage ce sentiment depuis près de cinq ans. Bien que je parvienne à le dissimuler à tout mon entourage. Même à toi.

Et brusquement, ici, dans ce parc, j'ai connu un instant comme ça, de lucidité, tu saisis ? Pendant une seconde, j'ai réussi à apercevoir l'écheveau intérieur de l'existence. Qui, le plus souvent, échappe à nos yeux.

J'ignore si je parviens à me faire comprendre. Mais, pour une seconde, j'ai réussi à voir que nous avons pourtant bougé de notre case de départ, toi et moi. Et si nous avons réussi une fois, il n'existe aucune raison de ne pas le faire de nouveau. N'est-ce pas ?

Je ne pouvais pas m'imaginer achever la lecture de cette lettre sans suffoquer au beau milieu.

Et donc, en définitive, je me suis mis à raconter, au-dessus de la tombe, comment Ari et moi nous sommes connus. Non l'histoire de Malha. La

véritable histoire.

À l'école, nous avions une cérémonie pour le jour du Souvenir comprenant un défilé qui s'achevait sur le terrain de foot, en trinômes, sous un soleil de feu, pendant la lecture des noms des victimes. Et, d'année en année, cette liste s'allongeait et, d'année en année, certains élèves ne supportaient pas la canicule et s'évanouissaient sur la pelouse, en pleine cérémonie. Comme ce phénomène était aussi ancien que la cérémonie elle-même, chaque année, on désignait des « permanents d'évacuation » dont le rôle était de transporter les évanouis, en silence, visage fermé, sur un brancard, jusqu'au bord du terrain où les attendait une équipe médicale d'astreinte.

Ari et moi étions de permanence la même année. Et, quelques jours avant la parade, les moniteurs de la Gadna nous avaient entraînés à l'ouverture du brancard et à son transport. Mais aucun d'eux ne nous avait préparés au fait que le premier des terrassés serait Haïm Houri.

Haïm Houri nous dépassait d'une tête. Plus large que nous de vingt-cinq centimètres. Capitaine de l'équipe de basket. Champion de bras de fer de la promotion. Mais nous étions en 1985, Tsahal était encore cantonnée au Liban, et de nouveaux noms avaient gonflé la liste, et aucun nuage dans le ciel afin d'amadouer le soleil, et Haïm Houri s'est écroulé sur le sol entre le « L » et le « M ».

« Haïm est tombé », m'a chuchoté Ari.

Nous nous sommes précipités en courant avec le brancard, deux héros, nous y avons déposé son corps imposant, et, hors d'haleine, nous avons chargé le brancard sur nos épaules et nous nous sommes mis en marche.

Nous avions une centaine de mètres à parcourir jusqu'au poste de premiers secours. Au bout de vingt mètres, nous nous sommes écroulés. Le brancard était trop étroit, et Haïm Houri a glissé. Nous avons tenté de le retenir, et nous avons chuté, nous aussi. Nous nous sommes relevés, avons replacé Haïm Houri sur le brancard, puis, au bout de dix mètres, mes genoux ont commencé à flancher et je suis tombé – et le brancard, Haïm Houri et Ari, sur moi.

« Laisse, Ari m’a conseillé, moi, je vais le porter, et toi, tu t’occupes de la civière. »

Jusqu’à ce jour, j’ignore où il a puisé la force de porter Haïm Houri sur son dos.

Mais c’est ce qui s’est passé. Il l’a pris sur ses épaules et s’est mis à avancer. Je me dandinais derrière eux avec le brancard. En arrivant au poste de premiers secours, j’étais persuadé qu’Ari allait m’engueuler. Ou se moquer de moi. Nous étions à cet âge où l’on bâtit sa popularité en rabaissant les autres. Au lieu de quoi, Ari s’est écroulé sur l’herbe en se tordant de rire. Son rire était étouffé – tout de même, nous étions en pleine cérémonie du jour du Souvenir – mais impossible de s’y tromper : Ari considérait tout cet épisode comme drôle, pas du tout humiliant.

« Tu m’as offert une paire d’yeux supplémentaire, mon ami », ai-je dit dans l’éloge.

Et, pour conclure, j’ai lu trois phrases de *Je tombe et me relève* de Shabak Samech, le groupe préféré d’Ari.

Car il existe un lieu plus doux que cet endroit
Où le temps est plus long
Autant que nous le souhaitons...

Après l’enterrement, nous nous sommes rendus chez ses parents. Je dis « nous nous sommes rendus » au pluriel par habitude, car en fait Dikla s’est excusée et est rentrée afin de préparer le dîner des enfants. Nous nous tenions devant sa voiture, sur le parking en terre battue, et entre nous régnait une gêne ressemblant étrangement à la fin d’un premier rendez-vous.

« Merci d’être venue.

— Comment ça ? C’est naturel que je sois là.

— Je ne sais pas. Tu n’as jamais été folle d’Ari.

— C’est lui qui nous a présentés. Il a fait partie de ma vie pendant vingt ans.

— C’est vrai.

— Et c'était beau, ce que tu as raconté – elle se hâta de se corriger – pas seulement beau : juste.

— Oui », ai-je répondu, en baissant la tête.

« Je t'ai apporté ça, a-t-elle dit en prenant dans son sac le programme du Festival des documentaires de Tel-Aviv. C'est arrivé par la poste et...

— Merci d'avoir... pensé à moi. »

Et alors, soudainement, elle a aboli le temps qui nous séparait et m'a étreint. Elle m'a enlacé de ses deux bras longs et délicats. Au milieu du parking d'un cimetière.

Cela faisait des semaines qu'aucune femme ne m'avait serré dans ses bras.

Nous sommes restés collés l'un à l'autre pendant un long moment. Le corps de l'un plaqué contre celui de l'autre. Inséparables.

Mémoires inextricablement mêlées.

Puis, elle s'est détachée. Doucement. D'abord, la poitrine. Puis, le cou. Ensuite, les bras.

« Ça va aller ? »

Elle m'a posé la question à distance sûre.

J'ai hoché la tête. Elle est montée dans sa voiture.

Le lendemain, je suis venu pour la semaine de deuil.

Et le surlendemain.

La douleur infligée par la disparition d'Ari était trop grande pour que je reste seul avec elle, et c'est ainsi que je me suis retrouvé à passer une semaine entière dans la famille Sterlin. Je ne suis pas resté dormir – il y a des limites, tout de même –, mais je venais tôt le matin et repartais dans la nuit, avec le dernier visiteur, transportant au-dehors les nombreux sacs de déchets qui s'accumulaient chaque jour.

Mon esprit était étrangement lucide durant cette semaine.

La dysthymie avait presque entièrement disparu. Sans l'aide de médicaments. Ni d'entretiens avec un psychologue. Ni d'entraînements au

triathlon. Ni en tombant amoureux. Elle s'est simplement dissoute d'elle-même.

Je me souvenais comment, chaque fois que nous partions pour une nouvelle ville dans mon enfance – et nous avons beaucoup déménagé –, je devenais triste plusieurs mois avant le changement de domicile et, lorsqu'il arrivait effectivement, il m'offrait, au contraire, un soulagement.

Il me semble qu'en mon for intérieur j'avais pris le deuil des séparations inéluctables d'avec Ari et d'avec Dikla bien avant qu'elles ne se produisent, les « cinq phases de deuil » théorisées par Kübler-Ross, je les avais vécues au préalable et, désormais, je ne sais quelle énergie murée en moi s'était libérée.

Je sentais mes épaules s'alléger, comme si je venais de retirer mon sac à dos en fin de trek.

La rupture absolue avec les exigences quotidiennes – SMS, mails, élèves désireux de savoir quand j'aurai fini de lire leurs textes, police de Stockholm (qui ne s'était pas contentée de mon témoignage écrit selon lequel j'avais bien entendu Axel Wolf affirmer qu'il était l'assassin, et exigeait à n'en plus finir, par d'innombrables appels téléphoniques, de nouveaux détails dignes de foi de cette nuit maudite à Jérusalem. « Vous êtes écrivain, avait objecté l'inspecteur en chef, alors, quel motif aurions-nous de vous croire ? »)...

Cette rupture totale m'a accordé quelque chose dont je manquais depuis longtemps : la perspective.

Je pouvais contempler de haut ma vie et sa débâcle au cours de l'année écoulée. Et comprendre toute l'histoire.

Comment c'était arrivé. L'enchaînement des événements. Comment j'étais tombé dans la nasse des fantasmagories que je m'étais tissée.

Le sixième jour de la semaine de deuil, Yoram Sirkin m'a téléphoné. J'ai bloqué l'appel. Il a rappelé. À maintes reprises. Je suis sorti avec mon portable. Il voulait que je lui rédige des arguments en vue d'un débat. Je lui ai dit que j'étais en pleine semaine de deuil pour un ami. Il a répliqué que c'était urgent. Je lui ai répondu d'aller au diable ! Il m'a de nouveau

menacé de révéler nos relations. Je lui ai rétorqué, sans hésiter, sans me racler la gorge : « Fais ce que tu veux, Yoram. De toute façon, je n'ai plus rien à perdre. »

Le dernier jour de la semaine de deuil, Hagai Carméli a fait son apparition.

Il a pénétré dans le salon. Avec son regard ahuri. Et une barbe rousse.

Au premier regard, il n'avait pas changé : il n'avait pas du tout décliné.

Son irruption m'a surpris. Et, en même temps, c'était la chose la plus naturelle au monde.

Je suis allé à sa rencontre. Je pouvais discerner dans ses yeux qu'il ne m'avait pas tout de suite reconnu. Puis, quand même...

Nous nous sommes étreints. Et ça m'a étonné. Les embrassades n'étaient pas son fort, c'est à peine s'il serrait la main.

Nous nous sommes détachés, tenant légèrement l'épaule l'un de l'autre. Maintenant, je pouvais voir des ridules aux coins de ses yeux. Et les taches de rousseur sur ses joues. Si nous avions été des femmes, ç'aurait été le moment où l'une de nous aurait dit à l'autre à quel point elle était tout simplement magnifique. Mais au lieu de raconter des bêtises, nous nous sommes tus, chacun à sa place dans le salon. Au bout d'un moment, je lui ai dit : « Mec, t'étais où ? Je t'ai cherché partout ! J'ai suivi ta trace partout ! D'un bout à l'autre de la planète ! »

Il n'a pas répondu. Il s'est contenté de m'adresser son sourire timide.

Le père d'Ari s'est approché de nous. Voûté. Tassé.

« Hagai, a-t-il dit d'une voix lugubre, je suis si content de te voir.

— Je vous présente mes condoléances, a dit Hagai en se levant.

— Il est impossible de partager vraiment la souffrance de quelqu'un d'autre, a répondu le père d'Ari. Mais je te remercie. Il y a des empanadas sur la table, si tu as faim. Ne te gêne pas, vas -y.

— Merci », a dit Hagai.

Un bref instant, j'ai eu l'impression que le père d'Ari allait tomber sur Hagai. Il était fortement incliné au-dessus de lui, mais il s'est redressé, a

tourné les talons et regagné la cuisine.

Hagaï s'est rassis et a dit :

« Désolé d'avoir... disparu comme ça.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? »

Il a fourragé longuement dans sa barbe.

« Une fille... »

Puis il s'est tu pendant trois autres mesures de silence.

Je me suis remémoré que son débit de parole rendait Ari fou.

« J'aime bien les gens avec qui on parle en ping-pong, m'avait-il expliqué une fois, alors que ce Carméli parle en tennis : deux heures entre chaque phrase.

— J'ai l'impression qu'il veut être précis », avais-je répondu, prenant sa défense.

Cette fois-ci, non plus, je ne l'ai pas brusqué.

« J'ai remarqué qu'elle lisait ton livre, Hagaï a ajouté. C'était à Buenos Aires. À El Ateneo, la librairie installée dans l'ancien opéra de la ville.

— Je le savais ! Je savais que tu te trouvais à Buenos Aires. Je t'ai poursuivi là-bas, dans le métro, mais...

— Je l'ai abordée et je lui ai dit que toi et moi nous étions des amis proches. Ça l'a intriguée, du coup, elle a accepté de prendre un verre avec moi après avoir fini de lire le chapitre.

— Attends. Qu'est-ce qu'elle faisait là-bas ?

— Un voyage post-diplôme.

— Une gamine, hein ? »

Une ombre a voilé les yeux de Hagaï Carméli. Quelque chose dans le mot « gamine » le heurtait, et il m'a lancé un regard déçu. Avec une once de mépris. Un regard qu'au collège il réservait à ceux qui préféraient Queen aux Smiths.

Au bout de quelques secondes, il a détourné le regard et s'est mis à parler doucement. Presque à lui-même.

« Je ne sentais aucun fossé entre nous. Nous sommes restés ensemble un mois, même plus, à Buenos Aires... Ç'a été... la période la plus heureuse

de ma vie. Peut-être l'unique période de bonheur. Une nuit, j'avais suffisamment bu pour lui proposer... de m'épouser. Elle n'a pas accepté. Elle a dit qu'elle était trop jeune... Qu'elle avait besoin de temps pour digérer. Pour mettre de l'ordre dans ses idées. Puis, elle a poursuivi son voyage en Bolivie avec ses amies. Elles ont pris un pick-up à La Paz...

— Ne me dis pas. La route de la Mort...

— Oui.

— Elle s'appelait Mayan ?

— Non. Nirit.

— Décris-la un peu. »

Hagai a décrit la jeune fille à côté de Mayan sur la photo. Tenant une planche de surf. Des boucles noires. Une raie droite au milieu du crâne. Des yeux immenses. Un maintien légèrement fanfaron.

Ensuite, il s'est tu pendant quelques mesures.

Il a effleuré le coin de son œil de son auriculaire. Et essuyé une larme. Unique.

Il s'est tu encore quelques secondes. Et il a gratté sa barbe. Puis il s'est replié sur lui-même.

Brusquement, il a émergé de ses ruminations : « Attends ! Qui c'est, cette Mayan ? »

Je lui ai raconté la rencontre à Gané Tikva. Et la mère de Mayan m'abordant, en fin de séance, avec la photo.

J'ai hésité un instant avant de lui parler de la relation établie entre moi et Mayan après sa mort. Puis je me suis dit : si quelqu'un peut comprendre...

Il hochait la tête de temps à autre, me regardant sans me juger, et lorsque j'eus fini de raconter il m'a demandé : « Tu veux boire quelque chose ? »

Il s'est levé pour aller chercher un Coca Zéro pour moi et un vrai Coca pour lui.

Il est revenu avec deux gobelets en plastique, m'a tendu le mien et a demandé : « Tu as encore cette photo ? »

Il a gratté sa barbe, semblant se souvenir de quelque chose : « Tu te rappelles que, lorsque nous allions à la plage, je n'entrais jamais dans

l'eau ?

— Bien sûr que je m'en souviens, tu apportais un échiquier. Et tu jouais contre toi-même.

— Elle m'a appris à surfer, Nirit. Tu t'imagines, moi en train de surfer ? » Il a ajouté, la voix étranglée : « Elle m'appelait "Vent", l'abrégé de "vent de folie", et moi, je l'appelais "Joues", parce qu'elle avait des joues rebondies... »

Après une pause : « J'avais l'impression de pouvoir tout résoudre lorsque j'étais avec elle. »

Et encore : « Là où elles sont allées, "il n'y a ni espoir, ni perte, regret ou tristesse, ni même douleur, l'endroit où elles se trouvent ne manque de rien. C'est un lieu parfait". »

Il était inutile de préciser : poème de Nathan Zach.

Nous n'avons pas dit un mot pendant un long moment. Autour de nous, les gens continuaient à parler d'Ari et de la progression de Yoram Sirkin dans les sondages. Quelqu'un a affirmé que Sirkin était incapable d'émettre une seule parole vraie ; un autre a répliqué que ça n'existait plus, la vérité. La vérité, cette vieille lune... Des plateaux d'empanadas continuaient à déferler de la cuisine. L'album photo d'Ari passait de main en main, et lorsque ce fut mon tour, j'ai été incapable de le feuilleter, pas encore, trop tôt, alors, je l'ai passé à Hagaï qui, lui aussi, à mon grand soulagement, l'a remis au suivant. De temps à autre, dans le brouhaha d'hébreu, on entendait un mot en espagnol. Dehors, quelqu'un faisait fonctionner une tondeuse à gazon. Hagaï s'est levé puis il est revenu avec deux empanadas, une pour moi, l'autre pour lui. Je me suis souvenu que lorsque nous dormions chez lui, dans la cave de Ramot, il n'arrêtait pas de s'occuper de nous, apportant de la boisson, de la nourriture, des oreillers à glisser sous les sacs de couchage, alimentant les braises de la conversation par un nouveau sujet – le décolleté de la prof d'histoire, Dorin Shiller, les trous noirs, *Le Seigneur des anneaux*, Michele Dayan, le milieu légendaire du Hapoël Jérusalem. Quand nos paupières se fermaient presque, il proposait, pour nous tenir éveillés, que chacun raconte ses fantasmes masturbatoires préférés. C'est lui

qui commençait, les autres enchaînaient. Leurs fantasmes étaient terre à terre, utilitaires à bâiller d'ennui, comme des photos d'identité, et rapidement arrivait mon tour. Chez moi déboulaient des obstacles, des conflits, des protagonistes complexes et une intrigue, de sorte que, avant que je finisse, ils roupillaient tous – sauf Ari qui, avant de remonter la fermeture de son sac de couchage, lâchait d'une voix ensommeillée : « Mec, j'ai comme l'impression que tu seras écrivain, mais tu dois d'abord apprendre à choisir le moment de mettre le point final. »

« J'arrête d'écrire, ai-je déclaré à Hagai, après la dernière gorgée.

— Pourquoi ? »

Sa voix ne trahissait aucun trouble. Aucun blâme. Juste un pur intérêt. Je me suis souvenu pourquoi j'aimais tant discuter avec lui.

« Cela ne me rend plus heureux.

— Tu n'en as plus besoin, alors.

— Je suis devenu un menteur, un narrateur obsessionnel, et un cannibale, tout ce que je vis, je le transforme en matériau, même quand Dikla me déclare : “Je te quitte, non pas parce que je ne t'aime plus mais parce que je ne crois plus à un seul mot de ta part”, eh bien, même là, je me suis dit : quelle phrase forte, il faut que je la place dans une histoire...

— Dans ce cas, en effet...

— Et l'univers déborde de menteurs aujourd'hui, le mensonge est devenu la monnaie planétaire d'échange.

— Il y a quelque chose de...

— J'ai envie d'aller jouer dehors, mon pote, de réaliser quelque chose de vrai, quelque chose qui ait une réalité. Fonder une ONG, me faire élire député, castrer un pédophile...

— D'accord, tu m'as convaincu. En effet, tu dois peut-être cesser d'écrire pendant un certain temps.

— Il ne me reste plus qu'un texte à achever. Et c'est tout. Des questions qu'on m'a posées, il y a un an, sur un site Internet. Il est possible qu'ils aient déjà oublié toute cette affaire, mais je m'y accroche comme à une planche de salut, car je n'ai rien eu d'autre à quoi m'accrocher cette année.

Je mens toujours dans ce genre d'interviews, tu sais, je fournis des réponses d'écrivain. Cette fois, je me suis efforcé d'être sincère ou, du moins, de tendre à la sincérité, et il y a quelque chose de libérateur là-dedans. En tout cas, je n'ai plus que quelques lignes à finir, et ensuite je vais entamer une existence entièrement différente. »

Y a-t-il quelque chose d'autre que vous souhaitez ajouter ?

Lorsque la semaine de deuil s'est achevée, je suis retourné à l'appartement pour y mettre de l'ordre.

J'ai commencé par les chambres des enfants. J'ai peint les murs en couleurs claires. Choisi des meubles en bois léger. Préparé sur l'oreiller de chacun une surprise qui lui ferait plaisir lors de sa prochaine visite : du chocolat blanc pour Yanai, le *Livre Guinness des records* pour Noam et un bonnet Adidas pour Shira. Laquelle, de manière surprenante, m'a affirmé qu'elle souhaitait venir me voir. Je me suis dit que, peu importe la tristesse qui régnerait quand ils seraient là, j'allais me battre pour eux. Pour eux et pour tout ce qui n'est pas encore perdu ici, dans ma maison, et dans ma patrie. Dikla m'a envoyé un SMS : « Ça ne te dérange pas si je les amène un peu plus tôt ? J'ai un pot avec des collègues. » Je me suis dit qu'elle avait un rendez-vous galant et qu'elle me mentait pour ne pas me blesser. Je lui ai répondu : « Bien sûr, avec joie. » Et elle : « Comment vas-tu ? » Et moi, en retour : « Ça va aller. » Je vouais une jalousie brûlante à son prétendant. J'imaginais son allure. Je pouvais deviner à quoi il ressemblait. Un mélange d'Aran le directeur adjoint du marketing de sa société et de Barack Obama. J'ai déballé mon peu d'affaires, les ai rangées au salon et dans la chambre à coucher, posé une petite étagère dans mon coin travail et placé *Zorba*, le *Tao-Te-King* et la photo de Mayan. Un sourire s'esquissait à la commissure de ses lèvres. Non un véritable sourire, et sûrement pas un rire. Davantage une inflexion de la bouche témoignant d'une inclination de l'âme pour le bien. Je lui ai dit : « Désormais, nous voilà seuls. » Je l'ai suppliée : « Ne m'abandonne pas. » J'ai pris mon ordinateur portable, je l'ai

branché à une prise et j'ai ouvert le fichier de mes réponses aux questions des internautes. Je me suis dit que c'était sans doute ma dernière interview, et que c'était tant mieux. J'ai remonté le curseur à droite de l'écran jusqu'en haut afin d'atteindre le début du texte et de relire ce que j'avais écrit. Puis j'ai changé d'avis.

Non, je ne vais pas réécrire, je ne vais pas éditer. Pas cette fois.

J'ai joint le document au mail et je l'ai adressé au webmestre du site.

J'ai respiré un bon coup, longuement, comme avant de sauter d'un toit...

Puis j'ai appuyé sur « Envoyer ».

OceanofPDF.com

La chanson qui passe à la radio p. 100 est extraite d'« Islands in the Stream », composée par Alan Barry Gibb, Hugh Robin Gibb et Ernest Maurice Gibb, et interprétée par Dolly Parton et Kenny Rogers [Words & Music by Barry Gibb, Maurice Gibb & Robin Gibb © Copyright 1983 Crompton Songs/Universal Music Publishing International MGB Limited/Redbreast Publishing Limited. All Rights Administered by Universal/MCA Music Limited and Universal Music Publishing MGB Limited. All Rights Reserved. International Copyright Secured. Reproduit avec l'autorisation de Hal Leonard Europe Limited].

Les paroles citées p. 107 sont extraites de la chanson de « לילה שקט עבר על כוחותינו בסואץ » [Une nuit paisible pour nos troupes dans le canal de Suez] composée et interprétée par Meir Ariel.

Les premières paroles que mentionne le narrateur p. 170 sont extraites de la chanson « קפה אצל ברטה » [Un café chez Bertha], composée et interprétée par Ehud Manor. La deuxième citation p. 170 est extraite de la chanson « תפסתי ראש על הבר » [J'ai pris mon pied au bar] interprétée par Shalom Hanoch.

La citation p. 290 est extraite du roman de Romain Gary (Émile Ajar), *La vie devant soi* © Éditions Mercure de France, 1975.

Le veuf imaginaire qui séduit la femme du narrateur p. 292 évoque un extrait de la chanson « מסע ומתן » [Périple et offrandes], composée et interprétée par Mosh Ben-Ari.

L'air que fredonne le narrateur p. 306 est un extrait de la chanson « אלינור » [Elinor], composée et interprétée par Jacky McKayten.

L'extrait qu'a noté la mystérieuse N. p. 388 est une citation du roman de Nikos Kazantzaki, *Alexis Zorba* [traduit du grec par René Bouchet, Paris, Éditions Cambourakis, 2015 pour la traduction française].

Les paroles de la chanson qu'écoutent le narrateur et sa femme, Dikla, p. 427 sont extraites de « לעתים » [Parfois], composée et interprétée par Johnny Shuali.

La citation de la chanson qu'écoute le narrateur p. 450 est un extrait de « היא הולכת בדרכים » [Elle s'en va par les chemins] composée et interprétée par Alon Oleartchik.

Les paroles que le narrateur cite lors de l'enterrement d'Ari p. 455 sont extraites de la chanson « נופל וקם » [Je tombe et me relève], composée et interprétée par Hemi Artsikfir et Amir Yérouham du groupe Shabak Samech.



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

Titre original :

הראיון האחרון

(*Haréayon haa'haron*)

© Eshkol Nevo, 2018.

© Éditions Gallimard, 2020, pour la traduction française.

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

QUATRE MAISONS ET UN EXIL
LE COURS DU JEU EST BOULEVERSÉ
NEULAND
JOURS DE MIEL
TROIS ÉTAGES

OceanofPDF.com

ESHKOL NEVO

LA DERNIÈRE INTERVIEW

Un écrivain israélien à succès qui ressemble étrangement à l'auteur a accepté de répondre aux questions d'internautes sur ses livres. Chaque interrogation l'amène à s'ouvrir sur le couple qu'il forme avec Dikla, à avouer ses relations compliquées avec ses enfants ou encore à partager ses angoisses pour son meilleur ami, Ari, atteint d'un cancer. Sa vie tombe en ruine et ce questionnaire lui permet d'en parcourir les méandres, tissant la toile de sa propre histoire, au sein de laquelle il va et vient dans le temps, laissant progressivement apparaître les instants décisifs.

Dans ce roman tout en finesse, le narrateur livre, avec humour, une analyse désabusée de ce qu'il est et de son incorrigible besoin de transformer la réalité en fictions. En nous plongeant dans le quotidien de cet écrivain, Eshkol Nevo met en lumière des moments ordinaires qui nous touchent en plein cœur.

Eshkol Nevo, né en 1971, vit et travaille près de Tel-Aviv avec sa femme et ses enfants. La dernière interview est son sixième roman traduit en français, tous ont paru aux Éditions Gallimard. Publié dans le monde entier, acclamé par la critique et le grand public dans son pays, Eshkol Nevo est aujourd'hui considéré comme l'une des voix les plus originales de la scène littéraire internationale.

Cette édition électronique du livre
La dernière interview de Eshkol Nevo
a été réalisée le 11 juin 2020
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072855207 - Numéro d'édition : 355256).
Code Sodis : U28051 - ISBN : 9782072855245.
Numéro d'édition : 355260.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Vous avez toujours voulu...

LA PHOTO DE MAYAN

HARCÈLEMENT

MON PÈRE

MA MÈRE

MON PÈRE ET MA MÈRE

QU'EST-CE QUE LA BEAUTÉ

QU'EST-CE QU'UN CONFLIT

QU'EST-CE QUE L'AGGRAVATION D'UN CONFLIT

QU'EST-CE QU'UNE INTRIGUE

QU'EST-CE QU'UN REBONDISSEMENT DANS L'INTRIGUE

La chanson qui passe...

Copyright

DU MÊME AUTEUR

Présentation

Achevé de numériser

OceanofPDF.com